NDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XIII
227
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

ROVINCIALE

Palchetto

Num.° d' ordine

Я. Рос.
XIII
224

HISTOIRE MODERNE.

TOME SEIZIEME.

64509

HISTOIRE MODERNE:

DES CHINOIS,
DES JAPONOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. ROLLIN.

TOME SEIZIEME.

Trois livres relié.

A PARIS.

Chez { SAILLANT & NYON, Libraire, rue Saint-Jean-de Beauvais, vis à-vis le Collège;
Et veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXII.

Avec approbation & Privilège du Roi.

HISTOIRE DES RUSSES.

CHAPITRE SIXIEME.

ARTICLE PREMIER.

BORIS GODUNOU.

BORIS GODUNOU. 1598.

LES événemens qui ſuivirent la mort du Czar Théodore, ſont ſi terribles, qu'on ne les lit qu'en frémiſſant; la plume ſemble ſe refuſer à les décrire. Les uſurpateurs ſe ſuccèdent; les citoyens s'arment contre les citoyens, les parens contre les parens. L'ambition & la fureur des étrangers augmentent

encore ce carnage. J'en vais tracer les horribles détails au lecteur.

BORIS GODUNOU. 1598.

Sitôt que la nouvelle de la mort de Théodore fut répandue, tous les Boïares & les Gouverneurs des différentes provinces ſe rendirent à Moſcou. Ils s'aſſemblèrent au palais pour élire un nouveau Czar. Chacun en particulier aſpiroit à cette éminente dignité; mais perſonne n'oſoit laiſſer éclater ſon ambition: on avoit cependant toujours des prétextes plauſibles pour refuſer ceux qu'on propoſoit. La confuſion ne tarda pas à ſe mettre dans l'aſſemblée. L'adroit Godunou voyoit avec une joie ſecrette approcher le moment où il alloit triompher de ſes crimes; & retiré à l'écart, il affectoit cet air de tranquillité que donne le déſintéreſſement; le tumulte augmente. Le Patriarche, jettant les regards de tous côtés pour voir s'il n'appercevroit point quelqu'un qui lui parût digne de remplir le trône, les fixa ſur Godunou, dit d'une voix aſſez élevée pour être entendu de tous ceux qui étoient préſens: « Nous cherchons loin de nous celui » qui ſeul eſt digne du trône de Ruſſie; » il eſt ici; ſon air de candeur, ſon

Il eſt proclamé Czar. Chronique manuſcrite.

» air désintéressé me le fait con-
» noître. C'est Boris Godunou. Sou-
» venez-vous, Knès & Boïares, de
» sa prudence & de sa sagesse dans le
» gouvernement que Théodore lui
» avoit confié. La crainte des châti-
» mens arrêtoit les vexations, les loix
» étoient observées; les malheureux
» étoient soulagés, & le mérite étoit
» récompensé ». Presque toute l'as-
semblée étoit composée de gens qui devoient leur fortune à Godunou: chacun espérant d'ailleurs participer à ses largesses en participant à son élévation, tout le monde cria d'une voix unanime: *Godunou Czar*. La politique de cet ambitieux n'étoit pas satisfaite; il desiroit le trône; il desiroit encore de ne paroître y monter que par contrainte. En rapprochant l'histoire des différentes nations, on trouve des traits qui se ressemblent. Auguste à Rome parut vouloir se démettre de l'Empire, pour être mieux en droit de le conserver. Godunou semble le refuser à Moscou, pour l'obtenir avec plus de certitude.

BORIS GODUNOU, 1598.

Ce dernier levant la voix, dit qu'il sentoit tout le prix de l'honneur qu'on

Il fait semblant de refuser la couronne.

lui faiſoit ; mais qu'il étoit incapable de porter un poids tel que la couronne de Ruſſie : « J'ai fait tous mes efforts, » continua-t-il, pour contenter les » grands & le peuple, pendant mon » adminiſtration ſous Théodore ; je » vois avec ſatisfaction que j'y ai réuſſi. » Si mes remontrances & mes conſeils » avoient été ſuivis, les récompenſes » auroient été multipliées, & l'on au- » roit vu diminuer les punitions ; j'ai » toujours reçu & exécuté avec plaiſir » les ordres qu'on me donnoit de faire » du bien, & toujours avec répugnance » j'ai fait le mal qu'on me forçoit de » faire. Mais remplir les devoirs d'un » ſouverain, éclairer la conduite des » miniſtres, arrêter la cupidité des » grands, chercher & prendre les » moyens de rendre ſon peuple heu- » reux ; tenir les loix en vigueur & les » faire obſerver ; punir le crime & » ſoutenir l'innocence ; parcourir toutes » les branches du Gouvernement, ne » les confier que comme un dépôt » dont on eſt toujours prêt à deman- » der compte ; ſavoir à tout inſtant » porter la main partout, & partout le » calme ; connoître tout, & paroître

BORIS GODUNOU, 1598. *Ibid.*

» ignorer tout; ſe montrer toujours
» différent de ſoi-même; ſavoir échap- BORIS
» per au moment où l'on paroît être GODUNOU.
» connu; aimer tout le monde en gé- 1598.
» néral, & ſe défier de ſon amitié à
» l'égard de tout le monde en particu-
» lier; ſavoir juger les hommes & les
» mettre à leur place; voilà le devoir
» d'un Roi; il eſt trop difficile à rem-
» plir ». Sitôt qu'il eut fini de parler, il ſortit. Son diſcours avoit fait dans l'aſſemblée l'effet qu'il s'étoit propoſé d'y faire : on répéta : *Godunou Czar*, & l'on alla après lui pour le prier de rentrer & d'être préſent à ſa proclamation. Ce fut envain; il refuſa encore, même avec plus d'opiniâtreté, & ſe retira dans un couvent où il fit ſemblant de vouloir prendre l'habit de Religieux. Le peuple, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, courut en foule au couvent, & demanda ſon ſouverain; la nobleſſe lui fit une députation, & le ſupplia de vouloir bien ſe mettre à la tête d'un Etat qui, ſans ſon ſecours, ne pouvoit manquer d'être ruiné. Le Patriarche Job, ſentant combien il étoit dangereux de laiſſer plus long-temps le trône vacant, aſſembla

BORIS GODUNOU. 1598.

le clergé, & alla en proceſſion au couvent où Irene s'étoit retirée, pour la prier d'employer tout ſon crédit auprès de ſon frère, pour l'engager à monter ſur le trône.

Cette Princeſſe reçut le Patriarche avec accueil, & lui donna toutes les marques de conſidération qui étoient dues à ſon rang : mais elle lui dit qu'elle avoit entièremeet renoncé au monde, & qu'elle ne vouloit plus s'occuper que du ſoin de prier Dieu pour ſon mari. Le Patriarche redoubla ſes inſtances, & obtint qu'elle écrivît à ſon frère pour l'engager à ſe rendre aux vœux de toute la nation. Godunou crut enfin en avoir aſſez fait pour couvrir ſon ambition, & pour paroître n'accepter la couronne qu'à regret. Il ſortit du couvent où il s'étoit retiré; le clergé, à la tête duquel le Patriarche étoit encore, le conduiſit dans le palais des Czars. Pendant qu'il traverſoit la ville, l'air retentiſſoit des cris de joie & d'allégreſſe.

Chacun s'empreſſoit de marquer à Godunou la ſatisfaction qu'il goûtoit de l'avoir pour maître. Ce jour-là fut pour la Ruſſie un véritable jour de fête:

le Patriarche ordonna un jeûne tous les ans pour en célébrer la mémoire ; ce qui fut obſervé juſqu'au temps des faux Démétrius. Le palais étant contre le monaſtère où la Czarine ſa ſœur s'étoit retirée, il fit faire un paſſage de communication. BORIS GODUNOU. 1598.

Lorſque le Clergé & la Nobleſſe furent aſſemblés autour du nouveau Czar, il leur dit qu'il n'auroit jamais pu ſe réſoudre à ſe charger d'un fardeau ſi peſant & ſi contraire à ſon inclination, ſans le zèle qu'il avoit pour ſa patrie qu'il voyoit à deux doigts de ſa perte, & expoſée à devenir la proie de tous les ennemis qui l'environnoient. Il ajouta qu'il ſe flattoit que ceux qui lui avoient confié le Gouvernement, lui aideroient à le ſoutenir. « Il ne me con-
» vient pas, continua-t-il, Knès &
» Boïares, de blâmer votre choix ;
» il ne me reſte plus qu'à faire tous
» mes efforts pour remplir l'idée que
» vous avez de ma capacité. Je ne
» me vanterai pas d'égaler mes prédé-
» ceſſeurs en mérite ; mais j'oſe me
» flatter de les égaler en juſtice & en
» équité. Je ne ferai jamais uſage

» du pouvoir qu'on vient de me mettre
BORIS » en main, que pour faire le bonheur
GODUNOU. » de mes peuples : je promets à Dieu
1598. » que je mourrai plutôt que de tromper
» ceux qui me donnent des marques
» ſi glorieuſes de leur confiance ». Pour dernière preuve de ſon humilité, il différa ſon couronnement de quelques jours.

Le premier acte de ſouverain qu'il fit, fut de mettre les troupes ſous les armes, & d'en faire la revue. Il diſtribua aux officiers & aux ſoldats des ſommes conſidérables. Pour faire approuver ſon élection de tous les peuples, il diminua les impôts, fit répandre des largeſſes, & donna ordre qu'on rendît la juſtice à tout le monde, ſans diſtinction d'état.

Ibid. Le ſoin qu'il prenoit de gouverner le dedans de ſon empire, ne l'empêchoit pas de ſonger aux affaires du dehors. Il envoya des ambaſſadeurs en Suède, en Pologne, en Turquie, en Perſe & en Crimée, pour renouveller les traités que ſes prédéceſſeurs avoient faits avec ces puiſſances. Le Can de Crimée lui envoya des ambaſſadeurs pour le féliciter ſur ſon

avénement au trône. Lorſque Godunou ſut qu'ils étoient à quelque distance de Moſcou, il fit encore mettre ſes troupes ſous les armes, les fit ranger en deux haies : elles occupoient l'eſpace de ſept vreſtes. Les Criméens furent ſi effrayés de cet appareil, qu'à peine ils oſerent parler au Czar lorſqu'ils furent en ſa préſence. Ce Prince leur marqua cependant des égards, & leur fit des préſens conſidérables.

BORIS GODUNOU. 1598.

Il envoya ordre à ſes troupes, qui étoient en Sibérie, de continuer leurs conquêtes, de pourſuivre le Roi Kuezius, & de le prendre s'ils pouvoient. En conſéquence de ces ordres, ils allerent l'attaquer dans un camp où il s'étoit retranché auprès de la ville de Tarkou : ils le battirent au point qu'il fut obligé de prendre la fuite avec un très-petit nombre des ſiens. Ils firent huit de ſes femmes priſonnières, prirent trois de ſes fils, & les envoyerent à Moſcou. Boris les reçut avec toute la douceur dont il étoit capable ; il leur fit des préſens, & ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire, & qu'on les traitât avec reſpect.

BORIS GODUNOU. 1598.

Godunou, ayant marqué le 28 Octobre pour le jour de ſon couronnement, ſe rendit à la Cathédrale, accompagné de tous les grands de l'Empire. Il y aſſiſta au ſervice divin, après lequel le Patriarche lui plaça la couronne ſur la tête. La cérémonie étant achevée, il fit jetter au peuple des pièces d'argent qu'il avoit fait frapper exprès. Les réjouiſſances durerent trois jours, pendant leſquels le Czar répandit ſes largeſſes aux nobles & au peuple, & l'on entendoit partout publier les éloges de ce Prince.

Boris eſt couronné par le Patriarche.

Chronique manuſcrite.

Ses vertus étoient même vantées dans les pays étrangers : Guſtave, Prince Royal de Suède, ayant reçu quelque mécontentement dans ſon pays, réſolut de s'expatrier, & alla demander un aſyle à Boris Godunou. Celui-ci le reçut avec toutes les marques de diſtinction dues à ſon rang; il envoya des Boïares au-devant de lui, lorſqu'il ſut qu'il approchoit de Moſcou, le fit manger à ſa table, & lui donna pour appanage Uglez & ſon territoire.

Le Czar, étant informé que la horde des Tatars-Nogaïs augmentoit de jour en jour, eut peur qu'elle ne devînt aſſez

puiſſante pour s'emparer du Royaume d'Aſtracan, & pour le garder. Il imagina tous les moyens poſſibles pour la détruire. Sa méchanceté naturelle lui en inſpira bientôt un. Il manda au Gouverneur d'engager ſes officiers & ſes ſoldats à ſemer la diviſion entre les Nogaïs, & de tâcher d'y allumer la guerre civile. Les Ruſſes réuſſirent bientôt chez ces hommes féroces : les Nogaïs s'irriterent les uns contre les autres, au point qu'ils ſe maſſacroient, ſans égard à l'âge, au ſexe, à la parenté. Les moins féroces vendoient ceux qui tomboient entre leurs mains : on vit pluſieurs fois à Aſtracan le pere vendre le fils, & le fils vendre le pere. Godunou s'applaudiſſoit d'être la cauſe de ces crimes, & vantoit ſon horrible conduite dans cette conjoncture comme un chef-d'œuvre de politique.

BORIS GODUNOU. 1599.

Ibid.

Godunou, monté au faîte des grandeurs, ne voyoit autour de lui que des précipices ; ſes crimes & ſes remords les lui montroient. Il avoit le cœur trop corrompu pour chercher à calmer ſes craintes par le ſecours de la vertu. Le vice ſeul l'avoit guidé ; ce fut le vice ſeul qu'il conſulta. Il ſentit que

Chronique manuſcrite.

BOR'S GODUNOU. 1599.

les premiers mouvemens de joie que la nouveauté avoit excités dans le cœur des Ruſſes, venant à ſe ralentir, leur laiſſeroit toute la facilité de réfléchir ſur ſa conduite, & qu'ils ne tarderoient pas à le pénétrer. Cet homme, dont l'ame étoit trop baſſe pour ſe comporter en ſouverain, réſolut de mettre tout en œuvre pour ſavoir les propos que l'on tenoit ſur ſon compte dans les différentes maiſons des particuliers, & fit en ſecret propoſer des récompenſes conſidérables à tous les eſclaves des Boïares qui lui rapporteroient ce qui ſe diroit chez leurs maîtres. Ces eſclaves, dans la baſſeſſe de leur état, eurent plus de ſentiments que le ſouverain même : aucun d'eux ne vouloit être le délateur de ſon maître. La misère à la fin eſt un guide dangereux : les promeſſes réitérées de la part d'un homme auſſi puiſſant que le Czar, firent ſuccomber Woinqua, un des eſclaves de Théodore Sertunou. Il dit à l'émiſſaire de Godunou que ſon maître avoit tenu des propos injurieux contre le Czar. Ce dernier fit comparoître à ſon tribunal l'accuſateur & l'accuſé. Il blâma

publiquement le dernier, donna au premier les plus grands éloges sur son zèle à son égard, l'affranchit, le fit inscrire au rang des nobles, & lui donna le revenu d'un village pour sa subsistance. Cette récompense fit, comme Godunou l'avoit prévu, beaucoup d'impression sur l'esprit des autres esclaves : leur discrétion se changea tout à coup en indiscrétion ; tous, comme à l'envi, accusèrent leurs maîtres d'avoir tenu des discours injurieux contre le Czar. BORIS GODUNOU. 1599.

Lorsqu'un esclave avoit accusé son maître, il citoit en témoignage les autres esclaves : si ceux-ci étoient assez attachés à leur devoir pour ne pas appuyer sa délation de leur témoignage, ils subissoient les châtimens les plus rigoureux ; tels que le knout, l'exil & souvent la mort. Ceux qui avoient l'ame assez basse pour faire des dépositions conformes aux desirs de Godunou, recevoient sur le champ des récompenses qui étoient toujours au-delà de ce qu'ils pouvoient espérer. La crainte du châtiment, l'espoir des récompenses rendirent tous les esclaves délateurs. Le même motif fit le même *Ibid.*

effet ſur les gens libres, & dans tous les ordres de l'Etat on trouva des délateurs. Je ne ſais quel terme je dois employer pour exprimer l'horreur qu'inſpirent ces gens qui ne ſe répandent dans la ſociété que pour y trouver des coupables; qui n'ont jamais l'intention de faire du bien, & ſont toujours guidés par celle de faire du mal, & dont l'odieuſe fortune eſt le ſang des malheureux. Ils ſeroient le fléau de l'humanité, ſi la prudence & l'équité du magiſtrat n'arrêtoient ſans ceſſe leur inſatiable cupidité.

BORIS GODUNOU. 1599.

On vit à Moſcou le frere accuſer le frere, le fils même être le délateur de ſon pere. Un vieillard, dont les cheveux étoient blancs, parut chargé de chaînes au milieu des juges: il demanda ſon accuſateur; ce fut ſon fils qui parut: le pere garda quelque temps le ſilence de la conſternation; levant enſuite les yeux au ciel, il ſecoua ſes fers, & dit à ſon infâme fils: Réponds, mon fils, à ce langage, ſi tu le peux & ſi tu l'oſes. Ce ſpectacle faiſoit impreſſion ſur les eſprits; Godunou s'en apperçut; il fit retirer l'accuſateur & l'accuſé ſans oſer prononcer de juge-

Ibid.

ment. Aucun ſouverain de Ruſſie n'avoit tenu une conduite auſſi barbare que Godunou : c'étoit ainſi qu'il tenoit les promeſſes qu'il avoit faites aux Ruſſes. BORIS GODUNOU. 1599.

Les flots de ſang que le tyran répandoit n'étoient point ſuffiſans pour calmer ſes craintes ; il vouloit voir couler celui de Nicétas Romanou, & de ſon fils Théodore. Leur naiſſance les approchoit trop du trône, pour que ſa méfiance ne les rendît pas coupables. Nicétas étoit frere utérin d'Anaſtaſie, femme du Czar Iwan & mere de Théodore ſon ſucceſſeur. Godunou, pour les perdre, emploie tout ce que la dépravation de ſon caractère peut lui ſuggérer : il gagne des délateurs, & d'après leur dépoſition, il fait mettre à la queſtion pluſieurs eſclaves de Nicétas & de Théodore : tous aimoient leurs maîtres, & tous enduroient les ſupplices, refuſoient les récompenſes plutôt que de les trahir. Leur tréſorier enfin fut aſſez lâche pour céder à la crainte des douleurs & à l'appât des récompenſes. Il promit à Siméon Boris, parent du tyran, de mettre ſecrettement dans le tréſor de ſes maîtres un ſac

rempli de poiſon. Lorſqu'il eut exécuté ſa promeſſe, il en fit avertir Godunou, qui envoya ſur le champ faire une perquiſition chez Nicétas & Théodore ſon fils. On trouva bientôt le ſac que le traître avoit mis dans le tréſor; on le porta ſur le champ au Patriarche, on l'expoſa enſuite en public, & on ordonna au tréſorier de ſe tenir auprès, afin d'informer les paſſans de ce que c'étoit.

BORIS GODUNOU. 1599.

On rapporta ce ſac chez le Czar, on fit venir les accuſés & l'accuſateur; envain les premiers demanderent à être écoutés & à prouver leur innocence; le Czar avoit donné des ordres à tous ceux qui étoient préſens de faire aſſez de bruit pour qu'on ne pût entendre leur juſtification. Ces infortunés Princes furent enfin condamnés ſans avoir été entendus. Toute leur famille fut enveloppée dans leur perte : le Czar força Théodore de ſe retirer dans un couvent, & d'y prendre l'habit de Religieux : ſes freres & ſes parens furent exilés loin de la capitale, & on les fit tous périr les uns après les autres. Ce fut ainſi que le tyran Boris Godunou voulut éteindre cette illuſtre maiſon;

mais nous en verrons par la suite les rejettons sur le trône, & donner un nouvel éclat à l'empire de Russie. On remarque que tous ceux qui avoient servi la barbarie du tyran périrent misérablement. BORIS GODUNOU. 1599.

La cruauté de Godunou ne s'éteignit point dans le sang des Romanou, il lui fallut encore des victimes. Ayant appris qu'un Boïare, nommé Okolnitz Bogdan, s'étoit attiré par ses largesses l'amitié des soldats, qui faisoient tout ce qu'il leur demandoit, il en conçut une si vive jalousie, qu'il le fit enlever & conduire en prison dans un lieu fort éloigné. Il confisqua ensuite tous ses biens, fit vendre ses effets mobiliaires, & en distribua le produit aux ministres de ses forfaits.

Sachant qu'il avoit tout à craindre dans l'intérieur de ses états où les murmures & les plaintes contre lui se multiplioient de toutes parts, il chercha à se tranquilliser du côté de ses voisins, prolongea la trêve avec la Pologne pour vingt ans; envoya des ambassadeurs à l'empereur des Turcs & au Roi de Perse, afin de renouveller l'alliance qu'ils avoient faite avec ses prédé- 1600.

ceſſeurs. Etant informé que le Can de Crimée faiſoit des préparatifs pour entrer en Ruſſie, il lui envoya un député pour l'engager à continuer la paix.

BORIS GODUNOU. 1601.

Tous les malheurs accablent à la fois les Ruſſes. Ils ſont déſolés par la cruauté d'un tyran; la famine met le comble à leurs maux: le froid eſt ſi violent au mois d'Août, que tous les bleds ſont brûlés. Le même malheur arriva l'année ſuivante. La faim fit périr un nombre incroyable de perſonnes. Les rues étoient jonchées de cadavres. Le Czar donna des ordres pour les enterrer. Godunou fut aſſez imprudent pour faire conſtruire des maiſons de plaiſance pendant que la famine duroit, & pour fournir aux ouvriers une ſubſiſtance au-delà du néceſſaire. Tout le monde murmuroit.

Le Pape & le Roi d'Angleterre envoyerent des ambaſſadeurs à Godunou, pour le prier de permettre que les Italiens & les Anglois euſſent la liberté de faire le commerce en Ruſſie & en Perſe. Il leur accorda ce qu'ils lui demandoient, & leur fit des préſens conſidérables. Ce Prince étoit aſſez ambitieux pour deſirer qu'on publiât

ſa magnificence dans les pays étrangers.

Godunou ſentit que la crainte qu'il avoit inſpirée à ſes ſujets n'étoit pas ſuffiſante pour l'affermir ſur le trône, il chercha tous les moyens poſſibles de faire alliance avec les puiſſances étrangères. Pour cet effet il envoya en Dannemarck Athanaſe Walſien, homme d'un eſprit ſouple & adroit, & le chargea d'engager Jean, frere du Roi, à lui faire demander en mariage ſa fille Cénie Godunou. Walſien réuſſit ſi bien, qu'au bout de quelques mois, il amena même le Prince de Dannemarck en Ruſſie pour demander la Princeſſe Cénie. Le Czar le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction. Il envoya au-devant de lui les Knès & les Boïares : Godunou l'admit à ſa table, & lui procura tous les amuſemens qu'il put imaginer. Le Prince de Dannemarck ſe faiſoit admirer de tout le monde en général par la beauté de ſa figure, par la nobleſſe de ſa taille & par ſa douceur. La nature n'avoit pas été moins favorable à la Princeſſe Cénie. Ils ſe convenoient & s'aimoient réciproquement: on ne tarda pas à les unir. Moſ-

BORIS GODUNOU. 1601.

cou retentissoit des éloges continuels qu'on donnoit au Prince & à la Princesse. Le Czar se félicitoit lui-même d'être leur pere. Il alla un jour en pélerinage au monastère de la Sainte-Trinité, qui étoit à plusieurs journées de Moscou; avant de partir, il ordonna aux Boïares d'obéir à son gendre comme à lui-même. Ses ordres furent exécutés ponctuellement, & son gendre marquoit tant de douceur, tant de bonté à ceux qui l'abordoient, qu'il se fit aimer de tous les Russes en général. Tous s'empressoient à lui marquer leur attachement. Le mérite & la vertu sont toujours des crimes auprès des tyrans. Boris devint jaloux des qualités que l'on trouvoit dans son gendre : il eut peur qu'après sa mort on ne lui plaçât la couronne sur la tête à l'exclusion de son fils, & forma l'horrible projet de le faire périr. Il falloit quelqu'un qui eût le cœur assez dépravé pour commettre ce crime, & il étoit difficile à trouver. L'amitié qu'on avoit pour le Prince de Dannemarck veilloit à sa conservation : mais, ce qui est honteux pour l'humanité, il se trouve toujours des scélérats. Godunou en

Boris Godunou. 1601.

Godunou fait périr le Prince de Dannemarck son gendre.

rencontra un & dans ſa propre famille: Siméon Godunou ſon couſin germain. Tout le ſang de cette odieuſe famille étoit corrompu. Le Czar ordonna à ſon couſin de faire périr le Prince de Dannemarck de quelque manière que ce fût. Le haſard ſeconda la cruauté des Godunou. Le Prince tomba malade : il fit venir les médecins qui, après leur conſultation, allerent trouver le couſin du Czar, & lui dirent qu'ils pouvoient guérir le Prince de Dannemarck. Siméon Godunou leur jetta un regard menaçant, & leur tourna le dos ſans dire un ſeul mot. Ils comprirent par là qu'ils irriteroient le Czar s'ils prêtoient leur miniſtère au Prince. Il mourut peu de jours après, & fut enterré dans le fauxbourg des Allemans. Le Czar ordonna aux Boïares d'accompagner le convoi. Peu de temps après il renvoya tous les Danois qui étoient venus en Ruſſie avec le Prince. BORIS GODUNOU. 1601.

Godunou, voulant rendre ſon nom redoutable à ſes voiſins, envoya le Knès Buturlin à la tête d'une armée conſidérable contre les Circaſſes, qui faiſoient des invaſions continuelles dans la Ruſ- 1602. 1603.

sie, & ordonna au Général de bâtir trois villes sur les frontières des Circasses, afin de les tenir en bride. Ceux-ci demanderent du secours aux Turcs, qui leur en prêterent un assez considérable pour résister, même pour vaincre les Russes. Les deux armées se rencontrerent & se battirent avec un courage égal de part & d'autre : il y eut beaucoup de sang répandu, sans que la victoire se décidât pour aucun parti. Les Circasses envoyerent proposer à Buturlin de mettre les armes bas de part & d'autre, s'il vouloit détruire les villes qu'il avoit bâties. Le Général Russe rejetta cette proposition comme indigne de lui. Les Circasses & les Turcs se rangent en ordre de bataille, & se disposent à livrer un nouveau combat. Buturlin, voyant que la frayeur s'empare des siens, envoye dire aux ennemis qu'il accepte la paix aux conditions qu'on lui a proposées. Les Circasses mettent les armes bas, & lui promettent de ne point l'inquiéter dans sa marche; mais sitôt qu'il a fait plier bagage à ses troupes, il est attaqué avec tant de fureur, qu'il voit la terre couverte de ses soldats qu'on massacre. Il

BORIS GODUNOU. 1603.

Les Russes sont battus par les Circasses & les Turcs.

fait promptement prendre les armes à ceux qui ſont autour de lui. Les Ruſſes combattent avec un courage qu'inſpire le déſeſpoir ; mais les forces leur manquent ; la plus grande partie tombe ſous les coups de l'ennemi, le reſte eſt chargé de chaînes. Tous les officiers de marque furent conduits en captivité à Conſtantinople. La plupart d'entre eux embraſſerent le Mahométiſme. Buturlin fut aſſez heureux pour échapper.

BORIS GODUNOU. 1603. Chronique manuſcrite.

Le caractère d'un Monarque influe toujours ſur les mœurs de ſes courtiſans, & ceux-ci les communiquent à toute la nation. Boris Godunou étoit un avare qui cherchoit à accumuler des richeſſes par toutes ſortes de moyens ; ſes peuples l'imitoient : les uſuriers ſe multiplioient à Moſcou, & ruinoient tous les gens de marque. Tous les environs de cette capitale étoient remplis de voleurs : perſonne n'oſoit entreprendre de voyages, aucun chemin n'étoit ſûr. Ces voleurs, dont le nombre augmentoit tous les jours, ſe choiſirent un chef ; c'étoit un homme robuſte, d'une hardieſſe & d'un courage à toute épreuve. Son nom étoit Chlopko. Les plaintes

1604.

Les environs de Moſcou ſont remplis de voleurs qui livrent bataille aux troupes du Czar.

BORIS GODUNOU. 1604.

continuelles que l'on porta à la Cour contre ces brigands, forcerent à la fin le Czar d'envoyer contre eux des troupes ſous la conduite de Baſmanou. Les voleurs les attendirent de pied ferme, le combat fut opiniâtre : Chlopko ſe défendit avec tant de prudence & de courage, que les troupes étoient ſur le point de plier, lorſque Baſmanou, pour éviter la honte d'être vaincu par un brigand, ſe jetta au milieu de la mêlée. Chlopko le cherchoit; il le joignit, & du premier coup qu'il lui porta, l'abattit à ſes pieds. Les ſoldats, animés du deſir de venger leur général, firent de nouveaux efforts; mais on leur oppoſoit une réſiſtance ſi opiniâtre, qu'ils ne remporterent la victoire qu'en faiſant Chlopko priſonnier. On ne peut refuſer des éloges au courage de ce brigand : tous les coups des ſoldats Ruſſes étoient dirigés ſur lui. Mais, comme un lion au milieu du carnage, il renverſoit tout ce qui l'environnoit; il regardoit ſes bleſſures, & ſa fureur augmentoit : enfin il tomba ſur les cadavres qu'il avoit abattus : on le ſaiſit. Les autres brigands perdirent courage; les uns prirent la fuite; bientôt

les autres furent chargés de fers, & bientôt conduits au supplice.

BORIS GODUNOU. 1604.

Godunou jouissoit avec tranquillité du fruit de ses crimes, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup contre lui l'orage le plus terrible que peut craindre un souverain que les forfaits ont placé sur le trône. Un homme ambitieux, hardi, souple & adroit paroît : il a tous les vices, & sait prendre l'apparence de toutes les vertus. On le croit toujours digne d'un état supérieur à celui dans lequel il se trouve. Il parcourt toutes les conditions & gagne le cœur de ceux qui l'y voyent. C'est Griscza Utrepiou. Il étoit petit-fils de Grégoire Utrepiou, gentilhomme du comté de Halicie, & fils de Bogdan Utrepiou. Lorsque Griscza fut parvenu à cet âge auquel les enfans sont susceptibles d'éducation, ses parens l'envoyerent à Moscou. Il ne tarda pas à savoir lire & écrire, ce qui faisoit alors un grand mérite chez les Russes. L'Archimandrite du couvent de Saint-Sauveur à Plénou, s'étant trouvé par hasard à Moscou dans l'école où Griscza faisoit ses études, fut si content du jeune écolier, qu'il l'emmena avec lui, en confia le soin à un des plus anciens Religieux

Origine & premieres conditions du premier faux Démétrius.

de ſon couvent. Griſcza, qui étoit d'un caractère naturellement inquiet, ſortit de ce couvent au bout d'un an, & ſe retira dans un autre à Kakba. Là ayant appris que ſon ayeul Grégoire Utrepiou menoit la vie religieuſe à Czudou, il s'y rendit, & y reçut le Diaconat.

BORIS GODUNOU. 1604.

Chronique manuſcrite.

Le Patriarche Job, en faiſant la viſite des maiſons religieuſes, paſſa par Czudou, vit Griſcza. L'eſprit de ce religieux, joint au talent de bien écrire, plut tellement au Patriarche, qu'il l'emmena à Moſcou, & en fit ſon ſecrétaire. L'Archevêque de Roſtou, étant allé un jour rendre viſite au Patriarche, vit Griſcza, attacha ſes regards ſur lui, & dit à Job : « Je trouve quelque » choſe de ſiniſtre dans la figure de » ce jeune homme : je crains que le » malin eſprit n'en faſſe quelque jour » le miniſtre de ſes méchancetés ». Le Patriarche ne fit aucune attention à ce diſcours.

Ibid. Lorſque Griſcza étoit à table avec les domeſtiques du Patriarche, il mettoit toujours la converſation ſur Démétrius, fils du Czar Ivan, & s'informoit avec ſoin des circonſtances de ſa mort : il lui arrivoit quelquefois

de lâcher : *Je ſerai un jour Czar.* Ceux qui l'entendoient, prenoient ce propos pour une plaiſanterie. Quelqu'un d'eux ayant cependant eu occaſion de parler à l'Archevêque de Roſtou, lui rapporta le diſcours de Griſcza. L'Archevêque, ſe ſouvenant de l'impreſſion que la figure du jeune homme lui avoit faite, alla trouver le Czar, & lui dit de veiller ſur la conduite du jeune Moine qui étoit au palais du Patriarche. La défiance continuelle dans laquelle vivoit Godunou, ne lui permit pas de négliger l'avis de l'Archevêque : il chargea le Diac Smirnoy de conduire Griſcza dans le monaſtère de Colovelc, & de l'y garder ſoigneuſement. Ce Diac en avertit Semeika, un de ſes confreres & parent de Griſcza ; Semeika pria Smirnoy de différer quelque tems à exécuter cet ordre, afin qu'il eſſayât de calmer la colère du Czar contre ſon couſin. Griſcza profita de ce tems pour s'échapper. Il paſſa par Halicie, ſéjourna dans le couvent de Saint-Jacques, ſe rendit de-là à Moricou, dans celui de Boris & Gleb. Le Gardien de ce dernier couvent lui donna un cheval pour s'enfuir. Il alla à Branſcoi,

BORIS GODUNOU. 1604.

y lia amitié avec deux Moines qu'il engagea à l'accompagner jusqu'à Novogrod. Il resta plusieurs jours dans le couvent de Saint-Sauveur. L'Archimandrite conçut tant d'amitié pour lui, qu'il le fit coucher dans sa cellule. Au bout de quelques jours, Griscza dit à l'Archimandrite qu'il avoit envie d'aller voir des parens qu'il avoit à Puticla: l'Archimandrite lui donna un cheval & un guide. Avant de partir, il laissa sous le traversin de l'Archimandrite un billet conçu en ces termes: « Je suis » le Czarévitz Démétrius, fils du Czar » Ivan. Lorsque je serai monté sur le » trône de mes peres, je te rendrai » les mets & la boisson que tu as eu la » générosité de me donner dans ton » couvent ».

BORIS GODUNOU. 1604. *Ibid.*

Griscza, étant à quelques vrestes de ce monastère, quitta la route de Puticla, prit celle de Kiou, & renvoya son guide. L'Archimandrite fut surpris à la lecture du billet; mais il garda le silence. Griscza continuoit sa route: il arriva à Kiou. Cette ville étoit gouvernée par le Prince Basile Constantin Ostrozki, homme fort pieux & fort attaché au rit Grec: il reçut Griscza

avec bonté, & comme celui-ci étoit alors prêtre, il lui ordonna de célébrer la meſſe, l'envoya dans un couvent, & chargea les Moines de lui fournir toutes les choſes qui étoient néceſſaires à ſa ſubſiſtance. Griſcza, cédant à ſon penchant naturel, ſe livra aux plus grands excès, &, bravant les règles de ſon ordre, il mangeoit publiquement des mets défendus. L'Archimandrite avertit le Gouverneur du ſcandale qu'il cauſoit dans ſon couvent. Ce dernier, juſtement irrité, ordonna qu'on punît le jeune religieux avec la dernière ſévérité. Griſcza, informé du traitement qu'on lui préparoit, ſortit du couvent, ſe dépouilla de ſes habits, paſſa en Pologne, & fut reçu à la Cour du Prince Adam Viſnioveski, en qualité de valet, & on l'employa aux ouvrages les plus vils.

BORIS GODUNOU. 1604.

Chronique Ruſſe.

Toujours occupé du projet d'employer tous les moyens poſſibles pour monter ſur le trône de Ruſſie, il fabriqua & écrivit la fable ſuivante : « Celui qui fait les fonctions d'un vil » valet à la cour du Prince Adam, » ſous le nom de Griſcza, eſt Démétrius, fils du grand Czar Ivan : ce

» fut le fils d'un prêtre qui fut tué à
» Ugléez par ordre du tyran Godunou,
» non Démétrius, comme on le croit.
» Mon secrétaire, Gelkalouï, que l'E-
» ternel m'avoit donné pour me con-
» ſerver la vie, me tint long-temps
» caché : craignant que le tyran ne
» découvrît à la fin le lieu de ma re-
» traite, il me fit paſſer en Pologne.

BORIS GODUNOU. 1604.

Chronique manuſcrite.

» J'y ai mené une vie errante &
» toujours miſérable : de malheur en
» malheur, je me trouve réduit à l'état
» le plus vil. J'eſpère que Dieu jet-
» tera ſur moi un œil de compaſſion,
» & qu'il permettra que je jouiſſe un
» jour des droits de ma naiſſance. Si,
» par ſes décrets éternels, je ſuis con-
» damné à mourir dans l'état où je ſuis,
» ce billet fera au moins connoître quel
» eſt celui qui eſt aſſis ſur le trône des
» Czars ».

Griſcza cacha cet écrit ſous ſon lit, & affecta d'être dangereuſement malade. Il demanda un prêtre auquel il déclara une partie de ce qu'on vient de lire ; & comme s'il eût été trop foible pour continuer ſon récit, il lui dit que le détail de ce qu'il vouloit lui apprendre, étoit contenu dans un

billet qu'il avoit mis ſous ſon lit. Cette hiſtoire étoit trop intéreſſante pour ne pas piquer la curioſité du prêtre; il chercha le billet, le trouva, le lut avec attention, & alla avertir le Prince Adam de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Celui-ci va trouver Griſcza, l'interroge; &, voyant qu'il n'en tire que des réponſes vagues, il cherche le billet que le prêtre avoit remis ſous le lit. Le premier voulut faire quelque réſiſtance, afin de laiſſer croire que le Prince ne lui avoit enlevé ſon ſecret que par violence. Le Prince lit ce billet avec empreſſement, ſe hâte d'envoyer des médecins à Griſcza qui ne tarda pas à être guéri. Lorſqu'on le crut en état de marcher, Adam le conduiſit à Cracovie, où la diète étoit aſſemblée. On l'interroge; il ſoutient avec hardieſſe qu'il eſt Démétrius, fils du Czar Ivan, perſuade, & chacun lui promet du ſecours pour ſoutenir ſes droits. Le Prince Adam ajouta qu'il ſacrifieroit toute ſa fortune pour lui, s'il vouloit établir le rit Latin en Ruſſie. La promeſſe étoit trop flatteuſe pour que l'impoſteur n'acceptât pas les conditions qu'on propoſoit.

BORIS GODUNOV. 1604.

BORIS GODUNOU. 1604.

Cette nouvelle ſe répandit bientôt parmi les Ruſſes. Les Coſaques qui habitent ſur les bords du Tanaïs, l'apprirent avec joie; Godunou exerçoit contre eux toutes ſortes de cruautés. Ils ſe hâterent d'envoyer de l'argent à Griſcza par leur Atman, qui lui dit, au nom de toute la nation, qu'on avoit des armes & des hommes tout prêts à le ſecourir.

Les Polonois, voyant que la fortune ſe déclaroit pour Griſcza, ſongerent ſérieuſement à le ſoutenir. Ils leverent des troupes, & amaſſerent des munitions pour faire une invaſion en Ruſſie, & pour joindre les Coſaques. Godunou ne tarda pas à ſavoir ce qui ſe paſſoit en Pologne: la frayeur le ſaiſit. Comme il y avoit des ſentinelles répandues dans le Duché de Smolensko, pour n'en laiſſer ſortir perſonne, parce que la peſte y étoit, il leur envoya ordre, ſous peinee de la vie, de ne laiſſer entrer aucun Polonois en Ruſſie, & de ne ſouffrir qu'aucun Ruſſe paſsât en Pologne. D'un autre côté, voulant approfondir la vérité de ce qu'on lui diſoit, il fit paſſer des gens de confiance en Pologne. Ceux-

ci, à leur retour, lui dirent que celui qui se donnoit pour Démétrius, fils du Czar Ivan, n'étoit autre que le moine Griscza, qu'ils l'avoient vu, & lui avoient parlé. Godunou trouva leur réponse ridicule, leur dit qu'il avoit fait enfermer depuis long-temps ce moine dans un couvent, & qu'il avoit ordonné à un de ses Diacs de le garder à vue, & de lui répondre de sa personne. Il donna aussitôt ordre qu'on lui amenât ce Diac, & lui demanda s'il n'avoit pas conduit Griscza dans un couvent, & s'il ne le gardoit pas toujours à vue comme il l'en avoit chargé. Le Diac avoua qu'il n'avoit pas exécuté les ordres qu'on lui avoit donnés, & que Griscza s'étoit enfui. Godunou, se rappellant alors tout ce qu'on lui avoit dit de ce moine, vit le danger qui le menaçoit, entra en fureur contre le Diac, & ordonna qu'on le fît mourir sous les coups.

BORIS GODUNOU. 1604.

Le Czar, voulant connoître quel étoit l'ennemi qui s'élevoit contre lui, chargea Smirnoi Utrepiou, oncle de Griscza, d'aller en Pologne, & de tâcher de voir celui qui se disoit Démétrius, & de lui parler, afin qu'il sût

BORIS GODUNOU. 1605.

positivement si c'étoit Griscza ; mais Utrepiou ne put jamais parvenir à voir l'imposteur, quelques précautions qu'il prît. Celui-ci étoit trop bien informé, pour se laisser surprendre : sitôt qu'il arrivoit un Russe en Pologne, Griscza savoit son nom & ses qualités.

Godunou, voyant qu'Utrepiou ne pouvoit satisfaire sa curiosité, songea à se tenir sur la défensive : il augmenta la garnison de toutes les villes frontieres.

Griscza recevoit tous les jours les hommages de différens Russes qui, mécontens de la domination de Godunou, passoient en Pologne pour se ranger sous les drapeaux de celui qu'ils croyoient être leur légitime souverain. Il s'accoutuma insensiblement à jouer le rôle de Monarque ; ses graces extérieures secondant son imposture, ceux qui l'abordoient s'accoutumerent à le prendre pour ce qu'il disoit être. Le crime amene toujours des remords. Griscza n'en étoit point exempt. Lorsqu'il étoit livré à lui-même, les inquiétudes, les craintes venoient troubler ses espérances, quelque flatteuses qu'elles fussent. L'inconstance

de la fortune, les révolutions qui se ſuccedent avec tant de rapidité, ſe préſentoient à ſon imagination : il ſentoit que la même légéreté qui lui avoit procuré des partiſans, pouvoit les lui ôter ; que le Prince Adam, qui ſembloit ſi zélé pour ſes intérêts, pouvoit le ſacrifier au premier inſtant. Pour calmer ſes craintes, & ſe faire un appui ſolide, il réſolut de ſe mettre ſous la protection des Jéſuites (*a*). Le crédit qu'ils avoient dans le conſeil de la plupart des Princes chrétiens, & leur attachement à la puiſſance du Pape, ne lui étoient pas inconnus : il ſentit d'un côté combien ils pouvoient lui être utiles ; & de l'autre, qu'il lui étoit facile de s'en faire des partiſans. Il avoit déjà promis au Prince Adam qu'il établiroit le rit Romain en Ruſſie, s'il montoit ſur le trône des Czars. Il renouvella cette promeſſe au premier Jéſuite qui ſe préſenta à ſa cour, & lui fit entendre qu'il deſiroit avec empreſſement d'avoir auprès de ſa perſonne quelqu'un de ſon ordre, pour être inſtruit ſur des matieres que ſes

BORIS GODUNOU. 1605.

(*a*) Relation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois, chez Claude Barbin, 1679.

malheurs l'avoient empêché d'approfondir.

BORIS GODUNOU. 1605.

Le Jéſuite ne manqua pas de rendre compte à ſa Société de la converſation qu'il avoit eue avec le prétendu Démétrius. Ceux qui la compoſoient, crurent qu'ils ne devoient pas laiſſer échapper une occaſion ſi favorable d'étendre la puiſſance du Pape; ils choiſirent un des plus éclairés d'entre eux, & l'envoyerent à Démétrius. Ce Jéſuite commença par faire le tableau de la famille de Démétrius, & des malheurs qui le pourſuivoient lui-même depuis ſa naiſſance. Il finit par lui dire que Dieu puniſſoit en ſa perſonne l'impiété de ſes ancêtres qui, refuſant de reconnoître le Pape pour unique & véritable chef de l'Egliſe, donnoient cette qualité au Patriarche de Conſtantinople, qui étoit un ſchiſmatique. Griſcza parut touché des raiſons que le Jéſuite lui apportoit; & pour mieux tromper ceux dont il vouloit emprunter le ſecours, il affecta cet air de ſimplicité, de naïveté dont les fourbes ſavent ſi bien ſe couvrir.

Il dit au Jéſuite qu'en banniſſant tout-à-coup le rit Grec de l'Egliſe

Ruſſe, il irriteroit contre lui ſes peuples qui ſe feroient ſans doute un ſcrupule de lui aider à monter ſur le trône ; que le Patriarche employeroit tout ſon crédit contre lui, & ſe déclareroit en faveur du tyran. Griſcza, affectant du zèle pour le rit Romain, aſſura au Jéſuite qu'il feroit l'impoſſible pour l'établir en Ruſſie, ſitôt qu'il ſeroit affermi ſur le trône. BORIS GODUNOU. 1605.

L'adroit Griſcza, voyant qu'il avoit amené les Jéſuites à ſon but, réſolut de profiter de leur crédit pour ſe faire un puiſſant appui contre ſes ennemis, & trouver en même-temps un aſyle ſûr en cas que la fortune ne ſecondât pas ſes entrepriſes. Viſnioveski, Palatin de Sandomir, étoit ſi puiſſant, qu'il pouvoit ſeul entretenir une armée capable de faire trembler Godunou ſur le trône de Ruſſie; Griſcza forma le hardi projet d'épouſer ſa fille unique. Elle s'appelloit Marine, étoit jeune, bien faite & ſpirituelle, avoit un courage & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe. Enfin, quoiqu'elle ne fût pas d'une beauté réguliere, elle avoit tant d'agrémens, que tous ceux qui la voyoient, ſentoient pour elle ce qu'inſ-

pire une femme aimable. Griſcza, paſſant à la cour de ſon pere, l'avoit vue : l'image de cette aimable Princeſſe s'étoit gravée dans ſon cœur, il réſolut de la demander en mariage, lorſqu'il vit qu'on le prenoit pour Démétrius, fils du Czar Ivan. Il eſpéroit d'un côté que le Palatin de Sandomir, flatté d'avoir pour gendre un Empereur de Ruſſie, la lui accorderoit ; de l'autre, il craignoit que ce Prince ne voulût pas ſacrifier ſa fille aux haſards de la fortune. Il avoit cependant deux preſſans motifs pour hâter ce mariage ; celui de l'amour, & celui de l'intérêt. Il deſiroit de poſſéder une femme qu'il aimoit ; il deſiroit encore, & peut-être avec plus d'empreſſement, que le Palatin de Sandomir ſe trouvât forcé d'employer toutes ſes forces pour lui.

BORIS GODUNOU. 1605.

Il étoit occupé de ſes idées, lorſque les Jéſuites allerent lui rendre viſite. Après une converſation vague, on parla de la poſition dans laquelle ſe trouvoit le Prince Démétrius ; on nommoit ainſi Griſcza. Un des Peres prit la parole, & lui dit : « Prince, vos » vertus m'attachent tellement à votre » perſonne, que je ſuis ſans ceſſe oc-

» cupé du ſoin de vous donner des
» preuves de mon zèle. J'ai formé un
» projet dont l'exécution pourroit vous
» être d'une grande utilité : mais je
» crains de paroître trop hardi en vous
» le découvrant. Votre prudence m'eſt
» trop connue, répondit Griſcza, pour
» que je ne la ſuive pas comme mon
» ſeul & unique guide : donnez-moi
» vos conſeils avec confiance, c'eſt la
» ſeule choſe que je puiſſe deſirer
» dans l'état où je ſuis ». Le Jéſuite
reprit ainſi ſon diſcours : « J'ai exa-
» miné avec attention les circonſtan-
» ces dans leſquelles vous vous trou-
» vez : elles ſont embarraſſantes. Vo-
» tre ennemi eſt prudent, adroit &
» rempli d'expérience. Il poſſede un
» état puiſſant, & n'eſt monté ſur le
» trône que par ſon adreſſe. Sous le
» regne de Théodoſe, il diſtribuoit à
» propos les faveurs & les graces :
» toute la nobleſſe eſt attachée à ſes
» intérêts ; le peuple le chérit. Ceux
» auxquels ſon élection n'eſt pas agréa-
» ble, n'ont aucun pouvoir à la cour :
» Godunou n'a confié les places fortes
» & les emplois d'où dépend ſa ſu-
» reté, qu'à des gens dont la fortune

BORIS GODUNOU. 1605.

BORIS GODUNOU. 1605.

» eſt attachée à la ſienne. Vous n'ignorez pas tout ce qu'il met en uſage, » pour rendre vos prétentions chimériques, & pour vous faire paſſer » pour un impoſteur. Il y a très-peu » de temps que vous vous montrez, » & vous ne préſentez d'autre témoignage de votre naiſſance que vos » grandes qualités. Cela peut ſuffire, » il eſt vrai; les perſonnes éclairées » découvrent dans votre figure tant de » marques de grandeur, qu'elles ne » peuvent douter que vous ne ſoyez le » véritable fils d'Ivan. Mais ces preuves ſont trop foibles pour le peuple » groſſier, qui ne croit que ce qui le » frappe ou l'intéreſſe. Prince, une » expérience acquiſe par un âge avancé, une connoiſſance aſſez étendue » du Gouvernement de Ruſſie & du » caractère des Ruſſes, me font connoître ce que vous avez à faire. Une » alliance illuſtre étonnera le peuple, » & lui prouvera votre naiſſance. Le » Palatin de Sandomir eſt un des plus » ambitieux Princes qui aient paru: » ſi vous vouliez vous abaiſſer juſqu'à » entrer dans ſa famille, vous ne tarderiez pas à monter ſur le trône de

» vos peres. Ce Palatin eſt regardé
» comme un homme très-ſage & très-
» prudent : on ne croira jamais qu'il
» a pu ſe réſoudre à vous donner ſa
» fille en mariage, avant d'être con-
» vaincu que vous êtes le véritable Dé-
» métrius. Alors le Roi de Pologne
» prendra ouvertement vos intérêts ;
» vous étouffierez tous les bruits que
» l'on ſeme à votre déſavantage ; vous
» ſatisferez aux ſcrupules de la no-
» bleſſe & du peuple de Ruſſie. Vous
» pouvez faire à la Princeſſe Marine
» (c'étoit le nom de la fille du Palatin
» de Sandomir) les premières ouver-
» tures de votre deſſein ; &, ſuivant ſa
» réponſe, vous en parlerez à ſon pere,
» & tâcherez d'obtenir ſon conſente-
» ment. Avant de vous l'accorder, il
» ne manquera pas de me demander
» mon avis ; vous devez prévoir la ré-
» ponſe que je lui ferai.

BORIS GODUNOV, 1605.

» Je ne vous parle point de vos ſen-
» timens ſur la religion, continua le
» Jéſuite ; je les connois, & je ſuis ſi
» content de vous voir dans le che-
» min de la vérité, que j'en rends
» graces à Dieu tous les jours, & le
» prie continuellement de vous entre-

BORIS GODUNOU. 1605.

» tenir dans les heureuſes diſpoſitions » qu'il vous a données. En vous ac- » quérant le ciel, elles vous attireront » ſes bénédictions ſur la terre, vous » feront triompher de vos ennemis, » & contribueront, plus que toute la » prudence humaine, à vous mettre » en poſſeſſion de l'Empire de vos » peres ».

Griſcza fit au Religieux des remerciemens proportionnés à ſes offres. Lorſqu'il fut ſeul, il ſe livra à toute la joie que pouvoit lui cauſer la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit. Revenons à lui : il médita ſur les moyens qu'il devoit employer pour mettre la Princeſſe Marine dans ſes intérêts, & pour obtenir le conſentement de ſon pere.

Marine, à la beauté de la figure, à la majeſté de la taille, joignoit un air de fierté qui intimidoit Griſcza. Il ne pouvoit ſe dérober à lui-même, l'énorme diſtance qui étoit entre cette Princeſſe & lui : mais la fierté même de Marine le ſervit. Croyant que Griſcza étoit véritablement le fils du Czar Ivan, elle aſpiroit à l'honneur d'entrer dans une maiſon ſi illuſtre ;

ſes deſirs ambitieux étoient encore augmentés par l'eſpoir de monter un jour ſur le trône de Ruſſie. Un homme aimable qu'elle voyoit tous les jours, & dont l'alliance flattoit ſon ambition, ne tarda pas à devenir cher à ſon cœur. La rougeur, dont ſon viſage ſe couvroit toutes les fois que ſes regards rencontroient ceux du prétendu Prince, l'embarras qu'elle lui marquoit lorſqu'il lui parloit, furent pour Griſcza des indices certains de ſon triomphe. Il oſa donc lui parler de ſon amour, & lui demander ſa main. Elle tâcha envain de lui dérober ſa joie, elle étoit trop marquée pour qu'elle échappât à l'adroit Griſcza. Il lui demanda la permiſſion de rendre compte au Palatin, ſon pere, de l'entretien qu'ils venoient d'avoir enſemble, & l'obtint facilement. BORIS GODUNOU. 1605.

Le Palatin avoit été prévenu par le Jéſuite; il reçut la propoſition avec ſatisfaction, & dit au Prince qu'il ſentoit tout le prix de l'honneur qu'il vouloit lui faire, & ajouta qu'il ne pouvoit lui donner une preuve plus convaincante de ſa reconnoiſſance qu'en différant la concluſion de ce mariage.

BORIS GODUNOU. 1605.

» Tout le monde, continua-t-il, a les » yeux fixés ſur vous. Godunou, votre » ennemi, eſt encore ſur le trône de » Ruſſie : il eſt puiſſant, & mettra » tout en uſage pour vous perdre. Ce » n'eſt pas le temps de ſonger à l'a- » mour; avant de poſſéder Marine, » rendez-vous digne d'elle : triom- » phez de vos ennemis, & ne mettez » pas vous-même des obſtacles à votre » fortune. Sigiſmond, Roi de Pologne, » eſt tout diſpoſé à embraſſer vos in- » térêts. Savez-vous quel eſt ſon pro- » jet? L'eſpérance de vous faire épou- » ſer quelqu'une de ſes parentes, eſt » peut-être le ſeul motif qui l'engage » à prendre votre parti. Vous devez » augmenter le nombre de vos alliés, » au lieu de le diminuer. Tel Prince, » qui vous aſſiſtera de toutes ſes forces » tant que vous ne ſerez point ma- » rié, vous négligeroit ſi vous aviez » épouſé ma fille. Je parle peut-être » contre mes propres intérêts. Il eſt » poſſible que Démétrius, aſſis ſur le » trône des Czars, ne regarde plus » Marine avec les mêmes yeux qu'il » la voit aujourd'hui. Je ne veux pas » pénétrer dans l'avenir; mais votre

» honneur me ſera toujours plus cher
» que mes intérêts mêmes : duſſiez-vous
» oublier tout ce que je fais pour vous,
» je ne vous abandonnerai jamais, &
» je ne mourrai content que quand le
» cadavre de Godunou vous aura ſervi
» de marche-pied pour monter au trône.
» Je vous conjure de ſuivre cet avis ;
» c'eſt celui d'un pere tendre. J'en
» prends déjà le titre ».

BORIS GODUNOU. 1605.

Griſcza ſe rendit aux raiſons du Palatin, l'aſſura que le chagrin que lui cauſoit le retard auquel il le condamnoit, ne venoit que du violent amour qu'il ſentoit pour Marine. Il employa, pour le remercier de ſes conſeils, les termes les plus expreſſifs. Il alla trouver les Jéſuites ; & feignant de ſe rendre à leur raiſonnement, il déclara qu'il avoit pris la réſolution d'embraſſer la religion catholique, leur promit de faire reconnoître le Pape en Ruſſie comme chef de toute l'Egliſe ; de recevoir le clergé de Rome à Moſcou, & de lui donner des biens ſuffiſans pour ſa ſubſiſtance.

Les Peres inſtruiſirent le Pape de ce qui ſe paſſoit, lui demanderent des ſecours d'argent & des recommanda-

BORIS GODUNOU. 1605.

tions auprès du Roi & de la République de Pologne, en faveur de Démétrius. Ce dernier écrivit lui-même à Clément VIII qui occupoit alors le siége de Saint Pierre, une lettre en latin. Il y prenoit le titre d'Empereur de Russie, & y imploroit l'assistance de Sa Sainteté contre l'usurpateur Godunou, & lui assuroit que s'il rentroit jamais dans l'héritage de ses peres, il rendroit célèbre à la postérité son respect & sa soumission pour le saint siége.

Griscza desiroit avec ardeur d'avoir un entretien avec Sigismond, Roi de Pologne. Il espéroit que ce Prince, dont le caractère étoit doux, seroit sensible à ses malheurs, & deviendroit un de ses plus puissans protecteurs. Le Roi de Pologne le reçut avec bonté, lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs au rang qu'il occupoit alors. Ce Monarque poussa avec lui la familiarité, au point de lui dire qu'ayant essuyé dans sa jeunesse des malheurs à-peu près semblables aux siens, il étoit plus dans le cas de prendre sa défense qu'aucun des Princes qui s'étoient déclarés pour lui. Il lui permit de lever

dans ſes états autant de troupes qu'il voudroit.

BORIS GODUNOU. 1605.

Pendant que Griſcza mettoit en uſage tous les moyens que la fourberie pouvoit lui ſuggérer, Godunou, de ſon côté, faiſoit mouvoir tous les reſſorts qu'il croyoit capables de le ſoutenir ſur le trône, & d'abattre ſon ennemi. Il commença par faire écrire la vie de Griſcza, ordonna de la publier dans toutes les villes de la Ruſſie, & en fit paſſer pluſieurs exemplaires dans les pays étrangers. Pour jetter plus de ridicule ſur l'impoſteur, il voulut qu'on exagérât les faits. Il envoya des députés au Palatin de Sandomir, pour l'avertir combien il étoit honteux pour lui de ſe laiſſer tromper par un impoſteur tel que celui qui étoit à ſa cour, & pour lui faire en même-temps les propoſitions les plus flatteuſes, s'il vouloit le lui livrer. Il fit tenir le même langage à tous les autres Princes qui s'étoient déclarés en faveur de Griſcza. Ses démarches, loin d'avoir le ſuccès qu'il ſe promettoit, ne ſervirent qu'à confirmer davantage l'opinion qu'on avoit conçue de Griſcza, & l'on ſe perſuada qu'il ne le craignoit

qu'autant qu'il ſavoit que c'étoit véritablement le fils du Czar Ivan.

BORIS GODUNOU. 1605.

L'accueil que le Roi de Pologne avoit fait à l'impoſteur, fit tout à coup changer ſa fortune. Il n'avoit juſques alors joué que le rôle d'un Prince errant qui excitoit la commiſération de ceux qui le voyoient, & qui ne recevoit pour tout ſoulagement que des promeſſes. Les peuples commencerent à s'intéreſſer pour lui; les Ruſſes ceſſerent d'aſſurer que c'étoit un impoſteur. Bientôt ils murmurerent contre Godunou, & le regarderent comme un uſurpateur. L'adroit Griſcza, informé de ces bruits, faiſoit annoncer par ſes partiſans que l'Être ſuprême ne manqueroit pas d'exercer ſa vengeance contre une nation qui abandonnoit ſon légitime ſouverain, pour ſuivre le parti d'un tyran odieux qui ne tenoit le ſceptre qu'avec des mains teintes du ſang de ſes Rois. On offroit de ſa part le pardon, même des récompenſes à ceux qui voudroient prendre ſes intérêts.

On ménagea ſi bien les eſprits, qu'en peu de temps preſque toute la nation fut diſpoſée en ſa faveur : les grands

& le peuple n'attendoient qu'une occaſion favorable pour ſe déclarer. BORIS GODUNOF. 1605.

Griſcza crut alors qu'il étoit temps de paroître les armes à la main. Il fit un traité avec le Palatin de Sandomir, s'obligea de lui payer, après ſon rétabliſſement, tous les frais de la guerre, d'épouſer ſa fille Marine, & d'introduire dans la Ruſſie la religion catholique & romaine. Dès que les articles furent ſignés, le Palatin leva des troupes de tous côtés, ſe mit à leur tête, & entra en Ruſſie avec Griſcza : huit mille Coſaques ne tardèrent pas à le joindre. Griſcza commença ſes expéditions par le ſiége de Czernicou. Le Gouverneur voulut ſe mettre en état de défenſe ; mais les officiers & les ſoldats de la garniſon le ſaiſirent, le chargerent de chaînes, & le conduiſirent au camp des aſſiégeans auxquels ils ouvrirent les portes de la ville. Le peuple reconnut Griſcza pour ſon ſouverain, & lui prêta ſerment de fidélité. Putivola ſuivit l'exemple de Czernicou, & livra, comme elle, ſon Gouverneur au prétendu Démétrius. Son parti augmentoit de jour en jour, & les ſoldats Ruſſes venoient en foule ſe

BORIS GODUNOU. 1605.

ranger ſous ſes drapeaux. Les Gouverneurs d'Erigou, de Putiwol lui envoyerent eux-mêmes préſenter les clefs de leurs villes. L'impoſteur, enhardi par ces ſuccès rapides, alla mettre le ſiége devant Novogorod de Séverie ; mais ceux qui commandoient la garniſon, étoient courageux & attachés à leur devoir : ils ſe défendirent avec opiniâtreté. Godunou, à cette affligeante nouvelle, entre en fureur. Il jure qu'il punira ſi ſévérement ceux qui ont embraſſé le parti de Griſcza, qu'aucune nation n'oſera par la ſuite ſe ſoulever contre ſon prince. Sentant que dans la conjoncture préſente, il a plus beſoin d'actions que de paroles, il leve une armée de cent mille hommes, & l'envoye dans la Séverie au ſecours de Novogorod. Ses amis lui ayant fait obſerver que ceux qui, par légéreté, étoient paſſés dans le parti de ſon ennemi, pouvoient auſſi facilement repaſſer dans le ſien, il publia une déclaration par laquelle il promettoit le pardon à ceux qui rentreroient dans le devoir. Il envoya des émiſſaires parcourir la Pologne & la Livonie, pour détromper ceux que l'impoſteur avoit

ſu gagner. Il ordonna à l'oncle de Griſcza de ſe rendre au camp ennemi, & de publier à haute voix que Griſcza étoit ſon neveu. Le Palatin de Sandomir, informé de l'arrivée d'Otrepiou, le fit chaſſer, & lui défendit d'approcher jamais du camp, ſous peine de la vie. Il traita de ridicules les artifices auxquels Godunou avoit recours dans le malheur qui le preſſoit, & dit que les moyens qu'employoit l'uſurpateur pour cacher la naiſſance d'un Prince prêt à le punir de ſes crimes, ſervoient au contraire à la prouver. BORIS GODUNOU, 1605.

Godunou fit une autre tentative : il envoya une ambaſſade ſolemnelle à Sigiſmond III, Roi de Pologne. Cet ambaſſadeur ſe plaignit de ce qu'on violoit, à la face de toute la terre, une trêve conclue pour vingt ans entre les deux nations. Il ajouta que les Polonois n'avoient aucune raiſon plauſible pour prendre les armes contre ſon maître, pour ravager ſon pays, ſaccager ſes villes, & maſſacrer ſes ſujets ; qu'il croyoit que le Roi aimoit trop ſa gloire pour continuer une guerre injuſte, & pour appuyer un impoſteur. Il pria Sa Majeſté de rappeller ſes troupes, & de

livrer au Czar l'impoſteur, afin qu'il lui fît ſubir la punition qu'il méritoit. Paſſant enſuite aux menaces, il dit que refuſer de lui accorder ce qu'il demandoit, c'étoit ſe faire un ennemi d'un des plus grands Princes de la terre, qui ne manqueroit pas de ſe venger de l'injure qu'on lui faiſoit. Il diſtribua enſuite des préſens conſidérables aux principaux Miniſtres & aux Seigneurs qu'il crut avoir le plus de crédit auprès du Roi : mais l'intérêt de la religion, les ſollicitations du Pape & des Jéſuites fermerent les oreilles de Sigiſmond à tout ce qu'on put lui dire en faveur de Godunou. Ne jugeant cependant pas à propos d'en venir à une rupture ouverte avec le Czar, juſqu'à ce que les affaires euſſent pris un tour favorable pour Démétrius, il répondit à l'Ambaſſadeur que le Roi & les Etats de Pologne ne ſe mêloient point des affaires de Ruſſie ; que l'invaſion d'un Ruſſe, aſſiſté par les gens de ſon pays, & par quelques volontaires de Pologne, n'étoit point une rupture de la trêve, & qu'il l'obſerveroit toujours inviolablement.

BORIS GODUNOU. 1605.

Sitôt que l'Ambaſſadeur Ruſſe fut parti, Sigiſmond donna des ordres

pour qu'on fît de nouvelles levées, & pour qu'on les envoyât au ſecours de Démétrius. BORIS GODUNOU. 1605.

Pendant ce temps, l'armée approchoit de Novogorod. Griſcza, voyant qu'il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour continuer le ſiége à la vue d'une armée formidable, réſolut de le lever, & de ſe retrancher dans un poſte avantageux, & d'y attendre l'ennemi avec confiance. La plupart des officiers lui avoient promis de ſe ranger de ſon parti, ſitôt que l'occaſion s'en préſenteroit: mais lorſque les armées furent en préſence, ils n'oſerent effectuer leurs promeſſes, parce que ſes troupes étoient de beaucoup inférieures à celles du Czar.

Le Palatin & Griſcza, voyant qu'ils n'avoient d'eſpoir que dans leur courage, ſe défendirent avec une valeur qui étonna les ennemis même. Malgré leur petit nombre, ils tinrent long-temps la victoire incertaine: elle ſe déclara enfin pour le plus grand nombre. Les Ruſſes, rafraîchis par des corps de réſerve, firent à la fin plier les Polonois; ce triomphe coûta cher à l'armée Czarienne: elle perdit la plus grande

partie de ſes meilleurs ſoldats, & le Général fut dangereuſement bleſſé.

BORIS GODUNOU. 1605.

Godunou reçut celui qui lui apporta la nouvelle de cette victoire avec les plus grandes marques d'amitié : il lui donna de nouvelles dignités, lui fit préſent d'un baſſin d'or rempli de ducats, augmenta la paye des officiers, & leur envoya à tous des médailles.

Si Baſile Suiski, Général de l'armée de Godunou, avoit ſu profiter de ſa victoire, le parti de Griſcza étoit totalement détruit; au lieu de pourſuivre les ennemis, il s'amuſa à faire le ſiége de Krom, ville forte & bien défendue. Il connut bientôt ſa faute ; mais il l'augmenta en ne voulant pas la réparer. Il crut qu'il ſeroit honteux pour lui de lever un ſiége après une victoire, & s'y opiniâtra. Il envoya même demander du renfort à Godunou. Celui-ci ſentit combien la conduite de ſon Général étoit répréhenſible ; il s'abandonna à toute la colère que ſa poſition pouvoit lui ſuſciter; dit aux envoyés de Baſile Suiski qu'il eſpéroit que ſon Général lui enverroit le rebelle pieds & mains liés. Sentant combien le temps étoit précieux, il aſſembla tous les officiers

& les ſoldats de ſa garde, en confia le commandement à Okolnitz & à Seremetou. Il les chargea en même temps de dire à Suiski de pourſuivre le rebelle avec toute la promptitude poſſible, & de l'attaquer par-tout où il le trouveroit. Il leur dit de marquer aux officiers & aux ſoldats ſa ſurpriſe & ſon indignation en même temps, de ce qu'ils avoient perdu tant de monde pour battre une troupe de brigands tumultuairement amaſſés, & de ce qu'ils ne lui procuroient pas la ſatisfaction d'avoir ſon ennemi en ſa puiſſance. BORIS GODUNOU. 1605. Chronique manuſcrite.

Pendant que Godunou faiſoit tous ſes efforts pour détruire le parti de Griſcza, & pour le perdre, le Palatin de Sandomir mettoit en uſage tous les moyens poſſibles pour le ſauver. Il ſe rendit promptement en Pologne pour faire de nouvelles levées. Griſcza rallia les débris de ſon armée, & ſe retira dans la fortereſſe de Ribſemu.

Griſcza, ſe livrant à ſes réflexions, apperçut toute l'inconſtance de la fortune & le danger auquel il étoit expoſé. Des inquiétudes il paſſoit quelquefois au déſeſpoir, & ſe reprochoit la témérité qu'il avoit eue d'entreprendre de jouer

BORIS GODUNOU. 1605.

un perſonnage ſemblable au ſien. Il voyoit que pluſieurs des ſiens étoient auſſi prompts à l'abandonner, qu'ils l'avoient été à le défendre. Pendant qu'il ſe livroit à ces inquiétudes, on vint l'avertir que l'ennemi approchoit. Ce danger preſſant, loin de l'abattre, réveilla ſon courage; il dit à ceux qui l'environnoient: « Nous n'avons d'eſ-» pérance que dans la valeur. On a vu » pluſieurs fois des armées très-foibles » en battre de conſidérables: frappons: » Dieu eſt juſte; il nous ſecourera ». Il détache auſſi-tôt ſa cavalerie, l'envoye obſerver la contenance de l'ennemi, & la ſuit avec ſon infanterie. Il y avoit une ſi grande diſproportion entre les deux armées, qu'il ſembloit que la victoire ne pouvoit être un ſeul inſtant diſputée. L'armée de Godunou étoit redoutable par la multitude d'hommes qui la compoſoient, & par l'artillerie qui la ſuivoit. Les munitions de guerre & de bouche ne lui manquoient point. Ces avantages étoient appuyés par l'eſpérance que la premiere victoire donnoit aux ſoldats, & par la confiance qu'ils mettoient en des généraux habiles & expérimentés. L'autre étoit à peine

compoſée de cinq mille hommes effectifs, la plupart ſans armes & ſans diſcipline; ce n'étoit que les foibles débris d'une armée déjà vaincue par ceux qui alloient les combattre : ils étoient commandés par un jeune homme ſans expérience. BORIS GODUNOU. 1605.

L'armée de Griſcza s'avance & ſemble aller à ſa perte. Les officiers & les ſoldats de Godunou, ſe rappellant dans ce moment les reproches qu'il leur avoit fait faire, pour ne lui avoir pas livré ſon ennemi, eurent peur qu'en lui mettant la victoire entre les mains, ils ne lui fourniſſent les moyens de les punir, & de ſatisfaire à ſa colere : la plupart d'entr'eux baiſſent les armes, & ſe rangent du côté de Griſcza. Les généraux raſſemblent ceux qui ſont reſtés fidèles au Czar, s'élancent ſur les ennemis; les Polonois, ſoutenus par leurs nouveaux alliés, réſiſtent avec intrépidité; la mêlée devient furieuſe; ceux qui ſe rencontroient, frappoient & mouroient enſemble : la fureur excitoit la fureur. Griſcza parcourt les rangs, fait la fonction de général & de ſoldat. Son exemple ranime de nouveau le courage des ſiens : il preſſe les enne-

mis déjà ébranlés, les met en désordre, les poursuit avec une promptitude extraordinaire, les taille en pièces, & obtient une victoire complette. Les vainqueurs pillerent le camp & le bagage des vaincus, & entrerent en triomphe dans Putiwol.

BORIS GODUNOU. 1605.

Griscza défait l'armée de Godunou.

Le bruit de la victoire que Griscza venoit de remporter sur Godunou, se répandit bientôt dans toute la Russie. Cinq grandes villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, & lui fournirent toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Jalka & Leptina en firent autant. La province de Séverie se soumit toute entiere à son obéissance, & fut imitée par plusieurs autres. Les peuples, à l'envi, s'empressoient de lui donner des marques de leur soumission. L'adroit Griscza sut dans ce moment faire usage de la prudence : il marqua la plus grande tranquillité au milieu de sa fortune. Lorsque ses troupes furent reposées, il voulut aller au secours de Krom, que les restes de l'armée de Godunou tenoit assiégée : mais ayant appris qu'elle étoit en état de défense, il s'occupa du soin de renforcer son armée.

Godunou, à la nouvelle de la victoire que Griſcza venoit de remporter ſur ſon armée, tombe dans la conſternation; il envoye lever des troupes de tous côtés, fait paſſer des agens dans le camp de Griſcza, pour débaucher les Coſaques, & faire rentrer dans le devoir les Ruſſes qui s'étoient révoltés. On tâche d'attirer les uns par l'eſpoir des récompenſes, les autres par la certitude du pardon. On leur repréſente à tous que c'eſt une honte pour eux de combattre pour un vil impoſteur, & qu'ils acquerront au contraire une gloire immortelle en le livrant à leur légitime ſouverain, pour qu'il en faſſe une punition exemplaire. Le Patriarche, à la ſollicitation de Godunou, lance une excommunication contre les rebelles. Toutes ces précautions, tous ces moyens ſont inutiles; les eſprits ſont prévenus en faveur de Griſcza: on rejette les offres de Godunou, & on brave l'excommunication du Patriarche. On arrêta quelques-uns des émiſſaires de Godunou, on les mit à la queſtion. Ils découvrirent les motifs de leur miſſion. Griſcza, voulant acquérir la réputation d'un Prince doux & humain, les renvoya. Il dit à ſes of-

BORIS GODUNOU. 1605.

ficiers qu'il ne daignoit pas se venger de son ennemi sur des personnes d'un état bas & vil. Il manda au Patriarche de ne pas oublier ce qu'il devoit à sa dignité; qu'il abusoit de la religion, en la faisant servir de soutien à la tyrannie & à l'usurpation. Il ajouta que sa conscience ne lui permettoit pas de détourner le peuple de l'obéissance que les loix divines & humaines le forçoient d'avoir pour son légitime Souverain. Il envoya un député à Godunou, pour lui offrir le pardon de ses fautes, & lui promettre une retraite assurée, dans tel lieu de l'Empire qu'il voudroit la choisir. Il chargea son député de lui représenter combien il étoit injuste qu'il conservât une couronne qu'il n'avoit obtenue que par une suite de crimes.

BORIS GODUNOU. 1605.

Ibid.

Godunou rejetta ces propositions avec mépris, & songea à trouver les moyens d'arrêter un mal qui croissoit de jour en jour. Il crut que le plus sûr & le plus prompt étoit d'occuper le Roi de Pologne à défendre ses propres Etats, & de lui susciter des troubles qui l'empêchassent de secourir Griscza. Il espéroit que tous les Russes abandonneroient le parti du dernier, sitôt qu'il seroit privé du secours des Polonois.

Sa réſolution étant priſe, il la communiqua aux Ambaſſadeurs de Suède & de Dannemarck qui étoient alors à ſa cour, prit avec eux des meſures pour porter le fer & le feu dans la Pologne. Les Ambaſſadeurs des deux Nations avoient reçu des réponſes favorables de leurs Monarques. La réſolution étoit priſe : les ſoldats étoient aſſemblés, les armes étoient prêtes : la Pologne, forcée de ſe défendre elle-même, alloit abandonner Griſcza à toute la fureur de Godunou : mais la fortune s'étoit totalement déclarée pour l'impoſteur : un accident imprévu le déroba au malheur qui le menaçoit. Godunou eſt attaqué d'une ſi violente colique, qu'il meurt dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Ce fut vers la fin d'Avril. A peine eut-il le temps de prendre l'habit des religieux de Saint-Baſile, uſage que les Czars de ce temps ne manquoient jamais de ſuivre lorſqu'ils voyoient approcher la fin de leur vie.

BORIS GODUNOU. 1605.

Mort de Boris Godunou.

Pluſieurs Ecrivains prétendent que Griſcza le fit empoiſonner. Perri & Strahlenberg diſent poſitivement qu'il s'empoiſonna lui-même. La chronique manuſcrite ne s'explique point à ce ſujet.

BORIS GODUNOU. 1605.

Au reſte, il étoit bien juſte qu'un monſtre tel que lui fût ſon propre bourreau. Ainſi finit un tyran, & fit place à un impoſteur.

Boris Godunou fut, pendant ſon règne, agité par les remords & les inquiétudes. Regardant les grands comme ſes ennemis implacables, ils les perſécutoit ſans ceſſe. Le peuple fut heureux, parce qu'il vouloit gagner ſa faveur.

Il eut un fils & une fille, Théodore & Cénie : ſon fils lui ſuccéda, comme nous allons le voir ; ſa fille fut enfermée dans un couvent après la mort de Théodore. On ignore le nom de ſa femme.

ARTICLE II.

THÉODORE II.

LA mort de Godunou jetta la nobleſſe & les officiers de ſon armée dans la plus grande conſternation. Pluſieurs d'entre eux, regardant cet accident comme une punition de Dieu, qui déſapprouvoit l'uſurpation de ce tyran, commencerent à prendre des ſentimens plus favorables pour Griſcza : ils l'auroient indubitablement proclamé Czar, s'ils n'avoient appréhendé la colere & la vengeance du peuple, que le Patriarche retenoit toujours dans le parti de Godunou & de ſa famille. THÉODORE II. 1605.

Leur crainte étoit bien fondée : ſitôt que le peuple apprit qu'il n'avoit plus de Czar, il courut en foule au palais, proclama Théodore Empereur, & déclara l'Impératrice ſa mere, régente de l'Etat. Il força la nobleſſe de ratifier ſon élection, & de lui prêter ſerment de fidélité. Les ſoldats en firent autant, & forcerent les officiers de ſuivre leur exemple. L'armée entiere députa vers le nouveau Czar, pour lui prêter ſer-

THÉODORE II. 1605.

ment de fidélité, & lui assurer qu'elle étoit prête à marcher contre ses ennemis. Tout étant ainsi arrangé, on songea aux funérailles de Godunou; on mit son corps, sans beaucoup d'appareil, dans le tombeau des Czars.

On rappella de l'armée les Knéès Mistilauski & Suiski, pour assister le nouveau Czar & la Régente de leurs conseils dans l'administration de l'Etat. Borsmanno, homme recommandable par ses services & son habileté, fut déclaré seul général de l'armée, & eut ordre de s'avancer promptement vers Krom. Cette place, opiniâtrement défendue par la valeur des Cosaques, avoit déjà soutenu dix assauts; Griscza, sachant de quelle importance il étoit pour lui de la conserver, envoya à son secours la meilleure partie de ses troupes, sous la conduite d'un de ses meilleurs officiers.

Zapozius, c'étoit le nom de cet officier, s'étant approché des ennemis, & jugeant, par le rapport de ses espions, qu'il seroit imprudent de vouloir les forcer dans leur camp, eut recours à la ruse. Il écrivit une lettre aux assiégés, dans laquelle, après avoir loué

leur courage & leur fidélité, après les avoir flattés de l'eſpérance de la gloire & des récompenſes, il les avertiſſoit qu'il s'étoit approché des ennemis avec un corps de troupes conſidérable, pour les empêcher de fourrager, & que Démétrius venoit lui-même à la tête des Polonois & des Coſaques, pour leur livrer bataille. Un ſoldat téméraire ſe chargea de porter cette lettre dans la ville. Zapozius lui ordonna d'y entrer par un côté qu'il lui déſigna, comme étant le plus ſûr. Le ſoldat donna directement dans une garde avancée, comme l'avoit prévu Zapozius, fut arrêté, conduit au quartier général, mis à la queſtion, donna la lettre, & confirma ce qu'elle contenoit par ce qu'il avoit ouï dire à ceux de ſon parti. Sur ce faux avis, un parent de Théodore, nommé Jean Godunou, lequel commandoit alors l'armée, parce que les principaux officiers ne vouloient pas obéir à Borſmanno, qui étoit un officier de fortune, détacha deux mille cavaliers pour garder les avenues de Krom, & partit avec le reſte de ſes troupes pour aller au-devant de l'ennemi. Zapozius range ſon armée en ordre de bataille, place derriere lui,

THÉODORE II. 1605.

THÉODORE II. 1605.

à une distence assez éloignée, les goujats & les valets de l'armée qu'il entremêle de soldats, afin de faire un front le plus étendu qu'il lui seroit possible. Il leur donna ordre de paroître tout-à-coup, enseignes déployées, au bruit des trompettes & des tambours, lorsqu'ils le verroient aux prises avec l'ennemi.

La mêlée fut sanglante, & le combat opiniâtre; Zapozius, malgré son courage & son habileté, étoit sur le point de succomber, lorsque Borsmanno, irrité de l'affront qu'on lui avoit fait, en refusant de lui obéir, se déclara pour Griscza. Avec un détachement qu'il commandoit, il chargea vigoureusement Godunou, arrêta l'ardeur des vainqueurs, relevale courage des vaincus, & causa un étonnement égal dans les deux armées. Tous les bras levés pour frapper, s'arrêterent à la fois; le combat cessa : les soldats sembloient attendre du jugement de quelqu'un, non de leurs armes, la décision de la bataille. Borsmanno profita de ce silence, s'avança entre les deux armées, & dit, d'un ton de voix assez élevé pour être entendu de tout le monde, que ceux qui conservoient le souvenir du

grand Ivan, devoient reconnoître avec plaisir son fils pour légitime Souverain. Les soldats aimoient Borsmanno comme leur compagnon, & le respectoient comme un brave officier; son discours leur fit une impression si forte & si vive, qu'on entendit un murmure général s'élever dans les deux armées : tous les soldats, d'une voix unanime, s'écrierent qu'ils vouloient vivre & mourir avec Borsmanno, & qu'ils étoient prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. THÉODORE II. 1605.

Les officiers, voyant que les efforts qu'ils faisoient pour faire rentrer les soldats dans le devoir, étoient inutiles, céderent à la conjoncture, envoyerent des députés à Grisczа pour l'assurer de leur sincere repentir d'avoir si longtemps suivi le parti de Godunou, qui avoit toujours su les tromper par ses artifices, & pour le prier en même temps de se mettre à leur tête, & de les mener contre le fils de l'usurpateur.

Cette nouvelle causa à l'imposteur une joie inexprimable. Pour profiter de cette heureuse circonstance, & ne pas laisser rallentir le zèle que les soldats avoient pour lui, il rassembla prompte-

THÉODORE II. 1605.

ment les troupes qu'il commandoit, ſe rendit à Krom, où étoit l'armée qui venoit de ſe déclarer en ſa faveur, fit charger de fers Jean Godunou, qui, quoiqu'abandonné de tout le monde, conſervoit encore aſſez de fierté pour lui marquer du mépris. Griſcza remercie les officiers, careſſe les grands: &, ſe voyant ſûr de la réuſſite, il tourne ſa marche du côté de la capitale.

Pluſieurs villes qui ſont ſur ſon paſſage lui ouvrent leurs portes; on charge de chaînes les gouverneurs qui ne veulent pas le reconnoître, & on les conduit à ſes pieds. Quelques-uns trouvent le ſecret de s'échapper & d'aller à Moſcou annoncer cette nouvelle au Czar & à la Régente, qui leur font des préſens conſidérables.

Lorſque Griſcza fut arrivé à Thula, il fit halte pour ſe repoſer, & pour délibérer en même temps ſur le parti qu'il avoit à prendre. On lui conſeilla d'écrire aux Knéès & aux Magiſtrats de Moſcou, pour les informer de la maniere miraculeuſe dont Dieu s'étoit déclaré pour la juſtice de ſa cauſe; que tous les ſoldats qui compoſoient l'armée de Théodore, excités par les ſeuls remords,

avoient abandonné cet uſurpateur, & combattoient préſentement ſous les drapeaux du fils d'Ivan. On lui conſeilla en outre de leur promettre d'oublier le paſſé, s'ils vouloient éprouver ſa clémence, & d'ajouter que, s'ils perſiſtoient dans leur rebellion, ils devoient s'attendre à éprouver tous les effets de ſa juſte colere, & à être enſevelis ſous les ruines de leur ville. THÉODORE II. 1605.

Griſcza ſuivit ce conſeil; & voyant au bout de quelque temps qu'il ne recevoit point de réponſe, il crut que ſa lettre étoit tombée entre les mains de la Régente, qui l'avoit déchirée. La ſuite prouva que ſes ſoupçons étoient fondés. Pour prévenir les effets de cet accident, il envoya des agens ſecrets à Craſna-Cella, grand village ſitué à une demi-lieue de Moſcou, y fit publier que l'intérêt qu'il prenoit pour la capitale de la Ruſſie, l'avoit engagé à écrire pluſieurs lettres à ſes magiſtrats, pour leur propoſer la paix à des conditions très-avantageuſes; & que, n'en recevant point de réponſe, il s'étoit imaginé que l'uſurpateur les avoit interceptées; qu'il étoit à la tête d'une armée qui s'ennuyoit de l'oiſiveté du

THÉODORE II. 1605.

camp, & qui ne demandoit qu'à combattre; qu'il attendoit la réſolution des habitans de Moſcou pour prendre la ſienne; qu'il leur offroit d'une main la paix, de l'autre la guerre : mais qu'il les croyoit trop ſages pour ne pas préférer leur devoir & la douceur de ſon gouvernement, à des malheurs inévitables que leur opiniâtreté ſeule leur attireroit, & qu'il leur ſeroit impoſſible de réparer.

Les habitans de Craſna-Cella reçurent ces députés avec joie, & envoyerent annoncer aux habitans de Moſcou ce qu'ils étoient venus leur dire de la part de Griſcza. Le peuple, à cette nouvelle, s'attroupe, murmure, ſe rend en foule dans la place publique. On va chercher Baſile Suiski, on l'amene au milieu du peuple, on le prie avec inſtance de déclarer ſi Démétrius, fils du Czar Ivan, avoit été tué à Ugléecs. Suiski répondit qu'il étoit certain que Godunou avoit envoyé des ſcélérats dans cette ville pour aſſaſſiner Démétrius; mais que la mere de ce jeune Prince avoit eu l'adreſſe de ſubſtituer à la place de ſon fils un autre enfant, & que c'étoit le véritable Démétrius qui réclamoit le trône de ſes peres.

Chronique manuſcrite.

La Régente envoye les ſoldats de la garde pour faire main baſſe ſur le peuple, & pour le diſperſer: mais cette violence augmente le trouble loin de l'appaiſer. Le peuple accourt de toutes parts: tout le monde dit qu'il faut proclamer Démétrius. Les agens de Griſcza arrivent, & crient: *Vive le Czar Démétrius*. Les ſoldats font des efforts incroyables pour arriver à eux: c'eſt envain; la foule qui les environne eſt trop nombreuſe, on ne peut la percer. Les Boïares vont en gémiſſant trouver le Patriarche Job, & le prier d'interpoſer ſon autorité pour arrêter le tumulte, & pour empêcher le peuple de placer un impoſteur ſur le trône de Ruſſie. Job ſe rend au milieu de la place publique, & dit au peuple tout ce que l'éloquence peut lui ſuggérer de plus perſuaſif en faveur de Théodore. Il joignit les prieres aux remontrances: ce fut envain; au lieu de l'écouter, on continua de crier: *Vive Démétrius Czar*.

THÉODORE II. 1605.

Le tumulte augmentant de plus en plus, on court au palais de Théodore, on maſſacre une partie de ſes parens, de ſes amis, on dépouille l'autre, on les enferme dans une tour. Les hommes,

THÉODORE II. 1605.

les femmes, les filles ſont mêlés enſemble, & périſſent de froid. On enleva le Czar & la Régente, on les conduiſit dans la maiſon que Godunou occupoit lorſqu'il étoit ſimple particulier.

On envoya promptement des députés à Griſcza, qui étoit reſté à Thula avec ſon armée. Ces députés étoient chargés de lui remettre des lettres par leſquelles on lui annonçoit que toute la nation le reconnoiſſoit pour ſon légitime Souverain, & l'attendoit avec impatience pour lui prêter hommage. Dans le même temps que les députés de Moſcou arrivoient à Thula, on annonça à Griſcza ceux des Coſaques. Voulant affecter du mécontentement contre les habitans de Moſcou, il donna d'abord audience aux Coſaques, & leur fit beaucoup d'accueil. Il marqua de la colere aux députés de Moſcou, & en exila pluſieurs.

ARTICLE III.

GRISCZA.

OU

Le premier impoſteur, ſous le titre de DÉMETRIUS.

GRISCZA, craignant que la fortune ne l'abandonnât auſſi promptement qu'elle l'avoit ſecondé, ſe hâta d'envoyer à Moſcou les princes Baſile Gallitzin, Baſile Moſalski, le Diac Bogdan, ſes plus zélés partiſans, & ordonna à Pierre Boſmanou de les ſuivre de près avec l'armée. GRISCZA 1606.

Sitôt que ces princes furent arrivés à Moſcou, ils ſe rendirent au palais du Patriarche Job, le conduiſirent dans la cathédrale, & le forcerent d'y dépoſer les marques de ſa dignité. Ce prélat donna ſa malédiction à l'impoſteur; &, ſe tournant vers une image de la Vierge, que l'on diſoit avoir été peinte par S. Luc, implora ſon ſecours, la pria de le venger, & de ſe-

courir les Ruſſes contre les maux que
GRISCZA. leur préparoit l'impoſteur. On le fit
1606. enſuite monter dans un chariot, & on l'emmena en exil. Ils allerent chez tous les partiſans de Théodore, les chargerent de chaînes, & les envoyerent dans différentes villes de province, où les Gouverneurs eurent ordre de les mettre en priſon. Ils firent étrangler l'oncle de Godunou en leur préſence.

Les partiſans de Griſcza, ſentant que leur ouvrage ſeroit toujours imparfait tant que Théodore vivroit, donnerent à trois Strelits, dont la barbarie leur étoit connue, la cruelle commiſſion d'aller le mettre à mort avec ſa mere & ſa ſœur. Ces trois ſcélérats coururent à la maiſon qu'habitoit Théodore, prirent les trois victimes qu'on leur avoit indiquées, les
Ibid. conduiſirent dans l'appartement le plus reculé, étranglerent la mere, s'élancerent ſur le fils : mais il étoit dans la vigueur de l'âge ; il raſſembla toutes ſes forces, renverſa pluſieurs fois les aſſaſſins les uns après les autres ; la fureur ſoutenant ſes efforts, il les mit dans le cas de craindre eux-mêmes

pour leur vie : ils alloient prendre la fuite, lorſqu'un deux le prit par l'endroit qui déſignoit ſon ſexe, & le renverſa lui-même : les deux autres l'aſſaſſinerent ſur le champ. L'infortunée Cénie aſſiſtoit à cette horrible ſcène : elle imploroit en ſoupirant le ſecours de la divinité, & regardoit la mort de ſa mere & de ſon frere comme un préſage certain de la ſienne. Les ſcélérats, voyant Théodore ſans vie, ſe tournerent vers elle, leverent le bras pour la frapper. Sa douleur, ſes larmes augmentoient l'éclat de ſa beauté ; ils reculerent pour admirer la victime qu'ils alloient immoler. La tendreſſe calme bien vîte la fureur ; les Strelits n'aborderent cette malheureuſe Princeſſe qu'avec reſpect : ils la conduiſirent dans un couvent où elle prit l'habit de religieuſe, & paſſa le reſte de ſa vie. Les Princes Gallitzin & Moſalski firent débiter dans le public que Théodore & la Régente, voyant leurs affaires déſeſpérées, s'étoient empoiſonnés. Ils ordonnerent enſuite qu'on exhumât Godunou, & qu'on portât ſon cadavre avec celui de ſa femme & de ſon fils, dans le monaſtère de Barſanoph.

GRISCZA. 1606.

GRISCZA, 1606.

Sitôt que Griſcza fut informé de la mort de Théodore, il ſe mit en marche pour arriver à Moſcou, pendant que les eſprits étoient diſpoſés en ſa faveur. Le peuple accourut en foule au-devant de lui. L'auteur de la chronique manuſcrite de Ruſſie dit qu'on voyoit de loin la ville & les fauxbourgs de Moſcou environnés d'un brouillard épais, quoique l'air fût très-ſerein tout autour. Lorſque Griſcza fut à une demi lieue, les principaux citoyens allerent au-devant de lui avec des préſens, & lui rendirent hommage au nom de toute la ville. Il leur donna du pain & du ſel, ſelon la coutume du pays. Lorſqu'il fut entré dans Moſcou, il alla à la cathédrale, & y entendit la meſſe. Les Polonois qui l'avoient accompagné ſe rangerent autour de l'égliſe, emboucherent la trompette, & battirent le tambour tout le temps qu'il y reſta. En ſortant de l'égliſe, il traverſa la ville : la cavalerie Polonoiſe, les lances baiſſées, marchoit à la tête ; un corps de Ruſſes ſuivoit. Au milieu étoient les chevaux de main du Czar ; ils avoient des ſelles en broderie d'or, enrichies de pierreries ; ſon caroſſe étoit tiré par quatre chevaux

des plus beaux que l'on pût voir, & couverts de magnifiques houſſes qui traînoient juſqu'à terre. Paroiſſoit enſuite le clergé avec les bannieres, ſur leſquelles on voyoit les images de la Vierge & de S. Nicolas, patron des Ruſſes, & celles de quelques autres ſaints. Griſcza ſuivoit le clergé, monté ſur un cheval d'une blancheur extraordinaire, environné des principaux Seigneurs de Ruſſie. La ville retentiſſoit du ſon des cloches. Les rues, les fenêtres étoient remplies d'hommes & de femmes qui crioient: » Vive Dé» métrius, le Czar de Ruſſie. C'eſt » le ſoleil & la brillante étoile du » matin qui luit ſur la Ruſſie ». Griſcza leur ſouhaitoit toutes ſortes de proſpérités, & leur diſoit: » Mes ſu» jets, priez Dieu pour moi ». Il paſſa devant la Maiſon de Godunou; &, comme s'il eût eu horreur d'un lieu qu'avoit habité ſon perſécuteur, il tourna avec précipitation d'un autre côté, & marqua du deſir de la voir raſée. Auſſitôt le peuple ſe mit en devoir de le ſatisfaire, & en peu d'heures il n'en reſta pas pierre ſur pierre. Il s'enferma enſuite dans le palais des

GRISCZA. 1606.

Czars, & passa trois jours à se divertir.

GRISCZA. 1606.

Plusieurs de ceux qui l'avoient examiné pendant sa marche, reconnurent en lui le moine Griscza; mais à peine osoient-ils même gémir sur le malheur de leur patrie & l'aveuglement de leurs concitoyens.

Chronique manuscrite.

Comme le Patriarche Job avoit été déposé, le siege étoit vacant, & Griscza ne pouvoit être sacré. Cet imposteur, sentant qu'il étoit de son intérêt de n'en pas différer longtemps la cérémonie, & n'osant encore se déclarer pour le rit Latin, il nomma Patriarche Ignace, archevêque de Rezan. Lorsque le nouveau Patriarche eut pris possession de sa place, & fut reconnu par le clergé, Griscza se fit couronner avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à son entrée.

Quelques écrivains assurent que le nouveau Czar, ayant entendu vanter la beauté de Cénie, fille de Godunou, voulut la forcer de sortir du couvent; mais elle refusa toujours avec constance, & dit qu'elle ne vouloit pas souiller ses yeux en regardant un imposteur tel que lui.

Les Princes & Seigneurs qui avoient assisté au couronnement du nouveau Czar, se rendirent dans la place du marché, où le Prince Bielski leur tint ce langage, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. » Russes, vous devez inviola- » blement être attachés aux intérêts » du fils d'Ivan. » Tirant ensuite de son sein une croix sur laquelle étoit gravée l'image de S. Nicolas, il la baisa, & dit que ce Saint avoit jusqu'alors gardé l'Empereur dans son sein, & qu'il le rétablissoit sur le trône de ses peres pour la félicité des Russes. GRISCZA. 1606.

Le peuple répondit par des acclamations, & ajouta : » Dieu conserve » notre Czar, lui donne la santé, pu- » nisse ses ennemis & tous ceux qui » manqueront à l'obéissance qu'ils lui » doivent ».

Le nouveau Czar, se voyant en possession de l'Empire, crut qu'il devoit prendre le maniement des affaires de l'Etat, & étudier quels en étoient les intérêts. Il commença par s'informer de quelle cour étoient les ambassadeurs qui résidoient alors à Moscou, afin de leur donner avis de son couronnement. Ayant appris que le sieur Meriek & le

Relation curieuse de l'état présent de la Russie, traduite de l'Anglois. 1679.

CRISZA. 1606.

chevalier Smith, le premier agent, & l'autre ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, retournoient vers leur maître avec les dépêches que Godunou leur avoit données, envoya un courier porter une lettre au ſieur Meriek, & un gentilhomme de ſa chambre pour parler au chevalier Smith. La lettre qu'il adreſſa au ſieur Meriek étoit conçue en ces termes. J'emploie ceux de la traduction.

Du 8 Juin 8013 du monde, qui répond à 1605 de Jéſus-Chriſt.

Nous, DÉMÉTRIUS IVANOWIST, Czar de Ruſſie, à JEAN MERIEK, Marchand Anglois.

Nous vous donnons à connoître par cette lettre, que, par le grand pouvoir & juſte jugement de Dieu, nous ſommes rentrés dans notre héritage, comme Czar & ſeul Seigneur, & élevés ſur le trône de Ruſſie. Repaſſant dans notre eſprit l'amitié que notre pere Ivan, Seigneur & Czar de Ruſſie, a entretenue avec les grands Princes de la Chrétienté, nous ſommes diſpoſés à en entretenir une encore plus étroite avec Jacques,

votre Roi. C'eſt pourquoi Nous ſommes tout diſpoſés à vous favoriſer vous & les autres marchands Anglois, d'une maniere encore plus marquée que mes prédéceſſeurs ne l'ont fait. Auſſitôt que vous aurez terminé vos affaires au port d'Archangel, notre volonté eſt que vous reveniez à Moſcou pour Nous voir aſſis ſur le trône des Czars. Nous avons pour cet effet commandé qu'on vous fournît des chevaux ſur la route. Lorſque vous ſerez arrivé à Moſcou, vous vous adreſſerez à notre ſecrétaire Offenaſſis Vlaſſon.

GRISCZA. 1606.

Voici les inſtructions que le gentilhomme de la chambre avoit.

» Démétrius, fils d'Ivan, Czar de » toutes les Ruſſies, a commandé à » Ganareta de ſe rendre à Vologda, » & de là au nouveau château d'Ar- » changel, ou en telle autre place que » ce ſoit, pour chercher le chevalier » Thomas Smith, ambaſſadeur d'An- » gleterre. Lorſqu'il l'aura joint, ledit » Garaneta lui donnera avis, par le » moyen de ſon interprête, que le » Czar Démétrius, fils d'Ivan, ſeul » commandeur de Ruſſie, lui a en- » voyé un de ſes courtiſans pour con-

GRISCZA. 1606.

» férer avec lui ſur ce qui concerne les » affaires de Sa Majeſté Britannique ; » ledit Garaneta délivrera audit am- » baſſadeur le meſſage de Sa Majeſté- » Czarienne, comme il s'enſuit.

» Démétrius, fils d'Ivan, Czar & » ſeul ſouverain de toutes les Ruſſies & » de pluſieurs autres Royaumes, t'or- » donne à toi, Thomas Smith, Ambaſ- » ſadeur Anglois, de certifier à Jac- » ques, Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & » d'Irlande, que, par le puiſſant pou- » voir & le juſte jugement de Dieu, » nous ſommes venus & avons ſuc- » cédé à la place de nos peres & pré- » déceſſeurs ; que rappellant en notre » mémoire la correſpondance, l'ami- » tié qui a régné entre notre pere Ivan » de glorieuſe mémoire, notre frere » Théodore ſon ſucceſſeur, & leur » ſœur Eliſabeth, reine d'Angleterre, » nous nous propoſons d'entretenir la » même amitié avec notre frere & » ton Seigneur le Roi Jacques. Pour » marque de notre affection, nous en- » tendons favoriſer tous ſes ſujets qui » ſont dans nos Etats, & leur donner » plus de liberté qu'ils n'en ont eu juſ- » qu'à préſent, & nous avons com-

» mandé qu'on fournît à ſon Ambaſ-
» ſadeur tout ce qui lui eſt néceſſaire GRISCZA.
» pour ſon départ, afin qu'il aille 1606.
» promptement inſtruire ſon Monar-
» que de nos intentions à ſon égard.
» Sitôt que nos affaires ſeront termi-
» nées, Nous Démétrius, fils d'Ivan,
» ſeul commandeur de toutes les Ruſ-
» ſies, nous enverrons nos Ambaſſa-
» deurs pour ſaluer le Roi Jacques ſe-
» lon la coutume. Pour ce qui con-
» cerne les lettres dont Boris Godu-
» nou t'avoit chargé, nous ſouhaitons
» que tu les remettes entre les mains
» de notre Courtiſan Garaneta, après
» qu'il t'aura fait ce meſſage. Souſcrit
» par le chancelier Offenaſis Evanovitz
» Vlaſſon ».

Pour que Griſcza jouît tranquillement du fruit de ſon impoſture, & qu'il fût ſolidement affermi ſur le trône, il lui reſtoit une choſe à faire, c'étoit d'engager la Czarine Marie, veuve d'Ivan, à le reconnoître pour ſon fils. La conjoncture étoit délicate : le tyran Godunou l'avoit enfermée dans un couvent, où elle avoit été expoſée à la plus affreuſe misère. Griſcza ſentoit qu'en l'y laiſſant, on ne manque-

GRISCZA. 1606.

roit pas de dire qu'il n'oſoit paroître devant elle, par la crainte qu'il avoit qu'elle le déſavouât pour ſon fils; d'un autre côté, il ſentoit que cette Princeſſe auroit beaucoup de répugnance à ſe rendre complice de ſon impoſture, & à déſavouer ce qu'elle avoit répété tant de fois ſur la mort de Démétrius, en verſant des larmes qui annonçoient ſa tendreſſe & ſes malheurs.

Après de mûres délibérations, il crut qu'il ſeroit plus dangereux pour lui de la laiſſer dans ſon couvent que de la faire venir à Moſcou. Eſpérant tout de ſon adreſſe, il lui envoya des députés pour la prier de venir partager le trône avec lui. Lorſqu'il ſut qu'elle approchoit de Moſcou, il alla au devant d'elle, mit pied à terre ſitôt qu'il apperçut le carroſſe de cette Princeſſe, lui donna en l'abordant les plus grandes marques de tendreſſe & de reſpect. Marie jetta d'abord ſur lui des regards incertains : ſon air triſte & morne annonçoit à Griſcza ce qu'il avoit à craindre. L'impoſteur eut beſoin dans ce moment de toute la ruſe dont il étoit capable. Il commença par faire des imprécations contre la mémoire de Go-

dunou, demanda pardon à sa mere des maux qu'elle avoit endurés depuis la mort d'Ivan son pere, lui dit qu'il chercheroit à les lui faire oublier par ses soumissions & son empressement à contenter ses desirs. La crainte & l'espérance réunies ensemble, furent des motifs assez pressans pour engager cette Princesse à reconnoître Griscza pour son fils. Elle affecta toute la joie possible de le revoir, & lui donna les plus grandes marques de tendresse. Elle le pria avec instance de monter avec elle. Il la pria de souffrir qu'il lui donnât toutes les marques de respect & de soumission qu'il lui devoit; que la couronne de Russie étoit plus à elle qu'à lui; qu'il ne la porteroit que pour mieux exécuter ses volontés. Il suivit même assez longtemps son carosse à pied, & la tête découverte. L'Impératrice le força enfin de se couvrir & de remonter à cheval, en lui disant que c'étoit la premiere marque de soumission qu'elle exigeoit de lui.

GRISCZA. 1606.

La veuve d'Ivan reconnoît Griscza pour son fils.

Il la conduisit dans le couvent qui étoit destiné aux veuves des Czars, & renouvella ses caresses à son égard. Elle de son côté lui prodigua celles d'une

mere tendre, l'embraſſa pluſieurs fois ; & le reconnut pour ſon fils en préſence de toute la cour, même avec des circonſtances ſi particulieres, que c'eſt encore une queſtion en Ruſſie s'il étoit un impoſteur ou le véritable Démétrius. Ceux qui ſont le mieux inſtruits de l'hiſtoire de leur pays, prétendent cependant que c'étoit un impoſteur, & que la veuve d'Ivan le reconnut pour ſon fils, parce qu'elle craignoit que cet impoſteur ne la fît périr elle-même. D'ailleurs le peuple étoit prévenu, & il étoit difficile, même dangereux, de vouloir le diſſuader. Elle avoit en outre obligation à Griſcza d'avoir vengé ſon fils ſur Godunou & ſur toute ſa famille, & en même temps de lui rendre à elle-même la liberté.

GRISCZA. 1606.

Pétreïus, dans ſa chronique de Ruſſie, dit poſitivement que c'étoit un impoſteur. Le manuſcrit que M. de Liſle a apporté de Ruſſie, & qui ſert de fondement à cet ouvrage, appuye ce ſentiment, & fournit à ce ſujet les détails que l'on vient de voir.

Les Polonois, & principalement Præſerius, un de leurs meilleurs hiſtoriens, aſſurent que celui qu'on nomme

Griſcza étoit véritablement Démétrius, fils d'Ivan IV, dit le Tyran. Il dit qu'il reſſembloit à Démétrius, au point qu'on reconnoiſſoit ſur lui les mêmes marques qu'on avoit vues à ce jeune Prince. L'une étoit ſur le nez, l'autre ſur la main. Il n'y a pas d'apparence, ajoutent-ils, que tant de perſonnes de marque qui n'avoient aucun intérêt à prendre le parti de Démétrius, ſe fuſſent déclarées ſi ouvertement pour lui, ſi elles n'avoient pas été convaincues de la vérité de ſa naiſſance. Il n'eſt pas croyable, ſelon eux, qu'un homme ſoit aſſez méchant pour prendre Dieu à témoin de ſon impoſture, comme il faiſoit lorſqu'il ſe trouvoit forcé de livrer bataille. Voici ſa priere ordinaire : GRISCZA, 1606.

Détruis-moi, ô juſte Juge, & efface mon nom du regiſtre qui contient celui des autres hommes, s'il y a de la méchanceté & de l'injuſtice dans ce que j'entreprends. Tu connois mon innocence, déclare toi pour la juſtice de ma cauſe. Je mets ma perſonne & mon armée ſous ta protection, ô Reine des cieux. Ibid.

A peine Griſcza commençoit-il à

jouir en paix du fruit de ſon impoſture, que les grands de l'Etat ſongerent à l'examiner de plus près. Ils ne reconnurent en lui qu'un impoſteur, auquel ils eurent honte d'obéir : mais ils murmuroient en ſecret, & n'oſoient ſe déclarer avant qu'on eût éloigné de ſa perſonne une garde compoſée de Polonois & d'autres étrangers qui ne le quittoient jamais. Pour en venir à bout, ils firent connoître à ceux qui avoient le plus de crédit auprès du nouveau Czar, qu'il étoit humiliant pour les Ruſſes de ne pouvoir convaincre leur Monarque de la fidélité inviolable qu'ils étoient diſpoſés à avoir pour ſa perſonne ; qu'après les aſſurances qu'ils lui avoient données à cet égard, il aimoit mieux la confier à des étrangers qu'à ſes propres ſujets, contre leſquels il ſembloit vouloir ſe tenir toujours en garde ; que s'ils n'avoient pas des preuves convaincantes de ſa clémence, ils croiroient qu'il ne retenoit les Polonois que pour remplir le projet qu'il avoit de punir ceux qui ne s'étoient pas déclarés aſſez promptement pour lui. Ils ajouterent que les précautions du Czar, quel qu'en fût le

GRISCZA. 1606.

motif, ne pouvoient qu'être déſagréables aux Ruſſes ; & que ſa conduite à cet égard annonçoit plutôt un impoſteur qui a tout à craindre, qu'un prince légitime qui ne doit avoir pour garde que l'amour de ſes ſujets. GRISCZA. 1606.

Ces plaintes faites avec reſpect & accompagnées d'une tendreſſe apparente, produiſirent tout l'effet qu'on en eſpéroit. Démétrius les crut ſincères ; il en fut touché, les prit pour un avis ſage ; &, ſe flattant de gagner le cœur de ſes ſujets, en leur confiant ſa vie, & en ſe livrant à leur affection, il licentia les ſoldats étrangers & ſes troupes auxiliaires. Les conjurés, enhardis par cette imprudence, chercherent les moyens de faire entrer le peuple dans leur complot. Un ſecret communiqué à pluſieurs perſonnes ne tarde pas à ſe divulguer. Le Czar fut bientôt informé de ce qui ſe tramoit contre lui. Il ſentit alors l'imprudence qu'il avoit eue de s'être ſi promptement livré lui-même aux Ruſſes, & crut qu'il devoit la réparer par la fermeté. Il fit arrêter une partie des conjurés, qui déclarerent à la queſtion que les Suiski étoient les chefs de la conjuration ; que

Basile, l'aîné des trois freres, avoit assuré que le Czar n'étoit point le fils d'Ivan ; qu'il ne l'avoit dit au peuple dans le commencement de la révolution, que pour se venger de Godunou & de la famille de cet odieux Tyran. On arrêta les Suiski ; on les fit paroître devant le Czar qui condamna les deux jeunes à une prison perpétuelle, & l'aîné à avoir la tête tranchée. Quoique ces Princes fussent aimés du peuple, personne n'osa demander grace pour eux. On conduisit l'aîné sur l'échafaud ; le bourreau levoit déjà le bras pour le frapper, lorsqu'on entendit crier *Grace*. La Czarine avoit employé auprès de son prétendu fils tous les moyens imaginables pour sauver Suiski : elle lui fit connoître que sa clémence lui gagneroit le cœur de tous ses sujets, & que s'il laissoit faire l'exécution, on le regarderoit au contraire comme un Prince cruel, implacable, & qu'il irriteroit tous ses sujets contre lui. Il commua la peine en une prison perpétuelle : mais il fit faire une recherche exacte de tous les complices, fit périr un nombre prodigieux de gens de marque, exila plus de soixante mille

GRISCZA. 1606.

familles, confisqua leurs biens, & en enrichit ses créatures & des étrangers. Il répondit à ceux qui vouloient lui faire des représentations, qu'il avoit beaucoup plus d'obligation aux Polonois qu'aux Russes même, & qu'il en feroit venir des colonies entieres en Russie. Cet imposteur aliénoit tous les jours l'esprit de ses sujets contre lui. GRISCZA. 1606.

Il acheva de les mécontenter par l'affection qu'il marqua pour la religion catholique romaine. Les Russes, fermes jusqu'à la superstition dans la croyance de leurs peres, ne voyoient qu'avec indignation les Jésuites s'établir à Moscou, y célébrer l'office selon leur rit, & y enseigner publiquement la religion Romaine. Leur haine augmentoit pour lui lorsqu'ils le voyoient s'habiller d'une maniere différente de celle du pays. Ils ne le trouvoient pas digne de remplir le poste éminent auquel ils l'avoient élevé. Sans examiner quels étoient les intérêts de son Empire, il rompit avec la Suede, fit un traité d'alliance avec Sigismond, roi de Pologne, s'engagea avec lui à déclarer la guerre aux Turcs & aux Tatars de Crimée.

GRISCZA, 1606.

A cette imprudente conduite ſe joignit ſon mariage avec Marine, fille du Palatin de Sandomir. L'amour qu'il avoit conçu pour cette Princeſſe ſe rallumant dans ſon cœur, il voulut la poſſéder; il envoya ſon tréſorier Athanaſius Valſion porter une lettre au Palatin, par laquelle le Patriarche de Ruſſie & les Boïares lui aſſuroient avec ſerment que Démétrius étoit paiſible poſſeſſeur du trône de Ruſſie. Le Palatin répondit au député qu'il étoit tout prêt à tenir la parole qu'il avoit donnée au Czar, & qu'il n'attendoit de ſa part qu'une ambaſſade ſolemnelle pour lui mener ſa fille.

Griſcza envoya deux ambaſſadeurs en Pologne, l'un au Palatin de Sandomir, avec des préſens conſidérables pour la Princeſſe; l'autre au Roi & aux Etats de Pologne, pour conclure avec eux une ligue offenſive & défenſive, leur marquer ſa reconnoiſſance au ſujet des ſecours qu'ils lui avoient fournis, & auxquels il confeſſoit être redevable de ſa couronne; enfin pour prier le roi de permettre à ſon vaſſal de lui donner ſa fille en mariage.

Les Ruſſes avouoient que le Czar

avoit beaucoup d'obligation au Palatin de Sandomir ; mais ils auroient voulu qu'il lui eût témoigné sa reconnoissance d'une autre maniere. Outre qu'ils voyoient avec chagrin une Polonoise devenir leur souveraine, ils lui savoient mauvais gré de faire des présens si considérables aux dépens du trésor public. Ceux qu'il avoit envoyés à Marine, étoient les pierreries de la couronne. Ces présens conserverent cependant sa vie pour quelque temps : ceux qui étoient le plus animés contre lui, craignant que le Palatin ne retînt les présens, s'il arrivoit quelqu'accident au Czar avant qu'il eût épousé sa fille, resterent dans l'inaction. GRISCZA, 1606.

Le Roi de Pologne reçut l'ambassadeur de Russie avec beaucoup d'accueil : il remit à l'assemblée des Etats ce qui concernoit la ligue, & consentit au mariage de la fille du Palatin avec le Czar. L'ambassadeur Russe l'épousa huit jours après au nom de son maître, en présence de toute la cour de Pologne. Sa Majesté donna ce jour-là un repas magnifique auquel se trouverent le Prince Uladislas, fils de Sigismond, la Princesse de Suede, sa sœur, le Pala-

GRISCZA 1606.

tin de Sandomir, les ambaſſadeurs de Perſe, & tous les autres Miniſtres qui étoient alors à la cour de Pologne. On ſervit après le fruit les pierreries que le Czar avoit envoyées à Marine ; ce qui fit donner de grands éloges à la magnificence de ce Monarque.

Le roi remit lui-même la Czarine entre les mains de l'Ambaſſadeur de Ruſſie, ſouhaita, en préſence de toute l'aſſemblée, beaucoup de proſpérité au Czar, & à elle beaucoup de ſatisfaction : il lui recommanda en particulier de ſe ſouvenir de ſon pays, de ſon pere & de ſon Prince, & de leur rendre tous les bons offices qu'elle pourroit, & principalement de travailler avec ardeur à l'avancement de la religion Romaine en Ruſſie.

Marine partit de Pologne vers la fin de Janvier 1606, avec un équipage magnifique, & accompagnée des Ambaſſadeurs de l'une & de l'autre nation, du Palatin ſon pere, & de pluſieurs autres perſonnes de marque. Lorſque le Czar ſut qu'elle approchoit de Moſcou, il envoya au devant d'elle tous les officiers & les ſoldats de ſa garde. Elle fit ſon entrée au ſon des

cloches, des tambours & des trompettes. Griſcza la reçut avec tous les tranſports poſſibles de joie. Il conduiſit le Palatin de Sandomir dans la maiſon que Godunou avoit occupée étant particulier, & la Princeſſe dans le couvent de l'Aſcenſion où la Czarine mere faiſoit ſa réſidence : les Seigneurs Polonois logerent dans les maiſons des Boïares, qui furent obligés de les leur céder. GRISCZA. 1606. Chronique manuſcrite.

Quatre jours après l'arrivée de Marine, on célébra ſon mariage avec le Czar dans l'égliſe cathédrale. On portoit devant Griſcza le ſceptre, la pomme & l'épée. Un officier de la maiſon Impériale précédoit la jeune Czarine, tenant un carreau de velours cramoiſi & la couronne qu'on devoit mettre ſur la tête de cette Princeſſe. L'égliſe dans laquelle la cérémonie devoit ſe faire, étoit tendue de la même étoffe, enrichie de broderie en or & en argent. Le Czar & la Czarine retournerent au palais au bruit des canons & des cloches. On paſſa la nuit dans les plaiſirs.

Griſcza, ſe voyant au comble du bonheur, ne ſongea plus qu'à contenter ſes paſſions. Aux nouveautés qu'il

introduiſoit dans la Ruſſie, il ajouta un luxe & une dépenſe exceſſive. Sa cour étoit remplie de bouffons & de baladins auxquels il diſtribuoit l'or & l'argent que ſes prédéceſſeurs avoient dépoſés dans le tréſor.

GRISCZA. 1606.

Le Roi de Pologne, ſe croyant en droit de tout attendre de ſa reconnoiſſance, lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui demander la ceſſion d'un canton qui étoit aux environs de Moſaesk, & pour le prier en même temps de joindre ſes forces aux ſiennes contre le Can de Crimée. Griſcza répondit qu'il alloit faire tous les préparatifs néceſſaires pour attaquer le Can; &, s'appercevant de l'indignation que la demande du canton près de Moſaesk cauſoit à ſes courtiſans, il ajouta qu'il ne céderoit, tant qu'il vivroit, pas même un ſeul pouce de terre, & qu'il laiſſeroit à ſes ſucceſſeurs l'Empire tel que ſes prédéceſſeurs le lui avoient laiſſé.

Les officiers & les Strelits furent bientôt informés de la demande que les Ambaſſadeurs Polonois avoient faite: ils entrerent en fureur contre Griſcza, & jurerent dès ce moment ſa perte. D'ailleurs ils voyoient avec un ſecret

secret dépit leur monarque se faire accompagner par des catholiques Romains toutes les fois qu'il entroit dans l'église. Tous les esprits s'irritoient contre lui, la révolte étoit prête à éclater ; il ne manquoit qu'un chef. Basile Suiski se présenta pour l'être. Outre les motifs qui engageoient toute la nation à haïr le Czar, il en avoit de particuliers. L'affront qu'il avoit reçu de ce Prince ne pouvoit être effacé de sa mémoire par toutes les faveurs dont il étoit accablé. Ce seigneur sentoit que sa vie dépendoit du caprice d'un imposteur, qui, sur le moindre prétexte, feroit exécuter la sentence qui avoit été prononcée contre lui.

GRISCZA. 1606.

Suiski commença à parler du Czar avec mépris, fit connoître aux Knées & aux Boïares combien il y avoit peu d'apparence qu'il fût fils d'un des plus grands Princes qui eussent régné en Russie ; leur dit qu'on reconnoîtroit en lui, s'il l'étoit, quelqu'une des vertus de son pere ; que son impiété étoit poussée si loin, qu'il sembloit faire ses délices de la chair de veau, parce qu'elle étoit défendue par les loix de l'église, & qu'à peine il saluoit Saint Nicolas. Il

augmenta leur colère contre Griſcza ; en leur faiſant remarquer que ſes mœurs étoient tout-à-fait oppoſées à celles du pays, & qu'il n'avoit d'amitié que pour les étrangers, auxquels ſeuls il diſtribuoit les graces & les faveurs. » Obéïrons-nous long-temps, ajouta-» t-il, à un impoſteur qui fait regner » le ſchiſme & l'héréſie dans notre » Empire, qui renverſe les loix de l'E-» tat, & foule aux pieds la religion » de nos peres ? Une pareille foibleſſe » n'eſt pas digne de notre courage. » Gémirons-nous toujours ſous la do-» mination d'un Empereur obſédé par » les Polonois, corrompu par leurs » maximes, & qui ſe laiſſe tellement » gouverner par eux, que la Ruſſie eſt » déjà à leur diſpoſition, & qu'ils la » comptent pour une de leurs provinces?

GRISCZA. 1606.

Un jeune homme, inſtruit du mécontentement des Ruſſes & des converſations de Suiski, laiſſa échapper quelques paroles indiſcretes devant les Strelits : ils le ſaiſirent & le conduiſirent au Czar, qui, ſur le champ, ordonna qu'on le mît à la queſtion. Quelques ſeigneurs qui étoient préſens, dirent au Czar que ce jeune homme étoit

ivre, & que c'étoit descendre trop bas que de faire attention aux discours d'un jeune homme d'une naissance aussi peu distinguée. Il suivit leur conseil, & fit lâcher le jeune homme. GRISCZA. 1606.

Enivré de sa grandeur, il ne s'occupa plus que de ses plaisirs, abandonna le soin du Gouvernement à ses flatteurs & à ses bouffons. A la place des Polonois qui composoient sa garde, il prit des Anglois, des François & des Ecossois avec des officiers de leur nation. Ils étoient habillés comme les premiers, d'écarlate & de satin cramoisi les jours de fête; leurs armes étoient des épées & des hallebardes.

Suiski, ayant enfin pris la résolution de faire périr l'imposteur, leva secrétement mille ou douze cens soldats dans les environs de Moscou. Il eut l'adresse de les faire entrer dans la ville, sans qu'on se doutât de rien à la cour, & profita du temps des réjouissances qui attiroient un très-grand concours de monde dans la capitale.

Griscza, voulant montrer sa magnificence aux étrangers, résolut de donner une fête à la cour de Russie telle qu'on n'y en avoit pas encore vu, & ordonna

qu'elle fût célébrée le 16 de Mai. Il fit inviter les ambaſſadeurs de Pologne à s'y trouver, & à aſſiſter au feſtin qui devoit ſuivre les réjouiſſances. Les ambaſſadeurs répondirent qu'ils ſentoient tout l'honneur que leur faiſoit Sa Majeſté Czarienne ; mais que le reſpect qu'ils devoient à la République & à leur Roi, les empêcheroit de l'accepter, à moins qu'il ne leur donnât à ſa table la même place que ſes ambaſſadeurs avoient eue à celle du Roi de Pologne. Cette prétention des Ambaſſadeurs de Pologne ayant été propoſée dans le conſeil, les Seigneurs de Ruſſie s'y oppoſèrent avec chaleur : mais le Czar avoit trop d'obligation au Roi de Pologne pour le mécontenter ; il répondit aux remontrances que lui firent ceux qui compoſoient ſon conſeil, qu'il vouloit que les Ambaſſadeurs de Pologne fuſſent traités en Ruſſie comme ceux de Ruſſie l'avoient été en Pologne.

GRISCZA. 1606.

Pendant le repas, les Polonois échauffés par le vin, eurent l'imprudence d'accuſer les Ruſſes de lâcheté, & de ſe vanter de les avoir forcés d'accepter un Empereur de leur main.

Les Ruſſes frémiſſoient de colère : pluſieurs d'entre eux ſe mirent en devoir de ſe venger ſur le champ de cette inſulte : mais les conjurés les arrêterent, & les engagerent à retarder leur vengeance pour la préparer, & pour la ſatisfaire ſelon leurs deſirs. GRISCZA. 1606. Chronique manuſcrite.

La fin des réjouiſſances fut le commencement du déſordre, de l'effroi, du maſſacre. Les conjurés voyant que la débauche avoit enſeveli tout le monde dans le ſommeil, ſe ſaiſirent de tous les poſtes importans de Moſcou. Quelques-uns d'entr'eux allerent ſonner la groſſe cloche de la cathédrale. Suiski paroît alors, le crucifix dans une main, le ſabre dans l'autre : les conjurés ſe rangent autour de lui. Il les conduit au milieu de la ville, donne l'allarme partout où il paſſe, fait publier que les Polonois ont juré la perte des Ruſſes, & qu'ils ſont tout prêts à les paſſer au fil de l'épée. Ce bruit éveille tous ceux qui ſont endormis : les vieillards, les enfans, courent aux armes. On force les maiſons où les Polonois ſont retirés ; on en maſſacre pluſieurs qui ſont endormis ; on en ſurprend d'autres déſarmés ; & ſans

leur donner le temps de se reconnoître & de se défendre, on les immole à la vengeance publique.

GRISCZA, 1606.

Les cris des mourans, le bruit des armes éveillent Grisczа : il appelle ses gardes, leur commande d'aller voir ce qui cause le tumulte. Borsmanno, leur capitaine, court à la fenêtre, croit d'abord que la ville est en feu ; mais il voit les rues remplies de gens armés, leur demande ce qu'ils font, ce qu'ils veulent à cette heure & dans cet état. On lui répond qu'on veut parler à ce traître, qui ne semble être monté sur le trône des Czars que pour livrer les Russes à la fureur des Polonois. Cette réponse fit connoître au capitaine des gardes le danger auquel lui & le Czar étoient exposés. Il se hâte d'en avertir Grisczа, & lui conseille de songer à sauver sa vie.

Ibid.

Le tumulte augmente avec le carnage : on enfonce les portes du palais: déjà Suiski, à la tête d'une troupe de révoltés, est dans l'anti-chambre du Czar, l'appelle à haute voix pour venir rendre compte de sa conduite au peuple. Borsmanno met le sabre à la main, ouvre la porte de l'anti-chambre,

frappe le premier qui ſe préſente, & l'abbat à ſes pieds, raſſemble autour de lui les gardes que la débauche n'a pas enſevelis dans le ſommeil : Griſcza le joint, & par ſa préſence en impoſe d'abord aux conjurés : mais Suiski, ſentant le danger auquel il alloit être expoſé, s'il laiſſoit ralentir leur fureur, s'écrie qu'il n'eſt plus temps de réfléchir, & qu'il faut achever l'ouvrage qu'on a commencé. Il tire en même-temps un coup de piſtolet ſur un des gardes qu'il abbat. Griſcza, voyant que le nombre des rebelles augmente, & qu'on en veut à ſa vie, rentre dans ſa chambre, & ferme la porte ſur lui. Borſmanno veut appaiſer le tumulte, dit qu'on va ſur le champ donner ſatisfaction au peuple, & qu'on doit faire attention au reſpect qui eſt dû à celui qu'on inſulte. Michel Tateſſon, l'un des chefs de la conjuration, s'avance vers lui, en diſant : » Prétends-tu, » traître, impoſer des loix à la no- » bleſſe & au peuple de Ruſſie ». En achevant ces mots, il lui paſſa ſon ſabre au travers du corps. Les gardes voulurent encore réſiſter : mais ils furent maſſacrés les uns après les autres.

GRISCZA 1606.

GRISCZA. 1606.

Griſcza entendoit de ſa chambre ce qui ſe paſſoit ; & ne doutant pas que la réſolution étoit priſe de lui faire ſubir le même ſort que venoient d'eſſuyer ſes gardes & leur capitaine, il ſe jetta par la fenêtre dans la place publique. Les écrivains qui rapportent ce fait, diſent que cette fenêtre étoit élevée de plus de quarante pieds. Dans ſa chûte, il ſe bleſſa au point que le ſang lui ſortoit par le nez, par la bouche & par les oreilles. Il ſe traîna à la fortereſſe où les Strelits étoient en garniſon. L'état dans lequel ils virent leur prince, les toucha au point qu'ils jurerent de le défendre juſqu'au dernier ſoupir.

Pendant ce temps les conjurés enfoncerent la porte de ſa chambre ; ne l'y trouvant plus, ils briſerent tout ce qu'ils rencontrerent dans ſon appartement, paſſerent dans celui de la Czarine : ſes femmes leur ayant dit qu'elle s'étoit retirée chez ſon pere, ils s'abandonnerent à tous les excès de la fureur, proférerent contr'elle & contre lui toutes ſortes d'imprécations, allerent au point de violer toutes les femmes qu'ils rencontrerent dans l'appartement

de cette Princeſſe. Leur rage étoit aſſouvie de ce côté-là ; ils ſe diſpoſoient à ſortir, lorſqu'un d'eux appërçut remuer quelque choſe ſous une caiſſe ſur laquelle étoit aſſiſe une vieille femme que ſon âge avoit miſe à l'abri de leur inſulte. Ils écartent la vieille femme, levent la caiſſe & voient paroître Marine. Quoique cette princeſſe ſe crût au dernier moment de ſa vie, & qu'elle ne dût pas eſpérer de calmer la fureur de ceux qui ne la cherchoient que pour la maſſacrer, elle ne s'abandonna point aux baſſeſſes de la crainte. Elle tint devant les conjurés une contenance fiere & aſſurée, leur dit : » Je vois ce que j'ai à craindre ; » ma réſolution eſt priſe, frappez ». Aucun d'eux ne fut aſſez barbare pour porter le premier coup : tous reſpecterent cette femme, qui, par ſa fermeté & par ſa beauté, leur paroiſſoit digne du trône.

GRISCZA. 1606.

Griſcza ne leur inſpira pas les mêmes ſentimens : ſitôt qu'ils ſurent qu'il étoit dans la fortereſſe, ils y coururent en foule, les Strelits leur réſiſterent pendant quelque temps : mais, voyant que les conjurés ſe diſpoſoient à y mettre

le feu, ils leur livrerent le Czar. Sitôt que ce malheureux Prince fut entre les mains de ſes ennemis, ils déchirerent ſa robe, en vomiſſant contre lui toutes ſortes d'injures. Les uns le frappoient au viſage, les autres lui tiroient le nez, d'autres lui arrachoient la barbe. Ceux qui, quelque temps auparavant avoient mis de la rivalité à lui marquer le plus de reſpect, en mettoient ce jour-là à lui faire les plus outrageantes injures. L'état déplorable dans lequel le Czar ſe voyoit, lui arracha des larmes. Pluſieurs lui demandoient d'un ton ironique s'il étoit Démétrius, fils d'Ivan, & lui diſoient qu'il falloit qu'il eût été inſpiré par le malin eſprit, de vouloir ſe faire paſſer pour être de la famille Impériale. Griſcza reprit dans ce moment ſa fermeté ordinaire, & répondit: « Vous ſavez que je ſuis le véritable fils d'Ivan IV, votre légitime » Empereur, couronné en préſence de » tous les Ruſſes; & ſi vous ne me » croyez pas, allez trouver ma mere, » elle vous dira la vérité ». Les Strelits & leurs officiers ſe rangent alors autour de lui, écartent la populace, le conduiſent au palais, & jurent qu'ils

GRISCZA. 1606.

le défendront jusqu'à la derniere goutte de leur sang, si la Czarine douairiere le reconnoissoit pour son fils. Ils envoient en même temps des députés à cette princesse pour la prier de dire si le Czar actuellement regnant étoit véritablement son fils. Griscza se crut alors sauvé : il n'imaginoit pas qu'une femme qui l'avoit reconnu pour son fils aux yeux de toute la nation, osât le désavouer : il espéroit en outre que la crainte d'être maltraitée par celui qu'on proclameroit après lui, se joignant à la honte de s'avouer complice d'une imposture, l'engageroit à continuer de le reconnoître pour Démétrius. GRISCZA. 1606.

Suiski étoit à la tête des députés qu'on avoit envoyés à cette princesse. Il la pria, au nom de toute la nation Russe, de dire la vérité, & lui promit qu'on oublieroit ce qu'elle avoit fait en faveur de l'imposteur, si elle vouloit faciliter aux Russes les moyens de se délivrer d'un tyran qui les deshonoroit, & souilloit le trône des Czars. Marie lui répondit en termes formels que cet imposteur n'étoit point son fils ; qu'elle ne l'avoit reconnu pour Démétrius que par la crainte qu'elle avoit de périr, voyant

tout le monde en général le proclamer
GRISCZA. comme étant le fils d'Ivan & le frere
1606. utérin de Théodore. » Vous-même,
» ajouta-t-elle, Suiski, étiez à la tête
» de ſon parti, & menaciez tous ceux
» qui le regardoient comme un im-
» poſteur. Quand une femme voit
» un homme de votre importance &
» de votre mérite ſe déclarer ſi ouver-
» tement pour quelqu'un, doit-elle
» lui être contraire? en appuyant
» Griſcza, vous ſerviez votre ven-
» geance contre Godunou: les mêmes
» motifs nous conduiſoient tous deux
» au même but. En le reconnoiſſant
» pour mon fils, je conſervois mes
» jours, & je vengeois véritablement
» mon fils. Mais ſi je reconnoiſſois en-
» core aujourd'hui Griſcza pour l'hé-
» ritier des Czars, pour le ſouverain des
» Ruſſes, je deshonorerois ce même
» fils que j'ai vengé. Voilà ma ré-
» ponſe, portez-la aux officiers & aux
» Strélits ». Cette réponſe fut l'arrêt
de mort de Griſcza: les Strélits dans
l'inſtant l'abandonnerent à la fureur
du peuple. Il ſe vit de nouveau en
bute aux outrages: chacun s'empreſ-
ſoit à le frapper: un marchand ſe

ſivrant au dernier tranſport de fureur, lui porta ſur la tête un coup de bâton, & l'abbatit à ſes pieds. Tous ceux qui étoient préſens, voulurent avoir part au meurtre : tous frappoient à la fois ſur lui. Envain ce malheureux Prince imploroit le ſecours des ſoldats, de ſes amis ; ſes cris, ſes gémiſſemens irritoient la fureur du peuple. Il périt enfin ſous les coups, & l'on continua pendant quelque temps à outrager ſon cadavre ; on le porta au lieu où étoit celui de Borſmanno ; on les attacha enſemble, on les traîna par toute la ville, & on les laiſſa expoſés pendant tout le jour dans la place du marché.

GRISCZA. 1606.

Mort de Griſcza.

Sitôt que la nouvelle de la mort de Griſcza fut répandue, la fureur des Ruſſes ſe tourna contre les Polonois ; les premiers, joignant l'artifice à la force, en firent ſortir pluſieurs de chez eux déſarmés, leur diſant que le Czar n'étoit pas mort, & qu'il les prioit d'aller au palais ſans armes. Lorſque ces malheureux étoient dans la rue, on les maſſacroit. Pluſieurs d'entr'eux, inſtruits aux dépens de leurs compatriotes, ſe tenoient enfermés chez eux, & vendoient chérement leur vie. Un

GRISCZA. 1606.

gentilhomme Polonois, nommé Vitruski, se défendit avec tant de courage, qu'on fut obligé de faire venir du canon pour le forcer. Alors ce Polonois fit mettre à la fenêtre de la maison un drapeau blanc, comme pour marquer qu'il vouloit se rendre, fit jetter de l'or & de l'argent au milieu de la populace. Pendant qu'elle est occupée à le ramasser, il sort tout-à-coup avec ses gens, ayant tous le sabre à la main, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & arrive au milieu de la place publique. Là, le peuple & les Strélits l'environnent, tuent une partie de ses gens, l'attaquent avec une fureur égale à la sienne. Il alloit être accablé sous le nombre ; mais quelques Seigneurs Russes se trouvant là par hasard, arrêterent les coups qu'on se préparoit à lui porter, & le conduisirent dans un lieu de sureté.

Le Duc Vuisnioveski, qui avoit un hôtel d'une assez vaste étendue, reçut chez lui plusieurs Polonois, & se défendit si courageusement, qu'on ne put jamais le forcer, & qu'il fit périr la plus grande partie de ceux qui l'attaquoient.

Preſque tous les marchands qui étoient allés à Moſcou pendant les nôces du Czar, furent pillés & maſſacrés, parce qu'ils entretenoient commerce avec les Polonois. On ne reſpecta que les maiſons des Ambaſſadeurs qui ſervirent d'aſyle aux Polonois qui purent s'y retirer. On aſſure que dans cet horrible tumulte, il périt douze cens Polonois & quatre cens Ruſſes. Les Boïares, ſentant de quelle conſéquence il étoit d'arrêter un pareil maſſacre, ſe réunirent, firent mettre les Strélits ſous les armes, diſperſerent la populace, & établirent des gardes aux portes des maiſons où il y avoit encore des étrangers. GRISCZA. 1606.

Les grands de l'Etat, voyant que le calme étoit rétabli, firent aſſembler tous les ordres pour élire un Czar. Suiski aſpiroit à cette éminente dignité : ſa naiſſance, jointe aux ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat dans diverſes occaſions, favoriſoient ſes deſirs. Pour décider les eſprits en ſa faveur, il commença par témoigner à l'aſſemblée la ſatisfaction qu'il avoit de voir que tout le monde approuvoit ce qu'il venoit de faire : il félicita enſuite

la nation ſur la liberté dans laquelle elle étoit rétablie, fit l'éloge du Czar Ivan IV. paſſa aux malheurs auxquels les Ruſſes avoient été expoſés par l'ambition & pendant l'uſurpation de Godunou : il appuya beaucoup ſur les outrages qu'ils avoient reçus par l'impoſture de Griſcza. « Il eſt temps, » ajouta-t-il, de ſonger à notre ſalut » & à celui de nos compatriotes. » Nous ſommes heureuſement délivrés de la tyrannie, nous devons prendre toutes les précautions néceſſaires » pour n'y pas retomber. Nous n'aurons jamais une occaſion ſi favorable de rétablir la tranquillité publique : elle dépend du choix que nous » allons faire. Je crois que l'amour de » la patrie m'autoriſe à dire mes ſentimens à ce ſujet, & ce qu'une longue expérience m'a appris dans les » différens emplois que j'ai occupés » ſous le plus grand de nos Monarques. Un homme de baſſe naiſſance » eſt indigne de nous commander. » Tant de perſonnes illuſtres par elles-» mêmes & par leurs ayeux, ne lui » obéiroient qu'avec répugnance. Un » jeune homme, en bute au feu des

GRISCZA. 1606.

» passions, augmentera les troubles au
» lieu de les appaiſer. Nous devons GRISCZA.
» mettre ſur le trône un homme d'un 1606.
» âge mûr, d'une naiſſance illuſtre, qui
» connoiſſe les intérêts de l'Etat, qui
» ait donné des preuves de valeur &
» de prudence, qui remette les loix &
» les coutumes en vigueur, qui faſſe
» enfin oublier aux Ruſſes les maux
» qu'ils ont endurés ſous les derniers
» Czars ».

Lorſque Suiski eut fini de parler, une partie de l'aſſemblée lui donna ſa voix : on trouvoit en lui toutes les qualités requiſes pour faire un Empereur, tel qu'on devoit le deſirer alors. Il étoit de la race des Ruric ; ainſi perſonne ne pouvoit comparer ſa naiſſance à la ſienne ; à cet avantage, il joignoit beaucoup de valeur & de prudence. Il ne fut cependant pas proclamé ſur le champ ; le Knéès Jean Galitzin, ſorti de la maiſon royale de Garibut de Pologne, avoit auſſi un grand nombre de partiſans dans l'aſſemblée ; ainſi les voix ſe trouverent partagées entre ces deux Princes. On les pria de ſe retirer pour laiſſer à l'aſſemblée la liberté de délibérer.

GRISCZA. 1606.

Lorſqu'ils furent ſortis, le Prince Vorotinski repréſenta qu'il falloit, dans une conjoncture ſi délicate, faire attention aux circonſtances ſuivantes. Voyant que tout le monde étoit diſpoſé à l'écouter, il continua en ces termes : „ Prenons garde 1°. d'élire Czar un Prince trop puiſſant dans ce pays, & d'une famille trop nombreuſe ; elle pourroit être à charge à l'Etat. 2°. Il faut ſtipuler des conditions, & les preſcrire au nouvel Empereur. On doit l'engager à promettre avec ſerment qu'il oubliera toutes les querelles qu'il aura eues étant ſimple particulier ; qu'il renoncera à tous les biens qu'il poſſédoit ; qu'il abandonnera toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir à ce ſujet ; qu'il ne portera jamais de nouvelles loix, ou ne changera point les anciennes ; qu'il n'établira aucun nouvel impôt ſans le conſentement du Sénat ».

Vorotinski ajouta qu'il approuvoit ceux qui donnoient leur voix au Prince Galitzin, qui avoit un mérite généralement connu ; mais que ſa famille étoit fort nombreuſe & très-puiſſante, & que ces raiſons l'engageoient

à prier l'assemblée de recommencer les délibérations.

GRISCZA. 1606.

Quelqu'un de l'assemblée se leva, & dit : » Les deux Princes sur lesquels » est tombé notre choix, ont autant de » mérite l'un que l'autre ; nous nous » sommes acquittés par là de notre de- » voir : laissons à présent la décision » au peuple, pour n'avoir rien à nous » reprocher ». L'assemblée approuva cet expédient, & les délibérations n'allerent pas plus loin.

Il est inutile de faire remarquer au lecteur que Vorotinski étoit partisan déclaré de Suiski, & que celui qui se leva après lui étoit totalement dévoué aux intérêts du Prince Galitzin : mais le premier, plus adroit que le dernier, envoya promptement quelqu'un parmi le peuple qui étoit assemblé pour attendre la suite de la délibération, & lui ordonna d'y répandre le bruit que Suiski venoit d'être proclamé. Lorsqu'on ouvrit les portes du Sénat, les Boïares furent fort étonnés d'entendre le peuple crier d'une voix unanime : *Vive le Czar Basile Suiski.* Ignorant ce qu'avoit fait le Prince Vorotinski, ils regarderent cet événement comme un

miracle, rentrerent, & proclamerent Suiski Czar.

GRISCZA. 1606.

Ce n'eſt point ſans étonnement qu'on voit monter ſur le trône un homme qu'on avoit vu peu de temps auparavant ſur l'échafaud.

ARTICLE IV.

BASILE SUISKI.

BASILE SUISKI. 1606.

BASILE SUISKI, ayant été proclamé Czar de la maniere que nous venons de voir, ſe hâta de ſe faire couronner pour ne pas s'expoſer à l'inconſtance du peuple. Il alla à la cathédrale avec le cortège ordinaire dans une pareille circonſtance : lorſqu'il y fut arrivé, il donna aux Ruſſes la ſatisfaction de faire un accord avec eux, & prononça un ſerment conçu en ces termes. » Je » jure à tout le peuple de Ruſſie que » je ne condamnerai perſonne au ſup- » plice, qu'après qu'il aura été jugé » par le Sénat ; que le pere ne ſera » point reſponſables des fautes de ſon » fils ; enfin, que je ne tirerai aucune

» vengeance des outrages que j'ai reçus » ſous le regne de Godunou ». Les Boïares voulurent pluſieurs fois l'arrêter : mais il acheva ; & , pour confirmer ſon ſerment, il baiſa le crucifix. Le Patriarche lui plaça enſuite la couronne ſur la tête, & tous les Boïares lui rendirent hommage.

BASILE SUISKI. 1606.

Chronique manuſcrite.

La cérémonie étant achevée, Baſile Suiski ſortit de l'Egliſe pour aller prendre poſſeſſion du palais des Czars. Sitôt qu'il parut, le peuple cria : *Vive le Czar Baſile Suiski.* Tous les Ruſſes en général ſe félicitoient d'avoir pour ſouverain un homme d'un auſſi rare mérite que Suiski. La fête de ſa proclamation & de ſon couronnement dura pendant pluſieurs jours. Le peuple ſe livroit à la joie, & au plaiſir que ne manque jamais de lui inſpirer la nouveauté : ceux que l'éducation accoutume à réfléchir, s'y livroient auſſi, mais par un motif différent. Ils voyoient ſur le trône un Prince que les vœux de la nation y avoient placé : il ſembloit être à l'abri de toute rivalité, & l'on pouvoit eſpérer que le calme alloit ſuccéder aux orages qui agitoient la Ruſſie depuis pluſieurs années.

BASILE SUISKI. 1606.

On se hâta d'informer les gouverneurs des Provinces de la proclamation de Basile Suiski, & on leur ordonna de lui faire prêter serment de fidélité, chacun dans leur gouvernement.

Le nouveau Czar fit conduire tous les Polonois qui étoient alors à Moscou dans l'hôtel des Ambassadeurs, & y mit des gardes. Il ordonna en même-temps que l'on menât le Palatin de Sandomir & sa fille à Jaroslau. Après la mort de Griscza, les Boïares les avoient mis dans un lieu de sureté. Tous ceux qui étoient de la suite du Prince de Sandomir & de la Czarine sa fille, furent dispersés dans différentes villes.

Basile Suiski, n'ignorant pas qu'il avoit tout à craindre des Polonois que l'intérêt conduisoit à jetter toujours le trouble & la division dans la Russie, chercha les moyens de faire alliance avec eux. Pour cet effet, il leur envoya en ambassade deux personnes distinguées par la naissance & par le mérite, avec ordre de rendre compte au Roi & au Sénat de ce qui venoit de se passer à Moscou. Le projet des Polonois n'étoit pas de laisser la Russie jouir

d'une tranquillité trop dangereuſe pour eux ; ils reçurent les Ambaſſadeurs du Czar avec hauteur, & les renvoyerent ſans leur donner de réponſe. BASILE SUISKI. 1606.

Baſile Suiski ſentoit ce qu'il avoit à faire hors de ſes états ; mais il manquoit de politique pour ce qui concernoit l'intérieur de l'Empire. Sitôt qu'il ſe vit aſſis ſur le trône, il oublia le ſerment qu'il avoit fait de ne jamais ſe venger des outrages qu'il avoit reçus étant ſimple particulier, envoya en exil pluſieurs Boïares qu'il croyoit n'être pas totalement dévoués à ſes intérêts.

Cette imprudente conduite ne tarda pas à avoir des ſuites fâcheuſes. Le feu de la révolte s'alluma d'abord dans l'Ukraine ; le Knéès Georges Bechouskoy fit publier dans la ville de Putivol que le Czar Démétrius étoit échappé à la fureur des habitans de Moſcou, & qu'à ſa place on avoit immolé un Allemand. Cette fauſſe nouvelle fut accompagnée de propos ſi injurieux contre Baſile Suiski, que tous les habitans de Putivol ſe déclarerent contre le dernier ; leur exemple fut bientôt imité par ceux de Czerni-

cou, de Starodub & de Novogorod.

BASILE SUISKI. 1606.

Lorſque Baſile Suiski fut informé de ce qui ſe paſſoit dans ces différentes villes, il eut peur que la révolte ne devînt générale : pour arrêter le mal dès ſon origine, il envoya Michel Vorotinski à Ugleecz avec pluſieurs prêtres pour exhumer le corps du véritable Démétrius, & le faire tranſporter à Moſcou. Ses ordres furent promptement exécutés. On aſſure que les reliques de ce jeune Prince firent pluſieurs miracles en arrivant à Moſcou. Baſile Suiski, qui n'étoit ſans doute pas fâché de voir les miracles qui s'opéroient à la tranſlation du Prince Démétrius, ordonna au Patriarche d'établir trois fêtes en ſon honneur : la premiere le jour de ſa naiſſance, la ſeconde le jour de ſa mort, la troiſieme pour celui de ſa tranſlation. Il fit annoncer dans toutes les villes de Ruſſie ce qui s'étoit paſſé à Moſcou : tous les Evêques & les Archevêques, pour rendre la choſe plus authentique, commencerent par faire célébrer la fête de la tranſlation du Prince Démétrius.

Chronique manuſcrite.

Il ſembloit, d'après ce que le Czar & le Clergé venoient de faire, que le calme

calme devoit se rétablir en Russie: tous les habitans d'Uglécs & de Moscou pouvoient attester que Démétrius, fils d'Ivan IV, étoit mort. On avoit lieu d'espérer que celui qui seroit assez hardi pour se dire être Démétrius, recevroit le châtiment dû à un imposteur & à un perturbateur du repos public. Mais ce qui est inconcevable, les Russes étant alors incapables d'écouter la raison, le desir de la nouveauté seul les guidoit; ils n'aspiroient qu'au moment de voir un nouveau Czar succéder à celui qu'ils venoient de proclamer. Personne ne se donnoit pour Démétrius, & l'on disoit partout qu'il n'étoit pas mort, qu'il s'étoit retiré dans quelque canton de la Russie. Les villes dont nous venons de parler, s'armerent bientôt pour ce Démétrius imaginaire, & furent imitées par plusieurs autres, du nombre desquelles étoit Teletz. Basile Suiski se hâta d'envoyer des troupes pour assiéger cette derniere ville; mais les habitans se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcerent l'armée du Czar de lever le siége.

BASILE SUISKI. 1606.

Le Prince, voyant que la révolte augmentoit de jour en jour, que les

BASILE SUISKI. 1606.

esprits s'échauffoient de plus en plus, chargea ses amis & ses parens de chercher celui pour lequel on prenoit les armes, afin de le punir, & d'ôter au peuple tout motif de révolte. Leurs recherches furent inutiles; ils ne trouverent personne qui se dit être Démétrius. Ils apprirent seulement que dès le temps de Griscza, un certain Elias, autrefois esclave du Czar Ivan IV. avoit persuadé aux Cosaques Terkis, qu'il étoit Pierre, fils du Czar Théodore I; que Griscza avoit ordonné qu'on le lui amenât; que ceux qui le conduisoient ayant appris la mort de Griscza, l'avoient mis en liberté; qu'il étoit allé à Czarisa où il s'étoit fait des partisans, mais qu'il s'étoit retiré sur les bords du Tanaïs, & qu'on n'avoit plus entendu parler de lui.

Un imposteur se dit être Pierre, fils du Czar Théodore I.

Chronique manuscrite.

Ce rapport mit un peu de tranquillité dans l'esprit du Czar. Il se persuada que les rébelles n'ayant point de chef, se disperseroient bientôt; mais il se trompa: leur nombre augmentoit au contraire tous les jours. Les citoyens des villes de l'Ukranie se joignoient aux payſans, aux esclaves & aux Cosaques pour piller les maisons des no-

bles : ils enlevoient tout ce qu'ils y trouvoient, & violoient leurs femmes & leurs filles. Un ſoldat Coſaque ſe mit à leur tête, & les conduiſit à Crom dont il forma le ſiége, & s'en empara. De là il alla ſe mettre devant Teletz. Les officiers & les ſoldats qui étoient à Moſcou, furent effrayés à cette nouvelle, & s'enfuirent chacun de leur côté : il en reſta un ſi petit nombre auprès du Czar, qu'il n'oſa marcher contre l'ennemi. BASILE SUISKI. 1606.

Toutes les villes de l'Ukranie entrerent dans la révolte : Reſan, Tula, Koſire, &c. envoyerent des députés à Putivol pour offrir leurs ſecours à Démétrius qu'on diſoit y être. On leur répondit que Démétrius n'étoit pas encore arrivé, mais qu'on l'attendoit de jour en jour, & qu'on ſe diſpoſoit à prendre les armes pour aller à Moſcou, & pour en chaſſer l'uſurpateur Baſile Suiski. Alors les habitans de l'Ukranie ſe réunirent, allerent à Putivol, où étoit le rendez-vous. Ne voulant pas obéir à un ſimple ſoldat ils élurent pour leur chef deux gentilshommes, Paleskou & Bolotnikou, & marcherent droit à Moſcou. Ils atta-

querent, & prirent toutes les places qu'ils rencontrerent sur leur passage, & établirent leur camp à cinquante vrestes au-dessous de cette ville, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre.

BASILE SUISKI. 1606.

Le Czar sentit tout le danger qui le menaçoit : il rassembla promptement des troupes, & les envoya contre les rebelles : mais ceux-ci marcherent à leur rencontre, les enfoncerent, les dispersérent, & prirent plusieurs officiers qu'ils envoyerent à Putivol. Les rebelles, enhardis par cette victoire, avancerent du côté de Moscou.

Les malheurs environnoient Basile Suiski de toutes parts : pendant que les Ukraniens alloient l'attaquer jusque dans sa capitale, les habitans d'Astracan se révolterent, tuerent leur gouverneur, & mirent leurs officiers en prison ; les Morduens, les gens occupés à veiller aux mouches à miel, les esclaves, les payſans des environs prennent les armes, élisent un chef, & vont assiéger Nis-Novogorod ; mais ils sont repoussés par la garnison.

Ibid. Envain les Ukraniens proposerent aux habitans de Smolensko d'entrer

dans la révolte : ces derniers, loin de les écouter, marcherent au secours du Czar ; Resan & plusieurs autres villes suivirent leur exemple. Les habitans de Moscou, voyant le secours qui leur arrivoit, reprirent courage, & proposerent au Czar d'aller contre l'ennemi. Il accepta leur offre, & mit à leur tête Michel Suiski, son frere. Ce Prince marcha en diligence contre les ennemis, les joignit & les attaqua sur le champ. Le courage étoit égal de part & d'autre, & la victoire restoit incertaine : mais Ithoma, un des principaux chefs des rebelles, passa du côté du Prince avec un corps considérable qu'il commandoit : les rebelles perdirent alors courage ; les soldats du Czar redoublerent leurs efforts, & les enfoncerent. Les vaincus furent presque tous faits prisonniers : on en conduisit un si grand nombre à Moscou, que toutes les prisons, même les maisons des environs, en étoient remplies ; ceux qui purent échapper aux coups des soldats du Czar, s'enfuirent à Coluga, & Michel Suiski les poursuivit avec tant de promptitude, & les attaqua avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés

BASILE SUISKI. 1606.

de se rendre à composition. Le Czar eut l'imprudente cruauté de faire noyer tous ces prisonniers.

BASILE SUISKI. 1606.

Basile Suiski envoya Michel son frere assiéger les villes qui étoient restées dans la rébellion. On commença par Coluga où s'étoit retiré Bolotnikou, un des chefs des rebelles; mais il fit une si vigoureuse résistance, que Michel fut obligé de lever le siége. Toutes les villes de l'Ukranie étoient tellement irritées contre Suiski, qu'elles réunirent leurs forces pour fournir du secours à Bolotnikou: celui-ci, se voyant en état de tenir la campagne, sort de Coluga, range son armée en ordre de bataille, & marche à l'ennemi. Michel Suiski étoit trop brave pour ne pas attendre Bolotnikou: les deux armées se rencontrent, se battent avec acharnement, se retirent mutuellement, & laissent la victoire incertaine.

Pendant que Bolotnikou & Michel Suiski se tenoient en échec, les différens généraux des rebelles attaquoient les places qui étoient demeurées fidèles au Czar. Vorotinski prend Alexin, assiége Tula; mais cette ville est dé-

fendue par une nombreuſe garniſon ; elle fait de vigoureuſes ſorties ſur Vorotinski, & le force de lever le ſiége. BASILE SUISKI. 1606.

Les rebelles, impatiens de voir que Baſile Suiski leur réſiſtoit ſi longtemps, mettent à leur tête Baſile Maſalski, dont ils connoiſſoient la valeur & l'activité. Ce nouveau général raſſemble toutes ſes forces à Putivol, tient un conſeil de guerre pour délibérer de quel côté il tournera ſes armes. Il fut décidé, à la pluralité des voix, qu'on commenceroit par faire lever le ſiége de Coluga auquel les forces du Czar étoient occupées. Michel Suiski fut bientôt informé du projet des ennemis ; il partagea ſon armée en deux corps, en deſtina un à la continuation du ſiége, & envoya l'autre au-devant des ennemis ſous le commandement de Jean Romanou & de Daniel Meſetski. Les deux armées ſe rencontrerent ſur les bords du fleuve Vyrxa ; on ſe battit avec un acharnement incroyable pendant un jour & une nuit. Maſalski fut à la fin vaincu : on enferma tous ceux de ſon armée qu'on fit priſonniers dans des tonneaux remplis de poudre, & on y mit le feu : ils furent

déchirés par morceaux. Ceux de Coluga étoient tellement opiniâtres dans leur rébellion, qu'ils ne voulurent jamais ouvrir les portes de la ville.

BASILE SUISKI. 1606.

1607. *Ibid.*

Le faux Pierre, instruit que les rebelles persistent à ne pas vouloir reconnoître Basile Suiski pour leur souverain, crut qu'il étoit temps de se montrer. Il rassembla une armée de Cosaques du Tanaïs & du Volga, & dirigea sa marche du côté de Putivol qui étoit le centre de la révolte. Il s'arrêta à Borisou, fit mettre à mort tous ceux qui étoient restés attachés au parti de Basile Suiski, & envoya ordre de faire subir le même sort aux officiers de ce Prince qu'on retenoit prisonniers à Putivol. Les uns furent précipités du haut des murailles, les autres furent enfermés dans des sacs & jettés dans le fleuve: on en pendit d'autres par les pieds, & on les laissa périr dans cet état; d'autres furent crucifiés sur les murailles de la ville: enfin la barbarie montra dans Putivol tout ce qu'elle à de plus cruel. Pour comble d'horreur, le faux Pierre prit pour sa concubine la fille du Knéès André Bachtejarou, gouverneur de Putivol, & dont le cadavre

étoit encore attaché sur les murailles de la ville.

BAZILE SUISKI. 1607.

Cet imposteur résolut d'aller du côté de Tula, & fit prendre les devants à une partie de ses troupes. Sitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, la garnison & les citoyens le reconnurent, & lui prêterent serment de fidélité. Voyant que son parti grossissoit de jour en jour, il résolut de faire lever le siége de Coluga, & fit défiler ses troupes de ce côté. Les généraux du Czar, informés de sa marche, envoient une partie de leurs troupes à sa rencontre. Celles de l'imposteur les attaquent avec tant de courage, que la victoire se décide sur le champ en sa faveur. Ceux qui faisoient le siége de Coluga, effrayés de la défaite des leurs, brûlerent leurs bagages, leurs magasins, leverent le siége, & se retirerent promptement à Borusko.

Cette victoire disposa tous les rebelles en faveur du faux Pierre: le Prince Dolgoruski lui prêta serment de fidélité, & alla assiéger Koselsk qui restoit toujours attachée au parti de Basile Suiski; mais cette ville étoit défendue par un général habile; Dolgoruski

fut repoussé avec un perte considérable.

BASILE SUISKI. 1607.

Le Czar, voyant que ses généraux n'avoient pas tout le succès qu'il pouvoit espérer, se mit lui-même à la tête de ses troupes, & alla assiéger Tula où l'imposteur étoit alors, & envoya le Prince Gallitzin défendre Kossyre que les rebelles menaçoient. L'imposteur, informé des projets de Basile Suiski, donna ordre à André Taleskoi de marcher contre le Prince Gallitzin. Les deux armées se rencontrerent sur les bords du fleuve Viazma : dans les premieres attaques, la victoire parut vouloir se décider en faveur des rebelles ; mais le Prince Gallitzin parcourut les rangs, dit à ses soldats de songer combien il seroit honteux pour eux de céder la victoire à un vil imposteur qui, par les cruautés qu'il avoit exercées dans toutes les villes par où il avoit passé, leur annonçoit ce qu'ils avoient à craindre pour eux, s'ils avoient le malheur d'être vaincus. En achevant ces mots, il s'élança sur les ennemis : son exemple fut suivi par les soldats, & les rebelles furent en peu de temps taillés en piéces : à peine en

échapa-t-il un seul qui pût aller annoncer la défaite des siens.

BASILE SUISKI.

Pendant que le Prince Gallitzin signaloit sa valeur contre les troupes de l'imposteur, Basile Suiski & son frere Michel faisoient rentrer plusieurs villes dans le devoir ; mais le Czar avoit l'imprudence de traiter avec trop de sévérité ceux qui imploroient sa clémence ; il mécontenta plusieurs Knèès qui se retirerent avec toute leur famille en Crimée. 1607.

Vers le commencement de l'année 1608, on vit paroître à Starodub en Séverie deux hommes dont on ne connoissoit point l'origine, & qui n'avoient encore été apperçus par personne. L'un prenoit le nom d'André Nogoy ; l'autre prenoit celui d'Alexis Rukin, & se disoit secrétaire du premier. Ils publierent dans la ville que Démétrius n'étoit pas mort, & qu'il les avoit envoyés tous deux, pour voir s'ils trouveroient quelqu'un qui voulût prendre sa défense contre Basile Suiski son ennemi, & l'usurpateur de sa couronne. Tous ceux qui étoient présens leur dirent qu'il pouvoit paroître, & qu'il les trouveroit prêts à prendre sa défense. 1608.

Un troisieme imposteur sous le nom de Démétrius.

Alors Alexis Rukin leur dit : Démétrius eſt parmi vous : on le preſſa de s'expliquer davantage : mais il garda un ſilence opiniâtre. Les magiſtrats ordonnerent qu'on lui donnât le Knout juſqu'à ce qu'il ſe fût expliqué plus clairement. Après avoir reçu pluſieurs coups, il dit : » Celui que j'ai amené » ici, & qui a pris le nom d'André » Nogoy, eſt Démétrius même »

BASILE SUISKI. 1608.

Les habitans de Starodub eurent la ſimplicité d'ajouter foi aux diſcours de cet inconnu ; la joie ſe répandit dans toute la ville. Les magiſtrats firent ſonner les cloches, pour avertir tous les Ruſſes des environs de venir rendre hommage à leur ſouverain. Ils manderent aux habitans de Putivol, de Czernicou & de Novogorod ce qui venoit de ſe paſſer, & les engagerent à reconnoître Nogoy pour leur ſouverain. Ces quatre villes firent une confédération, & écrivirent d'un commun accord au Czar, qu'elles avoient réſolu de défendre Démétrius, leur véritable Monarque, & qu'elles ne vouloient plus obéir à un uſurpateur tel que Baſile Suiski. Un gentilhomme de Starodub fut aſſez hardi pour aller pré-

senter lui-même ces lettres à Basile qui étoit alors au camp de Tula, pour lui tenir lui-même le langage qu'elles contenoient; &, ce qui prouve jusqu'à quel point l'esprit de parti est quelquefois poussé, il périt dans les tourmens sans vouloir avouer sa faute, & reconnoître Basile Suiski pour leur souverain auquel on devoit obéir. Cette fermeté mériteroit des éloges, si elle avoit été employée pour une meilleure cause. BASILE SUISKI. 1608.

L'imposteur, n'ignorant pas que, dans une conjoncture semblable à la sienne, l'activité est le meilleur moyen de réussir, se mit à la tête des troupes qu'on lui avoit assemblées, & marcha du côté de Broenska dont il se proposoit de faire le siége. Il fit prendre les devants à cent cinquante soldats qui marcherent par des chemins détournés, & trouverent la ville sans habitans, parce qu'ils étoient tous allés sous les ordres de leur gouverneur à la rencontre de Nogoy. Le détachement y mit le feu, & l'ensevelit sous ses cendres. L'imposteur approuva la conduite de ses soldats, & fit subir le même sort à quatre autres villes.

Pendant ce temps, Basile Suiski étoit

occupé au siége de Tula, qui se défendoit avec la derniere opiniâtreté. Un officier de son armée se rendit dans sa tente, & lui dit qu'il le rendroit bientôt maître de la ville, s'il vouloit lui confier le nombre d'hommes dont il avoit besoin. Basile ordonna à deux cens de ses soldats de marcher avec lui, & d'exécuter tout ce qu'il leur commanderoit. Sous les murs de la ville couloit une riviere assez rapide: l'officier ordonna à chaque soldat de prendre un sac plein de terre, & de le jetter dans la riviere à quelques vrestes au-dessous de la ville. Le lit de cette riviere se trouvant bouché, les eaux déborderent & inonderent la ville. Les habitans demanderent à capituler: mais le Czar voulut qu'ils se rendissent à composition. Il fit prisonnier le faux Pierre, Grégoire Schouski, Jean Bolotnicou & plusieurs autres chefs de la révolte.

BASILE SUISKI. 1608.

Le Czar laissa une nombreuse garnison dans la ville, & eut l'imprudence de congédier le reste de son armée. Il s'en retourna à Moscou, fit pendre le faux Pierre & tous les gens de marque qu'il avoit faits prisonniers à Tula.

Le faux Pierre est pendu.

La nouvelle de la prise de Tula

effraya l'imposteur Nogoy qui se retira dans la Sévérie. Sigismond, roi de Pologne, étoit trop politique pour ne pas entretenir les troubles dont la Russie étoit agitée. Il envoya des troupes au faux Démétrius, sitôt qu'il fut informé que Basile avoit pris Tula. L'imposteur, enhardi par ce renfort, se mit en campagne, assiégea, & prit plusieurs villes dont il fit passer la garnison au fil de l'épée.

BASILE SUISKI. 1608.

Les Cosaques du Tanaïs embrassent le parti de Nogoy, & lui conduisent un particulier qui se disoit Théodore, fils du Czar Théodore. Le faux Démétrius le fit étrangler sur le champ. Celui-ci voyant que son armée grossissoit tous les jours par un grand nombre de Polonois, de Lithuaniens, de Cosaques & de Russes même qui venoient joindre ses drapeaux, résolut de profiter de la faute que le Czar avoit commise en licentiant ses troupes ; il alla assiéger Brenska qu'on avoit rebâtie & fortifiée : les habitans se défendirent avec tant de courage, qu'ils résistèrent pendant plus d'un mois aux efforts des assiégeans : manquant de provisions de bouche, ils eurent la fermeté de man-

Un quatrieme imposteur paroît sous le nom de Théodore, fils du Czar Théodore.

ger jusqu'aux choses les plus immondes.

BASILE SUISKI. 1608.

Basile Suiski profita de ce temps pour lever des troupes, mit à leur tête le Prince Curakin, & les envoya au secours de Brenska. Ce général fit prendre les devants à Mosalski, avec un détachement composé de volontaires, & lui donna ordre de faire tous les efforts pour jetter du secours & des vivres dans la ville. Mosalski étoit courageux & actif : il hâta sa marche, & arriva en peu de jours sur le bord de la Newa. C'étoit aux environs de Noël : il trouva la riviere gelée. Quoiqu'elle fût très-profonde, ce brave officier se jetta au milieu des glaces ; ses soldats marcherent après lui, & arriverent de l'autre côté, sans que les ennemis osassent leur faire face. Cette témérité les avoit effrayés. Dans ce trajet dangereux, il ne périt pas un seul soldat, pas même un cheval, ce qui fut regardé comme un miracle. La garnison de la ville sortit & joignit ces braves soldats qui s'étoient exposés à un si grand danger pour les secourir. Les Polonois étonnés de ce qui venoit de se passer, n'oserent engager le com-

Chronique manuscrite.

at, & laiſſerent Moſalski pénétrer ans la ville avec la garniſon.

Basile Suiski. 1608.

Sitôt qu'il ſe fut repoſé, il fit une ortie ſi vigoureuſe, qu'il tailla en piées une prodigieuſe quantité d'ennemis, & fit beaucoup de priſonniers. ur ces entrefaites Curakin arrive de autre côté du fleuve, voit la route ue Moſalski s'eſt frayée au travers es glaces, juge par là que la ville eſt ecourue, & établit ſon camp ſur le ord du fleuve. Le froid augmenta eaucoup; la riviere ſe trouva en état e porter; par ce moyen on put approiſionner la ville.

L'impoſteur profita du moment où a riviere étoit gelée pour la paſſer, & lla avec les Polonois attaquer Curakin dans ſon camp. Ce dernier ſe défendit avec tant de courage, que les nnemis furent obligés de lâcher priſe. ls tournerent leur marche du côté de Curaczevic; mais elle étoit bien approviſionnée; ſa garniſon étoit nomreuſe; ils ſentirent qu'ils paſſeroient rop de temps à en faire le ſiége, & llerent à Orla où ils établirent leur uartier d'hiver avec l'impoſteur.

Baſile Suiski profita de l'inaction

dans laquelle la rigueur de la saison forçoit son ennemi de rester, & se maria : il épousa Marie, fille du Prince Pierre Bugnosoviou. Il envoya son jeune frere Démétrius Suiski à Bolochovie passer l'hiver, avec ordre d'aller, dès le commencement du printemps, attaquer l'imposteur qui étoit à Orla.

BASILE SUISKI. 1608.

1609. Lorsque la saison fut commode pour entrer en campagne, Démétrius Suiski fit mettre ses troupes sous les armes, & marcha du côté d'Orla. L'imposteur, instruit de son projet, se tint prêt à le recevoir. Lorsque les deux armées furent en présence, Démétrius, avant de commencer l'action, dit aux siens qu'ils ne devoient pas craindre une troupe de rebelles tumultuairement amassés, qui avoient déjà été vaincus par Mosalski ; qu'il étoit temps de se venger des insultes de la Pologne ; que cette insolente nation, non contente d'avoir mis sur le trône de Russie l'imposteur Griscza, vouloit encore y placer un homme de la plus basse & de la plus vile naissance, & mettre leur religion dans le même danger où elle avoit été réduite sous le premier imposteur ; que

e ſalut de leur patrie, de leurs femnes & de leurs enfans dépendoit de eur courage.

BASILE SUISKI. 1609.

Il mena ſur le champ les troupes à 'ennemi : on ſe battit longtemps avec :ourage : l'armée de Suiski commenoit à plier, lorſque Curakin arriva vec un détachement conſidérable, prit 'ennemi en flanc, & le força de lâcher riſe. Suiski, quoique maître du champ le bataille, perdit beaucoup plus de nonde que l'impoſteur. Les rebelles eparurent le lendemain en ordre de ataille : on ſe battit avec le même charnement. Démétrius Suiski, s'apercevant que ſes ſoldats commencoient à ſe fatiguer, ſongea à la reraite : il rentra dans ſon camp, & s'y ortifia ſi bien, que l'ennemi n'oſa l'aaquer. Les Coſaques qui étoient dans on armée, ſortirent tout-à-coup, & aſſerent du côté de l'ennemi. Ruzinſki, lequel commandoit les troupes de 'impoſteur, voyant que ſes forces augnentoient d'autant plus que celles de 'ennemi diminuoient, attaqua le camp le Suiski, y fit un horrible carnage, & s'en empara. Les vaincus perdirent out leur bagage, leur canon, & ſe

BASILE SUISKI. 1609.

retirerent à Bolochovie : mais Burinski, voulant profiter de sa victoire, les poursuivit avec promptitude, & mit le siége devant la ville. Une partie des débris de l'armée vaincue sortit & se retira à Caluga ; l'autre ouvrit les portes au vainqueur, & prêta serment de fidélité à l'imposteur Nogoy. Caluga imita Bolochovie ; mais les principaux citoyens, tous les officiers de la garnison, & tous les gens nobles qui s'y trouverent, prirent la fuite & se retirerent à Moscou : le Czar les reçut avec tout l'accueil & avec toute la reconnoissance qu'il crut devoir à leur fidélité. Il chargea Michel Suiski, un de ses freres, d'aller contre les ennemis, & de faire tous ses efforts pour arrêter leurs progrès. Michel se rendit promptement sur les bords de la Nesna, & établit son camp : il apprit bientôt que les Polonois & l'imposteur avoient pris une autre route pour se rendre à Moscou. Il décampa promptement, & les suivit en queue. Pendant sa marche, les principaux officiers de l'armée se révolterent & entraînerent plusieurs soldats dans la révolte. Les projets de Michel Suiski furent

ur là déconcertés. Il craignoit que les belles, ſe voyant près de l'ennemi, ne vaſſent tout-à-coup l'étendard de la volte, & n'attiraſſent le reſte de l'arée dans leur parti. Il s'arma de fereté, fit charger de chaînes les plus utins, ſuivit une route différente de lle des ennemis, & ſe rendit à Moſu. Le Czar fit trancher la tête aux efs de la révolte, & condamna les tres à une priſon perpétuelle.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant ce temps l'impoſteur avanit à grandes journées du côté de Moſu, eſpérant que les habitans lui outroient les portes ſitôt qu'il paroîtroit : ais il fut trompé dans ſon attente ; rſonne ne ſongea à ſe tourner de ſon té ; & Michel Suiski, qui avoit eu prudence de ne pas s'enfermer dans ville, interceptoit tous ſes convois, ama ſon armée en peu de temps, & força de s'éloigner. Ruzinski, vout ſavoir dans quelle poſition étoit mée de Michel, lui envoya un oer de l'armée pour lui propoſer d'énger les priſonniers. L'officier rapta au général Polonois que les Ruſétoient tenus dans une exacte diſline. Ruſinski fit publier qu'il avoit

reçu ordre du Roi de Pologne de faire une trève avec les Ruſſes, & de ſuſpendre les hoſtilités. Les Ruſſes ſe relâcherent alors de la diſcipline : Ruſinski, ſe doutant de ce qui ſe paſſoit dans le camp des ennemis, les attaqua pendant la nuit, en tua une très-grande quantité, les pourſuivit juſques ſous les murs de Moſcou. Là les Ruſſes ſe rallierent, firent face aux Polonois, & les repouſſerent ſur les bords du fleuve Moſca.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant que l'armée, où étoit le faux Démétrius, & celle que commandoit Michel Suiski, ſe diſputoient la victoire avec un courage égal, & qu'elles éprouvoient de part & d'autre les viciſſitudes de la fortune, un détachement de Polonois, commandé par Liſouski, aſſiégeoit la ville de Zareiski. Le gouverneur de Pereſlave, dans le duché de Reſan, envoya Zacarias Lepunou au ſecours de cette ville. Les Ruſſes en arrivant attaquerent les Polonois avec tant de fureur, qu'ils les ébranlerent : mais lorſque leur premier feu fut paſſé, les Polonois les envelopperent de toutes part, & les taillerent tous en piéces. Liſouski

t mettre leurs cadavres dans une foſſe, ur laquelle il ordonna de planter une roix pour laiſſer un monument de ſa ictoire. Il s'empara enſuite de la ville u'il aſſiégeoit, tourna ſes armes contre Colomna qu'il prit d'aſſaut, chargea de haînes le gouverneur & l'archevêque, c les mena avec lui au camp qui étoit uprès de Moſcou. Le prince Kura-in, qui commandoit un détachement ux environs de Colomna, s'étoit hâté l'aller au ſecours de cette ville ; mais lle s'étoit rendue lorſqu'il arriva : il uivit Lisouski en queue, le joignit, léfit entierement ſon armée, & mit en iberté les priſonniers qu'il avoit faits.

BASILE SUISKI. 1609.

Kurakin, après ce glorieux exploit, ntra dans Moſcou où il fut reçu com-ne en triomphe. Le Czar l'envoya à Colomna, avec ordre d'en rétablir les ortifications, & de l'approviſionner. On lui en ouvrit ſur le champ les por-es, & il remplit les intentions de Ba-ile Suiski.

Les Boïares & le Patriarche, voyant ue l'armée de l'impoſteur groſſiſſoit le jour en jour par les détachemens de olonois qui arrivoient continuelle-nent, conſeillerent au Czar de mettre

en liberté le Palatin de Sandomir, ſa fille Marine, & les ambaſſadeurs Polonois qu'on tenoit priſonniers à Moſcou depuis la mort de Griſcza, les charger de propoſer la paix à Sigiſmond, & de l'engager à rappeller ſes troupes. Il ſuivit ce conſeil, & envoya un détachement pour les conduire juſques ſur les frontieres de Pologne: mais avant même qu'ils ſortiſſent de Moſcou, un traître alla avertir l'impoſteur de ce qui devoit ſe paſſer. Nogoy, connoiſſant de quelle importance il étoit pour lui d'avoir en ſon pouvoir le Palatin & ſa fille, envoya deux mille chevaux pour leur couper paſſage & les enlever: on les amena dans ſon camp. Le Palatin & ſa fille ne purent cacher l'étonnement que leur cauſa la vue de l'impoſteur. Les ſoldats, ſe doutant de la vérité, commencerent à murmurer: ils ſe diſoient les uns aux autres qu'il étoit injuſte qu'on leur fît eſſuyer tant de fatigues, & répandre tant de ſang pour un impoſteur.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant ce temps, le Palatin de Sandomir & ſa fille délibéroient avec leurs amis ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Les uns faiſoient entendre au

pere

pere que Marine se couvriroit d'une honte éternelle, si elle se prostituoit à un inconnu qui n'avoit été élevé sur le trône que pour servir la haine que les Polonois portoient aux Russes; que les premiers ne manqueroient pas de le faire rentrer dans le néant d'où ils l'avoient tiré, dès qu'ils se trouveroient assez forts pour n'avoir plus besoin du nom de Démétrius. Les autres lui disoient qu'après avoir porté la couronne de Russie, la Princesse devoit mettre tout en œuvre pour la recouvrer; que les Polonois avoient été trop attachés au dernier Démétrius, qui, sans doute, n'étoit pas plus le fils d'Ivan IV que celui-ci, pour craindre qu'ils l'abandonnassent; qu'il étoit sur le point d'être proclamé empereur par un consentement général des Russes; enfin que sa naissance, fût-elle la plus basse & la plus vile, une couronne la rendroit illustre. Ces raisons l'emporterent sur les autres; & Marine, espérant que ce second mariage seroit plus heureux que le premier, sacrifia toute honte & toute pudeur à l'ambition. Elle tourna si bien l'esprit de son pere, qu'il se rendit complice de son crime;

BASILE SUISKI. 1609.

il lui permit de reconnoître Nogoy pour son mari. Elle alla le trouver dans sa tente, se précipita dans ses bras, affecta pour lui la plus grande tendresse, & la plus grande joie de le revoir, & le reconnut pour son mari en présence de toute l'armée & de tous les ministres qui étoient alors dans le camp. Voilà donc la fille d'un Palatin, veuve d'un moine imposteur, & concubine d'un autre scélérat dont on ignoroit la naissance. On le croyoit fils d'un maître d'école. Cette imposture trompa une multitude d'officiers, & en affermit d'autres dans le dessein qu'ils avoient de rester toujours attachés à Nogoy, qu'ils savoient cependant n'être pas Démétrius.

BASILE SUISKI. 1609.

Le bruit de ce qui se passoit au camp des Polonois, se répandit bientôt en Russie, & plusieurs villes qui étoient demeurées jusques-là fidelles au Czar, prirent le parti de l'imposteur, & lui prêterent serment de fidélité.

Basile Suiski, sentant le danger auquel il étoit exposé, envoya son frere Michel à Novogorod qui lui étoit restée fidelle, pour y lever des troupes ; lui ordonna de les envoyer à Moscou par

un officier de confiance, & d'aller lui-même en Suède demander du ſecours au Roi. Ce trône étoit alors occupé par Charles IX, oncle de Sigiſmond, Roi de Pologne, ſur lequel il l'avoit uſurpé. Ce monarque ſentit que ſon intérêt demandoit qu'il ne laiſsât pas ſon neveu placer la couronne de Ruſſie ſur la tête d'un de ſes partiſans, & ſe former un appui auſſi puiſſant que le Czar : il accorda des troupes au Prince Michel Suiski, & lui promit d'en envoyer un plus grand nombre au Czar, ſon frere, lorſque les recrues qu'il faiſoit faire en province pour ce ſujet, ſeroient arrivées.

BASILE SUISKI. 1609.

Baſile Suiski avoit beſoin de prompts ſecours ; les Polonois augmentoient de plus en plus les forces de ſon ennemi. Sapieha, homme fort brave, & d'une des plus illuſtres naiſſances de Lithuanie, arriva au camp de Nogoy, qui étoit alors à Tuſſin, près de Moſcou. Les Polonois & les troupes du Czar eſcarmoucherent pendant pluſieurs jours. Sapieha attaqua le couvent de la Trinité, ſitué aux portes de Moſcou : le Czar envoya contre lui Ivan Suiski ſon parent, avec une par-

BASILE SUISKI. 1609.

tie des troupes qui lui étoient reſtées fidelles. Les Polonois ſe rangerent en ordre de bataille pour attendre le détachement Ruſſe. Le combat fut opiniâtre pendant quelques heures ; à la fin les Polonois furent enfoncés, & perdirent leur canon. Le brave Sapieha rallia ſes troupes à quelque diſtance de là, retourna contre les Ruſſes avec tant d'impétuoſité, qu'ils ne purent ſoutenir le choc des ſiens ; ils furent enfoncés à leur tour. Le Knèès Romadanouski fit des prodiges de valeur ; ſon fils fut tué à ſes côtés : il rallia les débris de l'armée Ruſſe, & entra dans Moſcou.

Le Czar, voyant que la fortune lui étoit contraire dans tous les combats que ſes troupes donnoient, réſolut de reſter enfermé dans Moſcou, & de s'y défendre juſqu'à ce que Michel, ſon frere, lui eût amené du ſecours. Il viſita les fortifications, fit aſſembler les ſoldats & les officiers, leur demanda s'ils avoient le deſſein de défendre la ville, & dit qu'il permettoit à ceux que le danger effrayoit, de ſortir. Tous lui répondirent d'une voix unanime qu'ils ſe défendroient juſqu'à la derniere

goutte de leur sang, & lui en firent ferment sur la croix : mais peu de jours après, plusieurs passerent du côté de l'ennemi. Le Czar, craignant de se voir abandonné de tout le monde, fit boucher tous les passages. BASILE SUISKI. 1609.

Les soldats qui étoient en garnison à Susdal, formerent le projet de fortifier la ville & de l'approvisionner, afin de faire une vigoureuse résistance, si les Polonois alloient les assiéger : mais un de leurs officiers leur représenta qu'ils étoient imprudens de s'exposer aux malheurs d'un siége pour un homme qui ne leur tiendroit aucun compte du service qu'ils vouloient lui rendre. Il ajouta qu'il leur conseilloit de reconnoître Démétrius pour leur souverain, & de lui prêter serment de fidélité. Il trouva des partisans : bientôt toute la garnison & les bourgeois furent de son avis. En vain l'archevêque les avertit de ce qu'ils devoient à un souverain avoué de toute la nation, & combien il étoit honteux pour de braves soldats de se ranger sous les drapeaux d'un imposteur, d'un malheureux dont on ignoroit jusqu'à la naissance ; ils envoyerent des députés à Chronique manuscrite.

Sapieha, qui reçut leurs hommages au nom de Démétrius. Il leur donna un gouverneur Polonois, & exila celui qui y étoit pour Basile Suiski. Les habitans de Pereslave, ayant appris la révolte de Susdal, passerent aussi du côté de l'imposteur, & demanderent un détachement de Polonois, afin d'aller assiéger Rostou. Comme cette ville n'étoit pas fortifiée, les habitans qui vouloient rester fidèles au Czar, prierent leur archevêque de se retirer avec eux à Jeroslave. Il leur conseilla, leur ordonna de ne point abandonner leur patrie, & promit des récompenses éternelles à ceux qui mourroient en combattant pour une si juste cause. Les habitans renouvellerent leurs prieres pour l'engager à sortir avec eux; mais ce fut en vain. Plusieurs, prenant ses refus pour un entêtement déplacé, sortirent de la ville, & se retirerent à Jeroslave. Les ennemis ne tarderent pas à paroître. Alors le prélat se couvrit de ses habits épiscopaux, se retira dans la cathédrale, & donna la bénédiction au peuple qui y étoit allé avec lui. Les Polonois arrivent sur ces entrefaites, massacrent tous ceux qu'ils trouvent dans les rues, veu-

BASILE SUISKI. 1609.

lent forcer l'égliſe. Ceux qui s'y étoient retirés, ſe défendirent avec courage pendant quelque temps. Le prélat, les voyant prêts à ſuccomber aux efforts des ennemis, parut à la porte, & reprocha aux habitans de Pereſlave qui accompagnoient les Polonois, leur trahiſon & leur impiété. Ces reproches, loin de faire rentrer ceux de Pereſlave dans le devoir, ne fit que les irriter: ils s'élancerent dans l'égliſe, tuerent tous ceux qu'ils rencontrerent, dépouillerent l'archevêque de ſes habits épiſcopaux, le chargerent de chaînes, & le firent conduire au camp de Tuſſin où étoit l'impoſteur. Ils pillerent les vaſes ſacrés, les reliques, & tirerent au ſort la châſſe de Saint Léon qui étoit d'or. Sapieha y établit un gouverneur Polonois, & s'en retourna au camp de Tuſſin.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant que Sapieha parcouroit les environs de Moſcou, & ſoumettoit pluſieurs villes à l'impoſteur, d'autres officiers, tant Polonois que Ruſſes, lui en ſoumettoient d'un autre côté. Enfin preſque toute la Ruſſie le reconnoiſſoit pour ſon ſouverain; les ſeules villes de Caſan, de Veliki-Novogorod, de

Basile Suiski. 1609.

Smolensko, de Nis-Novogorod, de Resan, de Colomna, & celles de Sibérie, étoient encore attachées à Basile Suiski.

Les Polonois, dont les succès excitoient le courage, allerent assiéger Colomna : mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte, parce que le Czar avoit soin d'y entretenir une garnison nombreuse. Ils y revinrent avec un renfort considérable ; mais le Knéès Besanski alla au secours de la ville, & la garnison s'étant jointe à ses troupes, les Polonois furent battus à platte couture.

Pendant que les Polonois ravageoient la Russie, le prince Michel Suiski revenoit de Suède avec les troupes que le Roi Charles lui avoit confiées : il passa par Novogorod dont on lui avoit donné le gouvernement. Il n'y resta pas huit jours, qu'il apprit que les habitans avoient formé le projet de se tourner du côté de Nogoy, & de le charger lui-même de chaînes, pour le livrer à cet imposteur. Michel Suiski, ne doutant pas que le faux Démétrius ne lui fît endurer les plus cruels tourmens, s'il le tenoit en sa puissance, se sauva

à Jeroſlave ; mais les principaux bourgeois, qui ne trempoient point dans la conjuration, allerent trouver le métropolite Iſidore, & le prierent d'interpoſer ſon crédit auprès de Michel pour l'engager à revenir. Il leur conſeilla de lui envoyer des députés, & de lui faire connoître que ſes craintes avoient été mal fondées. Michel revint, & fut reçu aux acclamations de tout le monde en général. BAZILE SUISKI. 1609.

Michel Suiski fut averti qu'un des généraux Polonois, nommé Kornaſitski, ſe diſpoſoit à venir faire le ſiége de Novogorod : il fit mettre ſes troupes ſous les armes, & les tint toutes prêtes à recevoir l'ennemi : mais on l'avertit que c'étoit une fauſſe allarme, & que l'auteur de ce bruit étoit un officier nommé Tatiſcou, lequel avoit formé le deſir de paſſer du côté de l'impoſteur, s'il en pouvoit trouver l'occaſion. Les ſoldats, indignés de cette lâcheté, maſſacrerent l'officier.

La nouvelle que ce malheureux officier avoit donnée au gouverneur, n'étoit point fauſſe, comme on le diſoit ; Kornaſitski ne tarda pas à paroître devant Novogorod : mais ſon armée fut

saisie d'une terreur panique, & il fut obligé de décamper, sans même commencer le siége.

BASILE SUISKI. 1609.

La fortune commençoit à se lasser de seconder les entreprises de l'imposteur. Ses troupes ne réussissoient dans aucune expédition. Le Knéès Viasemkoi voulut surprendre Nis-Novogorod ; mais la garnison étoit toujours sous les armes, & observoit une exacte discipline : ses troupes furent entierement défaites : on le prit & on le pendit dans la place publique. Seremetou, qui étoit toujours resté fidelle au Czar, fit rentrer dans le devoir plusieurs villes qui étoient près de Velga. Les payſans des environs de Novogorod, touchés des maux dont leur patrie étoit affligée, se réunirent tous, allerent attaquer une armée de Polonois qui étoit proche de Luca, la défirent entierement : mais un nouveau corps de Polonois, s'étant joint aux Russes rebelles, chercherent les payſans de Novogorod, les rencontrerent, les battirent & les dispersérent.

Les princes Gagarin, Granoy, Funburou & plusieurs Boïares, impatiens de voir la Russie en proie aux rebelles &

aux étrangers, de la voir dechirée de toutes parts, assemblerent le Sénat, proposerent de déposer Basile Suiski, & d'élire un autre Czar: mais leur avis fut rejetté d'une voix unanime; on envoya chercher le Patriarche Hermogene, qui n'écouta ce projet qu'avec horreur. Ceux qui l'avoient proposé, sortirent de l'assemblée, & allerent comme des furieux au palais impérial pour dépouiller le prince des marques de sa dignité: mais il se présenta devant eux avec un visage assuré, une contenance fiere, les intimida au point qu'ils s'enfuirent sans oser prononcer un mot. Ils sortirent de la ville, & se rendirent au camp de l'imposteur. BASILE SUISKI. 1609.

Ce dernier fit approcher ses troupes de Moscou pour y donner un assaut général; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Voyant qu'il ne pouvoit prendre cette ville par la force, il résolut de l'affamer, & changea, pour cet effet, le siége en blocus. La famine ne tarda pas à se faire sentir à Moscou; les citoyens & les soldats commencerent à murmurer: le Czar les appaisa, en leur promettant qu'ils auroient bientôt du secours. Plusieurs Boïares, plus

BASILE SUISKI. 1609.

impatiens que les autres, continuerent à marquer leur mécontentement : on les mit en priſon, & le calme ſe rétablit.

Il eſt difficile de peindre les inquiétudes dans leſquelles le Czar ſe trouvoit alors. Ce prince ſe voyoit enfermé dans une ville, au milieu d'habitans & de ſoldats que la faim déſoloit, & tout prêts à le livrer à ſon ennemi qui étoit aux portes, & qui vivoit avec ſes ſoldats dans l'abondance : l'inſtant qui ſuccédoit à celui qui venoit de paſſer, lui amenoit de nouvelles inquiétudes. Le prince Gagarin vint les calmer : il lui annonça que les ſecours qu'il attendoit du Roi de Suède, étoient ſur le point d'arriver ; qu'ils étoient déjà entrés en Ruſſie, & qu'ils avoient même battu un corps de troupes ennemies. Il fit en même temps connoître aux ſoldats & aux bourgeois qu'ils devoient ſe tenir en garde contre l'impoſteur, dont toute l'armée étoit remplie de Polonois qui ne ſongeoient qu'à s'enrichir des dépouilles des Ruſſes, & à profaner les lieux ſacrés. Citoyens, ſoldats, tous promirent de faire les derniers efforts pour défendre la ville.

Pendant que cela ſe paſſoit dans Moſcou, Babouski arriva au camp de Nogoy, avec un détachement conſidérable de Polonois : il blâma Ruſinski, général de l'armée, d'avoir paſſé tant de temps à aſſiéger cette ville ſans la prendre. Sur le champ il fait ſortir les troupes du camp, & les conduit ſous les murs de la ville. Le Czar fait une ſortie, l'attaque avec tant de courage, qu'il tue une partie de ſon monde, & force l'autre de fuir en déſordre. Le prince Zeremetou vint dans le même temps annoncer que pluſieurs villes étoient rentrées dans le devoir, & qu'elles avoient chaſſé les Polonois. Les magiſtrats de Volodimir manderent au Czar qu'ils avoient chaſſé la garniſon Polonoiſe, qu'ils avoient fait périr le gouverneur, & qu'ils le prioient de leur en envoyer un avec des troupes. Ces heureuſes nouvelles releverent le courage des habitans de Moſcou & des ſoldats. BASILE SUISKI. 1609.

Le général Ruſinski, apprenant que pluſieurs villes avoient abandonné le parti de Nogoy, craignit que ſi l'on traînoit la guerre en longueur, toute la Ruſſie ne rentrât dans le devoir, & fit

un très-mauvais parti aux Polonois. Il réſolut de faire un dernier effort pour prendre Moſcou, eſpérant que la capitale, étant forcée de reconnoître pour Monarque celui que le Roi de Pologne protégeoit, toutes les autres villes de Ruſſie ſe ſoumettroient. Il s'approcha de la ville, à deſſein de brûler les paliſſades. Baſile Suiski apperçut ſon mouvement, fit ſortir la garniſon pour aller au-devant de lui. On combattit pendant tout le jour avec un courage égal de part & d'autre : mais les Ruſſes commençoient à s'ébranler, lorque les Knéès Kurakin & André Gallitzin arriverent à la tête chacun d'un détachement : ils prirent les Polonois en flanc, les culbuterent en un inſtant, & les pourſuivirent juſques dans leur camp. Le Czar auroit fini la guerre, s'il avoit eu la prudence de profiter de la terreur qu'il avoit jettée dans l'armée ennemie, & de forcer leur camp ; mais il fit rentrer ſes troupes dans la ville.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant que les Ruſſes battoient les Polonois ſous les murs de Moſcou, Liſouski ſe mit à la tête d'un détachement de rebelles pour aller ſoumettre

à l'impoſteur les villes qui ſont au-delà du Volga. Zeremetou, en étant informé, marche après lui avec une troupe d'élite, le joint, taille ſon détachement en piéces, & le force de repaſſer le Volga avec très-peu de monde. Après cette glorieuſe expédition, Zeremetou ſe rend à Murom, force les habitans de prêter ſerment de fidélité à Baſile Suiski. De là il ſe rend à Kuſium, en fait le ſiége, la prend, & fait ſortir de priſon tous ceux qui y étoient détenus pour être reſtés fidèles aux Czar.

BASILE SUISKI. 1609.

Lorſqu'on voit les Ruſſes ſe déchirer mutuellement, les uns en faveur d'un impoſteur, les autres pour l'empêcher de monter ſur le trône, on n'imagineroit pas qu'il ſe trouvât quelqu'un aſſez hardi pour ſe mettre ſur les rangs, & aſſez crédule pour eſpérer ſe faire un parti; mais ce qui eſt véritable n'eſt ſouvent pas vraiſemblable. L'on vit paroître tout à la fois, aux environs d'Aſtracan, trois Tatars qui prétendoient être héritiers préſomptifs du trône de Ruſſie. L'un prit le nom d'Auguſte, & ſe dit fils d'Ivan IV; l'autre celui de Laurent, & prétendoit être fils du Czar Théodore; le troiſiè-

Trois nouveaux impoſteurs paroiſſent.

Chronique manuſcrite.

me portoit le nom d'Ofinovik, & ſe diſoit fils de cet Ivan que ſon pere avoit tué d'un coup de bâton, comme on l'a vu dans le volume précédent. Les Coſaques du Tanaïs étranglerent Ofinovik, & conduiſirent les autres au camp de Nogoy, qui les fit étrangler en ſa préſence.

BASILE SUISKI. 1609.

Ils ſont étranglés.

Les ſecours que le Roi de Suède envoyoit au Czar, arriverent à Novogorod : Michel Suiski leur donna des vivres pour un mois, leur paya la ſolde pour le même temps, & les fit partir pour Moſcou que l'impoſteur tenoit toujours bloqué ; il y joignit les troupes que commandoit Lazarus, lequel aſſiégeoit Placou pour le Czar. Les Suédois prirent pluſieurs villes qu'ils rencontrerent dans leur route, & les forcerent de prêter ſerment de fidélité à Baſile Suiski. Ils firent le ſiége de Tuere : mais une armée de Polonois vint au ſecours de la ville, & les força de le lever. Le lendemain les Suédois attaquerent les Polonois, les défirent & les obligerent d'entrer dans la ville. Le jour ſuivant, les Polonois firent une ſortie, & eurent de l'avantage ſur les Suédois. Ces deux nations avoient

une haine particuliere entr'elles, & la ſervoient en paroiſſant combattre pour une cauſe étrangere : Michel Suiski, informé de ce qui ſe paſſoit à Tuere, ſe mit à la tête d'une troupe d'élite, & alla au ſecours des Suédois. Il arriva dans le temps qu'ils étoient aux priſes avec les Polonois qu'il prit en flanc, & qu'il culbuta. Les vaincus rentrerent avec précipitation dans la ville. Les Suédois demandoient avec inſtance qu'on en fît le ſiége, & qu'on paſsât au fil de l'épée tous les Polonois qu'on y trouveroit. Michel Suiski ſavoit que le Czar étoit trop preſſé dans Moſcou, pour s'arrêter à faire le ſiége de Tuere: il commanda à l'armée de partir. Ce refus piqua les Suédois, au point qu'ils refuſerent d'aller au ſecours de Moſcou ; ils retournerent à Novogorod. Michel Suiski pour les engager à revenir, employa les prieres, les promeſſes, & obtint ce qu'il demandoit. BASILE SUISKI. 1609.

Toutes les villes circonvoiſines, voyant que le parti de Suiski étoit conſidérablement augmenté par les troupes Suédoiſes, lui envoyerent des vivres & de l'argent, & prêterent de nouveau ſerment de fidélité au Czar.

Basile Suiski. 1609.

Michel, instruit que les Polonois pressoient de plus en plus son frere dans Moscou, lui envoya un détachement de Suédois. Il donna ordre à un de ses lieutenans d'aller attaquer Pereslave où il pourroit établir des magasins de vivres qu'il amassoit & qu'il se proposoit de conduire à Moscou : mais Sapieha, qui étoit dans ces quartiers avec un détachement de Polonois, attaque le lieutenant général des Russes, & le contraint de prendre la fuite. Sapieha, enhardi par ce succès, attaqua Michel Suiski ; mais il fut repoussé avec une perte considérable.

Le général Russe sentoit de quel intérêt il étoit pour son frere de forcer l'imposteur de lever le siége de Moscou : pour y réussir, il prenoit toutes les précautions qui lui paroissoient nécessaires ; il soumettoit les villes qu'il trouvoit sur sa route, attaquoit tous les partis de Polonois qu'il rencontroit, les obligeoit de se retirer dans le camp ennemi. Par ce moyen, il y augmentoit le nombre des bouches, & les villes qu'il soumettoit, étoient autant de ressources dont il privoit l'ennemi.

Les secours tardent toujours trop

pour ceux qui ſont dans le malheur. La famine augmentoit dans Moſcou, les habitans & la garniſon commençoient à s'impatienter, & le Czar craignoit à chaque inſtant une révolte générale. Michel Suiski prévoyoit tout le danger auquel ſon frere étoit expoſé; il lui envoya un officier de ſon armée pour lui annoncer ce qu'il avoit fait & ce qu'il ſe propoſoit de faire. Ces nouvelles rétablirent le calme dans Moſcou, & calmerent les craintes du Czar. BASILE SUISKI. 1609.

Le général Ruſſe, pourſuivant toujours ſon projet, fit fortifier Pereſlave & Alexandra, & y mit de fortes garniſons. Il tourna enſuite ſa marche du côté de Slobode : Liſouski, qui commandoit un détachement de Polonois dans les environs, voulut faire échouer ſes deſſeins ; mais le Ruſſe l'attaqua ſi à propos, qu'il diſperſa ſon corps de troupes, & prit Slobode.

Pendant que ce grand homme travailloit avec adreſſe & courage au ſalut du Czar, ſon frere, & à la perte de l'impoſteur, l'envie, ce terrible fléau des Etats, le rendit ſuſpect au Monarque, & le conduiſit à ſa perte. Procope Leopunon, gouverneur de Reſan, lui *Ibid.*

BASILE SUISKI. 1609.

envoya, par ſon courier, une lettre par laquelle il lui faiſoit compliment ſur ſes victoires, & ſur la maniere avec laquelle il en profitoit. Il ajoutoit que tous les Knéès, les Boïates, les Gouverneurs, tous les Ruſſes enfin ſe feroient un devoir, même un plaiſir de prendre les armes pour lui, s'il étoit Czar, parce que perſonne n'étoit plus capable de remplir cette dignité que lui-même. Il finiſſoit ſa lettre par lui donner le titre de Czar, & vomiſſoit les injures les plus outrageantes contre Baſile Suiski. Michel, juſtement indigné de ce que contenoit cette lettre, la déchira & envoya le courier au Czar. Celui-ci, ayant fait connoître qu'il ignoroit totalement ce que contenoit la lettre, obtint ſa grace.

Le Sénat & les Palatins de Pologne, voyant la Ruſſie déchirée de tous côtés, exhorterent le Roi Sigiſmond à ſaiſir cette occaſion pour s'en rendre maître. Ils lui repréſenterent qu'il le pouvoit faire, ſans violer la trève qu'il avoit faite avec les Ruſſes; qu'il pouvoit prendre pour prétexte le rétabliſſement de l'héritier légitime à l'empire; que ſon honneur l'engageoit même à ven-

ger ſes ſujets qui avoient été ſi cruellement maſſacrés en Ruſſie, & l'inſulte qu'on lui avoit faite en retenant ſes ambaſſadeurs priſonniers ; qu'auſſitôt qu'il auroit pris ſon parti, il trouveroit une armée nombreuſe prête à le ſuivre, laquelle, vivant ſur les terres des Ruſſes, ne ſeroit nullement à charge à la Pologne. Ils ajouterent que le Roi devoit faire attention que l'intérêt ſe joignoit à ſa gloire pour l'engager à entreprendre cette expédition ; que le Royaume étant rempli d'eſprits inquiets & factieux, il étoit néceſſaire de les occuper ailleurs. Le Roi goûta ces raiſons, & s'y rendit. Il leva une armée compoſée de ſix mille lanciers, de dix-huit mille chevaux legers, de cinq mille hommes de pied, ſe mit à leur tête, paſſa le Boriſthêne, & entra en Ruſſie au mois d'Août 1609. Sapieha lui manda que s'il vouloit ſeulement paroître devant Smolensko, cette place ſe rendroit. Le roi, ſe fiant à ſa parole, dirigea ſa marche de ce côté-là ; &, pour avancer plus vîte, il laiſſa ſon canon & ſon bagage derriere lui. L'effet ne répondit pas à ſes eſpérances : lorſqu'il parut devant Smolensko, la

Basile Suiski. 1609.

Sigismond Roi de Pologne entre en Ruſſie.

BASILE SUISKI. 1609.

garniſon, au lieu de lui ouvrir les portes, fit une ſi vigoureuſe ſortie, qu'elle lui tua beaucoup de monde, & lui fit connoître combien un général a tort de s'en rapporter à la parole des autres.

Smolensko, capitale de la Province qui porte le même nom, fameuſe par ſa grandeur, par ſes richeſſes & ſa beauté, eſt ſituée ſur les bords du Boriſthêne, & environnée de bois & de montagnes. Ses murailles, bâties à l'antique, étoient épaiſſes de quinze ou ſeize pieds, & hautes de ſoixante-dix; elles étoient élevées de quarante pieds, en pierres de taille, & le reſte étoit de brique; des foſſés larges & profonds en défendoient l'approche; trente mille hommes de garniſon, ſans compter un nombre conſidérable d'habitans en état de porter les armes, la défendoient; elle étoit munie de toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche. Tous ces obſtacles ne rebuterent point Sigiſmond; il ſe perſuada même qu'il pourroit s'en rendre maître en peu de mois. Il inveſtit la place, fit venir ſon canon; &, pendant qu'on lui apportoit de Vilna tout ce qui lui étoit néceſſaire

pour une ſi grande entrepriſe, il ferma tous les paſſages par une circonvallation. Le Monarque prit ſes quartiers depuis Orſa juſqu'au Boriſthêne ; les Coſaques furent placés à l'Orient, & s'étendirent juſqu'au fleuve, & Protok, Palatin de Brael, ſe poſta vers le nord ſur le bord oppoſé. Ce dernier s'empara d'un village ſitué proche de la ville, ce qui incommoda beaucoup les aſſiégés, parce que c'étoit le lieu d'où ils tiroient l'eau. Dès le commencement du ſiége, Novodotski, chevalier de Malthe, capitaine des gardes du Roi de Pologne, forma une attaque qui penſa faire tomber Smolensko entre les mains des aſſiégeans. S'étant avancé juſqu'à une porte qu'on appelloit la porte Saint-Michel, il y appliqua un petard, & ouvrit un paſſage dans la ville ; mais ſes gens ne le ſeconderent pas avec vigueur ; d'un autre côté, les Ruſſes accoururent en foule de ce côté, & le forcerent de ſe retirer, ſans avoir produit d'autre effet que de redoubler la vigilance des ennemis. Ceux-ci éleverent derriere la porte une prodigieuſe quantité de terre, firent des foſſés, s'y retrancherent, &

BASILE SUISKI, 1609.

amuſerent Sigiſmond une année entiere, ſans qu'il ſe paſsât rien de mémorable de part ni d'autre.

BASILE, SUISKI. 1609.

Cependant Michel Suiski avançoit toujours vers Moſcou, & la terreur de ſes armes faiſoit rentrer dans le devoir preſque tous les rebelles. Ruſinski commandoit toujours l'armée de l'impoſteur; il n'apprit qu'avec effroi l'arrivée d'un ennemi ſi redoutable. Les Ruſſes, qui étoient dans ſon camp, lui repréſenterent qu'il n'avoit plus lieu d'eſpérer de prendre Moſcou, puiſqu'il lui arrivoit un ſi puiſſant ſecours, & qu'il étoit injuſte d'expoſer leur vie & celle de tant de braves ſoldats pour un homme que tout le monde regardoit comme un impoſteur. Ils lui propoſerent de s'emparer de ſa perſonne, & de le conduire au camp de Sigiſmond qui étoit devant Smolensko, & qui décideroit de ſon ſort comme il le jugeroit à propos: ils lui dirent qu'ils prieroient en outre le Roi de ſouffrir qu'ils proclamaſſent Czar, ſon fils Uladiſlas. Ruſinski approuva ce projet, & l'on ſe préparoit à ſaiſir l'impoſteur; mais il fut informé du deſſein qu'on avoit formé contre lui, & ſe ſauva pendant

Ibid.

dant la nuit à Coluga. Les Polonois, étant instruits de son évasion, en attribuerent la cause aux Russes, en maltraiterent plusieurs, en tuerent même une assez grande quantité. Les Russes prirent les armes pour se défendre, & tuerent quelques Polonois. En vain les officiers voulurent appaiser la dispute; on se battoit dans le camp avec un acharnement incroyable. Rusinski, sentant le danger auquel il seroit exposé avec toute son armée, si Michel Suiski arrivoit, fit camper les Polonois & les Russes dans des lieux séparés, & mit des sentinelles pour empêcher toute communication entr'eux. Plusieurs Knèès & Boïares sortirent du camp, allerent trouver Sigismond, & lui proposerent la couronne de Russie pour son fils Uladislas. Le Roi sentit toute la joie que pouvoit lui causer une pareille proposition: mais il sut la dérober aux yeux des Russes, & leur répondit qu'il voyoit trop de difficultés à vaincre, pour qu'il pût se prêter à seconder leur intention.

BASILE SUISKI. 1609.

La nuit suivante, Marine, que l'imposteur avoit laissée dans le camp, trouva le moyen d'échapper à la vigilance de ses gardes: elle s'enfuit, alla trouver Nogoy qui étoit resté à

Coluga, & continua de vivre avec lui, comme ſi elle eût été ſa femme.

BASILE SUISKI. 1609.

Ruſinski, incertain quel parti il doit ſuivre dans la conjoncture où il ſe trouve, prend à la fin la réſolution d'attendre Michel Suiski, ſe flattant de le battre à ſon arrivée, & de s'emparer enſuite de la ville de Moſcou, qui n'avoit plus d'eſpérance que dans le ſecours que lui amenoit ce général. Il envoya Alexandre Zabonouski avec un détachement de deux mille chevaux Polonois, pour examiner la contenance de l'ennemi. Les Polonois rencontrerent un détachement de Suédois, le taillerent en piéces. Michel Suiski ne tarda pas à paroître : il vengea les Suédois au point qu'il n'échappa pas un ſeul Polonois du détachement que commandoit Zabonouski. Il envoya enſuite Curakin vers Dimitrou, pour s'en emparer : un parti de Polonois, qui étoit aux environs, ſe mit en devoir de ſecourir la ville ; mais Kurakin les battit, & prit Dimitrou.

Suiski, décidé enfin à délivrer ce jour-là Moſcou, propoſa aux Suédois de ſe mettre en marche : il leur promit ce qu'ils lui demanderent, & l'armée partit. On plaça les François qui étoient

ce qu'ils lui demanderent, & l'armée partit. On plaça les François qui étoient parmi les Suédois, au centre, parce qu'on s'apperçut qu'ils se disposoient à passer du côté des Polonois. Rusinski, voyant la tête de l'armée ennemie, n'osa s'exposer au sort d'une bataille; il leva le siége, & emmena avec lui Philaret Nicétas qu'il tenoit en captivité. Les Russes rebelles qui étoient dans son camp, s'enfuirent chacun de leur côté : plusieurs allerent se jetter aux pieds du général Russe, qui leur promit d'obtenir leur grace. Suiski donna sur l'arriere garde des Polonois, en tua une très-grande quantité, & reprit Philaret Nicétas. Il ramena ensuite son armée sous les murs de Moscou, & entra dans la ville avec Pontus, général des Suédois. Le peuple accourut en foule au-devant d'eux, les appelloit leurs peres, leurs libérateurs. Le Czar leur fit un accueil tel que le demandoit le service qu'ils venoient de lui rendre : mais on s'apperçut qu'il y avoit plus d'affectation que de sincérité dans les marques d'amitié qu'il donnoit à Michel Suiski. Quelques-uns des courtisans l'avertirent de prendre

BASILE SUISKI. 1609.

garde à lui, & que Catherine, femme du Czar, rappelloit sans cesse à son mari le souvenir de la lettre de Léopunou, & lui disoit qu'il avoit tout à craindre d'un homme auquel on osoit écrire des choses semblables.

BASILE SUISKI. 1609.

Ponthus, général des Suédois, aimoit & estimoit Michel Suiski : il apprit avec chagrin qu'on cherchoit à indisposer le Czar contre lui ; &, pour le dérober au danger qui le menaçoit, il proposa au monarque de les envoyer, Michel & lui, contre Sigismond, qui faisoit le siége de Smolensko. Lorsque l'ordre fut expédié, Pontus alla trouver Michel, lui dit de se hâter de partir, & de ne pas rester plus long-temps exposé aux coups de ses ennemis. Leurs préparatifs étoient faits, les troupes commençoient à défiler : mais l'injuste & cruelle Catherine avoit porté son coup. N'osant attaquer Michel publiquement, elle l'avoit fait empoisonner. Il fut pris, la veille de son départ, d'une si terrible hémorragie, qu'on ne put jamais arrêter le sang : il mourut pendant la nuit. On ne doute pas que Basile n'eût donné son consentement à cette horrible action, & l'on répéta

Ibid.

ce qui avoit déja été dit plusieurs fois en pareille occasion : *Le Czar a coupé sa main droite avec sa main gauche.* BASILE SUISKI. 1609.

Tous ceux qui aimoient véritablement la patrie, versérent des larmes de sang sur le cadavre de Michel. » S'il » avoit eu dessein, disoient-ils, de » monter sur le trône, il n'auroit pas » envoyé au Czar les couriers de Léo- » punou, & il n'auroit pas déchiré sa » lettre avec indignation. Sa conduite » méritoit les plus grands éloges, ses » actions demandoient les plus gran- » des récompenses, & elles l'ont con- » duit à la mort. Qui nous défendra » à présent ? Infortunés Russes, vous » n'aviez qu'un homme capable de » vous secourir, de parer les coups » que les Polonois vous préparent, on » vous l'enleve ». On fit à Michel Suiski des funérailles aussi ponpeuses que celles d'un Czar, comme la politique le demandoit. L'auteur de la chronique Russe dit que le peuple poussa des soupirs & des gémissemens, tels qu'on lui en avoit entendu pousser aux funérailles de Théodore I.

Léopunou n'apprit la mort de Michel Suiski qu'avec indignation : il

BASILE SUISKI. 1609.

écrivit aux gouverneurs de toutes les principales villes de la Ruſſie qu'il vouloit venger la mort de Michel Suiski, & les excita tous à s'armer de ſa haine contre le Czar. Il envoya un de ſes parens trouver l'impoſteur Nogoy, & lui propoſer de faire alliance avec lui: mais le parent de Léopunou paſſa par Zaraïska, eut l'imprudence de confier ſon ſecret au gouverneur de cette ville: celui-ci le fit arrêter, le chargea de chaînes, & l'envoya au Czar qui le fit étrangler.

Le Roi de Pologne, loin de profiter de l'aliénation dans laquelle la mort de Michel avoit mis tous les Ruſſes contre Baſile Suiski, continua le ſiége de Smolensko qui lui réſiſtoit toujours. A cette faute il en joignit une ſeconde: au lieu d'aſſiſter le faux Démétrius, afin d'occuper contre lui toutes les forces des Ruſſes, & de les empêcher de ſecourir Smolensko, il l'affoiblit le plus qu'il lui fut poſſible, & tenta toutes ſortes de voies pour débaucher les Polonois qui lui étoient attachés. Pluſieurs cependant lui reſterent fidèles, ne voulant pas, par leur déſertion, perdre le fruit qu'ils atten-

doient de leurs peines & de leurs fatigues, s'il montoit ſur le trône. Nogoy, de ſon côté, voyant que pluſieurs de ſes ſoldats & de ſes officiers le quittoient pour aller joindre Sigiſmond, ſachant d'ailleurs qu'on avoit propoſé à ce monarque de proclamer ſon fils Czar, eut peur que les Polonois qui lui étoient reſtés fidèles, ne le ſacrifiaſſent enfin à leurs intérêts, il alla trouver Ruſinski, lui demanda s'il ſongeoit ſincèrement à le défendre. Ruſinski lui répondit qu'il obéiroit aux ordres de ſon maître, & qu'il étoit tout prêt à aller le joindre ſous les murs de Smolensko, s'il lui commandoit. Nogoy lui repréſenta d'abord avec douceur combien il ſe deshonoreroit en abandonnant ſi légérement un prince qu'il avoit d'abord ſecouru avec tant de zèle; mais, voyant que ſes remontrances étoient inutiles, il prit un ton de colère, pouſſa l'imprudence juſqu'à inſulter le général Polonois. Celui-ci oppoſa l'inſulte à l'inſulte, il dit à Nogoy qu'il étoit un impoſteur. Nogoy ſentit qu'il avoit tout à craindre, & s'en retourna à Coluga. Le Palatin de Sandomir voulut engager ſa fille Ma-

BASILE SUISKI. 1609.

rine à retourner avec lui dans ſa patrie ; mais elle lui repréſenta qu'en abandonnant un homme qu'elle avoit reconnu publiquement pour ſon mari, elle ſe couvriroit d'un opprobre éternel, & qu'elle devoit ſuivre ſa mauvaiſe fortune, comme elle avoit ſuivi ſa bonne. Voyant que ſon pere inſiſtoit toujours, elle écrivit une lettre à Sigiſmond. Après lui avoir témoigné la joie que lui cauſoit ſon entrée en Ruſſie, & ſouhaité un heureux ſuccès dans ſes entrepriſes, elle ſe plaignoit des malheurs dont elle étoit accablée, & de ce qu'elle ſe voyoit abandonnée de tout le monde. Elle finiſſoit par lui dire qu'elle eſpéroit de ſa juſtice qu'il feroit attention ſur le droit qu'elle avoit à l'empire de Ruſſie ; qu'il la traiteroit comme une femme qui avoit eu une couronne ſur la tête, devoit l'être. Elle s'habilla en homme, alla au camp de Ruſinski, appella les ſoldats par leur nom, leur parla avec une douceur mêlée de majeſté, & les charma. » Ne » vous flattez pas, leur dit-elle, que » Sigiſmond ſoit d'humeur à vous » payer des ſervices que vous avez » rendus à d'autres qu'à lui. C'eſt des

BASILE SUISKI. 1609.

» tréſors & des richeſſes du l'uſurpa-
» teur, du pillage des rebelles & de
» la reconnoiſſance de Démétrius, vo-
» tre légitime prince, que vous devez
» attendre la récompenſe de vos tra-
» vaux, & le prix du ſang que vous
» avez répandu ». Ce diſcours fit une impreſſion ſi forte ſur l'eſprit des ſoldats, que pluſieurs voulurent aller joindre Démétrius. Ruſinski fit l'impoſſible pour les arrêter; voyant que la douceur ne réuſſiſſoit pas, il employa la violence, donna ordre aux Polonois d'environner les Ruſſes, & de les charger. Ceux-ci oppoſerent la violence à la violence, & deux mille hommes périrent de part & d'autre. Les Ruſſes ſe rangent autour de Ruſinski, lui reprochent ſa trahiſon, l'accuſent de vouloir leur enlever le fruit de leurs peines, & lui diſent qu'ils ne le regardent plus comme leur général: pluſieurs pouſſerent même la hardieſſe juſqu'à décharger leur fuſil ſur lui. Ils choiſirent Tiſcovicius pour leur général, & lui propoſerent de les conduire à Démétrius. Sapieha ſe joignit à eux, & ſe rendit à Coluga. Ruſinski conduiſit le reſte de l'armée Polonoiſe au camp de Smolenſko.

BASILE SUISKI. 1609.

BASILE SUISKI. 1609.

Le Czar, perſiſtant toujours dans le projet qu'il avoit de ſecourir Smolenſko, donna le commandement de l'armée à ſon frere Démétrius, qui partit avec le général Ponthus. Les Ruſſes & les Suédois commencerent par attaquer Pereſlave & Alexandrie qui étoient occupées par des Polonois. Oſſipon ſe défendit avec plus de courage : les troupes Suédoiſes mirent un pétard à une des portes qu'ils firent ſauter : mais ils furent obligés de lâcher priſe, après avoir perdu beaucoup des leurs. Les aſſiégés, manquant de toutes les proviſions néceſſaires, ſe trouvant enfin réduits à la derniere extrêmité, réſolurent de mourir les armes à la main, ou de ſe faire un paſſage au travers des ennemis. Ils ſortirent une nuit, attaquerent les Ruſſes avec tant de fureur, qu'ils en tuerent une prodigieuſe quantité : mais à la fin, ſuccombant ſous le nombre, ils furent preſque tous taillés en piéces : à peine en échappa-t-il deux cens qui allerent joindre Démétrius.

Après cette expédition, l'armée Ruſſe continua ſa marche du côté de Smolensko. Sitôt que Sigiſmond en

fut informé, il fit partir Staniſlas Zolkierius, avec l'élite de ſes troupes, pour arrêter l'ennemi dans ſa marche : il le rencontra à Cluſium. L'aîle gauche des Ruſſes que commandoit Démétrius Suiski, fut enfoncée ; mais la droite, compoſée en partie de troupes auxiliaires, & commandée par le général Ponthus, tint ferme pendant quelque temps : la cavalerie Polonoiſe, ſecondée par un corps de recrue, preſſa Ponthus ſi vivement, qu'il fut à la fin obligé de chercher ſon ſalut dans la fuite. L'infanterie Allemande, Suédoiſe & Françoiſe réſiſta encore ; ſe voyant abandonnée de tous côtés, elle mit les armes bas, & prit parti dans l'armée du vainqueur. La victoire que les Polonois venoient de remporter, épouvanta pluſieurs villes qui tenoient encore pour Baſile Suiski.

BASILE SUISKI. 1609.

Le prince Démétrius Suiski ſe rendit promptement à Moſcou, pour avertir ſon frere de ce qui venoit de ſe paſſer. Le Czar fit ſur champ aſſembler les troupes qui étoient dans cette capitale, & leur commanda de marcher ſous les ordres de Démétrius ; mais elles ſe mutinerent, & ne voulurent

Ibid.

BASILE SUISKI. 1609.

pas partir. Basile Suiski s'adressa aux habitans de Resan, qui lui avoient toujours été fidèles : mais Léopunou, cet implacable ennemi du Czar, y étoit alors : il avoit mis le prince Basile Gallitzin dans son parti ; ils indisposerent tous deux les habitans de Resan contre le monarque qui n'en put tirer aucun secours.

L'imposteur Nogoy, informé de ce qui se passoit à Moscou, crut devoir s'y présenter, pour voir si les habitans fatigués des maux qu'ils enduroient pour soutenir Basile Suiski, ne se tourneroient pas à la fin de son côté. Le Czar pour derniere ressource, eut recours au Kan de Crimée : ce Tatar, touché de sa situation, lui envoya un corps de troupes considérable, avec lequel il battit l'imposteur & le prince Sapieha qui l'accompagnoit toujours à la tête d'un détachement de Polonois. Après cette expédition, Basile Suiski eut la douleur de voir les Tatars s'en retourner dans leur pays, quelque priere qu'il leur fît pour les arrêter. Sitôt qu'ils furent partis, l'imposteur se rapprocha de Moscou, assiégea le couvent de S. Paphnuce, qui étoit auprès de

la ville, & que Baſile Suiski avoit fait fortifier. Le Knéès Michel Volcouski y étoit en garniſon avec une troupe d'élite, & ſe défendoit d'une maniere véritablement héroïque; mais pluſieurs de ſes officiers, fatigués de la longueur du ſiége, ouvrirent les portes à l'ennemi. Volcouski ſe retira dans l'égliſe avec quelques ſoldats qui, comme lui, vouloient reſter fidèles au Czar, & réſiſta encore pendant quelque temps. Sa réſiſtance encourageoit ſes ſoldats, & irritoit les ennemis, au point qu'ils dirigerent tous leurs coups ſur lui : il tomba à la fin tout couvert de bleſſures. L'impoſteur, après cette expédition, s'approcha de Moïcou. Pluſieurs villes, qui avoient toujours été fidelles à Baſile Suiski, l'abandonnerent pour prendre le parti de Nogoy. Les habitans de Zaraiska voulurent en faire autant; mais leur gouverneur ſut, par ſon courage & ſa fermeté, les retenir dans le devoir.

BASILE SUISKI. 1609.

Les habitans de Moſcou, affoiblis par des pertes continuelles, fatigués des embarras de la guerre, ſe voyant encore expoſés aux malheurs d'un ſiége, envoyerent des députés au camp

Chronique manuſcrite.

de l'impoſteur, pour propoſer aux officiers d'abandonner réciproquement leur Czar, & d'en élire un nouveau d'un conſentement unanime : les officiers de Nogoy répondirent qu'ils acceptoient l'offre qu'on leur faiſoit, & que ſitôt qu'ils ſauroient que Baſile Suiski ſeroit détrôné, ils abandonneroient celui qui ſe diſoit Démétrius, fils d'Ivan IV. Léopunou, inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Moſcou, s'y rendit en diligence avec le prince Galitzin : ils avoient peur que le peuple ne changeât d'idée, & ne reprît des ſentimens favorables pour Baſile Suiski. Leur arrivée décida du ſort de ce prince : ils inſpirerent leurs ſentimens aux chefs de la nobleſſe & aux principaux bourgeois : la haine qu'ils portoient au ſouverain leur donna de l'éloquence ; le bas peuple & les ſoldats furent en peu de temps tout diſpoſés à contenter leurs deſirs. Envain le Patriarche Hermogene & quelques Boïares leur repréſenterent combien il étoit indigne de dépoſer un prince qui étoit monté ſur le trône du conſentement de toute la nation. Les conjurés s'aſſemblent, vont au palais impérial, enlevent le Czar

BASILE SUISKI. 1610.

& la Czarine, & les conduiſent dans la maiſon que Baſile Suiski occupoit avant de monter ſur le trône. Ce prince régna quatre ans & trois mois, & n'eſſuya pendant ce temps que peines & chagrins : ce qui y mettoit le comble, c'étoit le Knéès Ivan Vorotinski, ſon proche parent, qui étoit à la tête des conjurés, & le plus empreſſé à le chaſſer du palais. BASILE SUISKI. 1610.

Les Boïares, après cette injuſte action, s'aſſemblerent, & porterent un édit par lequel ils déclarerent le trône vacant. Ils envoyerent enſuite de nouveaux députés au camp de Nogoy, pour avertir les officiers & les ſoldats de ce qu'ils venoient de faire, leur propoſer de chaſſer leur Czar, & de venir avec eux en élire un nouveau. Ceux-ci leur répondirent qu'ils ne ſavoient ce que c'étoit que de ſuivre un mauvais exemple ; & que ſi, contre la foi donnée & la foi reçue, ils avoient dépoſé leur ſouverain, ils ne devoient pas eſpérer de trouver des complices de ce crime. Cette réponſe, toute ſenſée qu'elle étoit, ne fut point capable de faire rentrer les Boïares dans leur devoir. Ils firent conduire Baſile Suiski

dans le couvent de Czeudou. Lorſqu'il y fut arrivé, l'Archimandrite, ſelon la coutume uſitée à l'égard de ceux qui embraſſoient la vie monaſtique, lui demanda ce qu'il vouloit : Baſile lui répondit qu'il ne vouloit rien. Le Knéès Baſile Tinſækin, qui étoit préſent, répondit à l'Archimandrite pour Suiski, & dit qu'il demandoit l'habit de religieux : on le raſa, & on lui fit prendre l'habit. Le même jour on conduiſit la Czarine dans un couvent de religieuſes, où on la força de prononcer ſes vœux.

BASILE SUISKI. 1610.

Lorſque le Patriarche parloit de Baſile Suiski, il le nommoit le Czar ; & pour déſigner Baſile Tinſækin, il l'appelloit le moine.

Il paroît que Baſile Suiski n'eut point d'enfans.

ARTICLE V.

ULADISLAS.

ULADISLAS. 1610.

LORSQUE les Boïares furent informés que Baſile Suiski étoit raſé, & qu'il avoit pris l'habit de religieux, ils s'aſſemblerent pour proclamer un nouveau Czar : voulant éviter les diſputes que pourroit exciter entre les ſeigneurs le deſir d'occuper une éminente dignité, ils formerent le projet d'élire Uladiſlas, fils aîné de Sigiſmond, Roi de Pologne, & ils communiquerent leur intention au peuple qui leur promit de s'y conformer. Lorſque le Patriarche fut inſtruit de la délibération des Boiares, il ſe rendit au ſénat, & dit que ſi Uladiſlas vouloit ſe faire rebaptiſer ſelon le rite des Ruſſes, il le ſacreroit Czar ; mais que s'il ſe contentoit de celui qu'il avoit reçu en Pologne, jamais il ne prêteroit ſon miniſtère à ſon élévation. Pour ſatisfaire le Patriarche, on convint d'envoyer des députés à Sigiſmond qui étoit toujours occupé au ſiége de Smolensko, afin

ULADISLAS. 1610.

de l'avertir que les Ruſſes conſentiroient à reconnoître ſon fils pour leur ſouverain, s'il vouloit ſe faire rebaptiſer ſuivant le rite de l'égliſe Ruſſe. On décida que les ambaſſadeurs demanderoient en même temps du ſecours au Roi contre Démétrius, & que les Polonois qu'il enverroit, n'entreroient point dans la ville, & qu'ils reſteroient campés ſous les murs.

Ces arrangemens étant pris, on envoya au camp de Sigiſmond une ambaſſade compoſée de Baſile Gallitzin, frere de celui qui étoit entré un des premiers dans la conjuration formée contre Baſile Suiski, du Knéès Daniel Ivanovitz Meſchevi, de Thomas Lugoroski, avec dix nobles de la ſeconde claſſe, & pluſieurs perſonnes choiſies dans les différens ordres de commerçans. Le Patriarche y joignit Théodore Philaret Nicétas Romanou, alors archevêque de Roſtou. Il leur donna ſa bénédiction avant qu'ils partiſſent, & les conjura de ne rien faire qui fût contraire à leur conſcience. Philaret lui promit d'endurer les ſupplices les plus cruels, plutôt que de trahir ſa foi.

Sigiſmond reçut les ambaſſadeurs Ruſſes avec tout l'accueil qu'ils pouvoient eſpérer, & envoya ſur le champ des troupes au ſecours de Moſcou, ſous les ordres du prince Soulcouski. Ce général, en arrivant ſous les murs de la ville, fit dire à Sapieha, qui étoit toujours reſté attaché aux intérêts de l'impoſteur Nogoy avec quelques Polonois, de venir le joindre. Sur le refus de Sapieha, les officiers de l'armée que commandoit Soulcouski, conſeillerent à celui-ci de l'attaquer & de l'enlever. ULADISLAS. 1610.

Soulcouski s'embarraſſoit fort peu que Sapieha reſtât ou ne reſtât pas avec l'impoſteur; ſon projet étoit de s'empares de Moſcou: mais le Roi avoit promis aux ambaſſadeurs Ruſſes que les Polonois n'entreroient point dans la ville, & le général ſentoit qu'en manquant ouvertement à ſa parole, il irriteroit les Ruſſes, les avertiroit de leur imprudence, & ôteroit à Uladiſlas tout moyen de monter ſur le trône des Czars. Pour réuſſir, ſans rien changer dans les affaires, il eut recours à la ruſe, corrompit, à force de préſens & de promeſſes, quatre Boïares qui publierent que l'impoſteur avoit gagné

ULADISLAS. 1610.

une partie du peuple qui étoit décidé à lui ouvrir les portes de Moscou: ils ajouterent qu'il étoit bien plus avantageux d'y recevoir les Polonois qui, étant sujets du pere d'Uladislas, devoient être regardés comme leurs alliés. Plusieurs Boïares, sincèrement attachés aux intérêts de la patrie, rejetterent cette proposition avec horreur; mais ceux que Soulkouski avoit mis dans ses intérêts, trouverent moyen de les enlever & de les conduire au camp des Polonois. Le Patriarche, informé du projet qu'on a conçu d'introduire les Polonois dans la ville, fait tous ses efforts pour en arrêter l'exécution: il prie, il menace: c'est envain: on ouvre les portes. Soulcouski s'établit dans la maison qui appartenoit à Boris Godunou, lorsqu'il étoit simple particulier, distribua ses troupes dans les différens quartiers de la ville, & en mit une grande partie dans le Cremelin ou palais impérial. Il s'empara des clefs de la ville, & mit des gardes Polonoises aux portes. Nogoy, ayant perdu toute espérance de pouvoir s'emparer de Moscou, se retira à Coluga, son refuge ordinaire.

Pendant qu'un corps de troupes Polonoiſes s'emparoit de Moſcou, un autre corps, ſous la conduite de Liſouski & de Proſouvetski, ravageoit les campagnes, pilloit, ſaccageoit & brûloit les villes qu'il rencontroit ſur ſon paſſage : les ſoldats entrerent dans le monaſtère de S. Macarius, brûlerent les reliques de ce Saint, & emporterent une châſſe d'argent dans laquelle elles étoient. ULADISLAS. 1610.

Le Patriarche cria à l'impiété, à la profanation, & menaça d'excommunication ceux qui s'étoient déclarés en faveur des Polonois. Tout autre que Soulkouski ſe fût trouvé embarraſſé dans une pareille conjoncture ; mais cet homme adroit ſut même en profiter pour reſter ſeul maître dans Moſcou. Il s'irrita en apparence contre Liſouski, & jura ſa perte : pour le punir, ajouta-t-il, j'enverrai un corps de troupes compoſé de ſoldats qui n'éteindront leur fureur que dans ſon ſang. Soulcouski aſſembla promptement une troupe compoſée de Coſaques, des Strelits & des autres ſoldats qui étoient alors à Moſcou, mit à leur tête ſon fils Jean, le Knéès Volcouski, leur

donna ordre de les conduire à la grande Novogorod, & d'éviter ſoigneuſement la rencontre de Liſouski. L'éloignement des troupes Ruſſes laiſſa aux général Polonois la liberté de faire dans Moſcou ce qu'il jugeroit à propos : il en profita pour enlever Baſile Suiski du couvent où on l'avoit mis, & pour le mettre dans une fortereſſe qui étoit hors de la ville, d'où il pourroit le tirer quand il jugeroit à propos, & l'envoyer en Pologne. Envain le Patriarche voulut s'oppoſer à cet enlèvement, Soulcouski mit en uſage la loi du plus fort.

ULADISLAS. 1610.

Sigiſmond, inſtruit que ſon général étoit entiérement maître de Moſcou, dit aux ambaſſadeurs des Etats de Ruſſie qu'il permettoit à ſon fils d'accepter la couronne de Ruſſie, & que pour premiere preuve de ſoumiſſion, il exigeoit qu'on lui ouvrît les portes de Smolensko. Philaret lui répondit avec cette fermeté ordinaire aux ames élevées : » Prince, lorſque votre fils Ula» diſlas aura été ſe faire rebaptiſer à » Moſcou, lorſqu'il aura promis avec » ſerment aux Ruſſes de les gouverner » ſelon leurs loix & leurs coutumes,

» enfin lorſqu'il ſera couronné, non-
» ſeulement on vous ouvrira les por- ULADISLAS.
» tes de Smolensko, mais encore de 1610.
» toutes les villes de Ruſſie, & on y prê-
» tera ſerment de fidélité à Udaliſlas.
» Les Ruſſes ſont prêts à reconnoître
» votre fils pour leur ſouverain, &
» vous avez encore les armes levées
» contre eux : Prince prenez-y garde,
» vous faites la guerre à votre fils
» même ».

Sigiſmond ſoupçonnoit de la mau- Chronique manuſcrite.
vaiſe foi dans la conduite des Ruſſes. Il croyoit qu'ils ne donnoient à ſon fils la préférence ſur lui, que parce qu'il étoit encore enfant ; ce qui les mettroit dans le cas de le dépoſer ſitôt que les Polonois ſe ſeroient retirés. Il ordonna donc que l'on donnât un aſſaut général à la ville ; mais Boris Schichen ſe défendit ſi vigoureuſement que les Polonois ſe virent obligés de lâcher priſe.

Solticof, de ſon côté, enleva le tréſor du Czar, leva des contributions conſidérables à Moſcou, & les envoya au camp de Sigiſmond qui les reçut avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'il commençoit à manquer d'argent. Ce prince donna le gouvernement de Moſ-

ULADISLAS. 1610.

cou à un certain Alexandre Gaſeuxi, dont il connoiſſoit l'inſatiable avidité, & le chargea de lui envoyer le Czar Baſile Suiski avec ſa femme, ſes freres & ſes plus proches parens. Baſile Suiski, ſe ſouvenant qu'il avoit porté une couronne, tint devant Sigiſmond une contenance ſi fiere, que le Roi en fut piqué, & lui ordonna de ſe proſterner : » Le malheur, lui dit Baſile Suiski, ne me fait point oublier que je » ſuis le ſouverain de la Ruſſie, & que » je ne dois me proſterner devant aucun mortel. Ce n'eſt point ta valeur » qui m'a fait ton eſclave, c'eſt la perfidie de mes ſujets & la volonté de » l'Eternel. En me voyant tombé dans » l'état où je ſuis, tu dois trembler, » toi qui n'es jamais monté ſi haut que » moi ». Sigiſmond ne put refuſer de l'admiration à un homme qui, au milieu des malheurs, conſervoit tant de grandeur & de fierté. Il le fit conduire en Pologne avec ſa femme & ſes freres. Il n'y vécut pas longtemps : quelques-uns prétendent qu'il mourut de chagrin ; d'autres aſſurent qu'il fut empoiſonné. Ce dernier ſentiment eſt autoriſé par la mort de ſes freres qui ſuivit

suivit la sienne de près. Sigismond les fit enterrer sur le bord d'un grand chemin ; on éleva au milieu de leurs tombeaux une colonne de marbre sur laquelle on avoit gravé cette inscription : *Ici repose Basile Suiski, Empereur de Russie : son corps est au milieu de ses Boïares.* Le Roi de Pologne eut la basse vanité d'ériger un trophée à sa gloire sur les cendres d'un Prince dont il n'avoit jamais triomphé.

ULADISLAS. 1610.

Plusieurs de ceux qui étoient venus en ambassade au camp de Sigismond, gagnés par les présens & les promesses de ce Roi, lui rapportoient tout ce que Philaret Romanou disoit dans leurs assemblées, & l'avertirent que ce Prélat ne consentiroit jamais à ce qu'ils reconnussent Uladislas pour le souverain de Russie, avant qu'il fût rebaptisé, & qu'il eût prêté à la nation le serment qu'elle exigeoit de lui. Ils demandèrent en même temps à ce Prince la permission de retourner à Moscou, lui promettant d'engager le peuple à prêter serment de fidélité à son fils. Sigismond la leur accorda ; & pour les mettre encore davantage dans ses intérêts, il leur fit des présens considerables.

ULADISLAS. 1610.

Envain le Patriarche & les Métropolites cherchoient à inſpirer aux Ruſſes leur averſion pour les Polonois ; envain ils les avertiſſoient combien il étoit dangereux pour la religion & pour leur liberté de placer ſur le trône un Prince auſſi puiſſant qu'Uladiſlas ; les préſens qu'ils recevoient de Sigiſmond, faiſoient plus d'effet ſur eux que tous les raiſonnemens qu'on leur préſentoit. Pluſieurs Knéès & Boïares, rangés du parti des prélats, arrêtoient encore le peuple ; mais ils n'oſoient ſe déclarer ouvertement contre le Prince de Pologne : il avoit une armée formidable au milieu de leur ville.

Pendant que l'eſprit des Ruſſes qui étoient à Moſcou, flottoit dans l'incertitude, l'impoſteur Nogoy faiſoit à Coluga tous ſes efforts pour rétablir ſes affaires. Il ſut attirer dans ſon parti Urman Can de Crimée. Ce dernier fut aſſez politique pour ſentir combien il étoit contraire à ſes intérêts de laiſſer monter ſur le trône de Ruſſie un Prince de Pologne, & conduiſit à Coluga des ſecours aſſez conſidérables pour mettre Nogoy en état d'entrer en campagne. Le général Soulcouski n'en fut pas plu-

tôt informé, qu'il envoya un homme de confiance auprès d'Urman, pour l'avertir combien il étoit honteux pour lui de prendre le parti d'un vil impoſteur qu'on ne daignoit même pas punir, & qu'il devoit s'attendre à voir bientôt toutes les forces de la Pologne & de la Ruſſie tournées contre lui, s'il perſiſtoit à appuyer Nogoy. Il lui fit même propoſer des récompenſes conſidérables, s'il vouloit lui livrer cet impoſteur mort ou vif. Les menaces de Soulcouski intimiderent Urman: il forma le projet d'aſſaſſiner Nogoy, mais celui-ci en fut informé par le fils même du Can; &, ſentant qu'il ne pouvoit éviter la mort que par celle d'Urman, il monta un matin à cheval, comme s'il eût voulu prendre de l'exercice, & engagea le Can à l'accompagner. Urman le ſuivit bientôt, accompagné ſeulement de deux ſoldats. Lorſqu'ils furent ſur les bords de l'Occa, Nogoy pouſſa ſon cheval, fut imité par quelques-uns des ſiens auxquels il avoit confié ſon projet: le Can les joignit auſſitôt. Lorſque les ſcélérats ſe virent aſſez éloignés pour n'être pas vus du reſte de la troupe, ils s'élancerent

ULADISLAS, 1610.

ULADISLAS 1610.

sur Urman, l'assassinerent, & jetterent son cadavre dans le fleuve. Nogoy rejoignit ceux qu'il avoit laissé derriere, & leur dit qu'Urman avoit voulu l'assassiner ; que c'étoit par le secours seul de Dieu qu'il avoit échappé à ce danger, & que le traître s'enfuyoit à Moscou : il ordonna à ses gens de le poursuivre, parce qu'il craignoit qu'ils n'approchassent de l'endroit où son cadavre flottoit sur les eaux. Peu de temps après, le Prince Urusson fut instruit de la vérité du fait, & jura la perte de Nogoy. Le voyant sortir de la ville pour aller à la chasse avec quelques-uns des siens, il le suivit ; &, trouvant une occasion favorable, il lui passa son sabre au travers du corps. Plusieurs Tatars qu'il avoit postés dans des endroits d'où on ne pouvoit les appercevoir, parurent à l'instant, & massacrerent tous ceux qui accompagnoient l'imposteur. Urusson, après cette expédition, passa en Crimée. Les habitans de Coluga allerent chercher le cadavre de l'imposteur, l'apporterent dans la ville, & l'enterrerent dans la cathédrale, avec tous les honneurs qu'ils crurent lui être dûs. Marine, veuve de Nogoy,

L'imposteur Nogoy est tué.

sut les animer au point qu'ils massacrerent tous les Tatars qui étoient alors dans la ville : elle fit baptiser son fils dont elle étoit accouchée depuis peu. On lui donna le nom d'Ivan, & on le proclama Czar. ULADISLAS. 1610.

Si la mort n'eût arrêté cet imposteur, dans sa course, il n'auroit pas tardé à se rendre redoutable aux Polonois : les habitans de Casan, instruits que Soulcouski étoit maître de Moscou, voulurent prêter serment de fidélité à Nogoy, & le proclamer Czar. Bielskoi, leur gouverneur, voulut les arrêter, & leur conseilla d'attendre, avant de se décider, que la fortune leur eût indiqué celui qu'ils devoient reconnoître pour leur souverain : ils entrerent en fureur contre lui, le transporterent sur le haut d'une tour & le précipiterent en bas. Trois jours après cette cruelle expédition, un des principaux bourgeois de Coluga vint leur apprendre la mort de Démétrius, & les conjura de se joindre à ses compatriotes pour défendre la liberté de la patrie contre les Polonois qui vouloient l'opprimer. Ils se reprocherent alors leur cruauté à l'égard du

gouverneur, & rendirent à ſon cada-
ULADISLAS. vre l'honneur de la ſépulture.
1610. Soulcouski ſentoit que les habitans de Moſcou s'impatientoient de voir une armée d'étrangers ſéjourner ſi long-temps dans leur ville. Il eut peur qu'ils ne ſe révoltaſſent, & ne le forçaſſent d'évacuer la place. Pour leur en ôter les moyens, il fit faire une recherche exacte chez tous les bourgeois, & fit enlever toutes les armes qu'on y trouva. Il mit des ſentinelles dans les rues, avec ordre de ne laiſſer paſſer aucun Ruſſe armé. Cette violence irrita les habitans de Moſcou, au point qu'ils étoient tout prêts à ſe révolter & à maſſacrer les Polonois : mais il leur manquoient un chef, & perſonne n'oſoit ſe préſenter pour l'être.

Procope Léopunou, inſtruit de la contrainte dans laquelle on tenoit ſes compatriotes, réſolut de les délivrer, ou de ſe ſacrifier pour la liberté de ſa patrie. Il parcourut pluſieurs villes de Ruſſie, appella les citoyens à la liberté, fit agir l'aiguillon, toujours preſſant, de la religion. Ils inſpira ſes ſentimens aux habitans de Coluga, de Reſan, de Volodimir, de Suſdal, de Koſtrom,

de Jeroſlave, &c. qui lui promirent de ſacrifier leur vie pour la liberté, de lui fournir les troupes & les vivres dont il auroit beſoin. ULADISLAS. 1610.

Le général Soulcouski, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, envoya des députés à ceux de Coluga, pour les exhorter à prêter ſerment de fidélité à Uladiſlas : mais ils répondirent qu'ils ne le reconnoîtroient pour leur ſouverain qu'après qu'il auroit été rebaptiſé. Voyant que les eſprit commençoient à s'échauffer, il prévit que le Prince de Pologne, par ſa lenteur, perdroit la couronne de Ruſſie. Pour l'engager à venir ſe faire couronner, il fit aſſembler les Boïares qui étoient à Moſcou, leur fit écrire une lettre à Sigiſmond, par laquelle ils le prioient d'envoyer ſon fils recevoir la couronne, & lui aſſuroient qu'on laiſſeroit le reſte des articles à ſa volonté. Il exigea d'eux en même-tems qu'ils envoyaſſent ordre à Procope Léopunou d'interrompre les préparatifs qu'il faiſoit. On porta la lettre des Boïares au Patriarche, pour le prier de la ſigner avec les autres prélats qui étoient à Moſcou. Le Patriarche, indigné de la propoſition qu'on lui fai-

ſoit, dit: » Nous écrirons au Roi, &
ULADISLAS. » nous engagerons Léopunou à mettre
1610. » les armes bas, lorſque ſon fils aura
Ibid. » été rebaptiſé, & lorſque les troupes
» de Pologne auront évacué la Ruſſie.
» Loin de ſigner les lettres que vous
» me préſentez, je donnerai ma ma-
» lédiction à quiconque les ſignera. Je
» le répéte; je ne ferai dire à Léopu-
» nou de mettre les armes bas que
» quand j'aurai vu rebaptiſer Uladiſ-
» las». Soulcouski entra en fureur contre le Patriarche, tira ſon épée, & lui en préſenta la pointe: le Patriarche étoit d'un caractere trop bouillant pour reculer à la vue de l'épée: il tira un crucifix qu'il portoit ſous ſa robe, le préſenta au Polonois, & lui dit: » Voilà les armes que j'oppoſe-
» rai aux tiennes: Frappe, ſi tu l'oſes:
» je te maudis pour l'éternité ». Soulcouski, tranſporté de colère, ſe préparoit à s'élancer ſur le Patriarche: mais le Knéès Miſtilauski l'arrêta, & lui dit » Vous prenez mal votre champ
» de bataille: lorſque l'on combat con-
» tre la religion d'un pays, l'on a tou-
» jours tort » Soulcouski ſe calma, retourna au ſénat, & engagea les Boïa-

res à ſigner la lettre qu'ils avoient écrite : ils craignoient la malédiction du Patriarche, & ne le firent qu'avec beaucoup de répugnance. On eut beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui voulût la porter : les Knèès Vorotouski & Gallitzin s'en chargerent. ULADISLAS. 1610.

Pendant que Soulcouski faiſoit ſes efforts pour aſſurer la couronne de Ruſſie à Uladiſlas, Léopunou cherchoit tous les moyens de la lui enlever. Ses troupes qui, dans les commencemens, avoient été peu conſidérables, groſſiſſoient de jour en jour : chaque ville lui envoyoit des recrues & des munitions de toutes eſpèces. Il ſe trouva bientôt en état de ſe mettre en campagne. Soulcouski en fut informé, & ſentit tout le danger auquel il étoit expoſé. Le nombre des habitans de Moſcou étoit trop conſidérable pour qu'il pût les contenir avec le peu de monde qu'il avoit avec lui, s'il arrivoit une révolte générale ; & il ne doutoit pas qu'elle n'arrivât, lorſque l'on verroit Léopunou ſous les murs de la ville. Il commença par faire fortifier Kitaigrod & Kingrod, deux places qui renferment dans leurs murailles le palais du Czar

ULADISLAS. 1610.

& les magasins de plusieurs riches marchands, mit ensuite le feu en différens endroits de la ville, & ordonna à ses soldats de faire main-basse sur les Russes pendant qu'ils seroient occupés à éteindre le feu. Ses ordres furent si ponctuellement exécutés, qu'en moins de deux heures les rues furent couvertes de cadavres : il y en avoit un si grand nombre entassés les uns sur les autres, qu'ils s'élevoient à plus de cinq pieds.

Léopunou entra en fureur au récit de ce désastre, & jura d'exterminer tous les Polonois qu'il rencontreroit. Pour ne point laisser de place derriere lui, il attaqua & prit Promska. Les Cosaques l'y assiégerent ; mais Michel Pozarski accourut à son secours, & les battit. Les deux généraux Russes, après cette expédition, marcherent à grandes journées du côté de Moscou. Soulcouski envoya chercher les Boïares, & leur dit qu'il mettroit tout à feu & à sang dans la ville, si Léopunou approchoit à vingt vrestes. Les Boïares, intimidés par ces menaces, allerent trouver le Prélat : Michel Solticou, qui étoit à leur tête, prit la parole, & dit

au Patriarche : » Vous avez écrit à Léo- ULADISLAS.
» punou, pour l'inviter à venir au ſe- 1610.
» cours de Moſcou : Je vous conjure,
» au nom de tous les Boïares qui ſont
» avec moi, de lui écrire encore, & de
» l'engager à licentier ſes troupes : le
» général Polonois a formé la réſolution
» de ſaccager & de brûler Moſcou, ſi
» l'armée Ruſſe avance ». Je n'ai point
» écrit à Léopunou, répondit le Pa-
» triarche ; mais je vais lui écrire de
» venir chaſſer les Polonois, & punir
» le traître Solticou. Je ne puis ſouffrir
» qu'on brave plus longtemps notre
» patience, & qu'on célebre dans Moſ-
» cou le ſervice divin, ſuivant le rite
» des Latins ». Les Polonois avoient fait une égliſe de la maiſon qu'occupoit autrefois Baſile Suiski. La réponſe du Patriarche irrita les Boïares au point qu'ils mirent des gardes à ſa porte, avec ordre de ne laiſſer entrer perſonne chez lui, & de l'empêcher de ſortir lui-même.

Les Polonois, craignant de ſe voir *Ibid.*
attaqués en même-temps par l'armée de Léopunou & par les habitans de Moſcou, réſolurent d'exterminer les derniers, & de profiter de l'occaſion

que leur en préſenteroit la proceſſion du dimanche des Rameaux. Pour cet effet ils envoyerent, la veille de cette fête, les Boïares au palais épiſcopal, avertir le Patriarche qu'il auroit la liberté de faire les cérémonies accoutumées. Dès que le jour fut arrivé, ils poſterent des ſoldats Polonois dans les différentes rues, & leur ordonnerent de faire main baſſe ſur tous les Ruſſes qui aſſiſteroient à la proceſſion. Le projet fut découvert, & preſque tous les Ruſſes ſe tinrent enfermés chez eux; ce qui força les Polonois à reſter tranquilles.

ULADISLAS. 1611. *Ibid.*

Les précautions que les Ruſſes prenoient, ne les mirent point à l'abri de la fureur des Polonois. Ceux-ci ſe répandirent dans toutes les places publiques, & maſſacrerent tous les Ruſſes qu'ils y trouverent; ils entrerent dans pluſieurs maiſons, y commirent des cruautés juſqu'alors inconnues. Le Prince Michel Baſile Gallitzin fut du nombre de ceux qu'on aſſaſſina. Les Ruſſes trouverent le moyen de faire avertir Léopunou de ce qui ſe paſſoit: ce général envoya un détachement au ſecours de ſes compatriotes: il entra

par la porte de Tuere où il trouva un grand nombre de Strélits qui se joignit à lui. Les Polonois accoururent pour repousser le détachement, & disperser les Strélits qui se rangeoient en ordre de bataille: mais ils furent battus & poursuivis jusque dans la ville. On se battit de part & d'autre avec un courage qui approchoit de la fureur. Les Polonois pour faire cesser le combat, eurent recours à leur stratagême ordinaire: ils mirent le feu à plusieurs endroits de la ville: mais il ne leur réussit pas ce jour-là: les Russes, transportés de fureur, ne songeoient qu'à poursuivre les Polonois qui plioient de toutes parts. Moscou étoit alors en proie aux fureurs de la guerre & des flammes: les rues étoient couvertes de cadavres, & les maisons n'étoient plus que des monceaux de feu & de cendres. La fatigue fit enfin cesser le combat: & les soldats s'occuperent de part & d'autre à éteindre le feu, & se reposerent pendant la nuit. ULADISLAS. 1611.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Léopunou parut sous les murs de la ville avec une armée de quatre-vingt mille hommes: il avoit assemblé

toutes les garnisons des villes par où
ULADISLAS. il avoit passé. Les Polonois se retran-
1611. cherent dans un des quartiers de la ville, résolus de s'y défendre jusqu'à ce qu'ils eussent reçu du secours de Sigismond à qui ils manderent la situation dans laquelle ils se trouvoient. Ils auroient bientôt été obligés de se rendre à composition, si les officiers Russes n'avoient été guidés que par l'amour de la patrie : mais l'ambition & la jalousie troublerent l'union qui devoit régner entr'eux, & donnerent aux ennemis le temps de se retrancher, & de prendre les précautions nécessaires pour leur résister. Les plus sensés des officiers Russes proposerent d'élire un général : leur conseil plut ; on le suivit, & on élut Léopunou.

Lorque Sigismond fut informé de ce qui se passoit à Moscou, il fit venir Philaret & les autres ambassadeurs qu'il avoit retenus dans son camp avec lui, voulut les obliger d'ordonner à Léopunou de licentier ses troupes, & au gouverneur de Smolensko de lui livrer la place : tous refuserent d'une voix unanime de faire ce qu'il demandoit. Le Roi, irrité de leur refus, les

fit charger de chaînes, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, & qu'on les dispersât dans différentes villes. Philaret fut le plus mal traité; c'étoit le plus opiniâtre, & c'étoit sur lui que tomboit toute la haine de Sigismond. Il étoit défendu de lui laisser voir personne: on ne lui donnoit pour substance que du pain & de l'eau. Il endura ces peines pendant neuf ans avec une si grande constance, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre. Les évêques de Pologne lui firent proposer plusieurs fois de s'entretenir avec lui, & de s'employer auprès du Roi pour lui faire accorder quelques soulagemens: mais il refusa leurs offres avec mépris. Sa fermeté irritoit de plus en plus le Roi contre lui, & on augmentoit tous les jours ses tourmens. Les Polonois qui étoient à Moscou, avoient trouvé le secret d'arrêter le Patriarche Hermogene: ils le tourmentoient continuellement pour l'engager à ordonner au général Léopunou de licentier ses troupes: c'étoit en vain; son opiniâtreté étoit égale à celle de Philaret. La barbarie s'étoit emparée des Polonois & des Russes. Les premiers exerçoient des cruautés

ULADISLAS. 1611.

ULADISLAS. 1611.

inouies contre tous les partiſans de Léopunou ; ceux-ci ſe faiſoient un devoir d'en exercer de pareilles à l'égard des leurs. Les habitans de Novogrod, inſtruits que Solticou étoit toujours attaché aux intérêts de Sigiſmond, qu'il lui prêtoit ſon bras pour perſécuter les Ruſſes, & qu'il avoit été un des plus cruels perſécuteurs des habitans de Moſcou, arrêterent ſon fils qui étoit alors dans leur ville, lui firent endurer toutes ſortes de tourmens, l'attacherent à un poteau, & le laiſſerent périr dans cet état.

Sigiſmond, au lieu de marcher au ſecours des Polonois qui étoient dans Moſcou, & d'y faire couronner ſon fils, s'opiniâtroit au ſiége de Smolenſko. Il eſpéroit voir toute la Ruſſie ſe ſoumettre à ſes volontés, ſitôt qu'il auroit pris cette ville ; mais il fut ſur le point de ne retirer de ſes peines & de ſes travaux que la honte d'avoir perdu beaucoup de monde, & conſommé des ſommes conſidérables. Ses ſoldats, faute de paie, commençoient à murmurer, & demandoient à retourner en Pologne : l'argent lui manquoit, & il n'en pouvoit obtenir que

par une assemblée générale des Etats. Ce remède étoit lent pour un embarras semblable au sien : il n'avoit d'autres ressources que les promesses ; en présentant aux soldats l'espoir de les enrichir des dépouilles de Smolensko, il parvint à les retenir encore quelques mois. Voulant, pendant ce temps, emporter la ville, il y faisoit donner des assauts continuels. Presque tous les Russes qui étoient dans son armée, fatigués des travaux qu'il leur faisoit faire, voulurent l'abandonner & aller à Moscou : sitôt qu'il en fut informé, il fit faire main-basse sur eux : tous furent massacrés. Il redoubla ses carresses à l'égard des Polonois, les excita par son exemple, & fit des efforts incroyables pour hâter la prise de cette place : mais les assiégés opposoient une résistance opiniâtre, & redoubloient leurs efforts à mesure qu'ils voyoient que les siens augmentoient. ULADISLAS. 1611.

Les provisions commencerent enfin à manquer aux assiégés ; le sel devint si rare, que les soldats de la garnison furent attaqués du scorbut : il en mourut une très-grande quantité. Le brave gouverneur, dont le courage étoit au-

ULADISLAS. 1611.

dessus de la misère, se défendoit toujours, & arrêtoit les efforts de Sigismond. Le Roi commençoit à se lasser lui-même des fatigues qu'il étoit obligé d'endurer tous les jours : il commençoit à songer à la retraite, lorsqu'un déserteur lui montra un endroit de la muraille qui étoit plus foible que les autres, parce qu'on n'avoit travaillé à le raccommoder que quand on avoit été menacé du siége. Les Polonois dirigerent leur batterie du côté qu'on leur avoit indiqué, firent une bréche considérable à la muraille. La nuit suivante ils y monterent, tuerent ceux qui voulurent leur faire face, & entrerent dans la ville. Les rues furent en un instant remplies de sang & de cadavres : hommes, femmes, filles, enfans, tout fut immolé à la vengeance des Polonois. Plusieurs des habitans se retirerent dans la grande église où étoit le magasin des poudres : aimant mieux périr par les flammes que par la main du soldat victorieux ; ils y mirent le feu, & sauterent en l'air avec l'église. Scichen, ce brave gouverneur, qui avoit résisté si long-temps aux efforts des Polonois, se retira dans une tour, où il

ſe défendit avec un courage qui étonnoit ceux mêmes qui l'attaquoient : enfin il ſe rendit. Le Roi fut aſſez barbare pour le maltraiter : il tira même ſon épée dans l'intention de la lui paſſer au travers du corps ; mais Sapieha, qui étoit préſent, lui fit ſentir combien une action ſemblable ſeroit indigne d'un Roi. Scichen fut chargé de chaînes & conduit en Pruſſe. Sigiſmond donna ſa femme & ſes enfans à Sapieha qui les retint en captivité. ULADISLAS. 1611.

Sigiſmond, ſe voyant maître de Smolensko, fit ceſſer le carnage, & ordonna aux ſoldats de partager par portion égale les dépouilles des vaincus. Pour cet effet, il les fit porter dans la place publique ; mais le feu y prit, ſans qu'on pût ſavoir de quelle maniere, & les réduiſit en cendres. Les vaincus ne manquerent pas d'attribuer cet accident au miracle.

Le Roi, cédant au deſir qu'il avoit d'aller recevoir en Pologne les louanges qu'il croyoit lui être dues, mit une garniſon dans la ville qu'il venoit de conquérir, & eut l'imprudence de partir. Sapieha, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du monarque, conduiſit

ULADISLAS. 1611.

l'armée victorieuse au secours des Polonois qui étoient dans Moscou. En arrivant, il fit proposer un accommodement à Léopunou : on envoya des députés de part & d'autre ; mais les conditions que les Polonois proposoient ne furent pas acceptées : on rompit les conférences. Les deux armées se rangerent en ordre de bataille, s'approcherent & combattirent long-temps avec un courage égal de part & d'autre : les Russes furent à la fin enfoncés ; mais ils se rallierent sur les bords du Mosca, & vinrent camper en face de l'ennemi. Le lendemain Sapieha voulut s'emparer d'une redoute qui étoit à la porte de Tuere : les Russes accoururent pour défendre ce poste, la bataille recommença ; on perdit beaucoup de monde de part & d'autre, & l'on se sépara, sans que la victoire fût décidée. Sapieha, voyant que ses troupes murmuroient d'être obligées d'en venir si souvent aux mains, se retira à quelques vrestes, & se retrancha. Léopunou profita de la retraite de l'ennemi, attaqua un fort, & s'en empara. Il voulut faire donner un assaut général au quartier qu'occupoient

les Polonois ; mais les ſoldats & les officiers refuſerent de lui obéir. Les Boïares qui étoient dans ſon armée, ſentirent qu'on ne viendroit jamais à bout d'établir une diſcipline exacte parmi les Ruſſes, tant qu'ils ne ſeroient pas commandés par un Czar. Les cruautés que les Polonois avoient exercées dans Moſcou, leur avoient inſpiré trop de haine contre cette nation, pour qu'ils ſongeaſſent à faire reconnoître Uladiſlas : ils ne doutoient pas, d'un autre côté, que les principaux officiers de l'armée ne ſe diſputaſſent cette dignité, ſi l'on ſongeoit à en élire un d'entr'eux, & qu'on n'augmentât par là les troubles & les diviſions, loin de les appaiſer. Ces réflexions les conduiſirent à propoſer la couronne à Philippe, ſecond fils de Charles IV, Roi de Suède. Leur réſolution étant priſe, ils envoyerent des députés à Ponthus qui étoit alors à Novogorod, & le prierent de faire ſavoir leurs intentions au Roi de Suède. Les gouverneurs des principales villes approuverent leurs démarches, & promirent de reconnoître pour leur ſouverain le Prince Philippe, s'il acceptoit la couronne.

ULADISLAS. 1611.

Les Ruſſes propoſent la couronne de Ruſſie à Philippe, fils du Roi de Suède.

Zarutskoi, l'un des principaux officiers
ULADISLAS. de l'armée, les désaprouva, & dit
1611. qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy, dont nous avons parlé plus haut.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi; le troisieme prit pour son chef Trubetskoi. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat. Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie; il haïssoit les Cosaques qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insuportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur

donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les Cosaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris. Trubetskoi étoit d'un caractere doux ; s'embarrassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'appropriôit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux ; par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplierent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marqueroient du zèle pour le bien public.

ULADISLAS. 1611. Chronique manuscrite.

Ces prieres furent inutiles : la fierté de Léopunou ne diminua point, & les Cosaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allerent à Moscou, prierent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignerent des terres dans le territoire d'Arsama & de Jeroslave ; mais Zarustkoi les fit chasser du territoire de Jeroslave par les Cosaques.

ULADISLAS. 1611.

Le général Ponthus crut devoir profiter du moment où les Ruſſes étoient diſpoſés à donner la couronne de leur pays au Prince Philippe. L'inconſtance de cette nation lui étoit trop connue, pour qu'il lui laiſsât le temps de réfléchir ſur le choix qu'elle avoit fait. Il raſſembla toutes les troupes Suédoiſes qui étoient en Ruſſie, & les fit camper ſous les murs de Novogorod : il craignit d'effrayer les bourgeois de cette ville, en y faiſant entrer toute ſon armée, & crut qu'il étoit plus prudent d'attendre les événemens, que de les prévenir. Il y avoit dans cette ville deux gouverneurs qui ne ſongeoient qu'à boire, Michel Edeousk & Baſile Buturlin. Le dernier ſe livroit encore plus que l'autre à la débauche : il alloit ſouvent dans le camp des Suédois, & s'enivroit avec le premier qui vouloit boire avec lui. Ponthus avoit donné des ordres pour qu'il trouvât toujours quelqu'un qui fût prêt à lui tenir tête dans la débauche. On profitoit de l'yvreſſe de Buturlin pour lui faire dire tout ce qui ſe paſſoit dans la ville, & Ponthus dirigeoit ſes batteries en conſéquence. Lorſqu'il crut que le temps favorable étoit

étoit arrivé, il fit escalader les murailles de la ville, pendant une nuit fort obscure, par cent soldats d'élite. Ces soldats Suédois trouvent les sentinelles endormies, les tuent, se répandent dans la ville, pillent plusieurs maisons & massacrent ceux qu'ils y rencontrent. Buturlin est assez heureux pour se sauver : Edeouski & le Métropolite se retirerent dans la citadelle, & envoient le lendemain faire des propositions d'accommodement à Ponthus : il leur répondit qu'ils ne souffriroient aucun maltraitement ni aucun dommage, s'ils vouloient reconnoître pour leur souverain le Prince Philippe de Suède. Ils lui promirent ce qu'il demandoit, lui ouvrirent les portes de la citadelle, & reconnurent Philippe pour leur Czar sans exiger qu'il se fît rebaptiser. Les soldats qui accompagnoient Buturlin, informés de ce qui se passoit à Novogrod, abandonnerent leur général, rentrerent dans la ville, & prêterent serment de fidélité au prince de Suède. ULADISLAS. 1611.

Cependant les troubles & les divisions augmentoient dans l'armée des Russes qui assiégeoient Moscou : les Cosaques y vomissoient continuelle-

ULADISLAS. 1611.

ment des injures contre les autres ſoldats, & leur diſoient qu'ils étoient des lâches de ſouffrir Baſile Suiski, leur Czar, en captivité. Ceux-ci, cédant à l'impatience, déſertoient & emportoient leurs armes.

Sapieha, voyant que les vivres commençoient à lui manquer, envoie un détachement en chercher, établit ſes magaſins à Pereſlave, les remplit de bled & de fourages. Pour en faire paſſer dans la ville aux aſſiégés, il attaque les Ruſſes : pendant le combat, ceux qui conduiſoient les chariots chargés de munitions, trouverent le moyen de paſſer. Le général Polonois, après cette expédition, alla lever des contributions dans les différentes villes de la Ruſſie.

Les Circaſſes, qui juſqu'alors étoient reſtés tranquilles, apprenant les troubles & les diviſions qui s'élevoient dans l'armée Ruſſe, prirent les armes, & ravagerent l'Ukranie : les gouverneurs des différentes villes de ce pays ſe réunirent contr'eux, les battirent, & reprirent tout le butin qu'ils avoient fait.

Pendant qu'Uladiſlas, Prince de Pologne, & Philippe, Prince de Suède,

vouloient forcer les Ruſſes à reconnoître un d'eux pour leur ſouverain, il parut un huitieme impoſteur ſous le nom, ſi ſouvent uſurpé, de Démétrius. Il s'appelloit Matuiska, & étoit diacre. Il alla d'abord à Ivanogrod où les habitans lui prêterent ſerment de fidélité : ceux de Pleskou firent la même choſe. Voyant que ſes affaires prenoient une ſi heureuſe tournure, il envoya un homme de confiance au camp qui étoit devant Moſcou, & y fit diſtribuer des lettres aux ſoldats auxquels il marquoit qu'il étoit véritablement le fils du Czar Ivan IV, & qu'après avoir mené une vie errante, il venoit pour délivrer ſa patrie des maux auxquels elle étoit expoſée. Les Coſaques, toujours prêts à ſuivre le parti du premier impoſteur qui ſe préſentoit, lui prêterent ſerment de fidélité, & voulurent maſſacrer ceux de leurs officiers qui voulurent s'y oppoſer. Pluſieurs d'entre ces derniers ſe ſauverent à la faveur de la nuit ; d'autres accompagnerent les ſoldats à Pereſlave où l'impoſteur faiſoit alors ſa réſidence. ULADISLAS. 1611.

Le général Suédois, voulant profiter

des troubles continuels dont la Ruſſie étoit agitée, attaqua & prit pluſieurs villes, & y fit reconnoître Philippe pour ſouverain des Ruſſes. A ces nouvelles, la conſternation ſe répandit dans l'armée Ruſſe : toutes les villes qui n'étoient point encore ſoumiſes aux étrangers, ſe livrerent à la douleur que devoit leur cauſer l'état déplorable dans lequel étoit leur patrie. Elles envoyerent des députés aux généraux qui étoient devant Moſcou pour leur demander quel parti elles devoient prendre. On s'aſſembla on délibéra, & l'on ne décida rien ; le déſeſpoir fermoit la bouche à ceux qui l'ouvroient pour parler. Les magiſtrats des villes, voyant qu'ils ne recevoient point de réponſe de l'armée, prirent la réſolution de pourvoir eux-mêmes à leur ſureté. Le corps des Bourgeois de Novogrod s'étant aſſemblé à ce deſſein, un marchand de cette ville, nommé Coſme Minin, s'écria : » Nous n'avons pas » beſoin d'une longue délibération pour » ſavoir ce qu'il faut faire pour remé- » dier aux maux qui nous accablent, » & pour éviter ceux dont nous ſom- » mes encore menacés. Il faut ſacrifier

ULADISLAS. 1611.

» notre vie & nos biens ; & ſi ce n'eſt » pas aſſez, nous devons mettre nos » femmes & nos enfans en gage. Avant » tout, il faut chercher un chef capa- » ble de nous conduire ». Cette fermeté releva le courage de tous ceux qui étoient préſens ; ils goûterent le conſeil de Coſme Minin, & réſolurent de le ſuivre. On commença donc par chercher quelqu'un qui fût capable de ſe mettre à la tête des affaires ; & l'on jetta les yeux ſur le Knéés Démétrius Michel Poſarski. Il avoit donné des marques certaines de ſa fermeté & de ſon courage pendant les guerres dont la Ruſſie étoit agitée, &, y ayant reçu pluſieurs bleſſures, il s'étoit retiré à une maiſon de campagne, avec le projet d'y paſſer le reſte de ſes jours loin du tumulte & des embarras. On lui envoya un député pour lui propoſer de venir ſe mettre à la tête des habitans de Novogrod. Poſarski répondit qu'il étoit tout prêt à ſe ſacrifier pour le bien public ; mais, faiſant attention à l'inconſtance ordinaire du peuple, il ajouta qu'il vouloit qu'on lui donnât quelqu'un qui pût lui aider à ſupporter le fardeau dont on vouloit le charger,

ULADISLAS. 1611.

Chroniqne manuſcrice.

ULADISLAS. 1611.

& qu'on le choisît parmi les plus prudens & les plus courageux en même-temps des citoyens.

Sa demande parut si juste, que tout le monde consentit à la lui accorder. On ne chercha pas long-temps cet homme sage & courageux que demandoit Posarski ; on crut le trouver dans la personne de Cosme Minin, & on lui proposa cette place. Il refusa d'abord de l'accepter, & ne se laissa aller qu'aux instances réitérées du peuple. Craignant qu'on ne fût aussi prompt à le déposer, qu'on avoit été à l'élire, il exigea qu'on lui donnât un pouvoir signé de tous les états qui composoient le corps des habitans de la ville, par lequel il leveroit les impôts qu'il croiroit devoir établir, & seroit autorisé à faire enlever la femme & les enfans de ceux qui refuseroient de payer. Sitôt qu'il en fut muni, il l'envoya à Posarski, lequel, jugeant par-là des dispositions dans lesquelles le peuple de Novogrod étoit, s'y rendit.

Sitôt qu'il y fut arrivé, il fit lever les contributions qu'il crut nécessaires, envoya des députés dans les villes voisines, pour proposer aux habitans de

faire une confédération avec ceux de Novogrod, & d'accepter les mêmes conditions qui y étoient établies. Ses offres furent acceptées avec joie ; on lui envoya de l'argent, des vivres & des hommes ; les Strélits, qui avoient autrefois été en garnison à Moscou, informés de ce qui se passe à Novogrod, s'y rendent, & prêtent serment de fidélité à Posarski. Ce général forme des corps de troupes régulieres, & donne la paie à chaque soldat. Il envoya des officiers à Casan, pour proposer aux habitans d'entrer dans la ligue ; mais le Diac Nicanor Sulgin avoit pris les devants : il s'étoit fait proclamer gouverneur de la Province, se disposoit à en usurper la souveraineté, & à la démembrer de l'empire Russe. Il renvoya les députés de Posarski, sans leur donner de réponse. ULADISLAS. 1611.

Les Polonois, informés que les principales villes de Russie faisoient contr'eux des préparatifs formidables, allerent trouver le Patriarche Hermogene qui étoit toujours détenu en prison, & voulurent le forcer d'écrire aux habitans d'abandonner leur projet ; mais, toujours animé du même zèle pour la 1612.

religion Grecque, il leur répondit:
ULADISLAS. » Je donne ma bénédiction à tous ceux
1612. » qui prennent les armes pour chaſſer
» de Moſcou ceux qui ſuivent le rite
» latin, & je vous donne ma malédic-
» tion à vous qui êtes des prophanes ».
Les Polonois, indignés de ſa réponſe, le condamnerent à mourir de faim, & mirent des ſentinelles à ſa porte, pour empêcher qu'on ne lui portât à manger.

Les trois généraux apprirent avec autant d'étonnement que de colère, la conduite que tenoit Poſarski. Zarutskoi, pour l'arrêter dans ſes progrès, envoya un corps de Coſaques à Jeroſlave, avec ordre d'en fermer l'entrée à Poſarski: mais ce dernier le devança: il étoit déjà maître de la ville, lorſque les Coſaques arriverent; il en prit une grande partie qu'il fit mettre en priſon. Pluſieurs autres villes, inſtruites de ſa marche, lui envoyerent des troupes & de l'argent; un corps de Tatars alla le joindre, & lui promit de combattre ſous ſes ordres.

Il ſe rendit à Reſan, où il apprit ce que les habitans de Pleſcou avoient fait en faveur du nouvel impoſteur,

fit avertir le gouverneur de cette ville qu'il étoit disposé à y aller mettre le siége, si les habitans persistoient dans leur opiniâtreté à l'égard du faux Démétrius. Ce gouverneur, qui ne s'étoit soumis au dernier que par contrainte, le fit arrêter avec tous ses complices, & les envoya au camp qui étoit devant Moscou. L'imposteur fut étranglé. Les habitans de Pleskou écrivirent à Posarski, pour lui faire excuse de ce qu'ils avoient eu l'imprudence de prêter hommage à l'imposteur, & lui promirent de ne jamais rien faire qui fût contraire aux intérêts de l'Empire. Posarski alla à Costrum où il trouva des vivres & de l'argent : ceux de Susdal entrerent aussi dans la confédération.

ULADISLAS. 1611

Le huitieme imposteur est étranglé.

Pendant que ce brave Russe faisoit tous les préparatifs qu'il croyoit nécessaires pour délivrer sa patrie, ces Triumvirs, dont nous avons parlé, & qui étoient devant Moscou, continuerent de vivre en mésintelligence : ils cherchoient à se faire périr les uns les autres. Zarutskoi, impatient de la fierté de Léopunou, ordonna à ses Cosaques de le tuer sitôt qu'ils en trouveroient l'occasion. Elle ne tarda pas à se

ULADISLAS. 1612.

préſenter. Ayant vu ce général un matin ſortir de ſa tente avec peu de monde, pour examiner de quel côté on pourroit donner un aſſaut à la ville, ils envoyerent après lui quatre des plus déterminés d'entr'eux : ces ſcélérats le maſſacrerent avec tous ceux qui étoient à ſa ſuite, & retournerent comme en triomphe à leur quartier. La mort de Léopunou laiſſa le commandement de l'armée entre les mains des deux ſcélérats, Zarutskoi & Trubetskoi, toujours tout prêts à ſacrifier les intérêts de la patrie aux leurs mêmes.

Poſarski, craignant que les Suédois ne tentaſſent de nouvelles conquêtes dans la Ruſſie, & ne fiſſent échouer le projet qu'il avoit de délivrer Moſcou, uſa d'un ſtatagême, & les engagea à reſter tranquilles. Il manda à leur général que les Ruſſes étoient toujours prêts à reconnoître pour leur ſouverain le prince Philippe de Suède, s'il vouloit venir à Moſcou ſe faire rebaptiſer, & recevoir la couronne des mains du Patriarche. Le général Suédois ſe trouva par là forcé de reſter tranquille : il craignoit d'un côté de déplaire à Guſtave-Adolphe qui étoit alors monté ſur

le trône de Suède, en commettant des actes d'hoſtilité contre une nation qui étoit diſpoſée à reconnoître ſon frere pour ſouverain. D'un autre, il ſe félicitoit de voir que les Ruſſes ſe chargeoient eux-mêmes du ſoin de chaſſer les Polonois de la Ruſſie, & qu'ils encouroient ſeuls tous les riſques de la guerre ; mais cette ſécurité rempliſſoit les intentions de Poſarski : ce Ruſſe ſe propoſoit de l'attaquer, ſitôt qu'il auroit battu les Polonois. ULADISLAS 1612.

Poſarski avançoit à grands pas du côté de Moſcou, ramaſſoit tous les détachemens Ruſſes qu'il trouvoit, & augmentoit ſes muitions de bouche & de guerre. Zarutskoi, jaloux de voir que tous les Ruſſes obéiſſoient à Poſarski comme à leur ſouverain, & le regardoient comme le libérateur de la patrie, forma l'horrible projet de lui faire ſubir le même ſort qu'avoit éprouvé Léopunou. Il trouva encore parmi les Coſaques des ſcélérats tout diſpoſés à commettre ce crime. Ils ſe rendirent à Jeroſlave où Poſarski s'étoit arrêté pour ſe repoſer, gagnerent un certain Simon, domeſtique de Poſarski, lequel promit de les mettre à

portée d'exécuter leur projet. Instruit
ULADISLAS. que le général devoit aller visiter des
1612. canons qu'on destinoit pour Moscou, il les en avertit. Ils allerent se poster dans un endroit obscur & étroit, par lequel Posarski devoit passer. Il heurta contre l'un d'eux, & demanda avec précipitation qui c'étoit: les officiers qui marchoient à sa suite accoururent, saisirent les deux Cosaques : Posarski, croyant que le hasard seul les avoit conduits dans ce lieu, défendit qu'on les maltraitât. Les officiers, voyant qu'ils avoient un air embarrassé, se douterent qu'ils méditoient quelque mauvais projet, les firent mettre à la question, où ils avouerent que Zarutskoi les avoit envoyés pour assassiner Posarski. On les condamna à être pendus; mais le généreux Posarski leur fit grace, & les renvoya à leur général. Tous les siécles, toutes les nations fournissent des hommes, dont le nom mérite de passer à la postérité.

Les Polonois, qui étoient renfermés dans Moscou, furent consternés lorsqu'ils apprirent que Posarski approchoit à la tête d'une armée encore plus formidable que celle de Léopunou;

d'ailleurs les vivres commençoient à leur manquer. Soulcouski, craignant que les ſoldats ne le forçaſſent à la fin de ſe rendre, & ne le livaſſent aux Ruſſes, fit avertir Sigiſmond de la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit, & lui demander un prompt ſecours. Le Roi envoya ordre à Chodkienius, lieutenant général de l'armée de Lithuanie, de marcher promptement au ſecours de ceux qui étoient dans Moſcou. La nouvelle de la marche du général Polonois étant arrivée dans le camp de Zarutskoi & de Trubetskoi, ils en firent avertir Poſarski, & le prierent de venir promptement à leur ſecours. Poſarski avoit reçu les plus grands outrages de ces deux officiers : un d'eux avoit même été juſqu'à vouloir attenter à ſa vie ; un autre que lui auroit pu les abandonner à la fureur des Polonois ; mais ſon zèle pour la patrie fit taire le reſſentiment ; il fit avancer l'avant-garde de ſon armée, mais il défendit à ceux qui la commandoient, d'entrer dans le camp de Zarutskoi & de Trubetskoi : il leur ordonna de camper ſéparément à la porte de Petrovic. Peu après, il fit défiler un

ULADISLAS. 1612.

Ibid.

autre corps de troupes, avec ordre de
ULADISLAS. ſuivre la même conduite qu'il avoit
1612. preſcrite à celles qui les précédoient : il partit bientôt avec le reſte de l'armée.

A ſon arrivée une multitude incroyable de ſoldats qui étoient ſous le commandement de Zarutskoi & de Trubetskoi, allerent le trouver, & le prierent de les recevoir dans ſon armée. Ils lui dirent que la faim les accabloit, & que le froid leur rendoit la vie inſupportable. Ces malheureux avoient effectivement l'air accablé ; leurs habits n'étoient que des lambeaux ; Poſarski étoit né tendre, il ne put retenir ſes larmes, en voyant des ſoldats dans une ſituation ſi touchante : il leur fit donner à manger, & ordonna qu'on leur délivrât des habits. Lorſque Zarutskoi fut informé de ce qui venoit de ſe paſſer, il entra dans une ſi grande fureur, qu'il décampa avec la moitié de l'armée que Trubetskoi & lui commandoient : il alla à Colomna, prit avec lui Marine & ſon fils, qui y étoient reſtés depuis la mort de Nogoy, & les conduiſit à Michailou.

Pendant que Poſarski eſt occupé à

rétablir la discipline parmi les troupes de Russie, pendant qu'il fait ses préparatifs pour former une attaque, Chodkienius hâte sa marche, & arrive au secours des Polonois qui sont enfermés dans Moscou. Le bon ordre qu'il avoit établi dans son armée effraye les Russes : ils sont saisis d'une terreur pannique, & se préparent à prendre la fuite ; mais Posarski vient à bout, par ses remontrances de les arrêter. Trubetskoi lui fit proposer de réunir ses troupes ; mais le premier répondit qu'il ne souffriroit jamais que ses soldats, qu'il avoit eu soin de discipliner, fussent mêlés avec les Cosaques qui vivoient dans la plus grande licence. Ce mépris de la part de Posarski, pensa ruiner totalement les affaires des Russes. Trubetskoi en conçut une haine implacable pour Posarski. ULADISLAS. 1612.

Lorsque le général Polonois crut que son armée étoit assez reposée des fatigues de la marche pour se livrer à celles de la guerre, il la fit mettre en mouvement & approcha de la ville : Posarski marcha à sa rencontre ; Trubetskoi, qui avoit juré la perte du dernier, lui en-

ULADISLAS. 1612.

voya demander un détachement pour renforcer ſon armée, afin qu'il fût en état d'attaquer l'ennemi par un côté : mais ſon intention réelle étoit de l'affoiblir, au point de ne pouvoir réſiſter aux Polonois. Poſarski avoit l'ame trop élevée pour deſcendre aux minuties de la défiance ; il lui envoya un détachement de cinq cens cavaliers. Le combat continue avec opiniâtreté entre les Ruſſes & les Polonois : le traître Trubetskoi le regarde avec tranquillité, & ne fournit aucun ſecours à Poſarski ; à cette trahiſon, il y joint la baſſeſſe de ſouffrir que ſes Coſaques inſultent les Ruſſes par des railleries les plus piquantes. Poſarski, s'appercevant que le terrein n'étoit pas commode pour la cavalerie, lui fit mettre pied à terre, l'excita par ſon exemple au point que les Polonois furent obligés de reculer. Les cinq cens hommes qu'il avoit envoyés à Trubetskoi, indignés de voir que celui-ci ne faiſoit aucun mouvement pour ſeconder les Ruſſes, ſortent de ſon camp, & vont au ſecours de leur général : pluſieurs ſoldats qui étoient dans le camp du traître les imitent. Les Ruſſes, excités par ce renfort, prirent un nou-

veau courage, enfoncerent les Polonois, & les forcerent de prendre la fuite. ULADISLAS. 1612.

Le général Polonois, ayant rallié ſes troupes, reparut le lendemain en ordre de bataille, & fit tous ſes efforts pour jetter des vivres dans la ville. Poſarski marcha à ſa rencontre : Truberskoi eut ce jour-là honte de ne pas participer à la gloire de délivrer ſa patrie : il ſortit de ſon camp, prit les Polonois en flanc, & les culbuta. La victoire ſe déclaroit pour les Ruſſes; les Polonois auroient été taillés en piéces, ſi les Coſaques avoient tenu ferme ; mais ils lâcherent priſe, & rentrerent dans leur camp. Les Polonois profiterent de leur retraite pour ſe rallier, & reprirent de l'avantage ſur les Ruſſes. Le combat dura tout le jour, ſans que la victoire ſe décidât. Pendant la nuit l'abbé du couvent de la Sainte-Trinité ſe rendit au camp des Coſaques, leur promit une ſomme conſidérable qui étoit dans le couvent, s'ils vouloient ſe joindre à Poſarski, & combattre avec tout le courage qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils le lui promirent, & tinrent parole.

ULADISLAS. 1612.

Le lendemain Poſarski rangea ſon armée en bataille, attaqua les Polonois; les Coſaques le ſecondant avec courage, il remporta une victoire complette. Après la bataille, Coſme Minin ſe mit à la tête d'un détachement de Ruſſes, alla à la pourſuite des vaincus, & fit un grand nombre de priſonniers. Les Polonois perdirent tant de monde dans ces différens combats, qu'ils n'oſerent plus en riſquer de nouveaux: d'ailleurs les ſoldats, voyant qu'on ne leur fourniſſoit pas la paie qu'on leur avoit promiſe, ſe mutinerent, demanderent à retourner dans leur pays, & le général fut obligé de les y conduire.

Chronique manuſcrite.

Poſarski, ſatisfait du ſecours que Trubetskoi lui avoit fourni, ſe raccommoda avec lui; mais il refuſa toujours d'entrer dans ſon camp, parce qu'il ne vouloit pas s'expoſer aux tarhiſons des Coſaques. Ils convinrent cependant d'agir de concert, & de ſe communiquer réciproquement leurs projets. Le premier ſoin de ces deux généraux fut d'empêcher que les aſſiégés ne fiſſent entrer dans la ville aucuns vivres: pour cet effet, ils firent faire autour un foſſé large & profond. Les paſſages fu-

rent tellement bouchés, que les aſſiégés ne pouvoient tirer des vivres du dehors: bientôt la famine augmenta chez eux, au point qu'ils étoient obligés de manger des chiens, des rats, des ſouris, même des hommes. Ils s'égorgeoient les uns les autres pour ſe dévorer. Les officiers firent demander aux généraux la permiſſion de faire conduire hors de la ville, dans un lieu de ſureté, leurs femmes & leurs enfans, & de leur donner des gardes pour les mettre à l'abri de toute inſulte. Poſarski le leur permit, & alla lui-même au-devant des femmes & des enfans, & les fit eſcorter par ſes propres gardes. On eut beaucoup de peine à les mettre à couvert des inſultes des Coſaques. ULADISLAS. 1612.

Les Palatins, informés de ce qui ſe paſſoit à Moſcou, blâmerent la conduite de Sigiſmond, lui reprocherent de s'être opiniâtré au ſiége de Smolensko, lorſqu'il auroit dû conduire ſon fils à Moſcou, & le faire couronner. Sigiſmond ſe reprochoit à lui-même ſa faute : pour la réparer, il raſſembla ſes troupes & ſe rendit à Vilna, capitale de la Lithuanie, où il s'arrêta, & fit tous les préparatifs qu'il crut né-

ULADISLAS. 1612.

ceſſaires pour ſubjuguer la Ruſſie, & faire proclamer ſon fils Czar.

Le temps perdu ne ſe répare jamais : les peines & les ſoins que Sigiſmond prenoit à Vilna, étoient inutiles, les Ruſſes s'irritoient de plus en plus contre les Polonois ; ils preſſoient le ſiége de Moſcou avec autant de vigueur, que les aſſiégés, craignant qu'ils ne priſſent la ville d'aſſaut, & n'exerçaſſent contr'eux les injuſtes & cruelles loix du plus fort, demanderent à capituler. De toutes les conditions qu'ils propoſerent, on ne leur accorda que celle de ne point attenter à leur vie. Les Boïares & les autres Ruſſes, qui étoient reſtés dans Moſcou, & qui avoient embraſſé le parti d'Uladiſlas, prierent Poſarski de les recevoir dans ſon camp, & de les mettre à couvert des outrages auxquels ils ſentoient qu'ils alloient être expoſés de la part de Trubetskoi & des Coſaques. Ce Knéès étoit généreux & compatiſſant : il avoit déjà pourvu à leur demande, & avoit donné ordre aux officiers de ſon armée de les recevoir & de les conduire dans un lieu de ſureté. Sitôt qu'ils furent informés des intentions du général, ils ſortirent de la

ville. Lorſque les Coſaques les apperçurent, ils firent un mouvement pour s'élancer ſur eux ; mais Poſarski leur envoya dire qu'il les feroit charger par ſes troupes, s'ils ne reſtoient pas dans leur camp. Cette menace les intimida au point qu'ils reſterent tranquilles. Les Polonois, qui ne connoiſſoient pas le caractère de Trubetskoi, ſe rendirent dans ſon camp, & il fut aſſez cruel pour les laiſſer maſſacrer par les Coſaques. Ceux qui purent échapper aux coups de ces barbares, ſe retirerent dans le camp de Poſarski où ils reçurent tous les ſoulagemens qu'ils pouvoient eſpérer. Les Polonois & les habitans de Moſcou avoient eſſuyé une misère ſi extrême, qu'ils n'avoient pour proviſions que des cadavres ſalés. On en trouva pluſieurs qui étoient coupés par morceaux & arrangés dans le ſel comme des morceaux de porc. A cet horrible récit, Poſarski verſa des larmes, & ordonna qu'on enterrât ces cadavres. Chronique manuſcrite.

ULADISLAS, 1612.

Sitôt que les Coſaques furent entrés dans la ville, ils commencerent à piller les maiſons & à maſſacrer ceux qu'ils trouvoient dedans : Poſarski leur

parla avec tant de fermeté, qu'il les intimida, & fit ceſſer le pillage.

ULADISLAS. 1612.

Sigiſmond, ayant fait tous les préparatifs qu'il croyoit néceſſaires pour conquérir la Ruſſie, ſe mit en route. Perſuadé que les Polonois ſe défendoient encore dans Moſcou, il leur envoya un courier pour les avertir de ſa marche. Ce courier fut arrêté, conduit à Poſarski, auquel il avoua que Sigiſmond venoit au ſecours de Moſcou avec une armée formidable. Cette nouvelle effraya le général Ruſſe, parce que ſes troupes étoient preſque toutes diſperſées, les ſoldats qui la compoſoient ayant voulu retourner chez eux pour ſe repoſer des fatigues qu'ils avoient eſſuyées au ſiége de Moſcou. Ses craintes redoublerent encore, lorſqu'on lui apprit que Nicanor perſiſtoit toujours dans ſa rébellion. Il fit demander du ſécours aux différens gouverneurs des provinces, & les avertit de faire fermer les villes.

Pendant ce temps, Sigiſmond avance du côté de Moſcou: il attaque Voloc qu'il rencontre ſur ſon paſſage; mais le gouverneur ſe défend avec tant de courage, qu'il le force de lâcher

prise. Il fait prendre les devants à un détachement commandé par le fils de Soulcouski, auquel il ordonna de faire ses efforts pour engager les habitans de Moscou à reconnoître Czar son fils Uladislas. L'arrivée de Soulcouski jette la consternation dans Moscou: Posarski rassemble quelques soldats à la hâte, s'oppose à son entrée ; mais il est battu, se retire dans la ville, & en fait fermer les portes. Dans ce combat, Soulcouski fit prisonnier un certain Jean, originaire de Plescou, lequel passoit pour un philosophe. Le Polonois lui demanda en quel état se trouvoit la ville, & si les habitans étoient dans l'intention de recevoir Uladislas, & de lui prêter serment de fidélité. Le philosophe lui répondit qu'il y avoit plus de cent mille hommes dans la ville, tout prêts à prendre les armes ; qu'il y avoit des munitions de toute espèce, & que les Russes périroient plutôt tous que de souffrir qu'on proclamât Uladislas. Soulcouski, croyant que le philosophe lui disoit la vérité, alla promptement joindre Sigismond, lui présenta Jean qui tint au Roi le même langage qu'il avoit tenu à Soulcouski.

ULADISLAS. 1612.

ULADISLAS. 1612.

Toutes les villes fermerent leurs portes aux Polonois ; &, pour les affamer, enleverent toutes les proviſions qui étoient à la campagne. A ces inconvéniens ſe joignit la rigueur de l'hiver. Les ſoldats, forcés de camper, manquerent de vivres & de fourages, tournerent toute leur fureur contre Voloc qu'ils attaquerent une ſeconde fois : mais la fortune s'étoit déclarée contre eux, ils furent repouſſés avec une perte conſidérable. Sigiſmond, craignant que ſes ſoldats, qui ne pouvoient plus réſiſter au froid & à la misère, ne ſe mutinaſſent & ne l'abandonnaſſent au milieu du pays ennemi, prit le parti de repaſſer en Pologne. Ce Roi, par ſon imprudence, perdit la couronne du plus grand Empire du monde, après avoir dépenſé des ſommes conſidérables, & fait périr un nombre incroyable d'hommes.

Sigiſmond évacue la Ruſſie.

Les maux que les Ruſſes avoient endurés, devoient les avertir de ce qu'ils avoient à craindre & de ce qu'ils devoient faire ; mais rien ne peut changer les cœurs corrompus. Le traître Zarutskoi ſentit qu'il alloit perdre toute ſon autorité, ſi les choſes rentroient dans

dans l'ordre. Il alla trouver cette Marine, veuve des deux impoſteurs qui s'étoient préſentés ſous le nom de Démétrius, lui promit de placer la couronne ſur la tête de ſon fils, ſi elle vouloit le reconnoître pour général de ſes troupes. Marine étoit trop ambitieuſe pour ne pas accepter les offres de Zarutskoi : elle lui promit de ſuivre ſes conſeils dans toutes ſes actions, & de lui donner des récompenſes proportionnées à ſes ſervices. Il alla avec elle & ſon fils faire le ſiége de Pereſlave : mais le Knéès Buturlin, qui en étoit gouverneur, ſe défendit avec tant de vigueur, qu'il le força de ſe retirer : il paſſa dans l'Ukranie, prit pluſieurs villes, en ravagea quelques-unes qui ne voulurent pas prêter ſerment de fidélité à Marine & à ſon fils.

ULADISLAS. 1612. Chronique manuſcrite.

Poſarski, toujours occupé du bonheur de ſa patrie, fit aſſembler les Boïares, & leur dit qu'il falloit profiter du moment de tranquillité dont on jouiſſoit pour élire un Czar ; que le plus court délai pourroit cauſer la perte de la liberté publique ; que les Polonois ne manqueroient pas de revenir avec des forces conſidérables faire valoir les

droits que le Prince Uladiſlas avoit au trône de Ruſſie; qu'on devoit craindre, d'un autre côté, que les Suédois, qui étoient à Novogrod, ne s'ennuyaſſent de l'inaction dans laquelle ils reſtoient depuis ſi long-temps, & qu'ils ne cherchaſſent auſſi à faire valoir leurs droits. „ De quelle douleur ajouta-t-il, ne ſe„ ront pas pénétrés ceux qui aiment leur „ patrie, en la voyant expoſée à la fureur „ de ſes ennemis? Les maux paſſés ne „ doivent-ils pas vous faire craindre les „ maux à venir? Y a-t-il en Ruſſie une „ famille qui n'ait vu aſſaſſiner quel„ qu'un de ſes membres? Combien de „ femmes pleurent aujourd'hui leurs „ maris égorgés par les Polonois! com„ bien de filles deshonorées! Le ſeul „ moyen d'arrêter nos maux, eſt d'é„ lire promptement un Czar. Il fera „ rentrer tout le monde dans le devoir, „ & rétablira le calme dont nous ſom„ mes privés depuis ſi long-temps ».

ULADISLAS. 1612.

A peine eut-il achevé, qu'on vint annoncer un courier de la part de Philaret que Sigiſmond avoit fait conduire à Marienbourg, où on le tenoit dans une étroite priſon: ce prélat, inſtruit que les Polonois avoient évacué la

Ruſſie, écrivit à ſon beau-frere Scheremetou, & s'étoit ſervi d'un homme de confiance pour lui faire parvenir ſa lettre. Ce fut ce courier qui ſe préſenta au Sénat, après la harangue de Poſarski. Scheremetou lut la lettre de Philaret Romanou aux Sénateurs. Voici le précis de ce qu'elle contenoit. » Vous devez, comme un des principaux chefs » de l'Etat, faire tous vos efforts pour » ſa conſervation, & inſpirer ces ſentimens aux autres Sénateurs ». Il démontra enſuite que les Boïares, qui s'étoient réunis pour dépoſer Baſile Suiski, avoient eu raiſon, parce qu'il violoit les conditions ſous leſquelles il avoit été élu, & parce qu'il étoit injuſte & cruel : il ajoutoit en même temps qu'ils avoient eu tort de faire proclamer Uladiſlas ſans le conſentement de toute la nation, parce que ce Prince prétendoit régner auſſi deſpotiquement que les anciens Souverains de Ruſſie, dont on ne voyoit point d'exemple dans d'autres pays. Il proteſtoit qu'il aimoit mieux mourir dans la priſon, que de recouvrer ſa liberté, pour être le témoin de l'eſclavage & de la perte de ſa patrie.

ULADISLAS. 1612.

ULADISLAS. 1612.

Il conjure Scheremetou de faire tous ſes efforts pour conſerver l'union dans le Sénat, & pour l'engager à proclamer un Sénateur. Il lui marque enfin les conditions qu'on doit ſtipuler à celui qu'on élira. Elles étoient fondées ſur les loix de la répuplique de Pologne.

Cette lettre fit ſur l'eſprit des Sénateurs tout l'effet que Philaret Romanou pouvoit en attendre; ils réſolurent de penſer à une nouvelle élection, & d'inviter tous les ordres de l'Etat à ſe rendre à Moſcou, pour accomplir ce grand projet. Les plus ſenſés d'entre les Sénateure repréſenterent qu'il falloit éviter tout ce qui pourroit occaſionner de nouveaux troubles; qu'en éliſant un prince étranger, on expoſeroit la liberté de la nation; que ſi on étoit décidé à prendre un ſouverain dans le corps du Sénat, il ne falloit pas élire un homme dont la famille fût puiſſante, ou qui eût eu trop de part aux affaires paſſées, parce qu'on ne devoit pas prendre pour monarque un homme qui auroit beaucoup d'ennemis à punir, ou beaucoup d'amis à venger.

Ils déciderent qu'il falloit, avant toutes choſes, que celui qu'on éliroit ſe

soumît aux conditions qui lui seroient prescrites par l'assemblée, & qu'on ne le couronneroit qu'après qu'il auroit promis solemnellement de s'y conformer. ULADISLAS. 1612.

La résolution étant prise, & les conventions étant faites, le Sénat envoya des couriers dans toutes les principales villes de Russie, pour inviter les métropolites, les archevêques, tous les nobles & les principaux bourgeois de venir à Moscou, afin de travailler à l'Election d'un nouveau Czar. Chronique manuscrite.

Ponthus, général Suédois étoit resté tranquille à Novogrod pendant que les Russes travailloient à chasser les Polonois de la Russie, se flattant qu'Uladislas ne seroit pas plutôt chassé du trône, qu'on proclameroit Philippe. Dans cette idée, il envoya un de ses officiers à Moscou, pour avertir le Sénat que Philippe étoit en chemin pour venir prendre possession de la couronne de Russie. Les Boïares répondirent à l'officier Suédois qu'ils n'avoient jamais eu l'intention de proclamer Czar un Prince étranger, & qu'en lui promettant de faire cet honneur à Philippe de Suède, ils avoient seulement eu le projet de l'engager à les laisser com-

battre les Polonois, & les chaſſer de la Ruſſie. Ils finirent par dire à l'officier Suédois : » Nous ſommes à préſent tout diſpoſés à vous attaquer, & à vous forcer de repaſſer en Suède. » Voilà toute la réponſe que nous ferons à votre général ».

ULADISLAS. 1612.

Les Sénateurs & les Prélats, ſentant combien il étoit néceſſaire de hâter l'élection du Czar, & de ne pas laiſſer le trône ſi longtemps vacant, envoyerent de nouveaux couriers dans les principales villes de l'Empire, pour les engager à envoyer promptement des députés qui aſſiſtaſſent à l'élection d'un ſouverain. Sitôt que ces députés furent arrivés, on s'aſſembla au Palais, où chacun donna ſa voix. La plus grande partie ſe réunit en faveur des généraux, du nombre deſquels étoient Gallitzin, Worotinski, Suiski, Poſarski, &c. Les ſervices que ce dernier venoit de rendre à l'Etat, lui donnoient un droit inconteſtable au trône, & ce droit étoit encore appuyé par les vœux de la nation; mais les Sénateurs avertirent qu'il étoit du nombre de ceux qui devoient être exclus, parce qu'ayant eu part aux affaires dans les temps de

troubles, il étoit impoſſible qu'il n'eût pas des ennemis à punir & des créatures à récompenſer. Ils ajouterent que les trois premiers ſe trouvoient dans le même cas ; qu'on pouvoit, à la vérité, convenir que ces quatre ſeigneurs avoient un mérite diſtingué, qu'ils étoient d'une illuſtre naiſſance ; mais qu'il falloit ſacrifier leurs droits aux intérêts de l'Etat. Pluſieurs de l'aſſemblée inſiſterent pour le prince Gallitzin : on leur répondit que cette maiſon étoit une des plus puiſſantes & des plus nombreuſes du pays. Worotinski étoit fort âgé ; il y avoit apparence qu'il ne vivroit pas longtemps ; il n'y avoit perſonne dans ſa maiſon qui fût en état de lui ſuccéder, & l'on voyoit qu'à ſa mort, l'on ſeroit dans le même embarras dans lequel on ſe trouvoit. Suiski étoit parent de celui qui avoit été détrôné quelques années auparavant, & l'on ne doutoit pas qu'il ne tirât tôt ou tard vengeance de l'affront qui avoit été fait à ſa maiſon. Enfin on conclud par prier l'aſſemblée de faire tomber le choix ſur une autre perſonne. ULADISLAS, 1612.

Quelqu'un ayant dit qu'il falloit ſuivre les conſeils de Théodore Philaret

Romanou, archevêque de Roſtou, on ſe ſouvint qu'il avoit un fils, lequel n'étoit alors âgé que de quinze ans, & qui vivoit auprès de ſa mere dans le couvent de Caſtroma. Il ne ſe trouvoit dans aucun des cas qui donnoient l'excluſion aux autres ſeigneurs. Sa naiſſance étoit illuſtre: ſon pere deſcendoit des Rurics (*a*) du côté paternel & du côté maternel. La mere de ce jeune ſeigneur étoit de l'ancienne maiſon des Scheremetou. Sa trop grande jeuneſſe l'empêchoit d'avoir des ennemis; il ne reſtoit de ſa famille que trois hommes, les autres ayant été immolés aux ſoupçons du tiran Boris Godunou. Son pere étoit prêtre, & par conſéquent porté par ſon état à la paix & à la douceur, comme ſa lettre l'annonçoit Tout le monde, d'une voix unanime, cria : *Michel Théodorowitz Romanou, Czar.*

VLADISLAS. 1612.

1613. Les ſénateurs crurent cependant que la prudence demandoit que l'on connût le caractere & les ſentimens de ce jeune ſeigneur, avant de lui confier le

(a) *Tandem cunctorum animi erga affinem Tzaris Theodori Iwanowits Michaelem Theodoridem, è nobiliſſima & Bojareia Ruricwiorum proſapia oriundum flectuntur.* Chronique manuſcrite.

gouvernement d'un état qui avoit reçu des ſecouſſes auſſi violentes que la Ruſſie venoit d'en recevoir. Ils députerent deux gentilshommes à ſa mere, pour la prier d'envoyer ſon fils à Moſcou, afin qu'on jugeât s'il étoit digne de remplir la place qu'on ſe propoſoit de lui donner. Cette Princeſſe, qui étoit alors religieuſe, n'écouta que ſa tendreſſe maternelle, & fit taire l'ambition. Les larmes & les gémiſſemens l'empêcherent pendant quelque temps de répondre aux députés du Sénat. Enfin elle s'écria que ſes malheurs étoient au comble, qu'on avoit maſſacré ſix Czars (*a*), & qu'on venoit lui arracher pour ſeptieme victime ſon fils unique, dont elle préféroit la conſervation à tous les biens de la terre. ULADISLAS. 1613.

Elle écrivit une lettre à ſon frere Scheremetou, pour le prier de faire en ſorte qu'on épargnât ſon fils : elle lui repréſenta que ſa trop grande jeuneſſe le rendroit incapable de remplir une ſi éminente dignité ; qu'il n'avoit point de parens aſſez éclairés pour le guider, & que, par un ſemblable

(*a*) Boris Godunou, ſon fils Théodore II, Griſcza, Bazi le Suiski, Pierre & Nogoy.

choix, on exposoit l'Etat à une ruine
ULADISLAS. totale. Cette lettre causa des discussions,
1613. fort vives dans l'assemblée. Les uns trouverent mauvais qu'une religieuse osât s'opposer aux volontés du Sénat. D'autres louerent sa tendresse pour son fils, & s'opiniâtrerent davantage à le reconnoître pour souverain.

Scheremetou, plus habile que sa sœur, feignit de ne vouloir pas se mêler de cette affaire, & approuva les raisons que cette mere alléguoit pour ne pas consentir à l'élection de son fils; mais il travailloit en secret pour la faire réussir; il gagna le (a) métropolite de Moscou qui lui promit d'employer tout son crédit en faveur du jeune Romanou.

Le prélat, espérant tirer du monarque qu'il auroit placé sur le trône des récompenses proportionnées à ses ser-
Ibid. vices, eut recours au miracle. Il parut un matin dans le Sénat, y débita, d'un ton pathétique, qu'il avoit eu la nuit une révélation qui lui avoit appris que le Sénat devoit élire, pour le salut de l'Etat, le jeune Romanou; que son

(a) Les troubles occasionnés par les guerres avoient empêché qu'on élût un Patriarche après la mort d'Hermogene.

regne ſeroit heureux, & qu'il attireroit la bénédiction de Dieu ſur les Ruſſes. Une pareille révélation, annoncée par un homme de cette importance, acheva de décider les Ruſſes en faveur de Michel Romanou. On pria Scheremetou d'écrire à ſa ſœur, pour l'engager à envoyer ſon fils à Moſcou. Cet homme adroit ſe méfioit de la trop grande jeuneſſe de ſon neveu : il craignoit que ſa préſence ne fît changer les bonnes diſpoſitions du ſénat, & qu'il ne donnât quelque marque d'incapacité dans les queſtions qu'on lui feroit. Il répondit avec une humilité affectée, qu'il ne devoit pas s'oppoſer aux decrets de Dieu ni aux ordres du ſénat ; mais qu'il croyoit qu'on devoit avoir des égards pour une mere tendre, & ne pas la priver d'un fils unique qui faiſoit ſa ſeule conſolation ; qu'il prioit qu'on lui permît de ne point ſe mêler de cette affaire, afin qu'on ne fût pas dans le cas de lui reprocher d'avoir ſacrifié le bien de l'Etat à l'élévation de ſa famille, ſi la trop grande jeuneſſe ſon neveu occaſionnoit quelques malheurs dans l'empire. ULADISLAS. 1613.

Ce diſcours, accompagné de lar-

ULADISLAS. 1613.

mes, fit ſur le ſénat l'effet que Scheremetou attendoit: ceux d'entre les ſénateurs qui s'étoient oppoſés à la proclamation de Michel Romanou, furent les plus empreſſés à demander qu'on le nommât ſouverain. Tout le monde étant d'accord, on ſe tranſporta à l'égliſe : le peuple, informé de ce qui ſe paſſoit, s'y rendit avec des acclamations de joie. Le Métropolite de Moſcou, ceux des autres villes, les archevêques, les évêques, les prêtres, les ſénateurs, les officiers, les ſoldats, enfin tous les ordres de l'Etat proclamerent d'une voix unanime Michel Romanou, fils de Théodore Romanou & de Marthe Scheremetou.

Voilà l'époque de la grandeur des Ruſſes. Cet Empire, en proie aux étrangers qui le ſappent dans ſes fondemens, tourmenté par une foule d'impoſteurs qui ſe ſuccedent avec rapidité, déchiré par ſes propres habitans, enfin, après les plus terribles convulſions, va jouir d'un calme qui lui étoit inconnu ; va étendre ſa puiſſance juſqu'aux extrêmités de l'Aſie, porter les ſciences & les arts dans des climats qui ſembloient deſtinés à une éternelle barbarie.

CHAPITRE SEPTIEME.

ARTICLE PREMIER.

MICHEL ROMANOU.

MICHEL ROMANOU. 1613.

LA proclamation étant faite, on députa Théodore, archevêque de Roſtou, le Knéès Ivan Scheremetou, avec pluſieurs autres ſeigneurs & évêques à Caſtroma, pour prier Marie d'envoyer ſon fils prendre poſſeſſion du trône. En arrivant dans la ville, ils ſe rendirent à la cathédrale, prirent toutes les images qu'ils y trouverent, allerent au monaſtère où étoit le Czar avec ſa mere, & chanterent en marchant les litanies des ſaints. Lorſqu'ils furent en préſence de Michel, ils ſe proſternerent, & le prierent d'accepter la couronne qu'ils venoient lui offrir de la part de tous les ordres de l'Etat. Marie, qui étoit préſente, répondit, en verſant des larmes, que ſon fils étoit trop jeune pour ſe charger d'un ſi peſant fardeau, & les ſupplia de vouloir bien engager les ſé-

Chronique manuſcrite.

nat à faire un autre choix : mais ils lui répondirent qu'ils ne pouvoient s'opposer aux volontés de Dieu qui les avoit fait connoître au métropolite d'une maniere si frappante, qu'on ne pouvoit plus en douter.

MICHEL ROMANOU. 1613.

Ce langage calma les craintes de la mere : elle prit son fils entre ses bras, lui fit toutes les caresses que lui inspiroit sa tendresse, & lui dit qu'il falloit obéir aux ordres de Dieu, & partir pour Moscou. Elle se tourna ensuite vers les sénateurs, les pria de prendre son fils sous leur tutelle, & de lui aider à remplir cette éminente dignité, pour laquelle il sembloit n'être jamais né.

Cette nouvelle se répandit bientôt dans les autres villes de la Russie, & toutes s'empresserent de prêter serment de fidélité à Michel. Nicanor, qui étoit toujours à Astracan, voulut empêcher les habitans d'imiter ceux des autres villes ; mais ce fut envain ; ses soldats se révolterent même contre lui, & reconnurent le nouveau Czar. Voyant qu'il ne réussissoit pas à Astracan, il se rendit à Kasan, pour tâcher de mettre les habitans dans son parti. Ceux-ci, loin de l'écouter, le chargerent de chaî-

nes, & l'envoyerent à Moſcou. Michel l'exila par la ſuite en Sibérie, où il mourut de miſere.

MICHEL ROMANOU. 1613.

Michel partit peu de temps après pour ſe rendre à Moſcou : lorſqu'il fut arrivé à Jeroſlave, il manda au ſénat d'envoyer des troupes contre Zarutskoi qui continuoit à ravager la Ruſſie avec les Coſaques. On lui obéit ſur le champ. Zarutskoi, inſtruit qu'on envoyoit des troupes contre lui, ſe retira à Voroneſe : on l'y aſſiégea ; mais il ſe défendit avec tant de courage, qu'on fut obligé de lâcher priſe. Voyant que les habitans de la ville n'étoient pas trop bien intentionnés pour lui, il en fit périr pluſieurs, ſortit de la ville, paſſa le Tanaïs, & s'enfonça avec Marine dans des déſerts impénétrables.

Le nouveau Czar donna auſſi ordre de lever des troupes, & de les envoyer contre les Suédois qui étoient toujours à Novogrod. Enfin, il ſe mit en marche pour Moſcou, & y fut reçu avec les acclamations de tout le peuple en général. Le lendemain, tous les prélats, princes & gentilshommes ſe rendirent à l'égliſe cathédrale, pour aſſiſter au couronnement du Czar. Lorſ-

MICHEL ROMANOU 1613.

que tout fut préparé, Michel se mit en marche. Le Knéès Iwan Mistilauski portoit la couronne, & jettoit de l'argent au peuple qui étoit accouru en foule pour voir le cortège ; le Knéès Démétrius Trubetskoi portoit le sceptre ; Iwan Nicétas Romanou portoit la tiare. Pierre Morosou portoit la pomme ou la boule impériale ; le Knéès Michel Posarski portoit les habits impériaux qu'il avoit été chercher dans le tréfor public.

Lorsque Michel fut arrivé, il commença par prêter serment sur l'Evangile, qu'il protégeroit la religion Grecque, qu'il oublieroit tout ce qui étoit arrivé à son pere, & qu'il ne concevroit de la haine contre personne ; qu'il ne changeroit point les anciennes loix, & qu'il n'en établiroit point de nouvelles ; que les procès seroient jugés selon toutes les loix & les formes ordinaires, & qu'il n'en jugeroit aucun de sa propre volonté ; qu'il consulteroit le sénat dans toutes les affaires qui concerneroient l'Etat ; enfin qu'il cederoit ses biens de patrimoine à sa famille, ou qu'il les feroit annexer à ceux du domaine de l'Etat. Le métropolite

lui mit enſuite la couronne ſur la tête, & on le revêtit de tous les ornemens impériaux. Après la cérémonie, il retourna au palais dans le même ordre qu'il en étoit ſorti. MICHEL ROMANOU. 1613.

Ce jour-là il fit pluſieurs promotions, créa de nouveaux Boïares & de nouveaux Okolnits ou ſecrétaires d'Etat. Peu de jours après, il envoya des ſénateurs dans les différentes Cours étrangeres, pour notifier ſa proclamation. Denis Oladin fut chargé d'aller en Pologne. Sigiſmond le reçut avec des marques apparentes de conſidération ; mais il ſentit intérieurement tout le chagrin que devoit lui cauſer la perte d'une couronne telle que celle de Ruſſie.

Le nouveau Czar commença par faire des préparatifs pour recouvrer Smolensko qui étoit reſté ſous la domination des Polonois. Lorſqu'il crut que le nombre de troupes qu'il avoit aſſemblées pour cette expédition étoit aſſez conſidérable, il en confia le commandement à ſes plus habiles généraux, & les envoya aſſiéger Smolensko. Ils commencerent par attaquer Verena qu'ils trouverent ſur leur che-

MICHEL ROMANOU. 1613.

min, la prirent, passerent au fil de l'épée les Polonois qui étoient dedans, y mirent garnison Russe, allerent de là à Bielq : la garnison de cette derniere ville étoit presque toute composée d'Allemands : ils ne tinrent pas longtemps, ouvrirent les portes, à condition qu'on les laisseroit sortir avec leurs bagages. Après cette expédition, ils arriverent devant Smolensko, l'attaquerent avec toute la vigueur possible : mais les Polonois se défendirent si courageusement, que les Russes furent à la fin forcés de lâcher prise, & de changer le siége en blocus.

Pendant que les Russes & les Polonois étoient aux prises dans le territoire de Smolensko, Ponthus, général des Suédois, se disposoit à ravager la Russie, & à venger son prince de l'insulte qu'on lui avoit faite, en donnant la couronne à un autre, après la lui avoir offerte à lui-même. Michel, voulant le devancer de vîtesse, envoya des troupes pour assiéger Novogrod : ceux qui les commandoient eurent l'imprudence de se camper dans un lieu désavantageux : Ponthus, en habile général, profita de leur faute, les enferma,

pour ainſi dire, dans leur camp, les empêcha de tirer aucuns vivres, & les força de capituler : lorſque les Suédois furent maîtres du camp, ils maſſacrerent tous les Ruſſes ; à peine firent-ils grace aux officiers généraux. Cette nouvelle cauſa au Czar un chagrin qu'il ne put diſſimuler à ſes courtiſans. Quoique jeune, il ſentoit combien il étoit affligeant pour lui de voir ſon regne commencer par de ſi mauvais préſages. Les malheurs de Baſile Suiski annonçoient ceux qu'il avoit à craindre : ſa mere, à qui la tendreſſe maternelle n'avoit pas permis de s'écarter de lui, le conſoloit, & l'avertiſſoit de mettre ſa confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas, puiſqu'il l'avoit appellé au trône.

MICHEL ROMANOU. 1613.

Au chagrin que cauſoit à Michel le mauvais ſuccès de ſes armes, ſe joignoit celui de ſavoir ſon pere dans une dure captivité. Il lui envoya, pour ſoulager ſes ennuis, un archimandrite qu'il ſavoit avoir beaucoup de gaieté & de douceur dans le caractère. Lorſque l'archimandrite fut arrivé en Pologne, le Roi lui refuſa d'abord la permiſſion de voir Philaret : mais à la fin,

MICHEL ROMANOV. 1613.

gagné par les prieres des évêques, il le lui permit, & ſouffrit même qu'il reſtât auprès de lui tout le temps de ſa captivité. Peu de temps après le Czar écrivit à ſon pere, & chargea Théodore Zelebouski de porter ſa lettre. Celui-ci obtint facilement la liberté de voir le pere du monarque de Ruſſie: mais il étoit accompagné de Léon Sapieha, alors grand Chancelier de Pologne, qui prit la lettre du Czar, la lut & la remit à Philaret. Ce dernier demanda la permiſſion de faire réponſe à ſon fils: Sapieha la lui accorda, mais à condition qu'il lui écriroit comme à un ſimple particulier, & qu'il ne lui donneroit point le titre de Czar. Philaret lui répondit: » J'offenſerois » Dieu, & je mériterois qu'il me pu» nît, ſi je refuſois d'appeller Czar » une perſonne que ſa divine ſageſſe a » fait tel. Je n'écrirai point. Se tour» nant enſuite vers Zelebouski, il dit: » allez porter ma bénédiction à mon » fils. Vous voyez comment on traite » ici ſon pere: Priez Dieu pour moi». Sapieha, rendant compte au Roi de ce qui s'étoit paſſé, ne put refuſer des éloges à la fermeté de Philaret.

Ibid.

Michel sentit que plus on est élevé en dignités, plus on est exposé aux inquiétudes & aux embarras. On lui apprit que les Tatars Nogaïs ravageoient l'Ukranie, & que Zarutskoi mettoit tout à feu & à sang dans le Royaume d'Astracan. Il envoya des troupes contre ce traître, & ordonna à ceux qui les commandoient de le prendre mort ou vif. Lorsque Zarutskoi fut informé de leur marche, il se retira vers Jaïk avec Marine, veuve de l'imposteur Nogoy, & le fils de cette princesse. Les troupes Russes allerent l'y attaquer, & le prirent, après plusieurs combats assez opiniâtres. Ils le chargerent de chaînes & l'envoyerent à Moscou avec Marine & son fils. Zarutskoi fut empalé ; le fils de Nogoy fut pendu avec plusieurs de ses partisans. On condamna Marine à une prison perpétuelle, où elle mourut peu de temps après.

MICHEL ROMANOW. 1614.

Ainsi finit cette Marine qui avoit sacrifié son honneur au desir de regner. Fille d'un Prince souverain, elle s'étoit vue la femme d'un vil imposteur, & descendit, après sa mort, à l'état humiliant d'être la concubine d'un autre

MICHEL ROMANOU. 1614.

impoſteur, encore plus vil, & en eut un fils. Cette femme prouve ce que peut l'ambition ſur le cœur humain, lorſqu'elle s'en empare. Elle ne ſouffroit point qu'on lui donnât d'autre titre que celui d'Impératrice, & le prit juſqu'à ſa mort. Un de ſes parens l'ayant exhortée dans une lettre à oublier ſes grandeurs, & à implorer la clémence de Sigiſmond, elle lui répondit que Dieu la vengeroit des injures qu'elle avoit ſouffertes, & qu'on réitéroit tous les jours; que ce qu'il avoit illuminé, ne pouvoit être obſcurci; qu'on ne pouvoit diminuer la lumiere du ſoleil; que les nuages la déroboient, ſans y donner aucune atteinte. Sigiſmond lui fit dire qu'il donneroit à Nogoy les gouvernemens de Sambora & de Grodner, ſi elle vouloit l'engager à abandonner ſes prétentions au trône de Ruſſie. Elle répondit au Roi que ſon mari donneroit Cracovie à Sa Majeſté Polonoiſe, ſi elle vouloit lui donner Varſovie.

Le général, qui commandoit l'armée Ruſſe qui étoit devant Smolensko, envoya pluſieurs détachemens pour garder les paſſages; mais ces détache-

mens étoient ſi mal diſciplinés, qu'ils ſe laiſſerent ſurprendre par un parti de Polonois qui les tailla en piéces, & jetta des vivres dans Smolensko qui commençoit à en manquer. MICHEL ROMANOU. 1614.

Les troubles qui avoient agité la Ruſſie étoient trop violens, pour qu'ils s'appaiſaſſent tout d'un coup. Les Polonois & les Suédois étoient encore au milieu de l'Empire, & réſiſtoient avec opiniâtreté aux efforts que l'on faiſoit pour les chaſſer. Les Coſaques, qui ne ſuivoient pour guide que leur avidité & leur cruauté, ſe réunirent ſous la conduite d'un certain Boleou, ravagerent tous les environs de Smolensko, d'Ugléecz, de Bioloczen, de Kazin, de Cargapol & de Vologda, entrerent dans quelques-unes de ces villes, & y commirent des maſſacres dont le récit fait horreur. Ils pillent les maiſons, font périr dans les tourmens ceux qu'ils y trouvent. Ils étouffent les uns entre des planches, aſſomment les autres à coups de bâton : ils font entrer par force de la poudre à canon dans la bouche des autres, & y mettent le feu. Ces cruautés effrayent tous ceux des environs qui ſe retirent dans des villes for- Chronique manuſcrite.

MICHEL ROMANOU. 1614.

tifiées, & toutes ces régions se trouvent désertes. Le Czar ne tarda pas à en être informé; il envoie contre les Cosaques le Knéès Michel Licou. Ce général, avant de les attaquer, leur promit d'obtenir leur pardon du Czar, s'ils vouloient rentrer dans le devoir. Voyant qu'ils persistoient toujours dans leur révolte, il les attaqua sur les bords du Volga, en tua plusieurs, en prit une assez grande quantité; le reste se noya en voulant passer le Volga. Après cette expédition, il alla attaquer un autre corps de Cosaques qui ravageoient le territoire de Jeroslave, en prit une très-grande quantité qu'il fit pendre: les autres lui proposerent de mettre les armes bas, & d'aller eux-mêmes à Moscou implorer la clémence du Czar. Il le leur permit; les officiers entrerent dans la ville, se jetterent aux pieds du monarque pour implorer sa clémence. Pendant ce tems les soldats Cosaques qui étoient campés sous les murs, ravagerent & pillerent toute la campagne. Michel fit pendre les officiers, envoya des troupes contre leurs soldats. Ceux-ci se défendirent courageusement; mais ils furent enfoncés & périrent presque tous. Ceux qui échapperent

échapperent aux coups des ſoldats Ruſſes, furent conduits dans la ville, où le Czar les fit punir comme ils méritoient de l'être. MICHEL ROMANOU 1614

L'armée, qui faiſoit le blocus de Smolensko, eſt ſurpriſe par les Polonois qui en taillent une grande partie en piéces, & forcent le reſte à prendre la fuite. Celui qui les commandoit, aſſiége Bracuska, s'en empare, marche à Karezou qui ſubit le même ſort. Le Czar envoie contre lui Poſarski. Le Polonois, inſtruit de ſa marche, brûle Karezou, & tourne ſes pas du côté d'Orla. Poſarski en fut informé, y tourna auſſi les ſiens: les deux armées arriverent en même temps devant la ville: elles s'attaquerent réciproquement. Au milieu du combat, la plus grande partie de l'armée Ruſſe prit la fuite. Dans ce moment Poſarski eut beſoin de tout ſon courage & de toute ſa prudence. Il enchaîna ſes chariots, en forma comme un retranchement, & fit une réſiſtance ſi forte, que les Polonois furent obligés de lâcher priſe, quoiqu'ils fuſſent au nombre de deux mille, & que Poſarski n'eût que ſix cens hommes.

MICHEL ROMANOU. 1615.

Pendant la nuit, les Ruſſes, qui avoient pris la fuite, rejoignirent les ſix cens qui avoient tenu bon : Poſarski ſe préſenta en ordre de bataille, dès la pointe du jour. Les Polonois n'oſerent accepter le combat ; ils ſe retirerent du côté de Croma ; mais Poſarski les ſuivit en queue ; il les empêcha d'en former le ſiége. Ils marcherent vers Bolchou qu'ils trouverent déſerte, parce que les habitans & la garniſon, au bruit de leur approche, s'étoient laiſſés ſaiſir d'une terreur panique, & avoient pris la fuite : ils la ſaccagerent & la brûlerent, commirent les mêmes ravages à Permiſla qu'ils avoient auſſi trouvée déſerte. Poſarski, craignant qu'ils n'allaſſent aſſiéger Coluga, y envoya une partie de ſon armée pour renforcer la garniſon. Le général Polonois, inſtruit des précautions que prenoit Poſarski, tourna ſa marche d'un autre côté. Celui-ci, ayant affoibli ſon armée pour renforcer la garniſon de Coluga, n'oſa plus riſquer une action contre les Polonois ; il ſe contenta de les harceler.

Guſtave-Adolphe, qui étoit monté ſur le trône de Suède, & qui venoit de

faire la paix avec le Dannemark, réſolut de tourner toutes ſes forces du côté de la Ruſſie, afin d'y faire couronner ſon frere Philippe, ou au moins de réunir une partie de cet Empire à la domination Suédoiſe. Il alla mettre le ſiége devant Pleſcou. Cette place étoit défendue par Baſile Moroſou & Théodore Buturlin, qui ſe défendirent avec tant de courage, que Guſtave, après avoir donné pluſieurs aſſauts à la ville, & avoir perdu beaucoup de monde, fut obligé de lever le ſiége: il retourna en Suède.

MICHEL ROMANOW. 1615.

Pendant ce temps, Poſarski travailloit à faire rentrer les Coſaques dans le devoir, & en vint à bout à force de promeſſes. Il en incorpora un très-grand nombre dans ſon armée, & ſe trouva, par ce moyen, en état d'attaquer les Polonois. Le général des derniers ne jugea pas à propos de l'attendre; il ſe retira dans une plaine qui eſt entre Wiaſma & Moſask, s'y retrancha. Poſarski envoya une partie de ſes troupes à la pourſuite des Polonois; & ſe ſentant fatigué, il alla ſe repoſer à Coluga. Il ne fut pas plutôt parti, que ſon armée ſe diſperſa; le général Polonois,

MICHEL ROMANOU. 1615.

ne se trouvant plus d'ennemis en tête, ravagea une étendue de pays considérable : le Czar leva promptement des troupes pour aller contre lui ; mais les Suédois, par leurs marches & leurs contre-marches, surent toujours les éviter. Ils surprirent même un détachement de Russes dans un défilé, & en taillerent une partie en piéces. Le Czar apprit cette nouvelle avec beaucoup de chagrin, & fit connoître tout son mécontentement à celui qui commandoit ses troupes.

Le Roi de Pologne commençoit à se fatiguer de cette guerre. Il sentoit que toutes les tentatives qu'il feroit pour mettre la couronne de Russie sur la tête d'Uladislas seroient inutiles, & crut qu'il seroit plus prudent de conserver quelques-unes des provinces qu'il avoit conquises, que de s'exposer à les perdre toutes. Dans cette idée, il envoya Nicolas Radzvil avec plusieurs autres Palatins à Stolbova, pour traiter de la paix avec le Czar. Lorsque les intentions du Roi de Pologne furent notifiées au Czar, celui-ci y envoya de son côté des Boïares ; mais il ne leur donna pas le pouvoir de traiter de la paix, ils su-

rent seulement chargés de faire savoir au Conseil du Czar les propositions du Roi de Pologne, & de rendre les réponses que le conseil y feroit : comme il ne leur en envoyoit point de positives, les ambassadeurs se séparerent de part & d'autre, sans avoir arrêté aucun article. MICHEL ROMANOU. 1615.

Les Suédois, de leur côté, exerçoient toutes sortes de cruautés contre les habitans de Novogrod, afin de les forcer à prêter serment de fidélité au prince de Suède. Plusieurs, vaincus par les souffrances, firent ce que les Suédois demandoient; d'autres, encouragés par les prêtres, refuserent avec fermeté de se soustraire à la domination de leur légitime souverain.

Gustave-Adolphe, voyant que la guerre contre les Russes lui étoit plus onéreuse que profitable, résolut enfin de faire la paix avec cette nation. Il ordonna à Ponthus, son général, de trouver les moyens d'entamer une négociation. Celui-ci fit publier dans la ville que le Roi de Suède consentiroit à la paix, si le Czar lui faisoit des propositions convenables. Ce bruit parvint aux oreilles du métropolite, qui

MICHEL ROMANOU. 1615.

envoya un des principaux du Clergé demander au général Suédois, de la part des habitans, la permiſſion d'aller à Moſcou, pour faire connoître au Czar, les intentions du Roi de Suède: il l'obtint facilement.

Michel reçut avec accueil le député de Novogrod : il lui donna deux lettres : l'une étoit adreſſée au général Suédois, & contenoit les propoſitions qu'il avoit deſſein de faire pour la paix: il adreſſoit l'autre au métropolite, & lui marquoit que ſon intention n'étoit point de céder Novogrod aux Suédois; qu'il accordoit le pardon à tous ceux qui avoient prêté ſerment de fidélité à Guſtave, parce qu'il étoit convaincu qu'ils ne l'avoient fait que par contrainte. Le député avoit ordre de tenir la derniere lettre ſecrette : mais lorſque le métropolite l'eut montrée à pluſieurs, les Suédois en apprirent le contenu, & ils commencerent à exercer de nouvelles cruautés contre les habitans de Novogrod.

Le Czar, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit à Novogrod, envoya cependant des députés à Tichuinum, bourg ſitué à quelques vreſtes de Novogrod, &

avertit le général Suédois d'y en envoyer de son côté pour y faire les préliminaires de la paix. Les propositions du Czar n'étoient pas assez avantageuses pour que les Suédois les acceptassent; les demandes des Suédois étoient trop onéreuses, pour qu'on les leur accordât: on se sépara, sans avoir rien conclu. MICHEL ROMANOU. 1615.

Le Roi d'Angleterre, connoissant qu'il étoit intéressant pour sa nation d'entretenir le commerce avec les Russes, crut que cette occasion étoit favorable pour faire une étroite alliance avec le Czar, & pour rendre le nom Anglois agréable aux Russes. Il ne doutoit pas que ceux-ci, fatigués des guerres qu'ils soutenoient depuis long-temps, ne fussent tout disposés à la paix, si on n'exigeoit pas des conditions trop onéreuses: il savoit en même temps que Gustave-Adolphe avoit besoin de toutes ses forces pour rétablir le calme dans ses états, & pour arrêter en même-temps ses voisins qui étoient tout prêts à faire une invasion en Suède. Etant donc certain d'être écouté de part & d'autre, il envoya un ambassadeur à Moscou, pour proposer au Czar sa

médiation entre lui & le Roi de Suède. Ces offres furent agréables au Czar : il promit à l'ambaſſadeur Anglois de ſe prêter à la paix, autant que ſon honneur le lui permettroit. Les deux monarques s'envoyerent des députés réciproques, & la paix fut conclue le 13 Février 1615. Le Czar céda à la Suède Ivánogrod, Jama, Caparío & Oreska avec leurs diſtricts. Le Roi de Suède rendit Novogrod au Czar, & les Suédois évacuerent cette place ſur le champ.

MICHEL ROMANOU. 1615.

La paix faite entre les Suédois & les Ruſſes.

Les Polonois apprirent cette nouvelle avec autant de ſurpriſe que de chagrin : lorſqu'ils ſurent que les Suédois avoient évacué Novogrod, ils firent marcher un détachement pour s'en emparer ; mais les troupes que le Czar y envoyoit en garniſon, les devançerent de vîteſſe, & les forçerent de ſe retirer.

Sigiſmond, craignant que le Czar, qui n'avoit pas de guerre à ſoutenir, n'attaquât Smolensko avec toutes ſes forces, envoya une armée au ſecours des aſſiégés. Celui qui la commandoit, commença par tirer un large foſſé tout autour du camp des Ruſſes, & leur coupa toute communication avec la

campagne. Le Czar en fut inſtruit, leva promptement des troupes, & les envoya au ſecours de ceux qu'on aſſiégeoit dans le camp qui étoit devant Smolensko : mais les Lithuaniens, qui venoient joindre les Polonois, rencontrerent cette nouvelle armée, la taillerent en piéces, & preſſerent de plus en plus les Ruſſes dans leur camp. MICHEL ROMANOU. 1615.

Les officiers qui y étoient, voyant qu'ils n'avoient plus de ſecours à attendre, réſolurent de paſſer ſur le ventre des ennemis. Le jour & l'heure étant pris, on abattit à la fois toutes les tentes, les Ruſſes parurent à découvert : ils étoient tous rangés en ordre de bataille, tenoient une contenance fiere. Les Polonois en furent effrayés, & s'ébranlerent. Les Ruſſes profiterent de ce mouvement pour franchir le foſſé, s'élancerent ſur les Polonois, en taillerent une grande partie en piéces : mais les Polonois s'étant ralliés, firent face de tous côtés. Le déſeſpoir tenoit lieu de courage aux Ruſſes : ils ſe firent jour, paſſerent au travers de l'armée ennemie, garderent un ſi bel ordre pendant leur marche, qu'on n'oſa les attaquer. Le

MICHEL ROMANOU. 1616.

Czar leur ſut mauvais gré d'avoir abandonné le ſiége de Smolensko : il ſe préparoit à leur envoyer des ſecours capables de repouſſer les Polonois, & de les ſoutenir pendant qu'ils attaqueroient la ville.

Sigiſmond, ne ſe pardonnant pas la faute qu'il avoit faite en laiſſant échapper la couronne de Ruſſie, réſolut de faire un dernier effort pour la réparer. Il leva une armée formidable, mit ſon fils à la tête, lui ordonna de mettre tout à feu & à ſang lorſqu'il trouveroit de la réſiſtance. Le Prince Polonois attaqua Dorogobuz, & s'en rendit maître, après avoir gagné le gouverneur à force de préſens & de promeſſes. Les habitans de Vacſma & les ſoldats qui compoſoient la garniſon, furent effrayés à la nouvelle de l'arrivée d'Uladiſlas ; ils abandonnerent tous la ville, quelques prieres que le gouverneur pût leur faire pour les arrêter. Ce généreux officier fut ſi ſenſible aux malheurs dont il voyoit ſa patrie menacée qu'il verſa des larmes, & alla ſe juſtifier auprès du Czar qui le reçut avec accueil. Ce Prince fit donner le Knout aux officiers qui

composoient la garnison, & les exila en Sibérie. Le gouverneur obtint la grace de Gagarin : il lui épargna le knout & l'exil. MICHEL ROMANOU. 1616.

Uladislas fit partir un détachement devant lui, & ordonna à ceux qui le commandoient de tâcher d'attirer dans son parti tous les habitans des villes par où ils passeroient. Ce détachement soumit plusieurs places par la force de ses armes : d'autres lui ouvrirent leurs portes. Mais l'hiver força Uladislas à arrêter sa course : il retourna à Vacsma, où il attendit le printemps pour se mettre en campagne.

Les habitans de Coluga, voyant les Polonois à leurs portes, envoyerent des députés au Czar pour lui demander des troupes capables de les défendre : ils prierent en même temps Sa Majesté Czarienne de mettre à la tête de ces troupes le Knéès Posarski, dont ils connoissoient la valeur & la prudence. Lorsque ce général fut arrivé à Coluga, il commença par examiner toutes les fortifications, & fit réparer celles qui paroissoient en mauvais état : pour renforcer son armée, il fit proposer aux Cosaques d'obtenir leur pardon

MICHEL ROMANOU. 1617.

du Czar, s'ils vouloient se ranger sous ses drapeaux. Connoissant les vertus de Posarski, ils se rendirent en foule à Coluga, servirent sous ses ordres avec zèle & avec fidélité.

Uladislas ne voulut pas commencer sa campagne par le siége d'une ville qui étoit bien fortifiée, & dans laquelle il y avoit une nombreuse garnison, commandée par un général aussi courageux qu'habile. Il tourna sa marche du côté de Mosaesck, voulut en faire le siége; mais le Knéès Michel Boris Likou y avoit pris les mêmes précautions, pour la mettre en état de défense, que Posarski avoit prises à Coluga: il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas.

Opalinskius & Czepalinski, deux Palatins, amenerent à Uladislas des renforts de Pologne & de Lithuanie. Le prince, informé de leur marche & du nombre des troupes qu'ils conduisoient, leur envoya ordre d'aller assiéger Coluga. Posarski, à leur approche, marcha au-devant d'eux: les deux armées, commandées par de braves généraux, combattirent pendant tout le jour avec un courage égal, & ne se

séparerent que quand la nuit déroba réciproquement l'ennemi à leur vue. Le général Russe, craignant quelque trahison de la part des Cosaques, rentra dans la ville. MICHEL ROMANOW. 1617.

Les Polonois, voyant au bout de dix jours de siége que leurs travaux n'avançoient nullement, résolurent de surprendre la ville pendant la nuit; mais les sentinelles faisoient si bien leur devoir, qu'elles s'apperçurent du projet des Polonois, lorsqu'ils voulurent le mettre à exécution. Posarski ordonna qu'on les laissât pénétrer jusqu'entre les premieres palissades : sitôt qu'ils y furent, il les attaqua avec toutes ses troupes qu'il avoit eu soin de tenir toutes prêtes, en fit un horrible carnage, & les força de se retirer. Après cet échec, Opalinski leva le siége, & alla ravager le territoire de Scherpuchou & d'Obolinski. Posarski envoya des espions, pour examiner la marche des Polonois, avec ordre de l'avertir sitôt qu'ils les verroient se débander. Il fut bien servi, surprit les ennemis dans un moment qu'ils étoient occupés au pillage, & en tua une très-grande quantité.

Pendant que Posarski remportoit ces

MICHEL ROMANOU. 1618.

avantages sur les officiers d'Uladiſlas; ce dernier preſſoit le ſiége de Maſaeſck. La garniſon ſe défendoit avec courage, faiſoit ſouvent des ſorties, & lui tuoit beaucoup de monde; mais les vivres commençoient à manquer dans la ville, & les habitans murmuroient. Le Czar, informé du danger où la place étoit expoſée, y envoya du ſecours; mais Uladiſlas alla au-devant, défit ceux qui le compoſoient, & reſſerra la ville de plus en plus.

Ce n'étoit pas aſſez pour Poſarski de conſerver la ville qu'on lui avoit confiée, il vouloit chaſſer les ennemis de ſa patrie, & lui procurer ce calme dans lequel tout bon citoyen doit deſirer de voir la ſienne. Il paſſe dans le Royaume d'Aſtracan, ramaſſe toutes les troupes qu'il y trouve, y fait des recrues, les joint à ſon armée, & va ſe camper devant le camp d'Uladiſlas, auquel il fait des attaques continuelles.

Uladiſlas, voyant que tous ſes efforts échouoient contre Moſaeſck, & qu'il y perdoit un nombre incroyable d'hommes, profita de la faute que ſon pere avoit faite devant Smolensko, leva le ſiége, marcha du côté de Moſ-

cou, se campa à quarante vrestes de cette ville. Un détachement de Cosaques, qui avoient ravagé une étendue immense de pays, craignant la juste punition qui les attendoit, allerent trouver Uladislas, & lui offrir leurs services. Quoiqu'il fût convaincu qu'on devoit avoir peu de confiance aux promesses de ces brigands, il les reçut avec accueil, & leur promit des récompenses proportionnées aux services qu'ils lui rendroient. Il avoit intention de les exposer, dans une rencontre, au premier feu de l'ennemi, & de ne faire donner les siens que quand les Cosaques commenceroient à plier. MICHEL ROMANOU. 1618.

Uladislas, croyant que l'activité lui seroit aussi favorable que la lenteur avoit été nuisible à son pere, résolut d'attaquer Moscou pendant la nuit : tous ses préparatifs étoient faits : il regardoit la réussite comme certaine ; &, se croyant au moment de monter sur le trône de Russie, il songeoit déjà aux moyens qu'il devoit employer pour contenir les Russes dans le devoir : mais deux déserteurs François avertirent les officiers de la garnison de son projet. On ne fit pas d'abord attention à ce que

MICHEL ROMANOU. 1619.

disoient ces déserteurs ; mais lorsque le Czar en fut informé, il dit qu'on ne s'exposoit à rien en redoublant les sentinelles, & en se tenant toujours prêt à recevoir l'ennemi, & donna des ordres en conséquence. On éprouva bientôt les effets de la prudence du monarque. Vers le milieu de la nuit, on entendit beaucoup de bruit à la porte d'Astracan. Les Polonois y avoient mis un petard, & l'avoient fait sauter. Dans l'instant la garnison se porta de ce côté, & arrêta les ennemis qui défiloient déjà. On se battit avec courage de part & d'autre. Les Polonois, ne pouvant à la fin résister au courage des Russes, lâcherent prise. Michel récompensa les deux déserteurs François & les veuves de ceux qui avoient péri dans cette action.

Un Mirsa de Tartarie se mit à la tête d'un détachement de Tatars qu'il avoit amenés au secours du Czar, sortit de la ville, s'élança sur les Polonois, en tua une quantité prodigieuse : mais Uladislas lui fit couper la retraite : il se battit avec un courage véritablement héroïque, & ne périt que quand la fatigue lui ôta le pouvoir de se défendre.

L'exemple de ce brave Tatar encouragea les officiers Russes ; ils mettoient de la rivalité à attaquer les Polonois, & faisoient des sorties continuelles sur eux. MICHEL ROMANOU; 1619.

Uladislas, voyant que son armée diminuoit de jour en jour, que les vivres commençoient à lui manquer, commença à sentir la difficulté qu'il auroit à détrôner un Prince que les Russes croyoient avoir été placé sur le trône par la main de Dieu même. Il envoya des députés au Czar, pour lui proposer de faire assembler un congrès dans lequel on feroit de part & d'autre des propositions de paix. Michel reçut les députés avec accueil, envoya plusieurs Boïares dans un lieu désigné, afin de traiter de la paix ; mais on ne convint pas des conditions, & la guerre continua. Uladislas parcourut une grande étendue de pays, & y mit tout à feu & à sang.

Les Cosaques donnerent à ce Prince une preuve de leur inconstance naturelle. Ils l'abandonnerent, & allerent trouver le gouverneur de Jeroslave, le prierent d'obtenir leur grace auprès du Czar. Le gouverneur le leur promit, &

condition qu'ils marcheroient contre les Polonois. Ils lui demanderent un chef qui fût les conduire, allerent auſſitôt chercher les Polonois, & taillerent en pieces pluſieurs détachemens qui s'étoient ſéparés du corps de l'armée.

MICHEL ROMANOU. 1619.

Uladiſlas, voyant que la fortune commençoit à l'abandonner, réſolut de faire la paix, & d'évacuer la Ruſſie. Il fit propoſer au Czar de renvoyer des députés au couvent de la Trinité, afin de renouveller les conférences concernant la paix. Le Czar, qui, de ſon côté, deſiroit jouir paiſiblement de ſa couronne, & remettre dans ſes Etats l'ordre que la guerre avoit troublé, renvoya les députés qu'il avoit envoyés à la premiere invitation du Prince de Pologne. Lorſque les miniſtres furent aſſemblés, ils diſputerent beaucoup, & la conférence penſa encore être rompue : mais, comme les deux Princes s'ennuyoient de la guerre, elle ſe renoua, & la paix fut conclue pour quatorze ans & ſix mois. Le traité portoit que les Ruſſes céderoient aux Polonois le duché de Smolensko, Biela, Kraſna, Dorogobuz, Roſlau, Ebiez, Cerpicesk, Starodub, Novogrod & Czer-

Les Polonois font la paix avec les Ruſſes, & évacuent la Ruſſie.

nicou. Uladiſlas, de ſon côté, s'engageoit à évacuer la Ruſſie, & à renoncer pour toujours à la dignité de Czar. Ils s'envoyerent mutuellement une copie du traité, ſignée de leur main. MICHEL ROMANOU. 1619.

Peu de temps après le Czar & le Roi de Pologne envoyerent des officiers à Vaſcma, pour faire l'échange des priſonniers. Comme le nombre des priſonniers Ruſſes étoit plus conſidérable que celui des Polonois, les officiers de Sigiſmond demanderent qu'on lui cédât, pour les avoir, quelques terres, outre celles qu'on lui avoit déjà cédées: les Ruſſes refuſerent même d'en faire la propoſition à Michel. On diſputa beaucoup; Philaret, pere du Czar, & duquel, avant toute choſe, on avoit exigé la délivrance, étoit préſent à la diſpute. Il dit aux officiers Ruſſes: » Je » conſeille à mon fils de ne pas céder » un pouce de terre pour ravoir ſes priſonniers; ſi le Roi de Pologne veut » en exiger pour les rendre, le Czar » doit recommencer la guerre: je ſuis » tout prêt à retourner en Pologne». Les officiers Polonois ſavoient que l'intention de leur maître étoit de faire la paix: ils rendirent les priſonniers.

MICHEL ROMANOU. 1619.

Sitôt que Michel apprit que ſon pere étoit en chemin pour venir à Moſcou, il envoya pluſieurs Knéès au devant de lui, les diviſa en trois bandes, & leur ordonna de prendre par trois chemins différens, afin de le rencontrer. Lorſqu'il ſut qu'il étoit à quelques vreſtes de la ville, il marcha à ſa rencontre, accompagné de ſes gardes & d'une multitude innombrable de peuple. Le pere du monarque fit une entrée auſſi ſolemnelle dans Moſcou que ſi ç'avoit été le Czar même. Il logea au Palais impérial. Michel, voulant que tout le monde participât à la joie qu'il goûtoit en voyant ſon pere, donna la liberté à tous les priſonniers, & rappella tous les exilés.

La place de Patriarche étant vacante depuis pluſieurs années, le clergé de Ruſſie & le peuple ſupplierent le Czar de la donner à ſon pere Philaret. Le monarque, flatté de voir que la voix du public ſe réuniſſoit à ſes intentions, alla trouver ſon pere, & le pria d'accepter la place de Patriarche. Philaret lui répondit : » Lorſque vous êtes » monté ſur le trône, les droits que la » qualité de pere me donnoit ſur vous,

Chronique manuſcrite.

» ſe ſont éteints : vous êtes aujourd'hui
» mon Roi, & je dois vous obéir.
» Souffrez cependant, Seigneur, que
» je vous parle encore une fois en pere
» & en pere tendre. Lorſque j'appris
» au fond de ma priſon qu'on vous
» avoit proclamé Czar, je regardai cet
» événement comme le comble des
» malheurs qui devoient arriver à ma
» maiſon : je crus que l'Eternel, irrité
» contr'elle, vouloit la détruire tota-
» lement, & que vous étiez la derniere
» victime qu'il ſacrifioit à ſa vengean-
» ce. L'on me raſſura cependant, lorſ-
» qu'on me dit que c'étoit par ſa vo-
» lonté ſuprême que vous étiez ſur le
» trône, & qu'il l'avoit manifeſtée au
» métropolite de Moſcou. Je me flattai
» qu'il acheveroit ſon ouvrage, qu'il
» vous délivreroit de vos ennemis, &
» qu'il rempliroit votre regne de proſ-
» pérités. Je vois avec ſatisfaction que
» mes eſpérances étoient fondées. Les
» Suédois & les Polonois ont mis les
» armes bas ; les rebelles rentrent dans
» le devoir. Vous touchez, mon fils,
» au moment d'être un des plus heu-
» reux & des plus puiſſans Princes de
» la terre : mais ne troublez pas ce

MICHEL ROMANOU. 1619.

MIHHEL ROMANOU. 1619.

» bonheur dès ſon commencement. La » nation Ruſſe eſt naturellement in- » conſtante ; elle en a donné des preu- » ves trop convaincantes, pour qu'on » en puiſſe douter. Si elle voit le fils » aſſis ſur le trône, & le pere à la tête » du clergé, elle verra trop de puiſ- » ſance réunie à la fois dans la même » maiſon. Si le peuple n'y faiſoit pas » attention, il en ſeroit averti par ces » hommes envieux qui ne manquent » jamais dans les cours : ils ont les » yeux fixés ſur vous, prenez-y garde : » chacun d'eux croit que votre éléva- » tion à l'Empire eſt une injuſtice faite » à ſon droit & à ſon mérite. La dignité » de Patriarche eſt enviée par chacun » de ceux qui ſont à la tête du clergé. » Si vous me forcez de la prendre, la » maiſon des Romanou va être en » bute à la nobleſſe & au clergé. Etes- » vous bien ſur qu'on ne verra pas en- » core ſortir du néant quelqu'impoſ- » teur qui viendra, ſous le nom em- » prunté de Démétrius, vous diſputer » l'Empire. Alors vos ennemis ſe dé- » clareroient, ils lui prêteroient leurs » bras pour vous renverſer du trône. » Ne vous y méprenez pas, mon fils,

» les Rois ont rarement des amis sin-
» ceres : on ne leur pardonne point
» d'être si élevés : on examine leurs ac-
» tions, & on les trouve presque tou-
» jours mauvaises, parce qu'on a in-
» tention de les trouver telles. Celui
» qui vous fait sa cour aujourd'hui, ne
» vous regarderoit pas demain, si
» vous étiez descendu du trône. Dé-
» fiez vous des flateurs ; leurs éloges
» ne s'adressent qu'à votre puissance ;
» ils ont la bassesse de n'étudier vos
» foiblesses que pour en savoir pro-
» fiter (a)».

MICHEL ROMANOU. 1619.

Michel aimoit & respectoit son pere : croyant qu'il avoit formé la résolution de ne pas accepter la place de Patriarche, il n'insista pas. Le sénat & le clergé, informés des intentions de Philaret, se rendirent en corps dans l'endroit du Palais qu'il habitoit, & lui firent des instances si pressantes, qu'il l'accepta. On fit venir à Moscou tous les métropolites, les évêques & les abbés des monastères, pour assister au sacre de

Théodore Romanou, pere du Czar, est sacré Patriarche.

(a) En traduisant la réponse de Philaret à son fils, je l'ai resserrée, le plus qu'il m'a été possible, sans l'altérer. Elle est beaucoup plus longue dans l'original. J'en aurois donné une copie ; mais c'est un latin barbare qui fatigueroit le lecteur sans l'intéresser.

MICHEL ROMANOU. 1619.

Théodore Philaret Romanou. La cérémonie fut faite par le Patriarche de Jérusalem qui étoit venu à Moscou faire la quête pour les réparations de l'Eglise du saint Sépulcre.

Vers la fin de cette année, Alexandrine Saburou mourut. Elle avoit épousé Ivan, fils aîné du Czar Ivan IV. Cette princesse avoit eu le malheur de déplaire à son beau-pere, par l'ordre duquel le fils l'avoit répudiée. On vit encore mourir, à peu-près dans le même-temps, une autre princesse qui avoit essuyé le même sort que la précédente. Elle s'appelloit Parasceva, étoit fille d'un gentilhomme. Cette Princesse étoit toujours demeurée dans le couvent où le Czar l'avoit fait renfermer.

L'Empereur des Turcs, voyant que Michel Romanou jouissoit paisiblement de la couronne de Russie, lui envoya en ambassade Thomas Cantacusene, pour le complimenter sur son heureux avénement à l'empire, & sur le bonheur qu'il avoit eu de chasser tous ses ennemis de la Russie: il lui proposoit en même-temps de faire une ligue offensive & défensive avec lui.

Le

Le Czar reçut l'ambaſſadeur Turc avec beaucoup d'accueil, lui fit des préſens conſidérables, & envoya des ambaſſadeurs Ruſſes à Conſtantinople, pour conclure le traité que le Sultan lui propoſoit. MICHEL ROMANOU. 1619.

L'hiſtoire de Ruſſie ne fournit rien de mémorable pendant ces cinq années. 1620. 1621.

Les Sénateurs & les Prélats, craignant qu'une mort prématurée ne leur enlevât Michel, & ne replongeât la Ruſſie dans les troubles dont à peine elle étoit ſortie, lui firent toutes ſortes d'inſtances pour qu'il ſe mariât. Il goûta leurs raiſons, & conſentit qu'on aſſemblât, ſelon l'uſage alors établi dans ce pays, les plus belles filles qu'on pourroit trouver, afin qu'il en chosît une parmi elles pour être Czarine. Son choix tomba ſur Marie, fille de Timothée Dolgoruki, originaire de Volodimir. La célébration du mariage ſe fit le 18 Septembre 1625, avec toute la pompe & la magnificence que l'on pouvoit attendre dans une pareille occaſion. Marie ne jouit pas longtemps de la puiſſance que ſa beauté lui avoit procurée : elle tomba dans un état de lan- 1622. 1623. 1624. 1625. Chronique manuſcrite.

gueur qui annonça sa fin prochaine, & mourut deux mois & quatre jours après son mariage. On ajoutoit alors foi aux sortilèges; on crut que la mort de cette Princesse étoit occasionnée par quelque maléfice, & l'on mit beaucoup de personnes à la question, pour découvrir celui qui étoit coupable de ce crime. La mort de la Czarine affligea le Czar au point qu'il passa plusieurs jours sans boire & sans manger: il ne voulut parler à personne. Le Patriarche, son pere, obtint enfin de lui qu'il prît de la nourriture, & qu'il se dissipât.

MICHEL ROMANOU. 1625.

Le Roi de Perse, voulant entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec Michel, lui envoya un présent qu'il crut digne de sa piété. C'étoit la chemise de Jesus-Christ; les historiens Russes ne nous disent point comment ce précieux monument étoit parvenu en Perse. On l'exposa dans la cathédrale, où elle fit plusieurs miracles. Pour qu'elle fût à la vénération de tous les Russes, on institua la fête de la translation, & on la fixa au dixieme de Juillet. L'ambassadeur de Perse, qui avoit apporté le chemise de Jesus-Christ, se livroit tous les jours à la boisson: dans un

moment d'ivreſſe, il tua ſa femme & ſept de ſes eſclaves Il pouſſa le ſcandale ſi loin dans Moſcou, que le Czar fut obligé de le renvoyer. MICHEL ROMANOU. 1625.

La réputation de Michel commençoit à s'étendre dans les pays étrangers: les Turcs & les Perſes lui avoient demandé ſon alliance. Un Roi de Sibérie, dont le nom avoit été juſqu'alors inconnu, lui envoya des ambaſſadeurs pour lui propoſer de ſe mettre ſous ſa protection, & lui offrir un tribut annuel.

Les mêmes motifs qui avoient engagé les Boïares à prier Michel de contracter un premier mariage, les engagerent encore à le preſſer d'en contracter un ſecond. L'on vit bientôt arriver à Moſcou les plus belles filles de l'Empire. Eudocie, fille de Streſchneu, attira par l'éclat de ſa beauté les regards du Czar: elle lui parut ſeule digne de la couronne & de ſon cœur. Impatient de poſſéder une ſi belle perſonne, il donna ordre à la grande maîtreſſe de la tenir prête pour le lendemain, & l'épouſa avec les mêmes cérémonies qu'il avoit épouſé Marie Dolgoruki. Les vertus d'Eudocie ſurpaſſoient ſa 1626. *Second mariage du Czar.*

MICHEL ROMANOU. 1626.

beauté; Michel se félicitoit lui-même de son choix; son amour pour elle ne souffrit jamais d'altération. Les Russes goûtoient autant de plaisir à l'avoir pour Impératrice, qu'il en goûtoit à l'avoir pour femme. Ses mains bienfaisantes rempliſſoient l'espace qui est entre le sujet & le souverain: elle ne faisoit connoître sa puissance que par ses bienfaits. Avant son mariage elle étoit dame d'honneur chez le Knéès Scheremetou.

Michel cherchoit toutes les occasions de donner des preuves de sa tendresse à la Czarine. Peu de temps après son mariage, il envoya un de ses chambellans avec une suite nombreuse chercher Streschneu, pere de sa femme. C'étoit un pauvre gentilhomme, qui, n'ayant pas de richesses suffisantes pour vivre à la Cour, s'étoit retiré à la campagne, où il cultivoit le peu de terres que ses peres lui avoient laissé. Le chambellan le trouva travaillant avec ses esclaves. Il l'aborda d'un air respectueux, & lui dit: » Seigneur, je » viens de la part du Czar & de la » Czarine, votre fille: ils m'ont en» voyé pour vous engager à venir à » Moscou: je vous amene un équipage

» pour vous y conduire ». Streschneu, étonné de ce discours, répondit au Chambellan : » J'ignore qui vous êtes : » il est cependant vrai que votre ajus- » tement, votre équipage m'annon- » cent que vous êtes un homme d'im- » portance : quoique gentilhomme, je » suis pauvre, &, par conséquent obli- » gé de travailler : ne me faites pas » perdre mon temps ». MICHEL ROMANOU. 1626.

Le Chambellan, pour lui prouver la vérité de ce qu'il venoit de dire, lui remit une lettre de la part de la Czarine sa fille. Streschneu, convaincu de la vérité qu'on lui annonçoit, partit, & fut reçu avec tout l'accueil qu'il pouvoit attendre. Les habitans de Moscou lui annoncerent par leurs cris de joie le plaisir qu'ils goûtoient à avoir sa fille pour Czarine. Michel avoit déjà nommé Streschneu Boïare, & sa famille est aujourd'hui fort illustre.

Michel étoit dévot : pour rendre grace à Dieu du bonheur qu'il goûtoit d'avoir fait un choix si avantageux en se mariant, il fit un pélerinage dans plusieurs monasteres avec la Czarine. Pendant qu'il se livroit à ces pieuses occupations, un incendie terrible con- 1627.

MICHEL ROMANOU. 1627.

ſuma une partie de Moſcou ; le Cremelin, ou palais du Czar fut réduit en cendres avec toutes les archives. Le Czar de retour ſentit toute la douleur que pouvoit lui cauſer un accident pareil. Pour réparer la perte que la nation avoit faite dans les archives, il envoya des écrivains dans toutes les villes de l'Empire, copier tout ce qu'ils pourroient y trouver concernant les affaires publiques ; mais ils ne trouverent que des regiſtres mal arrangés & dans leſquels il y avoit beaucoup de lacunes. Voilà, ſans doute, la raiſon pour laquelle il reſte ſi peu de mémoires concernans l'hiſtoire de Ruſſie.

Vers ce temps les habitans de Putioula avertirent le Czar qu'il étoit arrivé dans leur ville un homme qui ſe diſoit être le fils de l'empereur des Turcs dernier mort. Il aſſuroit que le Sultan avoit pris pour Sultane favorite la fille d'un prêtre Grec, laquelle étoit d'une beauté raviſſante, & qu'il étoit le fruit de leurs amours ; qu'après la mort de ſon pere il avoit trouvé le ſecret de s'enfuir à Theſſalonique, où il avoit reçu le baptême, & qu'il prioit Sa Majeſté Czarienne de lui fournir de

quoi ſubſiſter. Le Czar fit aſſembler ſon conſeil, pour ſavoir ce qu'il devoit faire dans une ſemblable conjoncture. On lui conſeilla de ne pas écouter de pareils propos, & de ne pas s'expoſer à avoir la guerre avec les Turcs, pour un homme qui, ſelon toutes les apparences, n'étoit qu'un impoſteur. MICHEL ROMANOU. 1627.

Cette année la Czarine accoucha d'une fille à laquelle on donna le nom d'Irene. A-peu-près dans le même temps mourut Daria, fille de Jean Koltuskoi, qui avoit été fiancée avec le Czar Ivan IV, & qu'il avoit reléguée dans un couvent.

La Czarine accoucha encore cette année d'une fille qui fut nommée Pélagie : mais elle mourut peu de temps après ſa naiſſance. 1628.

Le Roi de Perſe envoya des ambaſſadeurs au Czar pour ſe plaindre de ceux que ce Prince avoit envoyés à Iſpahan. Ils ſe livroient au vin, de maniere qu'ils inſultoient tous les Perſans qu'ils rencontroient. Michel les fit revenir à Moſcou ; & pour les punir, il leur fit donner le Knout, & confiſca leurs biens.

Le Czar voyoit avec impatience que

MICHEL ROMANOU. 1628.

la Czarine ne lui donnoit point d'enfant mâle : il aimoit sa patrie, & craignoit qu'à sa mort elle ne retombât dans les malheurs dont il l'avoit tirée. Eudocie s'en affligeoit elle-même, & se disposoit à entrer dans un couvent, afin, disoit-elle, de laisser la liberté au Czar d'épouser une autre femme qui lui donneroit un Prince, dont la naissance arrêteroit la perte de l'Etat : mais la mere de Michel l'arrêtoit. Enfin elle accoucha d'un fils le 17 Mars 1629. 1629. Il est aisé de s'imaginer la joie que cette naissance causa au Czar & à la Czarine. Le Patriarche Théodore Romanou le baptisa lui-même. On lui donna le nom d'Alexis. C'est lui que nous verrons regner après Michel, & qui fut pere de Pierre le Grand.

Les Russes étoient tranquilles du côté des Polonois, parce que ces derniers avoient à peine des forces suffisantes pour résister aux Suédois qui étoient commandés par Gustave Adolphe. Ce dernier, quoique victorieux dans presque toutes les occasions, avoit plusieurs fois proposé la paix à Sigismond : voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir par la voie d'accommodement, il

réſolut de forcer ſon nenemi à la demander lui-même, fit les préparatifs les plus formidables, envoya propoſer à Michel de joindre ſes forces aux ſiennes. Le Czar, toujours guidé par les conſeils de ſon pere, lequel conſultoit en tout l'équité, répondit aux ambaſſadeurs de Suede qu'ayant fait une trève avec les Polonois, il croyoit, en qualité de Chrétien, ne pouvoir la rompre ſans ſujet; mais que ſitôt qu'elle ſeroit expirée, il ne manqueroit pas de les attaquer & de venger la Ruſſie des maux qu'ils lui avoient faits. MICHEL ROMANOU. 1629.

L'hiſtoire ne fournit aucun événement remarquable pendant le cours de pluſieurs années. Michel s'occupoit à réparer les maux que ſes ſujets avoient endurés pendant les guerres. Il envoyoit des ambaſſadeurs chez tous les Princes étrangers, pour les engager à établir un commerce ſolide avec les Ruſſes: il faiſoit fortifier les villes, attiroit par ſes largeſſes des étrangers à ſa cour, afin de policer & d'inſtruire ſes ſujets. La Ruſſie enfin commençoit à oublier ſes maux paſſés; mais elle fit en 1632 une perte qui arrêta pour quelque temps les progrès qu'elle faiſoit du côté des 1630. 1631. 1632.

MICHEL ROMANOU. 1621

sciences & du commerce : Théodore Romanou, pere du Czar, mourut : le Czar perdit en lui un pere tendre, un ami fidele, un miniſtre prudent & habile ; les pauvres perdirent un appui, les malheureux un conſolateur : les pleurs & les gémiſſemens que l'on entendit à ſes funérailles faiſoient l'éloge de ſes vertus.

Théodore Romanou avoit toujours inſpiré au Czar des ſentimens de paix. Il lui diſoit que ſes Etats avoient beſoin de repos pour recouvrer cette ſplendeur dont ils avoient joui ſous les Czars qui avoient regné avant les troubles occaſionnés par les impoſteurs. Sitôt qu'il fut mort, Michel, cédant à l'impétuoſité de ſon caractere, aſſembla ſes troupes, & les envoya mettre le ſiége devant Smolensko. Cette ville étoit bien fortifiée : depuis que les Polonois en étoient maîtres, ils en avoient augmenté les fortifications, y entretenoient une nombreuſe garniſon, & avoient ſoin de la pourvoir de toutes les munitions néceſſaires pour ſoutenir un ſiége. Malgré ces précautions, elle étoit ſur le point de ſuccomber ſous les efforts des Ruſſes : il n'y avoit pas

d'apparence qu'on pût lui fournir de secours. Les Turcs, à la sollicitation du Czar, avoient fait une irruption dans la Moldavie : Sigismond étoit mort depuis peu ; ses deux fils Uladislas & Casimir se disputoient la couronne de Pologne. Le danger avertit les Polonois de leur devoir : ils proclamerent Uladislas Roi, lui fournirent de l'argent & des troupes. Il marcha d'abord au secours de Smolensko, se campa si avantageusement, qu'il coupa les vivres à l'armée Russe : il attaquoit tous les détachemens qui alloient au fourage, enlevoit tous les convois : enfin les Russes furent forcés de mettre les armes bas, & de se rendre prisonniers. Uladislas, après cette expédition, alla contre les Turcs, les défit, & les chassa de la Moldavie. MICHEL ROMANOU. 1632.

De si glorieux succès acquirent à ce Prince l'estime & la confiance de ses sujets. Il se mit l'année suivante à leur tête, entra en Russie, & s'empara de plusieurs villes. La rapidité de ses conquêtes effraya le Czar, qui lui proposa la paix à des conditions si avantageuses qu'il les accepta. Michel céda à Uladislas Smolensko, Novogrodek, 1633.

MICHEL ROMANOU. 1633.

Sieverski, Dorhobus, Biela, Roſtou, Starodub, &c. enfin, près de deux cens lieues en longueur & ſoixante & dix en largeur. Uladiſlas renonça de ſon côté au titre de Czar qu'il avoit toujours porté depuis ſa proclamation. Les généraux qui avoient commandé l'armée que le Czar avoit envoyée aſſiéger Smolensko, furent décapités.

Après une paix ſi ſolidement faite avec le ſeul ennemi que la Ruſſie eût à redouter, Michel ſembloit devoir jouir paiſiblement de la couronne; mais le nom de Démétrius produiſit encore un nouvel impoſteur. Il ſe nommoit Timoſca Ancudina, étoit originaire de Vologda, & fils d'un marchand de toiles, nommé Denko Ancudina. Le pere crut trouver dans ſon fils quelques apparences d'eſprit, lui fit apprendre à lire & à écrire. Ses rapides progrès le firent bientôt regarder dans la ville comme un homme de mérite. On en fit un chantre dans les égliſes. La beauté de ſa voix lui attira de la réputation, & lui donna accès auprès de l'archevêque qui le prit à ſon ſervice. Ancudina s'acquittoit ſi bien de ſon devoir, que l'archevêque le prit en

Un impoſteur paroît encore ſous le nom de Démétrius.

affection, au point de lui donner sa petite fille en mariage. Cette alliance pouvoit le conduire rapidement à la fortune ; mais elle le conduisit à l'échafaud. Il se livra aux plus grands excès de la débauche, dissipa tout le bien de sa femme, & après la mort de l'archevêque, passa à Moscou avec sa famille. Il y trouva de l'emploi dans un des bureaux où les taverniers vont prendre le vin, l'eau-de-vie, la biere, &c. qu'ils vendent en détail. Il étoit accoutumé à la dépense ; en moins de deux mois il se trouva redevable de deux cens écus. Comme la punition que l'on fait subir en Russie pour ces sortes de crimes est fort sévere, il employa tous les moyens possibles pour remplir sa caisse. Il s'adressa à un de ses camarades, lequel étoit son compere, lui dit qu'un des principaux marchands de Vologda, auquel il avoit beaucoup d'obligation, étant arrivé à Moscou, il l'avoit invité à dîner, & qu'il vouloit lui présenter sa femme dans un ajustement décent. Pour cet effet il pria son compere de lui prêter les perles & les bagues de la sienne. Celui-ci les lui prêta, sans en tirer de reconnoissance.

MICHEL ROMANOU. 1634.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Ancudina vendit ces pierreries, ſe ſervit d'une partie de l'argent pour remplacer ce qui manquoit dans ſa caiſſe, & dépenſa l'autre. Lorſque ſon compere redemanda ce qu'il lui avoit prêté, l'autre répondit qu'il n'avoit rien à lui: ſur cette réponſe le compere le fait mettre en priſon: mais n'ayant point de preuves, il eſt obligé de ſe déſiſter de ſa demande.

La femme d'Ancudina lui reprochoit ſans ceſſe ſes vices, ſes friponneries, & l'accuſoit de la miſere dans laquelle il l'avoit plongée avec ſes enfans. Ce ſcélérat, craignant que le déſeſpoir n'engageât cette malheureuſe femme à le dénoncer aux Magiſtrats, réſolut de la faire périr. Il envoya un jour ſon fils chez un de ſes amis, enferma ſa femme dans un poële, mit le feu à la maiſon, & la laiſſa périr. Il ſe cacha ſi bien que perſonne ne le vit: pendant la nuit il ſortit de Moſcou, & ſe retira en Pologne. N'ayant point de ſes nouvelles, on crut qu'il étoit péri avec ſa femme.

Au bout de quelque temps, il fut cependant reconnu à Varſovie, & le Czar, étant dans le cas d'envoyer un

ambaſſadeur au Roi de Pologne, fit demander ce ſcélérat à Sa Majeſté Polonoiſe. Ancudina avoit de l'eſprit & de la hardieſſe. Il alla trouver le général des Coſaques, le pria de le mettre à l'abri des perſécutions du Czar qui vouloit le faire périr, parce qu'il étoit fils du Czar Ivan IV. Le général des Coſaques étoit ſimple & crédule : il promit ſa protection au fourbe : celui-ci ſoutenoit ſi bien le rôle qu'il vouloit jouer, qu'on commençoit à le conſidérer, même à le reſpecter, comme auroit dû l'être celui dont il prenoit le nom.

MICHEL ROMANOW 1634.

Un Ruſſe, ayant quelques affaires auprès du général des Coſaques, alla le trouver : lorſqu'il arriva à la cour de ce Prince, Ancudina y étoit, & on lui marquoit du reſpect. Le Ruſſe le reconnut, raconta ſon hiſtoire, lui conſeilla de retourner à Moſcou, & il lui promit même tout ſon crédit pour lui faire obtenir ſa grace du Czar.

Ancudina avoit trop de jugement pour ſuivre ce conſeil : il ſavoit que ſes crimes étoient trop énormes, pour qu'un prince auſſi exact à faire punir les coupables, voulût lui accorder ſa

grace. Il quitta promptement la cour du général des Coſaques, & paſſa en Turquie. Pour y être en ſûreté, il abjura le chriſtianiſme, & ſe fit circoncire. Suivant ſon penchant naturel, il ſe livroit à la débauche : craignant à la fin de recevoir la punition due à ſes excès, il paſſa à Veniſe, de là à Rome, ſe fit Catholique-Romain : il alla enſuite à Vienne en Autriche, repaſſa en Ruſſie, publia dans les villages qu'il étoit Démétrius, fils d'Ivan IV, qu'il étoit échappé à la fureur des Tatars qui avoient voulu le tuer dans Coluga.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Quelque groſſiere que fût cette impoſture, elle en impoſa à pluſieurs. Le nouveau Démétrius avoit acquis un nouveau degré de hardieſſe & de fermeté dans ſes voyages : il ſavoit perſuader. D'abord il raſſembla une centaine de vagabonds qui avoient ſervi dans les dernieres guerres, & qui ne vivoient que de rapines & de brigandages. Pluſieurs autres ſcélérats ſe joignirent à eux : le parti de l'impoſteur augmentoit de jour en jour. Lorſqu'il le crut aſſez conſidérable, il publia un manifeſte, par lequel il exhortoit ſes plus fideles ſujets à le reconnoître pour

le véritable ſouverain de la Ruſſie. Il marcha avec ſon armée du côté de Novogrod, où le peuple le reconnut. Cet exemple fut ſuivi par les habitans de Jama & d'Ivanogrod. L'impoſteur crut que de ſi heureux commencemens étoient le préſage d'une réuſſite certaine. Il envoya un homme de confiance demander du ſecours à Chriſtine, reine de Suede. Cette Princeſſe fut étonnée de voir que Démétrius tué tant de fois, reparoiſſoit encore : elle chargea un certain Petrejus d'aller à Ivanogrod, pour ſavoir l'hiſtoire de ce nouveau Démétrius. Quelques intérêts qu'eût cette Princeſſe à fomenter des troubles dans la Ruſſie, pour conſerver les places que ſon pere y avoit conquiſes, elle ne crut pas devoir être l'appui d'un impoſteur ; d'ailleurs toutes ſes forces étoient tournées contre les Allemands ; il lui auroient été difficile d'en fournir beaucoup à ce prétendant au trône de la Ruſſie.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Lorſque l'envoyé de la Reine fut arrivé à Ivanogrod, il fit demander une audience à Démétrius. Celui-ci, informé que cet envoyé avoit connu particulierement le Démétrius qui avoit

été couronné & assassiné à Moscou, feignit d'être malade, & envoya au Suédois deux de ses conseillers, pour lui proposer de faire un traité d'alliance avec la Reine, & promit de le ratifier sitôt que sa santé le lui permettroit. Pétrejus répondit qu'il avoit des instructions secrettes, & qu'il ne pouvoit rien faire avant de parler à Démétrius. On éluda cette entrevue sous différens prétextes ; le député de la Reine de Suède, se doutant à la fin des motifs du délai, retourna en Suède, & rendit compte de sa mission à la Reine qui s'applaudit de n'avoir pas agi dans cette affaire avec trop de précipitation.

MICHEL ROMANOU. 1634.

L'imposteur fut dédommagé du refus de la Reine de Suède par l'arrivée d'une multitude de bandits qui croyoient devoir profiter de l'occasion qu'il leur présentoit pour piller. Il s'avança du côté de Plescou, somma les habitans de se rendre au nom du Czar Démétrius.

Michel, informé de la rapidité des progrès de ce nouvel imposteur, fait assembler le Sénat : on ne perd pas de temps à délibérer, on leve des troupes, on met à leur tête les plus habiles

généraux, & on les envoie à Pleſcou. La place étoit ſur le point de capituler; mais Ancudina fut ſaiſi d'effroi à l'arrivée des troupes du Czar; il prit la fuite, & ſon armée ſe diſperſa, laiſſant armes & bagages. Ceux qui commandoient les troupes de Michel, croyant que c'étoit aſſez d'avoir diſperſé ces brigands tumultuairement amaſſés, retournerent à Moſcou avec l'armée. Les habitans de Pleſcou, par un caprice dont on ne connoît point la cauſe, ne virent pas plutôt l'armée de Michel éloignée de leur ville, qu'ils envoyerent chercher le prétendu Démétrius, & lui firent promettre qu'ils le recevroient comme leur légitime ſouverain, & lui prêteroient ſerment de fidélité. Il ſe fia à leur parole, entra dans Pleſcou, y fut reçu avec toutes les démonſtrations poſſibles d'amitié. Les cœurs corrompus ne profitent de la fortune que pour commettre des crimes: bientôt Ancudina ſe livra à tous les excès de la débauche. Il ſembloit qu'il n'avoit aſpiré à la puiſſance ſuprême que pour aſſouvir ſon inſatiable paſſion pour le vin: à cet horrible vice, il joignit celui d'enlever toutes

MICHEL ROMANOU. 1634.

MICHEL ROMANOU. 1634.

les femmes & les filles qui avoient le malheur de lui plaire, & de les deshonorer. Tous les peuples ont été ſenſibles à cette inſulte : elle a précipité du trône des Rois légitimes, Ancudina fut chaſſé de Pleſcou.

Ce ſcélérat n'oſoit s'arrêter nulle part : la crainte de ſubir la punition due à ſes crimes, le fit paſſer dans des pays éloignés : il alla en Hollande, à Bruxelles, y vit l'archiduc Léopold auquel il voulut perſuader qu'il étoit un des deſcendans des anciens grands ducs de Ruſſie ; l'Archiduc lui fit donner une certaine ſomme d'argent, & refuſa de le voir une ſeconde fois. Ancudina alla à Leipſik, y embraſſa le Luthérianiſme, paſſa à Neuſtat dans le duché de Holſtein. Le Czar, qui le faiſoit ſuivre, ne tarda pas à en être informé : il écrivit au duc une lettre dont voici la traduction. » De la » part de Dieu tout puiſſant, par la vo- » lonté duquel tout ſe fait ſur la terre » & au ciel, qui eſt le protecteur de » tous les peuples & le conſolateur des » affligés, celui qui tient dans ſa main » le ſceptre de Ruſſie, pour gouverner » & conſerver en paix & ſans troubles

» le grand Empire des Ruſſes avec tou-
» tes les provinces qui y ſont annexées, MICHEL
» par conquête ou autrement, Nous, ROMANOU.
» Grand Seigneur, Czar & Grand Duc, 1634.
» Michel Alexiovits, conſervateur de
» toutes les Ruſſies, &c. au très-puiſ-
» ſant Fréderic, héritier de Norwege,
» Duc de Sleſvic, de Holſtein, de
» Stormarie & de Dtimarſe, comte
» d'Oldenbourg & de Dolmenhorſt,
» ſalut ».

» En l'an 1630, le nommé Timoſ-
» ka Ancudina vola notre tréſor; &,
» pour éviter la mort qu'il avoit mé-
» ritée, ſortit des pays ſoumis à notre
» puiſſance, & ſe rendit à Conſtanti-
» nople où il fit profeſſion du Maho-
» métiſme. Il y commit tant de cri-
» mes en ſi peu de temps, qu'il fut
» obligé de s'enfuir & de paſſer en Po-
» logne. Lorſqu'il y fut arrivé, il cher-
» cha à ſemer de la diviſion entre les
» Princes voiſins, alla trouver Théo-
» dat Chmielniski, général des Coſa-
» ques. Zaporouski tâcha de lui perſua-
» der qu'il étoit le fils d'Ivan IV, &
» héritier préſomptif de la couronne
» de Ruſſie. Le Roi de Pologne, à
» notre ſollicitation, le fit pourſuivre:

MICHEL ROMANOU. 1634.

» mais cet impoſteur eut l'adreſſe d'é-
» chapper à ſes recherches, & de ſe
» ſauver à Rome, où il embraſſa la re-
» ligion latine. Après avoir commis
» les plus énormes crimes partout où
» il a paſſé, il eſt enfin venu pour
» nous attaquer ſur notre trône; mais
» ne pouvant réſiſter à la force de nos
» armes, il a été obligé de s'enfuir.
» Ayant appris qu'il étoit à préſent
» au pays de Holſtein, nous avons
» envoyé à votre alteſſe Baſile Spie-
» li, accompagné de quelques-uns
» de nos ſujets, avec des lettres
» de Notre Majeſté Czarienne, pour
» vous prier qu'il vous plaiſe de leur
» délivrer cet impoſteur, afin qu'il n'ait
» plus le moyen de ſe ſauver & de
» ſuſciter de nouveaux troubles dans
» le monde. Cet audacieux eſt d'une
» très-baſſe naiſſance. Son pere étoit
» marchand de groſſe toile: il ſe nom-
» me Ancudina, demeuroit à Volog-
» da. Sa mere s'appelle Salmaniſca,
» ſon fils à lui s'appelle Sereſca. Donné
» à Moſcou le dernier jour d'Octobre
» 1634».

Ce Spieli, que le Czar envoya au duc de Holſtein pour lui demander

Ancudina, étoit le commis auquel celui-ci avoit emprunté les perles & les pierreries. Lorſqu'ils parurent l'un devant l'autre, l'impoſteur feignit de ne le pas reconnoître, & lui parla en langue Polonoiſe. Spieli lui demanda s'il ne s'appelloit pas Timoſca Ancudina, s'il n'avoit pas volé le tréſor du Czar & commis pluſieurs crimes énormes. L'impoſteur à la fin lui répondit en Ruſſe qu'il étoit poſſible qu'un Timoſca Ancudina eût volé le tréſor du Czar, mais que cela ne le regardoit point; qu'il s'appelloit Jean Suiski. Il n'oſa ce jour-là prendre le nom de Démétrius, parce qu'il craignoit qu'on ne fît paroître devant lui quelqu'un qui eût connu celui qui avoit été proclamé ſous ce nom à Moſcou.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Le duc de Holſtein, voyant que Spieli ne pouvoit convaincre Ancudina d'impoſture, fit paroître devant lui pluſieurs Polonois qui l'avoient vu à Moſcou. Il leur répondit d'abord avec fermeté. A la fin la crainte ſe ſaiſit de lui; il ſentit qu'il ne pourroit jamais ſe tirer d'un pareil embarras, & varia dans ſes réponſes. Fréderic le croyant ſuffiſamment convaincu, le livra à

MICHEL ROMANOU. 1634.

Spieli. Celui-ci le fit mettre dans un chariot pour le conduire à Trovemonde, où il devoit l'embarquer. Ancudina fit tout ce qu'il put pour se détruire: il se précipita du chariot en bas, espérant que la roue passeroit sur son corps & le tueroit: mais on l'arrêta aussi-tôt; on le lia de maniere qu'il ne pouvoit même remuer. Sitôt qu'il arriva à Moscou, on l'appliqua à la question; mais il dit que de tous les Boïares qui étoient présens, il n'y en avoit pas un auquel il voulût faire l'honneur de parler. Voyant entrer le Knéès Nikita Romanou, il lui marqua plus d'égards qu'il n'avoit fait aux autres, dit qu'il répondroit devant lui, parce qu'il l'estimoit à cause de son courage & de ses autres qualités. Il soutint avec fermeté qu'il étoit fils de Basile Iwanovits Suiski. On lui répondit qu'il étoit fils de Démenti Ancudina, marchand de toile à Vologda, & que le Czar Basile Suiski n'avoit point eu d'enfant, & que les deux freres de ce prince étoient morts sans en avoir. Il persista toujours avec opiniâtreté à dire qu'on se trompoit, ou qu'on vouloit le tromper.

On

On fit venir sa mere qui l'exhorta à reconnoître sa faute. Ce scélérat parut d'abord ému en la voyant ; s'étant ensuite remis, il dit qu'il ne la connoissoit pas. Ivan Plescou, auquel il avoit confié son fils en partant de Moscou, lui dit qu'il devoit confesser la vérité dans la conjoncture où il se trouvoit ; que sa naissance étoit trop connue, pour qu'on ajoutât foi à ce qu'il disoit ; qu'enfin il ne devoit pas prolonger ses tourmens par une opiniâtreté inutile. Ce langage lui fit une telle impression, qu'il ne voulut plus parler, quoiqu'on lui présentât plusieurs personnes qui l'avoient connu pendant qu'il tenoit un bureau aux tavernes. On le visita, & l'on trouva qu'il avoit été circoncis. Le lendemain on le mit encore à la question ; mais il garda le silence avec la même opiniâtreté qu'il avoit fait la veille. On le conduisit dans la place du marché, on lui lut sa sentence ; le bourreau lui coupa les bras, les jambes & la tête. Ses membres furent attachés à des poteaux, le tronc resta sur la terre jusqu'au lendemain que le bourreau le traîna à la voirie : punition cruelle, mais justement due à un scé-

MICHEL ROMANOU. 1634.

Son supplice.

MICHEL ROMANOU. 1634.

lérat dont la vie n'étoit qu'un tissu de forfaits. Dans tous les siécles l'on a vu paroître des hommes capables de commettre les plus grands crimes, & être assez cruels à eux mêmes pour s'exposer aux plus cruels supplices.

Les historiens ne fournissent plus de détails intéressans sous le regne de Michel Romanou. Ce prince se voyant paisible possesseur du trône, ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Pour cet effet, il chercha tous les moyens de faire fleurir le commerce, attira dans ses états des artistes, & les récompensoit avec largesse. Il distribuoit des terres aux étrangers qui passoient en Russie, & leur fournissoit tout ce qui leur étoit nécessaire pour les cultiver. Michel étoit naturellement doux: il pardonnoit facilement, & ne punissoit qu'avec peine. Son équité ne lui permit pas de rompre le traité de paix qu'il avoit fait avec la Pologne, quelques instances que lui fit Gustave-Adolphe, Roi de Suede. Quoique dévot, il n'écoutoit point les superstitieux, & se plaignoit souvent de l'ignorance du clergé Russe.

Grave Volmer, fils naturel du Roi

de Danemark, lui fit demander une de ſes filles en mariage : comme le Czar connoiſſoit les qualités de ce jeune prince, il la lui accorda : mais le clergé s'oppoſa à cette alliance, ſous prétexte que Volmer étoit d'une religion tout-à-fait différente de celle des Ruſſes. Le Prince de Danemarck offrit de faire défendre ſa religion par ſes aumôniers : mais les prêtres Ruſſes ne voulurent pas accepter la conférence. Le Czar, irrité, leur demanda quelle religion ils profeſſoient, puiſqu'ils n'oſoient la défendre. MICHEL ROMANOU. 1634.

Peu de jours après, il fut ſurpris, en allant ſe coucher, d'un vomiſſement ſi terrible, qu'il mourut le lendemain au matin, qui étoit le 12 juillet 1645. 1645.

Il avoit épouſé, comme nous l'avons dit, Marie, qui mourut peu après ſon mariage ; il épouſa enſuite Eudocie, fille d'un ſimple gentilhomme, nommé Streſchneu. Il en eut quatre enfans, Alexis qui lui ſuccéda, & trois filles. Irene, qui mourut après ſon pere, Pélagie morte jeune, Anne qui mourut dans un âge avancé. Irene & Pélagie ne ſe marierent point : il y a apparence que c'étoit Irene qui avoit été promiſe, Mort de Michel Romanou.

au prince de Danemarck. Le traducteur de Strahlenberg assure que Michel Romanou eut encore une fille nommée Latiane, qui mourut aussi dans un âge fort avancé.

MICHEL ROMANOU. 1645.

ARTICLE II.

ALEXIS.

LE Knéès Morosou, gouverneur d'Alexis, craignant que la jeunesse du Prince, qui n'avoit pas seize ans accomplis, n'occasionnât quelques troubles, résolut de hâter son couronnement. Dès le lendemain de la mort de Michel, il fit assembler les Knéès & les Boïares qui étoient à Moscou, fit sacrer & couronner le jeune Prince, qui prêta le serment accoutumé dans cette occasion.

ALEXIS. 1645.

Morosou, favori du Czar.

Bientôt Morosou changea sa qualité de Gouverneur en celle de Ministre, & conserva toujours l'ascendant qu'il avoit eu sur l'esprit du Prince, au point qu'il gouvernoit l'Etat, comme s'il avoit été souverain lui-même. Eudo-

cie, mere du Czar, avertiſſoit ſouvent ſon fils de ne pas ſouffrir qu'un particulier étendît ſon pouvoir au point que Moroſou l'étendoit. Le Prince répondoit à ſa mere, qu'il ſuivoit en cela les intentions de Michel ſon pere qui lui avoit toujours conſeillé de ſuivre les avis de ſon gouverneur. ALEXIS. 1645.

Quoique Moroſou n'ignorât pas les réponſes du Czar à ſa mere, il n'oſoit cependant lâcher la bride à ſon exceſſive avidité : il ſavoit que cette Princeſſe avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ſon fils, & qu'elle pourroit tôt ou tard l'indiſpoſer contre lui : mais elle mourut, & Moroſou, ne trouvant plus de barriere entre lui & le ſouverain, ſe trouva ſeul maître de ſon eſprit.

Il commença par éloigner tous les courtiſans de la perſonne de ſouverain. Pour écarter de la Cour ceux qui lui faiſoient ombrage, & qui auroient pu partager les faveurs, il leur donnoit des gouvernemens, & faiſoit remplir les charges qu'ils occupoient à la cour par des hommes qu'il ſavoit lui être totalement dévoués. Il engageoit ſouvent le Czar à ſortir de la capitale, ſous pré-

texte de lui faire prendre de l'exercice;
ALEXIS. 1645. mais c'étoit pour le ſouſtraire aux remontrances de ceux auxquels ſa conduite à lui-même n'avoit pas plu, & pour lui donner de l'averſion pour les affaires.

Pour appuyer ſon crédit auprès du
1647. jeune Czar, il forma le projet de lui choiſir lui-même une femme, & lui propoſa la fille d'un gentilhomme nommé Ilia Miloſlauski : mais le Prince lui répondit qu'il vouloit qu'on ſuivît l'uſage établi par ſes prédéceſſeurs ; c'eſt-à-dire, qu'on fît aſſembler les plus belles filles qu'on pourroit trouver dans ſes Etats, afin qu'il prît pour femme celle qui lui plairoit le plus. Moroſou fut obligé d'obéir : mais il avoit trop de reſſources dans l'eſprit, pour ne pas trouver les moyens d'amener le Czar où il vouloit, en paroiſſant contenter ſes deſirs. Il envoya donc les Boïares parcourir les différentes provinces de l'Empire pour chercher de belles filles. Lorſqu'elles furent arrivées à Moſcou, on les fit aſſembler chez la grande maîtreſſe de la cour, afin que le Czar pût les examiner & faire ſon choix. Une d'entr'elles ſurpaſſoit les autres

par l'éclat de ſa beauté, au point qu'il ſe décida ſur le champ en ſa faveur. Moroſou ne vit qu'avec un ſecret dépit que l'inclination du jeune monarque étoit contraire à ſes deſſeins : afin d'arrêter ce coup, il gagna ſecrettement les femmes qui devoient attacher la couronne ſur la tête de celle que le Czar avoit choiſie pour être Czarine, & les engagea à nouer ſes cheveux ſi près de la tête, qu'elle n'en pût ſouffrir la douleur. Ses intentions furent remplies : elle s'évanouit, & les femmes qu'il avoit gagnées, publierent qu'elle étoit attaquée du mal épileptique. Son pere, qui l'avoit accompagnée, fut regardé comme coupable de trahiſon envers ſon ſouverain : Moroſou, qui connoiſſoit cependant ſon innocence, le fit fouetter, & exiler en Sibérie.

ALEXIS. 1647.

Relation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois 1679.

Cette jeune fille ſentit toute la douleur que devoit lui cauſer la perte du trône : elle paſſa le reſte de ſes jours à pleurer ſon malheur, refuſa ſa main à tous ceux qui la lui demanderent quels qu'ils fuſſent, & garda juſqu'à ſa mort la bague & le mouchoir que le Czar lui avoit donnés pour gage de ſon amour. Alexis en fut informé ; il fut

même qu'elle n'avoit jamais eu d'accès d'épilepsie ; son amour pour elle se ralluma dans son cœur ; mais il eut la prudence de ne pas l'écouter. Il en avoit épousé une autre, & ne vouloit pas donner lui-même l'exemple du divorce, qui n'étoit que trop fréquent en Russie. Elle étoit de son côté trop sage pour se livrer à un homme autrement que par les liens du mariage. Il lui assigna une pension pour le reste de ses jours, rappella son pere d'exil, & lui donna des sommes considérables.

ALEXIS. 1647.

Mariage du Czar Alexis.

Le jeune Czar, trompé par la fourberie de son ministre, consentit à épouser Marie Ilychna, fille d'Ilia Miloslauski. La nature lui avoit été assez favorable, pour qu'elle captivât la tendresse d'Alexis. A une figure assez belle, elle joignoit un air noble & une taille majestueuse : sa modestie, sa grande sagesse, sa dévotion la faisoient aimer de tout le monde. Lorsque le Czar fut décidé, il envoya un Boïare chez elle pour avertir son pere Ilia d'envoyer sa fille Marie chez la grande Maîtresse. Le mariage fut célébré le dimanche qui précédoit le jour de Carnaval de l'an 1647 : mais on ne fit

aucune cérémonie, par la crainte qu'on avoit des ſortilèges.

ALEXIS. 1647.

Huit jours après le mariage du Czar, Moroſou eut la hardieſſe d'épouſer la ſœur de la Czarine. Le Czar étoit trop jeune pour réprimer l'ambition de ſon miniſtre : mais les chagrins que celui-ci eſſuya, prouvent que les dangers, & ſouvent les malheurs ſuivent ce vice de près. Il étoit âgé, & avoit toutes les infirmités & tous les déſagrémens de la vieilleſſe. Sa femme étoit jeune & belle : elle ne tarda pas à prendre du dégoût pour lui. Wiliam Barnsley, jeune Anglois, joignoit aux agrémens de la figure une taille avantageuſe, une vivacité d'eſprit, une douceur naturelle & un air de galanterie qui étoit alors inconnu en Ruſſie : il plut à la femme du miniſtre : le mari s'apperçut du penchant qu'elle avoit pour l'Anglois ; il les fit obſerver, & découvrit ce que les maris jaloux ont ordinairement le malheur de découvrir. La femme qui l'outrageoit étoit la belle-ſœur du Czar : il n'oſa diriger ſes coups ſur elle : Wiliam Barnſley fut ſeul la victime de ſa jalouſie ; il le fit exiler, & le tint éloigné de Moſcou tout le temps

Moroſou épouſe la belle ſœur du Czar.

Ibid.

qu'il vécut. Après sa mort, l'Anglois obtint son rappel, embrassa le rit Grec, & se maria fort avantageusement dans Moscou. Morosou eut encore la douleur de voir le peuple se soulever contre lui, & forcer le Czar de l'éloigner de la Cour.

ALEXIS. 1647.

L'avarice de Morosou égaloit son ambition : ce n'étoit que par des sommes considérables qu'on obtenoit les charges & les dignités : ceux qui les possédoient, pour gagner ce qu'ils avoient été obligés de donner, exerçoient les exactions les plus criantes : on augmenta les impôts, l'on en mit même jusque sur les denrées les plus nécessaires à la vie. Le peuple, voyant qu'on le privoit de sa subsistance, murmura ; il s'assembla, & décida qu'il falloit présenter une requête au Czar. Les plus hardis se chargerent de le faire, lorsqu'il seroit à l'église ou à la chasse. Leurs tentatives furent inutiles, Morosou avoit donné des ordres pour que le Czar fût si bien environné par ses gardes, que personne ne pût l'aborder. Ceux qui s'étoient chargés de lui présenter la Requête, furent obligés de la lâcher à un officier des gar-

1648. Le peuple se souleve, & force le Czar d'éloigner son ministre.

des : celui-ci fit ſon rapport ; mais tel que Moroſou lui preſcrivit. Le peuple, voyant que ce moyen ne lui réuſſiſſoit pas, réſolut de porter ſes plaintes de vive voix à la premiere occaſion. ALEXIS. 1648.

Le 7 Juillet 1648, le Czar aſſiſta à une proceſſion ſolemnelle : le peuple en fut informé, & s'aſſembla dans la place du grand marché qui étoit devant le palais. Lorſqu'il parut, pluſieurs bourgeois écarterent ceux qui l'environnoient, l'arrêterent & le prierent d'écouter les plaintes qu'ils avoient à lui faire de ſes miniſtres. Alexis fut étonné de cette hardieſſe ; mais il ne perdit pas la tête, répondit qu'il feroit examiner l'affaire, & qu'il rendroit juſtice à ſon peuple.

Les ſupplians, contens de cette réponſe, ſe retiroient avec tranquillité, & la révolte étoit appaiſée dès ſon commencement : mais pluſieurs Boïares qui accompagnoient le Czar, eurent l'imprudence de s'élancer ſur eux & d'en maltraiter quelques-uns. Le peuple entra en fureur, prit des pierres, & les lança ſur les Boïares qui, ſe voyant chargés de tous côtés, prirent

ALEXIS. 1648.

la fuite ; on les pourſuivit juſqu'aux portes du palais. Les Gardes du Czar eurent beaucoup de peine à arrêter le peuple qui vouloit enfoncer les portes. La multitude augmenta, les eſprits s'échaufferent : on menaca de mettre le feu au palais ſi on ne livroit pas Moroſou & Pleſſeou ; le dernier étoit garde du tréſor impérial.

Moroſou eut la hardieſſe de paroître ſur un balcon pour appaiſer le peuple, & pour l'exhorter, au nom de Sa Majeſté Czarienne, à ſe ſéparer & à rentrer dans le devoir. La vue d'un homme qu'on ſavoit être la cauſe des maux qu'on enduroit, irrita davantage la fureur du peuple. On lui répondit par des injures, & on lui aſſura que le tumulte ne ceſſeroit que quand on l'auroit vu ſubir la punition juſtement due à ſes crimes. Une partie de la populace ſe rendit ſur le champ à ſon hôtel, en enfonça les portes : les meubles furent dans un inſtant briſées ; les murs furent renverſés : tous ſes eſclaves furent maſſacrés. La fureur du peuple étoit ſi grande, qu'on ne reſpecta pas même les images des Saints pour leſquels on a toujours eu beaucoup de vé-

nération en Ruſſie. Ces ſéditieux arrachèrent les perles & les pierreries de ſa femme, lui diſant que s'ils ne la reſpectoient pas comme la belle ſœur du Czar, ils la mettroient en piéces. Ils briſerent ſes équipages, tuerent ſes chevaux. Pluſieurs d'entr'eux entrerent dans ſa cave, enfoncerent les tonneaux d'eau-de-vie : lorſqu'ils furent ivres, ils y mirent le feu, & réduiſirent tout l'hôtel en cendres. ALEXIS. 1648.

En ſortant de chez Moroſou, ils allerent piller les maiſons de ſes partiſans, & y firent le même dégât qu'ils avoient fait chez lui : ils enleverent tant de richeſſes dans ces différens endroits, qu'ils vendoient au plus vil prix les perles, les pierreries, les martes zibelines, les étoffes d'or & d'argent.

Nazari Iovanovits Tziſtou, chancelier de Ruſſie, avoit eu le malheur de prendre la ferme du ſel, & de participer à l'impôt qu'on avoit établi deſſus : il étoit malade lorſqu'il apprit qu'on pilloit la maiſon de Moroſou. Ne doutant pas qu'on ne vînt chez lui, il ſe cacha ſous un paquet de bouleau, dont les grands font proviſion pour les étuves. Afin qu'on ne ſe doutât pas

qu'il étoit deſſous, il le fit couvrir de
ALEXIS. pluſieurs morceaux de lard : mais par-
1648. mi ſes eſclaves, il s'en trouva un aſſez ſcélérat pour indiquer l'endroit où il étoit, afin de pouvoir impunément s'emparer de ſon argent, lorſqu'il l'auroit livré à la fureur du peuple.

On leva le paquet de bouleau ; on tira le chancelier par les pieds ; on le traîna dans la cour, où on l'aſſomma à coups de bâton. On jetta ſon corps à la voirie, & ſa maiſon fut raſée. Pendant que le peuple commettoit ces déſordres chez les miniſtres, on s'occupoit à fortifier le palais impérial. Le peuple reſta aſſemblé toute la nuit, & annonçoit par ſes menaces qu'il attendoit le jour pour recommencer le pillage. Le Czar, craignant qu'il ne pouſsât la hardieſſe juſqu'à venir piller le palais impérial, & qu'il n'attentât à ſa perſonne, envoya chercher les différens corps de troupes qui étoient répandus dans la ville. Les officiers les conduiſirent tambours battans, drapeaux déployés Le peuple, loin de les inſulter, s'écarta pour les laiſſer paſſer, les ſalua, leur dit qu'il ne leur en vouloit point, qu'il les reconnoiſ-

soit pour des hommes braves qui n'approuvoient point les vexations & les violences du gouvernement : Alexis donna ordre au Knéès Nikita Ivanovits Romanou, qu'il savoit être agréable au peuple, de faire tous ses efforts pour l'engager à rentrer dans le devoir. Ce seigneur se présenta devant le peuple, la tête découverte, & dit qu'on devoit être satisfait de la parole que le Czar avoit donnée le jour précédent de remédier aux désordres dont on se plaignoit; que Sa Majesté lui avoit ordonné de porter de sa part la même parole à son peuple, & de l'exhorter à rentrer dans le devoir. Le peuple écouta ce langage en silence, & répondit qu'on ne se plaignoit point du Czar, & qu'on auroit toujours pour sa personne sacrée le respect qui lui étoit dû ; mais qu'on demandoit la punition de ceux qui abusoient de sa confiance pour exercer toutes sortes de vexations. Ceux qui portoient la parole au nom du peuple, ajouterent qu'ils ne se retireroient qu'après qu'on leur auroit livré Morosou, Plesseou & Trachanistou, qu'ils vouloient punir des maux qu'ils leur avoient faits. Nikita leur promit de porter cette

ALEXIS. 1648.

réponſe au Czar, de l'engager à les ſatisfaire, & leur dit qu'il ne doutoit point que Sa Majeſté ne fît tout ſon poſſible pour les contenter; mais qu'on ne pouvoit leur livrer Moroſou & Trachaniſtou, parce qu'ils s'étoient ſauvés; & qu'on feroit exécuter le troiſieme. Sitôt que Nikita eut raconté au Czar ce qui venoit de ſe paſſer, on envoya chercher le bourreau qui ſortit bientôt après avec Pleſſeou qu'il conduiſoit, les mains attachées derriere le dos. Le peuple, en voyant ce dernier, s'abandonna aux tranſports de la fureur, l'arracha des mains du bourreau, & l'aſſomma à coups de bâton. Sa mort n'éteignit point la colère du peuple; on traîna ſon cadavre dans les rues, & chacun s'empreſſoit de le frapper. Un moine, auquel Pleſſeou avoit fait donner des coups de bâton peu de jours auparavant, ayant rencontré le cadavre, en coupa la tête, & la foula aux pieds. Le bourreau, voyant que le peuple abandonnoit le cadavre de ce malheureux miniſtre, le porta à la voirie.

ALEXIS. 1648.

Moroſou s'étoit ſauvé en effet: mais il fut arrêté dans ſa fuite par des char-

tiers & par une partie de la populace. On ſe ſaiſit de ſa perſonne, & on le conduiſit dans la place publique pour l'expoſer à la fureur du peuple. Il étoit prêt d'y arriver lorſqu'il ſe rencontra un embarras cauſé par des voitures : il en profita pour ſe débarraſſer des mains de ceux qui le tenoient, s'enfuit & ſe retira au château par des rues détournées. Le Czar, pour le ſauver, crut devoir ſacrifier encore Trachaniſtou. Il le fit chercher avec tant d'exactitude ; qu'on le trouva à quelques lieues de Moſcou ; on l'y ramena ; on le conduiſit dans la place publique où on lui trancha la tête par ordre du Czar. Le peuple, ſatisfait de cette ſeconde exécution, crut qu'il étoit injuſte d'exiger qu'on lui livrât Moroſou, puiſqu'on l'avoit trouvé à quelques diſtances du château, & ſe diſperſa ſur les onze heures du matin.

ALEXIS. 1648.

Sur le midi, on vit pluſieurs quartiers de la ville tout embraſés : le feu fit même des progrès ſi rapides, qu'il ſembloit que Moſcou alloit être réduit en cendres. Le Czar donna ordre aux ſoldats de ſa garde d'aller arrêter l'incendie. Ils rencontrerent dans leur

ALEXIS. 1648

route un moine qui portoit un paquet ſi peſant, que ſes forces ſembloient s'épuiſer deſſous. Lorſqu'ils furent auprès de lui, ils virent que le fardeau qu'il portoit, étoit un cadavre. Ils lui demanderent ce qu'il en vouloit faire. Ce moine fanatique leur répondit que c'étoit le cadavre de Pleſſeou qu'il portoit au feu, & qu'il n'y avoit pas de doute qu'il ceſſeroit lorſque ce ſcélérat ſeroit conſumé. Il les pria en même-temps de lui aider à le porter, & ſur leur refus, il proféra contr'eux les blaſphêmes les plus horribles. Quelqu'un du peuple ſe trouva là par haſard; il étoit auſſi ſimple que ce moine, & par conſéquent auſſi ſuperſtitieux; il lui aida à porter au feu les malheureux reſtes du miniſtre. Les ſoldats travaillerent avec tant de zèle, qu'en peu de temps l'incendie fut arrêté.

Le Czar, inſtruit par les troubles qui avoient ſuivi la mort de Théodore, ſentoit juſqu'à quel excès les Ruſſes ſont capables de ſe porter, & le danger auquel il étoit expoſé. Il crut que le parti le plus ſage étoit de prendre le peuple par la douceur, commença par lui faire diſtribuer pendant

pluſieurs jours de l'eau-de-vie & de l'hydromel : ſon beau-pere Ilia fit aſſembler chez lui les principaux marchands, leur donna à boire & à manger à diſcrétion pendant trois jours. Le Patriarche ordonna aux prêtres & aux moines de calmer les eſprits, & de remontrer au peuple que la religion lui ordonnoit d'avoir du reſpect & de la ſoumiſſion pour leur ſouverain. Alexis donna les places de ceux qui avoient été exécutés à des perſonnes capables de les remplir : il fit faire une proceſſion ſolemnelle ; &, lorſque le peuple fut aſſemblé, il dit à haute voix, qu'il avoit appris avec douleur les injuſtices que ſes miniſtres avoient commiſes ſous ſon nom ; qu'ils avoient ſubi la peine due à leur crime ; qu'il avoit mis à leur place des perſonnes dont la probité étoit connue ; qu'il étoit certain qu'elles rendroient la juſtice gratuitement & ſans diſtinction ; d'ailleurs, qu'il examineroit leur conduite de ſi près, qu'ils ſeroient forcés de remplir leur devoir ; qu'il avoit ſupprimé une partie des impôts, & qu'il ne laiſſeroit ſubſiſter que ceux qui étoient abſolument néceſſaires pour l'adminiſtration.

ALEXIS. 1648.

de l'Etat. Le peuple ſe battit le front, ce qui, dans ce pays, eſt un ſigne de joie & de ſatisfaction, & rendit des actions de graces au Czar. Sa Majeſté reprit qu'il étoit vrai qu'elle avoit promis à ſon peuple de lui livrer Moroſou ; qu'il étoit difficile de le juſtifier entierement ; mais qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à livrer au ſupplice un homme qui lui avoit ſervi de pere, qui avoit toujours eu les yeux fixés ſur elle pour en écarter les dangers auxquels les enfans ſont preſque toujours expoſés, Alexis s'abbaiſa même juſqu'à prier ſon peuple de pardonner à ſon gouverneur, aſſura ſur ſa couronne qu'il ſe comporteroit plus ſagement à l'avenir ; dit que ſi l'on trouvoit mauvais qu'il continuât de prendre ſa place au Conſeil, il ne l'y appelleroit plus ; mais qu'il prioit qu'on le regardât comme ſon gouverneur & ſon beaufrere ; enfin que la conduite que l'on tiendroit à ſon égard, ſeroit la preuve de l'amitié qu'on avoit pour lui. Les termes dont le Czar ſe ſervoit, le ſon de ſa voix, annonçoient l'intérêt qu'il prenoit à Moroſou. Tous ceux qui étoient préſens, en furent tellement

ALEXIS. 1648.

touchés, qu'ils s'écrierent d'une voix unanime : » Que la volonté de Dieu » & du Czar ſoit faite ». Alexis fut ſi ſenſible aux marques d'affection qu'il venoit de recevoir de la part de ſon peuple, qu'il exprima ſa joie & ſa reconnoiſſance par des larmes. ALEXIS. 1648.

Peu de jours après Moroſou, voulant éprouver les diſpoſitions du peuple à ſon égard, parut en public à la ſuite du Czar qui faiſoit un pélerinage au couvent de Troitza. Il traverſa toute la ville le bonnet à la main, ſaluoit le peuple qui étoit ſur ſon paſſage, parloit aux uns, donnoit un ſourire aux autres : il ſe comporta avec tant d'adreſſe, que tout le monde en fut ſatisfait. Sa conduite, toute différente par la ſuite de ce qu'elle avoit été par le paſſé, changea la haine qu'on lui portoit en amitié. Il ſe faiſoit un devoir de rendre ſervice à tous ceux qui s'adreſſoient à lui : la juſtice fut rendue avec une ſcrupuleuſe exactitude : pendant le reſte de l'adminiſtration de Moroſou, le gentilhomme n'oſa inſulter le roturier, le riche n'opprima point le pauvre, les Knéès, ou les Princes, ne ſe permirent point ces actions

d'éclat que le juge n'oſe punir, & qu'il laiſſe tomber dans l'oubli. Le peuple fut tranquille, l'exactitude des juges étoit le garant de la ſureté publique.

ALEXIS. 1648.

Il engagea le Czar à porter un édit qui ne peut être aſſez loué. Lorſqu'un noble commettoit un crime, toute ſa famille étoit regardée comme coupable de n'avoir pas aſſez veillé ſur ſa conduite. Si le crime méritoit la mort, les parens du criminel perdoient douze degrés de nobleſſe, & n'héritoient point de ſon bien. Par cette Politique, l'honneur & l'intérêt forçoient les parens à veiller ſur la conduite les uns des autres : les pauvres n'étoient point à charge au public, leur famille ſe trouvoit forcée de les aſſiſter: elle craignoit que la misère, qui donne preſque toujours de mauvais conſeils, ne les conduisît au crime; l'on ne voyoit point les jeunes gens ſe livrer aux dépenſes exceſſives: les parens étoient intéreſſés à ne leur laiſſer faire que celles qui étoient proportionnées à leurs revenus: le miniſtère étoit toujours prêt à ſecourir ceux qui réclamoient ſon aſſiſtance. Une pareille conduite étoit bien louable dans un miniſtre. Le nom de

Moroſou ſeroit dans la liſte des grands hommes, ſi les écrivains ne lui reprochoient de n'être devenu ſage qu'après avoir eu peur. ALEXIS. 1648.

Alexis étoit trop prudent pour s'expoſer aux haſards d'une guerre étrangere, dans un temps où il pouvoit douter de la fidélité de ſes ſujets: le général, auquel il avoit confié le commandement de ſon armée, ſe ſeroit trouvé dans le cas de le renverſer du trône, & de ſe faire proclamer lui-même Czar. Ce qu'on avoit tant de fois vu arriver dans l'Empire Romain, pouvoit arriver dans celui de Ruſſie. La politique engagea donc Alexis à faire une paix ſolide avec la Suède. Chriſtine ſe plaignoit de ce que le Czar recevoit dans ſes Etats tous les Suédois qui vouloient y paſſer, ce qui occaſionnoit de fréquentes banqueroutes dans ſon Royaume, y rendoit le crime impuni, & enfin dépeuploit la Suède. Le Czar réſolut d'envoyer à la Reine de Suède un ambaſſadeur aſſez habile dans les négociations, pour accommoder cette affaire à l'amiable. Ce fut Jeann Puskin qu'il choiſit: les deux couronnes convinrent enſemble qu'on ne fe- 1649.

roit aucune recherche des transfugés de part & d'autre ; mais que l'on renverroit exactement ceux qui iroient ſans paſſeport d'un Royaume à l'autre. Le Czar, convenant qu'il y avoit en Ruſſie un nombre de Suédois bien plus conſidérable que celui des Ruſſes qui étoient en Suède, s'engagea à payer à la Reine, par forme de dédomagement, cent quatre-vingt-dix mille roubles, qui ſont trois cent quatre-vingt mille écus de France, dont une partie ſeroit payée en argent, l'autre en bled, & promit que le tout ſeroit délivré au printemps de l'année 1650.

ALEXIS. 1649.

En conſéquence de ce traité, la Reine de Suède envoya un Commiſſaire à Moſcou pour recevoir l'argent & le bled : on lui délivra ſur le champ la ſomme promiſe en argent, & l'on chargea Théodore Amilianou, marchand de Pleſcou, de lui fournir le bled. Cet homme, voulant profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit pour faire une fortune rapide, fit ſaiſir tous les bleds : pour en vendre ou pour en acheter, il falloit obtenir ſa permiſſion : il ne la donnoit qu'à ceux qui la lui payoient. Les habitans de Pleſcou, ſe voyant

voyant réduits à une extrême misère, commencerent à murmurer : ils se réunirent à ceux de Novogrod qui se trouvoient dans le même cas, & formerent la résolution d'arrêter le bled lorsqu'on voudroit le transporter dans le pays étranger. Avant d'employer la voie de fait, ils résolurent d'envoyer des députés à Moscou, pour savoir si l'enlevement du bled se faisoit par l'ordre du Czar. La misère augmentant de jour en jour dans Plescou épuisa la patience du peuple, au point qu'on pilla la maison d'Amilianou. Ce marchand fut assez adroit pour se dérober à la fureur du peuple : mais on trouva sa femme, à laquelle on fit endurer toutes sortes de tourmens pour lui faire découvrir l'endroit où son mari mettoit son argent. Le gouverneur fit tous ses efforts pour arrêter la révolte : mais on le maltraita & on le chassa de la ville. Le peuple invita même la noblesse des environs à venir s'opposer aux vexations que l'on commettoit. On envoya trois députés à Novogrod, pour exciter les habitans à suivre l'exemple de ceux de Plescou. Le gouverneur de Novogrod fit arrêter ces trois députés,

ALEXIS. 1649.

& les fit conduire à Moſcou. Ils y arriverent en même-temps que le gouverneur de Pleſcou, & que le marchand Amilianou. Le Czar ne crut pas devoir faire uſage de la ſévérité dans cette occaſion ; il renvoya le gouverneur de Pleſcou dans ſon gouvernement, le fit accompagner par un Boïare, & les exhorta à employer la douceur pour appaiſer le tumulte.

ALEXIS. 1649.

Le Boïare eut l'imprudence de ne pas exécuter les ordres du Czar : il employa la ſévérité, alla même juſqu'à la cruauté ; le peuple, s'irritant de plus en plus, le maltraita au point qu'il penſa en mourir. Le gouverneur fut enfermé dans une étroite priſon.

Le Czar, pour appaiſer une révolte qui pouvoit avoir des ſuites très-dangereuſes, paya en argent le reſte du bled qu'il devoit fournir à la Reine de Suède, & fit eſcorter le commiſſaire de cette Princeſſe juſque ſur les frontieres de Suède. Il ordonna enſuite à un de ſes généraux d'aſſembler la nobleſſe des Provinces voiſines, les régimens de Kormichel, d'Hamilton, & d'aſſiéger Pleſcou. Les habitans vou-

lurent d'abord ſe défendre ; mais, voyant que les forces leur manquoient, ils perdirent courage, & ouvrirent leurs portes. On pendit les chefs de la révolte, & on pardonna au reſte des habitans. ALEXIS. 1649.

Ces troubles étant appaiſés, l'empire reſta pendant pluſieurs années dans un calme qui donna au Czar la facilité d'aſſembler des forces, & de ſe mettre dans le cas, non-ſeulement de réſiſter aux ennemis qui voudroient l'attaquer, mais encore de ſe faire craindre & redouter par ſes voiſins. La couronne de Pologne étant vacante par la mort de cet Uladiſlas que l'on a vu ravager la Ruſſie, & prêt à ſe faire proclamer Czar, Alexis envoya des ambaſſadeurs à la diète qui étoit aſſemblée pour l'élection d'un nouveau Roi : il fit dire à ceux qui la compoſoient, qu'il entreroit en Pologne avec deux cens mille hommes, ſi on ne le proclamoit pas. Ces menaces de la part d'un Prince qu'on ſavoit en état de paſſer aux effets, embarraſſoient les Polonois. Ils ſentoient d'un côté combien il ſeroit dangereux pour la liberté de la nation d'élire le Czar Roi : on ne

doutoit pas qu'il n'érigeât bientôt après
ALEXIS. la Pologne en province de Ruſſie : d'un
1649. autre, on n'étoit pas en état de lui réſiſter dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit. Pour éviter ces deux malheurs, on lui fit des promeſſes, & l'on élut Jean Caſimir, qui avoit été Jéſuite & cardinal.

1654. Le Czar, réſolu de ſe venger de l'inſulte qu'il prétendoit avoir reçue des Polonois, par le refus qu'ils avoient fait de le reconnoître pour leur ſouverain, chercha des prétextes pour rompre la trève que ſon pere avoit faite avec Uladiſlas. Il envoya des ambaſſadeurs en Pologne, pour ſe plaindre de ce qu'on n'avoit pas rempli les conventions établies par les derniers traités entre les deux couronnes. Uladiſlas & Michel étoient convenus qu'il ſe donneroient réciproquement en s'écrivant, toutes les qualités qui leur étoient dues; &, pour ne pas ſe tromper, ils s'étoient mutuellement envoyé un écrit qui contenoit la liſte de leurs dignités. Cette précaution qui, au premier coup d'œil, paroît venir d'une ridicule vanité, étoit prudente de la part de Michel. Uladiſlas avoit été pro-

clamé Czar par une partie de la nation : cette proclamation lui donnoit un droit inconteſtable au trône de Ruſſie. Lorſqu'il y renonça par le dernier traité, le Czar exigea qu'il fût ſtipulé qu'Uladiſlas & ſes ſucceſſeurs lui donneroient tous les titres qui lui étoient dus en ſa qualité de ſouverain des Ruſſes. Par ce moyen, le Czar recevoit une ratification de l'abdication d'Uladiſlas toutes les fois que ce dernier lui écrivoit. Lorſque Jean Caſimir fut proclamé Roi de Pologne, il écrivit à Alexis pour lui notifier ſon avénement au trône ; mais il manqua aux formalités que ſon frere s'étoit engagé à ſuivre. ALEXIS. 1654.

Alexis, qui cherchoit un prétexte pour rompre la paix avec la Pologne, n'en trouva point de plus plauſible que celui-là. Son ambaſſadeur s'en plaignit donc à la cour de Pologne. Caſimir ſentit que ces plaintes n'étoient qu'un prétexte que prenoit le Czar pour rompre la paix dans un temps où les forces de la Pologne étoient toutes occupées à faire rentrer les Coſaques dans le devoir, & où elle étoit menacée par la Suède. Il répondit à l'ambaſſadeur

ALEXIS. 1654.

de Ruſſie que ſi l'on avoit manqué aux formalités en écrivant au monarque de Ruſſie, c'étoit une négligence de la part des ſecrétaires, qu'on les aſſigneroit à la première diète, pour leur faire dire quels étoient les motifs qui les avoient engagés à ne pas donner aux lettres qu'ils avoient écrites la forme qu'elles devoient avoir, & lui aſſura qu'il les puniroit de mort s'ils ſe trouvoient coupables.

L'ambaſſadeur parut ſatisfait de cette réponſe ; mais il établit un autre ſujet de plainte qu'il préſenta comme beaucoup plus grave. Il dit que les membres de l'univerſité de Vilna avoient fait imprimer des livres dans leſquels ils avoient affecté de relever les triomphes remportés ſur les Ruſſes par Uladiſlas, & de ternir la mémoire du feu Czar & de ſes généraux ; qu'Alexis ſeroit obligé de venger la mémoire de ſon pere par les armes, ſi on ne lui cédoit pas, en forme de réparation, Smolensko & ſon territoire.

Caſimir répondit que les livres dont le Czar ſe plaignoit avoient été compoſés dans une République libre, par des hommes libres, & ſans la partici-

pation du Roi & du Sénat ; qu'il ne concevoit pas comment la ceſſion de Smolensko pourroit réparer l'injure faite à la mémoire de Michel ; que cette ceſſion lui ſeroit plutôt injurieuſe, puiſque ce ſeroit trafiquer l'honneur de ce Prince. L'ambaſſadeur, ne trouvant pas de réponſe à faire au Roi ſur la ceſſion de Smolensko, lui dit que le Czar ſeroit ſatisfait, ſi l'on arrachoit des livres les feuillets qui contenoient les inſultes faites à la mémoire de Michel. Caſimir répondit que cette précaution lui paroiſſoit inutile, puiſque ce ſeroit par-là piquer la curioſité du public qui ne manqueroit pas de s'informer des motifs qui avoient engagé à arracher ces feuillets ; que c'étoit d'ailleurs une ſimplicité de ſe fâcher contre les écrivains qui inſtruiſent la poſtérité des fautes que l'on a commiſes ; qu'il n'y avoit pas de plus ſûr moyen de les empêcher d'en faire mention dans leurs ouvrages, que celui de n'en point commettre ; qu'il étoit injuſte d'exiger qu'un étranger eût plus de ſoin de notre réputation en écrivant, que nous n'en avons nous-mêmes en agiſſant.

ALEXIS. 1654.

L'ambaſſadeur ſe trouva à la diète

ALEXIS. 1654.

assemblée à Varsovie: l'affaire concernant les injures dont le Czar se plaignoit, & le manque de formalités dont on accusoit la nation Polonoise, y fut longtemps & sérieusement débattue. Le Roi prononça enfin cette Sentence de l'avis de la diète.

1°. Que cette action étant purement personnelle, elle étoit, selon les loix de l'Etat, éteinte à l'égard de ceux qui étoient déjà morts, & que leurs héritiers ne pouvoient en être responsables.

2°. Que, selon la constitution du feu Roi Uladislas, touchant les qualités, ceux qui y auroient manqué avant qu'elle fût publiée, ne devoient pas être regardés comme coupables.

3°. Que les loix de l'Etat demandoient qu'on laissât se purger par serment ceux qui le requerroient.

4°. Qu'on ne devoit point punir une faute légere qui se seroit glissée sans dessein, & seulement par négligence ou par ignorance.

5°. Que ceux qui seront cités en justice, & qui refuseroient de comparoître, ou en personne ou par procureur, seroient condamnés à la peine

des traîtres, conformément aux loix de l'Etat.

ALEXIS. 1654.

L'ambaſſadeur de Ruſſie fut ſi mécontent de cette Sentence, qu'il proteſta contre, en la qualifiant d'injuſte & d'illuſoire, & refuſa d'en porter une copie au Czar. Caſimir, qui vouloit appaiſer Alexis & éviter la guerre, envoya des ambaſſadeurs à Moſcou, pour prouver à Sa Majeſté Czarienne la juſtice de cette Sentence. Cette démarche fut inutile; Alexis répondit qu'il ſe feroit rendre juſtice lui-même avec cent mille hommes. Il ajouta cependant qu'il ne prendroit pas les armes, ſi le Roi vouloit, à ſa conſidération, pardonner aux Coſaques, & leur donner une amniſtie générale.

Le Roi chargea ſon conſeil d'examiner les moyens qu'on pourroit employer pour ſatisfaire le Czar, ſans compromettre la dignité du trône de Pologne. Le Czar envoya des commiſſaires à Varſovie: ces commiſſaires demanderent d'abord qu'on accordât aux Coſaques la liberté de religion: mais le conſeil du Roi refuſa cet article avec fermeté, & fit le détail des cruautés que les Coſaques avoient commi-

ALEXIS. 1654.

ſes contre les ſujets de la République. Elles étoient ſi horribles, que les Ruſſes n'en entendirent le récit qu'avec indignation : ils promirent même que le Czar ne ſe mêleroit plus de cette affaire.

Peu de temps après les Coſaques propoſerent à Alexis de les prendre ſous ſa protection, & lui promirent de livrer aux Ruſſes toutes les places qu'ils avoient conquiſes ſur les Polonois. Le Czar accepta leur offre, & mit garniſon dans Kiou, dans Bielefero & autres places que les Coſaques lui livrerent. Il envoya enſuite une armée formidable dans la Ruſſie blanche, s'en rendit maître, fit une invaſion dans la Lithuanie qu'il ravagea.

Pendant ce temps, Charles Guſtave, Roi de Suède, entra en Pologne, à la tête d'une nombreuſe armée, & y fit des conquêtes rapides. Jean Caſimir, ſe voyant tant d'ennemis à la fois ſur les bras, trouvant d'ailleurs peu de ſoumiſſion & de fidélité dans ſes ſujets, paſſa en Siléſie avec Marie-Louiſe de Gonzague, ſa femme. Se trouvant en ſureté, comme dans cet aſyle, il envoya des ambaſſadeurs à Ferdinand III,

pour le prier de se rendre médiateur entre lui & le Czar ; espérant que quand il n'auroit plus ce redoutable ennemi, il pourroit se débarrasser des autres, & forcer ses sujets à rentrer dans le devoir. ALEXIS. 1654.

Ferdinand envoya aussi-tôt un ambassadeur en Russie, pour proposer sa médiation au Czar. Les souverains de Russie ont toujours eu beaucoup d'amitié pour les Empereurs d'Allemagne : Alexis répondit aux ambassadeurs de Ferdinand qu'il acceptoit sa médiation, & désigna la ville de Vilna pour le lieu des conférences. Les ambassadeurs des deux nations s'y rendirent : la Pologne céda aux Russes Smolensko & toutes les autres places qu'Uladislas avoit conquises sur eux : l'on fit une trève de plusieurs années. 1655. 1656.

Alexis, enhardi par ses succès, tourna ses armes contre les Suédois : il fit une invasion dans la partie de la Livonnie que le Czar Ivan IV avoit été obligé de leur céder, prit Derp, Kakenhausen & plusieurs autres places : il assiégea Riga ; mais il y perdit tant de monde, qu'il fut obligé de lever le siège, & fit la paix avec la Suède.

ALEXIS. 1656.

La Ruſſie ne jouit pas long-temps du calme que lui procuroit la paix avec la Suède, & la trêve avec la Pologne : les Coſaques le troublerent. Ils s'étoient ſoumis au Czar, eſpérant qu'ils conſerveroient ſous lui quelques reſtes de leur liberté : mais on les traita bientôt comme les Ruſſes. Pendant la guerre contre la Pologne, ils refuſerent de reſter plus longtemps ſous les armes qu'ils n'avoient coutume de faire, & ſe retirerent avec leur chef. Dolgorouski, général des troupes du Czar, envoya un détachement après eux, fit enlever leur chef nommé Razin, & le fit pendre.

Stankorazin, frere du dernier, indigné d'un traitement ſi cruel & ſi outrageant, réſolut de s'en venger à quelque prix que ce fût. Il parvint, par ſes intrigues, à ſe faire proclamer chef des Coſaques. Il leva une puiſſante armée, tourna ſa marche du côté du Volga, paſſa le Jaick, entra dans la mer Caſpienne, & ravagea tout le pays qu'il parcourut. Les Ruſſes & les Perſans ſe réunirent pour l'arrêter dans ſa courſe : voyant qu'il lui ſeroit impoſſible de réſiſter long-temps à deux puiſſances ſi re-

doutables, il demanda la paix. Comme on prévoyoit qu'il feroit encore de terribles ravages avant qu'on eût pu détruire ſon parti, on la lui accorda, même à des conditions aſſez avantageuſes, Lorſqu'il fut de retour ſur le Don, il reprit les armes; & pour jetter le trouble & la diviſion parmi les Ruſſes, il profita de la mort de Simon, fils aîné du Czar, publia que ce Prince n'étoit pas mort; mais qu'ayant été informé que les Boïares avoient projetté de l'aſſaſſiner, il s'étoit ſauvé, & étoit venu implorer ſon ſecours. Cette fable, toute groſſiere qu'elle étoit, lui procura des partiſans: en peu de temps il ſe trouva à la tête de cent mille hommes, s'empara de Zaritſa ſur le Volga, battit une armée que le Czar envoya au ſecours de cette place, prit Aſtracan, ville très-riche & très-commerçante, en enleva toutes les richeſſes, & fit maſſacrer toutes les troupes qui y étoient. Pluſieurs autres villes eſſuyerent le même ſort, & ſes ſoldats ſur leſquels il n'avoit d'autorité que celle qu'ils vouloient bien lui céder, y commettoient des ravages horribles. Stankoraſin publioit partout qu'il n'a-

ALEXIS. 1656.

voit pris les armes que pour délivrer
ALEXIS. les Ruſſes de la tyrannie des Boïares ;
1656. & ſes troupes augmentoient de jour en jour.

Tous les grands ſeigneurs Ruſſes, voyant que l'orage s'élevoit ſur leur tête, & que c'étoit eux qu'il menaçoit, allerent offrir leurs bras & leur fortune pour diſſiper cette troupe de rebelles. Dolgorouski, n'ignorant pas que Stankorazin avoit juré ſa perte, prit des meſures ſi juſtes, qu'il battit les troupes du rebelle en pluſieurs occaſions. Celui-ci, voyant le nombre de ſes ſoldats diminuer tous les jours, ſongea à ſe retirer dans un lieu où il fût en ſureté : il alla auprès de Jacolof qui étoit Hetman d'une autre horde de Coſaques. Jocolof ne crut pas devoir ſacrifier ſes intérêts à la ſureté d'un homme qui, dans le mauvais état où ſe trouvoient ſes affaires, ne pouvoit lui être d'aucune utilité : il le fit arrêter, & l'envoya à Moſcou. Le Czar le fit attacher à une potence fort élevée qu'on plaça ſur un char de triomphe, & le fit promener dans la ville : on le pendit enſuite à une autre potence.
1657.

Alexis tomba malade à-peu-près dans ce temps : il fit assembler les médecins, & promit des récompenses à celui qui pourroit lui indiquer un remède capable de le guérir. Le desir d'obtenir les récompenses promises, & d'acquérir de la gloire, engagea les médecins à rechercher tout ce que l'art pouvoit leur indiquer : leurs peines & leurs soins étoient inutiles : aucun ne put procurer du soulagement au Monarque. On fit publier que tous ceux qui avoient quelqu'idée de médecine, pouvoient donner leur avis quel qu'il fût (*a*) La femme d'un Boïare avoit reçu quelques mauvais traitemens de son mari : elle résolut de profiter de l'occasion qui se présentoit pour se venger, alla trouver le ministre, & lui déclara que son mari connoissoit un remede qui guériroit certainement le Czar, & qu'il paroissoit peu s'intéresser à la santé de Sa Majesté Czarienne, puisqu'il n'alloit pas le déclarer lui-même. On envoya sur le champ chercher ce Boïare, qui fut fort étonné de

ALEXIS. 1657.

(*a*) Oléarius prétend que ce fait arriva sous Boris Godunou. Plusieurs autres écrivains le mettent sous Alexis.

ALEXIS. 1657.

voir qu'on le prenoit pour un médecin, & qu'on le menaçoit du plus rigoureux châtiment s'il n'en convenoit pas. Envain il assura qu'il n'avoit aucune connoissance en médecine : on crut qu'il ne tenoit ce langage que parce qu'il ne vouloit prêter aucun secours au monarque : on le fit fouetter jusqu'au sang, & on le fit conduire en prison. Là il fut instruit que c'étoit sa femme qui lui jouoit ce tour. Il se livra aux derniers transports de la colere, & jura qu'il se vengeroit. Le Czar, persuadé que le Boïare ne se mettoit en colère contre sa femme que parce qu'il étoit fâché qu'elle eût révélé son secret, le fit fouetter le lendemain avec plus de violence que la premiere fois : envain il assura encore avec serment qu'il n'étoit point médecin ; on lui dit qu'on le feroit périr sous les coups, s'il ne donnoit pas son remede au Czar. Cet homme, voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort qu'en faisant le médecin, dit qu'il connoissoit en effet un remede, mais que n'étant pas sûr de son efficacité, il n'avoit osé l'indiquer à Sa Majesté, & qu'il l'emploieroit, si on vouloit lui donner

quinze jours pour le préparer. Ce temps lui ayant été accordé, il envoya chercher ſur les bords de l'Occa une multitude incroyable d'herbes aromatiques, & en fit faire un bain pour le Czar. Il arriva que ce Prince ſe trouva ſoulagé. On crut alors avoir la preuve de ſon peu d'attachement pour la perſonne du Czar : on le fit encore fouetter, mais avec plus de violence que les deux premieres fois ; on lui donna une ſomme d'argent aſſez conſidérable, dix eſclaves, & on lui défendit, ſous les peines les plus rigoureuſes, de maltraiter ſa femme de quelque maniere que ce fût. ALEXIS. 1657.

La guerre ne tarda pas à ſe rallumer entre la Ruſſie & la Pologne. Alexis deſiroit avec trop d'ardeur d'étendre ſa domination, pour ne pas profiter des embarras où il voyoit les Polonois. Il fit encore entrer en Lithuanie une armée formidable qui s'empara de pluſieurs places, entr'autres de Vilna. Les Suédois, après la mort de Charles-Guſtave, firent la paix avec la Pologne. Cette derniere puiſſance ſe trouva, par ce moyen, dans le cas de tourner toutes ſes forces contre les Ruſſes : elle 1658.

envoya une puiſſante armée faire le
ALEXIS. ſiége de Vilna. La place ne réſiſta pas
1658. longtemps : la garniſon du château ſe défendit avec beaucoup plus de courage. Pendant ce ſiége, les diviſions commencerent entre Caſimir & la nobleſſe de Pologne : elles éclaterent par la ſuite, & occaſionnerent des troubles dans l'Etat qui penſerent le renverſer, comme on le verra dans la ſuite.

1659. Alexis, de ſon côté, occaſionna un mécontentement général dans la Ruſſie, & il s'en fallut peu que l'on ne vît la guerre civile s'allumer dans deux Etats qui étoient en guerre l'un contre l'autre. La monnoie que l'on battoit pour l'uſage commun des Ruſſes, étoit une piéce d'argent en long nommée copec : il en falloit ſoixante-quatre pour faire un richedal. On en battoit une autre de cuivre nommée deng ou denga : il en falloit quatre pour faire un copec : mais les richedales n'étoient d'aucun uſage dans le commerce ; on les prenoit même fort rarement pour les menues denrées. Ilia, beau-pere du Czar & miniſtre de la guerre, perſuada à ſon gendre que ſon épargne ne pouvoit ſatisfaire aux frais

de la guerre, & lui conſeilla de faire frapper des copecs de cuivre, & de leur donner dans le commerce la même valeur qu'avoient ceux d'argent. En conſéquence, il achera du cuivre pour cent ſoixante copecs d'argent, & en fit frapper des copecs de cuivre pour la valeur de cent roubles qu'il répandit dans le public : par ce moyen, il ne dépenſoit pas plus pour ſoixante ſoldats qu'il dépenſoit auparavant pour un ſeul. On ne fit pas attention d'abord à ce changement de l'argent en cuivre, & tout le monde recevoit indifféremment l'un pour l'autre. Par la ſuite on s'apperçut que la Cour cherchoit à attirer tout l'or & tout l'argent, & que l'on y faiſoit peu de cas de la monnoie de cuivre : & l'on commença à prendre exemple ſur elle : bientôt les marchands ne voulurent plus recevoir de cuivre que pour ſa valeur intrinsèque, ce qui fit monter les denrées à un prix exorbitant. Les ſoldats étrangerss'apperçurent combien la monnoie de cuivre leur étoit préjudiciable, & combien on leur faiſoit de tort, en leur donnant des copecs de cuivre pour la même valeur des copecs d'argent. Ils ſe plaignirent, & reçurent

ALEXIS. 1659. Mayerberg.

quelque ſatisfaction. Comme les abus vont toujours en augmentant, les miniſtres achetoient du cuivre, & en faiſoient frapper des copecs à leur profit: le ſeul Ilia en avoit fait frapper pour cent quarante mille roubles.

ALEXIS. 1659.

Le peuple, impatient de voir que la non-valeur de la monnoie le mettoit dans le cas de ne pouvoir ſubſiſter: murmura, s'attroupa, s'arma de couteaux, & alla trouver le Czar qui étoit dans une maiſon de campagne à quelques lieues de la ville: ces rebelles commencerent à vomir les injures les plus outrageantes contre Ilia & les autres miniſtres qu'ils accuſerent de concuſſion, de péculat & de trahiſon: ils demanderent qu'on leur fît ſubir la punition qui étoit due aux crimes qu'ils commettoient tous les jours. Le Czar, qui avoit été informé dès la veille de cette conſpiration, avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour l'arrêter dans ſon commencement. Il avoit mandé ſecrettement tous les ſoldats de ſa garde, afin d'en faire uſage en cas de beſoin. Lorſque les ſéditieux furent arrivés, il leur parla avec douceur, dit qu'il ne pouvoit livrer ſes ſujets au

bourreau ſur de ſimples accuſations; qu'il feroit faire des informations, & qu'il n'accorderoit aucune grace à ceux qui ſe trouveroient coupables; & pour garans de ſa parole, il propoſa ſon fils & ſa femme. Les rebelles crurent que cette douceur étoit dictée par la crainte: ils répondirent avec inſolence, la pouſſerent même juſqu'à attaquer l'honneur de la Czarine. La douceur d'Alexis ſe changea alors en fureur; il appella ſes ſoldats, & leur dit: Délivrez-moi de ces chiens enragés. Les ſoldats firent ſur le champ main-baſſe ſur les rebelles; mais ils trouverent une réſiſtance qu'ils n'attendoient pas. Ces derniers étoient armés de couteaux; ils tuerent beaucoup de ſoldats; mais ſe voyant accablés par le nombre, ils ſe proſternerent, & implorerent la clémence du Czar. Ce prince avoit le caractère naturellement doux; il ordonna aux ſoldats de ceſſer de frapper, relégua les plus mutins en Sibérie, & ordonna de pendre pluſieurs perſonnes du bas peuple qui avoient pillé des maiſons dans Moſcou. ALEXIS. 1659.

Au commencement de l'année 1660, Alexis perdit ſon ami Moroſou. Ce 1660.

ALEXIS. 1660.

miniſtre avoit toujours conſervé beaucoup d'empire ſur l'eſprit de ſon maître qui l'aimoit ſincérement. La révolte que Moroſou occaſionna par ſes exactions, força le Czar de ſe conduire à ſon égard avec plus de réſerve en public: mais dans le particulier, il lui marquoit toute l'amitié qu'il avoit pour lui. Il le conſultoit dans toutes les affaires importantes, ſuivoit toujours ſes conſeils, & ne s'en repentoit jamais. La vigueur de ce miniſtre céda enfin à l'âge & aux fatigues: il tomba dans une maladie de langueur qui le conduiſit par degrés à ce terme fatal auquel tous les hommes arrivent. Pendant les derniers jours de ſa maladie, il perdit tout ſentiment. Ce fut pendant ce temps que le Czar donna des preuves convaincantes de ſon ſincère attachement pour lui: il alloit tous les jours pleurer à côté de ſon lit; & lorſqu'il fut mort, ce prince ne crut pas deshonorer la Majeſté, en verſant des larmes ſur ſon tombeau: il aſſiſta à ſon convoi.

Alexis partageoit ſes faveurs entre Moroſou & ſon beau-pere Ilia: à la mort du premier, le ſecond réunit dans ſa perſonne tout le crédit & toute

l'autorité. Il étoit hardi, entreprenant, fort & vigoureux, avoit la mémoire ſi heureuſe, qu'il connoiſſoit tous les officiers par nom & par ſurnom, & ſavoit les mettre chacun à leur place: c'étoit un miniſtre habile ; mais il fut attaqué d'une apoplexie qui lui ôta la mémoire & une partie du jugement. Il lui échappoit quelquefois des abſurdités qui impatientoient le Czar au point que ce Prince lui donnoit des coups de poing, & le tiroit par la barbe. La nouvelle étant arrivée que les Polonois faiſoient le ſiége de Pereſlave, Alexis aſſembla ſon conſeil, & lui demanda ſon avis ſur la conduite qu'il devoit tenir dans une conjoncture ſi embarraſſante. Ilia, qui étoit aſſis auprès de lui, dit que ſi on vouloit lui donner le commandement de l'armée, il ameneroit dans peu de temps le Roi de Pologne priſonnier. Le Czar, indigné de cette ridicule vanité, lui répondit: comment, malheureux, peux-tu te vanter d'être ſi habile dans l'art militaire? En quel temps as-tu porté les armes ? raconte-moi tes exploits, afin que je ſache à quoi je peux m'en tenir. *Vieil imbécille, va-te*

ALEXIS. 1660.

faire pendre. Sa colere augmentant par degrés, il ſe leva, le prit par la barbe, lui donna des coups de pied, le chaſſa de la ſalle du conſeil, & ferma la porte ſur lui. Ces emportemens qui étoient au-deſſous de la Majeſté, affligeoient la Czarine, au point qu'elle vouloit engager ſon pere à ſe retirer de la Cour: mais Alexis ne manquoit jamais de réparer, par ſes carreſſes & ſes libéralités, les outrages qu'il avoit faits à Ilia.

ALEXIS. 1660.

La guerre continuoit entre la Pologne & la Ruſſie. Le courage & la capacité des Polonois contrebalançoient les forces des Ruſſes, & les ſuccès de part & d'autre étoient toujours précédés de quelque perte. L'empereur Léopold, voulant arrêter l'effuſion du ſang chrétien, & établir une paix ſolide dans le Nord, propoſa ſa médiation aux deux puiſſances belligérantes. Il envoya, en qualité d'ambaſſadeur auprès du Czar, le libre baron de Mayerberg, qui fut accompagné par Guillaume Calvuccius, chevalier de l'Empire, & conſeiller de la Chambre ſouveraine de la Baſſe-Autriche. Il leur ordonna à tous deux de s'écarter de la cour de Pologne, pour ne pas donner lieu

lieu aux Ruſſes de ſoupçonner qu'il leur envoyoit cette ambaſſade de concert avec le Roi de Pologne. Le baron Mayerberg arriva à Moſcou le 24 Mai, & eut ſa premiere audience du Czar le 27 du même mois. Cet ambaſſadeur dit que la ſalle d'audience étoit aſſez vaſte; mais il y avoit au milieu une colonne qui en ſoutenoit la voute, & en diminuoit beaucoup la beauté. On voyoit de vieilles peintures ſur les murailles & des plaques d'argent entre les fenêtres. Autour de la ſalle étoient des bancs de bois ſcellés dans le mur & couverts de tapis: on y montoit par un degré de quatre marches. Là les Boïares étoient aſſis au côté droit du Czar, la tête découverte. Le trône du Czar étoit placé dans un coin de la ſalle, à la gauche de ceux qui entroient. Il étoit de vermeil, élevé de trois marches au-deſſus des bans: mais il étoit ſi étroit, & dans un lieu ſi obſcur, qu'on n'en pouvoit découvrir toute la beauté. Au-deſſus de la tête du Czar, pendoit une image qui repréſentoit la mere de Dieu. De l'autre côté, en face du trône, étoit une horloge faite en forme de tour, & dans le coin op-

ALEXIS. 1661.

ALEXIS. 1661.

posé, il y avoit une pyramide qui soutenoit un globe d'or. Du haut de la voûte pendoient deux images de saints, lesquelles étoient exposées à la vénération de ceux qui étoient dans la salle. Sur un ban placé à la droite du Czar, étoit un bassin, un pot à l'eau & une serviette, pour laver & essuyer sa main, après que les ambassadeurs l'auroient baisée. Le Czar avoit sur sa tête un bonnet en pain de sucre, bordé de marthe zibeline, & couvert d'une couronne d'or remplie de pierreries, & qui se terminoit en pointe.

Mayerberg passa un an à Moscou, avant d'obtenir du Czar une réponse satisfaisante. Cet ambassadeur, ayant eu le temps d'examiner les mœurs, les usages & le caractère des Russes, en fait un tableau assez ressemblant dans une relation qu'il a donnée de son voyage. Il y raconte une aventure plaisante : elle fait connoître la simplicité des Russes de ce temps. » Entre » les prisonniers de guerre étoit un » Mestre de camp & le trésorier du » grand Duché de Lithuanie, nommé » Vincent Corvin Gosievi, auquel, se- » lon la coutume des Russes, on ne souf-

» froit que perſonne parlât. Se trouvant
» indiſpoſé, il demanda un médecin.

ALEXIS. 1661.

» On lui envoya, par ordre du
» Czar, un médecin Italien, qui trouva
» le malade dans la cour du château
» où il ſe promenoit pour prendre l'air.
» Le médecin l'ayant interrogé ſur ſa
» maladie, lui ordonna, entr'autres
» choſes, de prendre de la crême de
» tartre. L'officier qui étoit de garde,
» écouta attentivement leur diſcours,
» & ayant entendu les mots *crême de*
» *tartre*, ſe perſuada qu'ils parloient des
» *Tatars de Crimée*, avec leſquels les
» Ruſſes étoient en guerre. Il alla ſur le
» champ en donner avis à Ilia beau-pere
» du Czar. Celui-ci regarda la choſe
» comme très-importante, fit ce raiſon-
» nement: les Tatars de crimée & les
» Polonois ſont ligués contre les Ruſ-
» ſes: le priſonnier eſt Polonois, il a
» ſans doute tenu au médecin des pro-
» pos concernant les intérêts de ſa cour
» & contraires à celle de Ruſſie. Ilia
» fit venir le médecin, le traita de
» traître, de malheureux, & le mena-
» ça des plus cruels ſupplices. Le mé-
» decin, ignorant ce qu'on vouloit lui
» dire, & ne ſe croyant coupable d'au-

ALEXIS. 1661.

» cun crime envers l'Etat, gardoit le » ſilence de la conſternation. La co- » lere d'Ilia augmentant de plus en » plus contre lui, deſcendit aux pro- » pos les plus humilians & les plus in- » jurieux, & il employa des expreſſions » qu'un homme du bas peuple ne » ſe permettroit pas. Il finit par lui » dire : Chien, qu'as-tu dit à Goſievi » des Tatars de Crimée qui ſont les » ennemis du Czar & de la Ruſſie ». Le médecin, ſe rappellant alors tout ce qu'il avoit dit à Goſievi, répondit que c'étoit une mépriſe de la part de l'officier qui, entendant nommer la *crême de tartre*, avoit cru qu'il parloit des *Tatars de Crimée*. Il eut beaucoup de peine à ſe juſtifier, & on lui défendit expreſſément de viſiter aucun malade étranger.

1662. Les ſoins que Léopold, Empereur d'Allemagne, prenoit pour établir la paix dans le Nord, n'eurent pas des effets auſſi prompts que ce Prince l'auroit deſiré. La guerre continua encore quelque temps entre les Ruſſes & les Polonois. Ces derniers ſachant que le Can de Crimée étoit toujours prêt à prendre les armes contre les Ruſſes,

firent avec lui une ligue offenſive, il entra bientôt ſur les terres du Czar, y mit tout à feu & à ſang. Alexis envoya promptement des troupes contre lui : elles l'arrêterent dans ſa courſe, mais ne le battirent pas : s'il perdoit quelques avantages un jour, il ſavoit les reprendre le lendemain. ALEXIS. 1662.

Le Czar, voyant que ces deux ennemis réunis étoient capables d'arrêter ſes efforts, & qu'il ne tiroit aucun avantage de la guerre, ſe décida enfin à faire la paix avec la Pologne. Il envoya un ambaſſadeur à Caſimir : le traité fut bientôt conclu & ſigné : la Pologne céda au Czar Smolensko, Kiou & l'Ukranie. Le Can, craignant que les Ruſſes ne tournaſſent toutes leurs forces contre lui, propoſa la paix ; &, pour l'obtenir, céda un terrein aſſez conſidérable. 1668.

Ce fut à-peu-près dans ce temps qu'Alexis fit aſſembler un Synode dans lequel le Patriarche Nicon fut dépoſé, comme on l'a vu dans le volume précédent.

Le Nord vit pour la ſeconde fois dans ce ſiécle ce que le midi avoit vu pendant le ſiécle précédent, un Souverain deſcendre volontairement Caſimir II, Roi de Pologne, abdique.

dans l'état du particulier. Jean Caſimir II, vingt-deuxieme Roi de Pologne, fatigué des grandeurs du trône & des troubles continuels que les Palatins occaſionnoient dans le Royaume, prit le ſingulier parti d'abandonner la couronne. Il paſſa en France, où Louis le Grand lui donna l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés & celle de Saint-Martin de Nevers. Il mourut l'an 1678 dans la derniere, d'où ſon corps fut apporté à Saint-Germain & mis en dépôt dans un ſuperbe mauſolée. Les écrivains ont cherché à découvrir les motifs qui avoient engagé Charles d'Autriche, Chriſtine de Suède & Caſimir de Pologne à deſcendre du trône; mais ils n'ont préſenté que des conjectures qui ſont ſans doute également éloignées de la vérité: ces monarques ne ſe ſont jamais expliqués ſur les motifs qui les ont fait agir.

ALEXIS. 1668.

1669. Le Czar n'eut pas plutôt appris que le trône de Pologne étoit vacant, qu'il forma le projet d'y placer ſon fils aîné: pour appuyer ſes prétentions, il envoya une armée de quatre-vingt mille hommes ſur la frontiere. Les Polonois n'étant pas en état de lui réſiſter, pri-

rent le parti de l'amuſer. Le refus qu'ils ſe propoſoient de lui faire, ne venoit pas de ce qu'ils euſſent du mépris pour ſa perſonne : ils le regardoient au contraire comme un Prince très capable de gouverner, & ils ne doutoient pas que ſon fils ne marchât ſur ſes traces ; mais ils ne vouloient pas avoir pour monarque un Prince ſi puiſſant. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Michel Koribut. Les Coſaques conſervoient cet eſprit inquiet & turbulent qui caractériſoit leur nation : ils propoſerent à Mahomet IV, Empereur des Turcs, de les prendre ſous ſa protection. Le Sultan accepta leur offre, & manda au Czar d'évacuer l'Ukranie. Il ſe ſervit même dans ſa lettre de termes ſi mépriſans, que le Czar prit ſur le champ les armes contre lui. Il envoya du ſecours aux Polonois, fit marcher une armée formidable dans l'Ukranie. Les Turcs & les Ruſſes s'y battirent avec un courage égal : mais les généraux de part & d'autre manquoient d'habileté : on détruiſit beaucoup d'hommes, & l'on ne faiſoit aucun progrès. Le Roi de Pologne n'avoit pas cette fermeté néceſſaire à un Prince : il céda la Po-

ALEXIS. 1669. 1670.

dolie aux Turcs, & s'engagea à payer au Sultan un tribut de vingt-deux mille ducats. Mahomet, content du triomphe qu'il avoit remporté ſur les Polonois, & voyant qu'il trouvoit du côté des Ruſſes une réſiſtance qu'il n'attendoit pas, fit la paix avec Alexis, & lui abandonna l'Ukranie.

ALEXIS. 1670.

1671. Mort de la Czarine Marie.

La ſatisfaction que cauſoit à Alexis le ſuccès de ſes armes, fut troublée par la mort de la Czarine Marie. Il avoit toujours conſervé pour elle la tendreſſe qui étoit due à ſa beauté & à ſes vertus. Si ce Prince lui fut infidele, il ne fut jamais inconſtant.

Peu après ſa mort, il épouſa Natalie Nariskin, fille de Nariskin, Colonel des Huſſards. Ce fut de ce mariage que nâquit Pierre premier, ſurnommé le Grand. Nariskin, étant beau-pere du Czar, ſe trouvoit dans le cas d'aller ſouvent à la cour : Alexis ne tarda pas à connoître ſon mérite : il en fit ſon premier miniſtre. Ilia avoit eu une attaque d'apoplexie, laquelle lui avoit tellement attaqué le cerveau, qu'il avoit perdu le jugement & la mémoire : il ne reconnoiſſoit perſonne.

Nariskin peut être mis au nombre

des grands miniſtres qui ont paru dans l'Europe. Il étoit prudent, modéré, circonſpect, incorruptible, laborieux, & fort attaché aux intérêts de ſon maître, pour leſquels cependant il ne commit jamais une injuſtice. Il avoit conclu la paix avec la Pologne à des conditions fort honorables pour le Czar. Il mit la réforme dans la maiſon du Czar & dans l'adminiſtration de la juſtice. Sous ſon miniſtère, les procès ne traînoient plus en longueur comme auparavant. Il faiſoit punir avec ſévérité les juges qui commettoient la moindre injuſtice : il ne s'en permettoit aucune à lui-même. Ayant appris qu'un marchand ſe plaignoit de lui, il voulut que l'affaire fût jugée ſans nulle partialité, pria même le Czar d'aſſiſter au jugement. L'innocence ne craint jamais de paroître au grand jour. Les dépoſitions furent faites en préſence du monarque ; les plaintes furent déclarées injuſtes ; le marchand fut condamné au knout. Nariskin, content de s'être juſtifié, demanda lui-même ſa grace, & obtint que la peine du knout ſeroit commuée en celle du fouet. Ce miniſtre diſoit que le Czar

ALEXIS. 1671. Etat préſent de la Ruſſie par un Auteur Anglois.

avoit plus d'intérêt d'entretenir correſpondance avec le Roi d'Angleterre, qu'avec tous les autres monarques de la chrétienté.

ALEXIS. 1671

Il dit un jour à des étrangers qu'il s'étonnoit que les Rois envoyaſſent des lettres de recommandation au Czar pour leurs ſujets qui faiſoient le commerce en Ruſſie, & ajoutoit que prier un ſouverain de rendre la juſtice, c'étoit l'inſulter.

Ayant appris que les Rois de France & de Danemark fourniſſoient du ſecours aux Hollandois contre le Roi d'Angleterre, il dit qu'il ne concevoit pas quels étoient les motifs qui faiſoient agir deux Rois ſi ſages; qu'ils feroient beaucoup mieux de ſe joindre au Roi d'Angleterre & aux autres ſouverains pour détruire les Républiques, qui ſont des aſyles pour les rebelles & les hérétiques. Nariskin, attentif à tout ce qui concernoit l'adminiſtration, établit des manufactures de ſoie & de toile: il favoriſoit le commerce, & faiſoit accorder des graces & des priviléges aux marchands. Il portoit la main partout & arrangeoit tout.

1672. 1673.

Sobieski, grand maréchal de la cou-

ronne de Pologne, impatient du deshonneur que sa nation s'étoit fait à elle-même, en se soumettant à payer un tribut annuel au Sultan, résolut de le laver dans le sang musulman. Avant d'entrer en guerre avec les Turcs, il fit tous les préparatifs nécessaires pour la soutenir & la terminer avec honneur. Il demanda du secours à ses voisins, en obtint des Russes un assez considérable, gagna les Vaivodes de Valachie & de Moldavie, & refusa de payer le tribut que l'on demandoit avec instance. Les Turcs entrerent en Pologne: Sobieski tailla leur armée en piéces à la célèbre bataille de Choczin. Cette victoire éclatante lui fraya le chemin au trône de Pologne. Michel Koribut, Roi de Pologne, mourut le même jour que Sobieski battit les Turcs. ALEXIS. 1673.

Le Czar, l'Electeur de Brandebourg, le Prince de Transilvanie, le Prince George de Danemark, le duc de Neubourg & le Prince Charles de Lorraine se présenterent en même temps pour monter sur le trône de Suède. Sobieski avoit aussi le desir d'y monter; mais il cachoit ses intentions, & forma une faction en feignant de solliciter pour

un Prince François dont il céloit le nom. Son mérite enfin parla pour lui, & il fut proclamé. Il continua la guerre contre les Turcs, & les força de faire une paix avantageuſe à la Pologne.

ALEXIS. 1673.

Les Tartares de Crimée, excités par les Turcs, entrerent en Ruſſie, & y firent tous les ravages que des barbares ſont capables de faire. Alexis envoya des troupes contr'eux, & les força d'évacuer la Ruſſie : mais ils emmenerent en captivité un nombre incroyable de Ruſſes.

1674. 1675.

Alexis, guidé par le conſeil de ſon miniſtre Nariskin, fit la paix avec tous ſes ennemis pour ne s'occuper que du bonheur de ſes ſujets. Il tourna toute ſon attention du côté des ſciences, des arts & du commerce. Il attira à ſa cour des pays étrangers, des gens de lettres, des artiſtes, & les retint par ſes largeſſes. L'eſprit de la maiſon de Romanou fut toujours, dit M. de Voltaire, de policer l'Etat. Il avoit conçu le projet de faire conſtruire & d'entretenir des flottes dans la mer Noire & dans la mer Capienne, & ſe propoſoit de faire venir de Hollande des hommes capables de conduire ces tra-

vaux, & d'inſtruire ſes ſujets dans la marine.

ALEXIS. 1675.

Il établit une diſtinction entre les Boïares: les plus anciens & les plus diſtingués furent appelés Komnatneié Boyari: c'étoit eux qu'il conſultoit dans les affaires étrangeres. Il profita de ce changement pour élever en dignité ſes favoris.

C'eſt le premier ſouverain de Ruſſie qui a eu des troupes réglées. Il leva de la cavalerie, des huſſards, des piquets & de l'infanterie. Preſque tout le corps de ſes officiers étoit compoſé d'étrangers. Les ſeuls Strélits garderent des officiers Ruſſes, & étoient par là moins bien diſciplinés que les autres corps d'infanterie.

1676. Mort d'Alexis.

Ce Prince mourut au commencement de l'année 1676. Il eut de ſon mariage avec Marie Ilia, quatre princes, Simon, mort jeune, Alexis, mort avant ſon pere, Théodore, qui lui ſuccéda, & Jean qui regna quelque temps avec Pierre le Grand & quatre Princeſſes, Catherine, Théodoſie, Marie & Sophie. De ſon ſecond mariage avec Natalie Gariskin, il eut Pierre qui fut par la ſuite nommé à juſte titre le Grand, & une Princeſſe, nommée Natalie.

ALEXIS. 1676.

Un Anglois, qui paſſa dix ans à Moſcou, dit qu'Alexis avoit ſix pieds de hauteur, l'air noble & majeſtueux, la figure agréable, les joues vermeilles, la peau blanche, le tempérament ſanguin, les cheveux d'un brun clair, & la barbe épaiſſe; mais il prenoit un peu trop d'embonpoint. Il étoit fort vif, & ſe mettoit facilement en colere: ſitôt que ſon premier mouvement étoit paſſé, & qu'il étoit rentré dans ſon état naturel, il donnoit des marques d'amitié à tous ceux qui l'environnoient. Ce n'étoit qu'à regret qu'il ſignoit les ſentences des criminels. Il dit un jour à ſon chancelier qui lui en préſentoit une à ſigner: » Je ne ſuis pas Czar pour » faire périr mes ſujets; je dois, au » contraire, les conſerver, & accorder » la grace à tous ceux qui ne ſont pas » convaincus d'aſſaſſinat. Il lut la ſen- » tence qu'on lui préſentoit à ſigner; » voyant que c'étoit un déſerteur, il » mit au bas: J'accorde grace, & ſigna » ſon nom ». Sa douceur étoit ſoutenue par une piété réelle. Il alloit tous les jours à l'égliſe, & aſſiſtoit au ſervice divin: lorſqu'il étoit incommodé, il le faiſoit célébrer dans ſa cham-

Portrait & caractère d'Alexis.

bre. Les jours de jeûne il alloit à l'office qui ſe diſoit la nuit, ſe tenoit debout & ſe proſternoit ſouvent devant l'autel; ne faiſoit que trois repas par ſemaine pendant le carême; le lundi, le mardi, le mercredi & le vendredi il ne mangeoit qu'un morceau de pain & ne buvoit qu'un coup de petite biere. Sa dévotion étoit raiſonnée: il ne ſouffroit pas que l'on fît des dons trop conſidérables aux égliſes: ſouvent même il ſe faiſoit apporter l'argent qui étoit dans le tréſor.

ALEXIS. 1676.

Il fit conſtruire un hôpital dans ſon palais pour loger & entretenir les vieillards. Il s'y en trouvoit qui étoient âgés de cent vingt ans, avec leſquels il alloit ſouvent s'entretenir ſur ce qui s'étoit paſſé ſous le regne de ſes prédéceſſeurs. La nuit du vendredi ſaint, il alloit viſiter les priſonniers, leur demandoit les motifs de leur détention, payoit les dettes des uns, pardonnoit les fautes des autres. Il ordonnoit au Patriarche de lui apporter la liſte de ceux qui étoient chargés d'enfans, & dont les revenus étoient trop bornés, pour qu'ils les puſſent tous nourrir. Dans le commencement de ſon regne,

ALEXIS. 1676.

il disposoit de toutes les dignités ecclésiastiques ; mais s'étant apperçu qu'il pouvoit être trompé dans ses intentions, & les donner à des personnes qui étoient indignes de les remplir, il ordonna au clergé d'élire le patriarche & les évêques.

Tous les écrivains qui ont parlé de ce Prince, disent qu'il étoit bon mari, bon pere, bon parent, enfin bon ami. Tous ceux qui étoient dans le cas de vivre familierement avec lui, faisoient l'éloge de son caractère. Sa douceur n'alloit cependant pas au-delà des bornes qui sont prescrites à un souverain: il punissoit les crimes avec sévérité.

Ce monarque avoit l'ame élevée : il étoit véritablement digne du trône : toujours vêtu d'une maniere digne de son rang ; il marquoit du mécontentement aux courtisans qui paroissoient devant lui avec des habits simples. Lorsqu'il étoit en public, il vouloit être environné de tous les Boïares. Sa cour étoit toujours nombreuse, parce qu'on savoit qu'il aimoit à voir ses courtisans autour de lui. Toutes les femmes de qualité alloient tous les matins rendre leurs hommages à la

Czarine : elles n'ignoroient pas que c'étoit le moyen de plaire au Czar. Lorſqu'il mangeoit en public, il étoit toujours ſeul à table. Ses fils, ſa femme, ſes filles & ſes ſœurs ne mangeoient jamais avec lui. La Czarine ne paroiſſoit jamais eu public. De tous les officiers du Czar, à peine y en avoit-il un qui pût ſe flatter de l'avoir vue. Lorſqu'elle étoit malade, avant de faire entrer le médecin, on bouchoit les fenêtres de ſa chambre, on lui couvroit les bras d'un voile, craignant qu'il ne les ſouillât, s'il les touchoit à nud.

ALEXIS. 1676.

Lorſque cette Princeſſe alloit à l'égliſe, elle paſſoit par une galerie qui étoit pratiquée exprès. Ses filles d'honneur portoient ſur ſa tête un dais ſous lequel étoient auſſi ſes enfans de l'un & de l'autre ſexe, & les ſœurs du Czar: toutes ſes filles d'honneur marchoient à ſa ſuite.

Alexis, toujours occupé du bonheur de ſes ſujets, fit propoſer aux priſonniers de guerre qu'il avoit faits, tant Polonois, Suédois, que Turcs & Tatars, de leur donner de quoi ſubſiſter, s'ils vouloient défricher pluſieurs cantons de la Ruſſie qui étoient déſerts,

ALEXIS. 1676.

& tint parole à tous ceux qui l'accepterent. Par ce moyen, il peupla ſon Empire d'étrangers qui repararent les pertes d'hommes qu'il avoit faites dans les différentes guerres qu'il avoit eu à ſoutenir. Les habitans des villes ſituées ſur le Kama, ſur le Volga & la Bialla, ſont des colonies de Polonois pris aux environs de Smolensko. Par ce moyen, il repeupla la ville de Moſcou que la peſte avoit dépeuplée. Il fonda de gros bourgs qui étoient tous peuplés de Lithuaniens & de Polonois.

Il fit faire des eſſais pour l'exploitation des mines; mais la longueur du travail & la modicité du produit le dégouterent. Connoiſſant par lui-même combien l'ignorance eſt dangereuſe aux hommes, il fonda des écoles publiques. Son nom ſe répandit d'Orient en Occident: il reçut des ambaſſadeurs de preſque toutes les puiſſances de l'Europe: le Roi de Perſe & l'Empereur de la Chine lui en envoyerent, avec des préſens conſidérables.

Ce prince deſcendoit quelquefois à la familiarité avec ſes ſujets. Ses prédéceſſeurs n'alloient jamais chez les particuliers, même chez leurs plus

proches parens. Alexis s'écarta de cet uſage, & alloit ſouvent chez les Knéès. Dans une de ces viſites, il vit une demoiſelle dont la beauté le frappa ; c'étoit la fille du Knéès chez lequel il étoit. Ses viſites devinrent plus fréquentes. La jeune demoiſelle s'apperçut de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur le cœur du monarque : ſa vanité en fut flattée : pour jouir de ſon triomphe, elle ſaiſiſſoit toutes les occaſions qu'elle pouvoit rencontrer de paroître devant le Czar. Il lui déclara ſon amour, & fut écouté. Ce prince étoit d'une figure agréable : la jeune fille ne tarda pas à le payer de retour. Leur familiarité augmenta de jour en jour : l'on vit bientôt paroître le fruit de leur amour mutuel. L'enfant dont elle accoucha fut déclaré Knéès ou Prince. Alexis la fit loger au Palais, & la maria à un gentilhomme auquel il donna des biens conſidérables. La premiere femme d'Alexis ſupportoit avec patience les infidélités de ſon mari : mais la ſeconde, plus vive, plus impétueuſe, ſe livra à tous les tranſports de la jalouſie : elle cherchoit toutes les occaſions d'humilier ſa rivale. La derniere eut le mal-

ALEXIS. 1676.

heur de se livrer à son impatience ; & de se permettre des réponse trop vives. La Czarine alla se jetter aux pieds de son mari, lui demanda vengeance avec tant d'empressement, qu'il lui permit d'exiler sa rivale à Astracan. Ce Prince se reprochoit à chaque instant d'avoir affligé une femme qui lui avoit donné tant de preuves de son amour ; il ordonnoit quelquefois à ses officiers d'aller la chercher ; mais se rappellant aussi-tôt ce qu'il devoit à la Czarine, il révoquoit l'ordre. Sa maîtresse mourut dans le lieu de son exil.

ALEXIS. 1676.

ARTICLE III.

THÉODORE III.

ALEXIS, avant de mourir, avoit eu la sage précaution de désigner & de faire reconnoître pour son successeur Théodore, son fils aîné. Celui-ci monta sur le trône de Russie à l'âge de quinze ans. Ce Prince étoit d'une complexion foible & d'un tempérament délicat ; mais la nature, pour le dédommager, lui avoit donné un esprit vif, pénétrant, juste & solide, un caractère

THÉODORE III. 1676.

ferme & décidé ; une ame élevée, capable de former les plus grands projets, si la force de son tempérament avoit secondé celle de son génie. Le regne d'Alexis & de Théodore préparerent & annoncerent celui de Pierre le Grand.

THÉODORE III. 1676.

Théodore commença son regne par ratifier les traités de paix que son pere avoit faits avec la Suède, la Pologne & les Turcs. Sous son regne, les Russes n'eurent aucune guerre à soutenir. Le Can de Crimée fit quelques invasions sur leurs terres ; mais il fut toujours repoussé avec des pertes considérables. Le Czar profita de cette tranquillité que lui donnoit la paix, pour policer son peuple & pour embellir ses Etats. Sentant combien la vanité des nobles avoit été préjudiciable, sous les regnes précédens, à la discipline militaire, parce que les soldats ne vouloient avoir pour général qu'un homme de la plus haute qualité : les gens de marque, croyant que le mérite consistoit seulement dans la naissance, ne s'appliquoient nullement à apprendre l'art militaire ; lorsqu'ils étoient à la tête des armées, la vanité

1677. 1678.

THÉODORE III. 1678.

seule les guidoit, & leurs actions étoient presque toutes marquées au coin de l'ignorance. Son pere avoit déjà cherché à remédier à cet abus, en appellant dans ses Etats des officiers étrangers ; mais l'ignorance des généraux étoit toujours préjudiciable aux talens de ces officiers. Théodore, pour faire rentrer tous les nobles de la premiere classe dans celle des autres sujets de l'Empire, les convoqua un jour au palais, avec ordre d'apporter leurs titres, sous prétexte de les ratifier. Lorsqu'il les eut, il les jetta tous au feu, & leur dit qu'il ne regarderoit plus pour nobles que ceux qui sauroient se distinguer par leur mérite & par leurs actions. Cet acte de fermeté mérite sans contredit des éloges relativement au temps & aux conjonctures : mais dans un autre pays, dans d'autres circonstances, on ne pourroit le blâmer assez : un Prince, en détruisant la noblesse, détruiroit le véritable appui de son trône.

Pour avoir des chevaux propres à monter sa cavalerie, il établit des haras dans presque toutes les provinces de son Empire, il y mit des chevaux

de Pruſſe & de différens autres pays ; & , pour apprendre à ſes cavaliers à manier les chevaux & à eſcadronner, il fit venir des écuyers, & les paya toujours avec libéralité. THÉODORE eIII. 1678. 1679.

Parmi quantité de réglemens utiles, il en fit beaucoup concernant la Police. Il fit fermer les rues de Moſcou pendant la nuit, établit des gardes qui veilloient continuellement à la ſureté des citoyens.

Pour réformer l'habit groſſier des Ruſſes, il prit l'habit Polonois, & engagea ſes courtiſans à l'imiter : au lieu de ſe faire raſer la tête, & de porter une calotte comme tous ſes prédéceſſeurs avoient fait, il laiſſa croître ſes cheveux, & prit un chapeau à la Polonoiſe.

Il fit orner Moſcou de quantité de bâtimens de pierre, & chercha tous les moyens poſſibles pour embellir les autres villes de ſes Etats. Il fit détruire les bâtimens publics qui étoient conſtruits en bois, en fit élever de pierre à leur place. Il donnoit des matériaux, & faiſoit avancer de l'argent par la caiſſe de l'Etat pour dix ans aux particuliers dont les facultés ne permettoient pas de bâtir en pierre.

qui étoit l'aîné. La nature avoit été trop défavorable au dernier, pour qu'il pût porter le fardeau de l'Empire. Une conſtitution foible, une langue embarraſſée, une conception tardive, un jugement peu ſolide, caractériſoient ce jeune Prince. La force du tempérament de Pierre, la vivacité de ſon eſprit, annonçoient ce qu'il ſeroit un jour. Théodore mourut vers le milieu de l'année 1682, regreté de tous ceux qui aimoient la patrie, & qui étoient capables de ſentir tout le bien qu'il vouloit lui procurer. THÉODORE III. 1682.

CHAPITRE HUITIEME.

ARTICLE PREMIER.

PIERRE & IVAN.

UN homme ſeul va changer toute la face de la Ruſſie : cette nation va ſortir tout à coup de la barbarie ; les arts & les ſciences vont y être tranſplantés ; les déſerts vont ſe peupler, les villages vont ſe changer en grandes villes, les PIERRE & IVAN. 1682.

cabanes de bois vont devenir de ſuperbes palais, Pierre I va regner en Ruſſie. Les grands changemens ſont toujours précédés par de violentes ſecouſſes : le regne de Pierre le Grand fut annoncé par une des plus terribles émotions dont l'hiſtoire faſſe mention. Les rues de Moſcou furent dans un inſtant couvertes de cadavres, le ſang couloit de toutes parts : l'on n'entendoit dans cette malheureuſe ville que des cris lugubres, l'on ne voyoit que des membres épars & des corps mutilés ; la nature étoit en fureur.

PIERRE & IVAN. 1682.

Sitôt que Théodore fut mort, les ſénateurs s'aſſemblerent, confirmerent d'une voix unanime le Prince Pierre qui n'étoit âgé que de dix ans, à l'excluſion de ſon frere Jean, qui en avoit treize. Il y avoit alors à Moſcou une femme d'une ambition démeſurée & d'une hardieſſe à tout entreprendre pour l'exécution de ſes vaſtes projets. La Princeſſe Sophie n'apprit qu'avec dépit que ſon frere Jean étoit éloigné du trône qui lui appartenoit de droit, comme étant l'aîné. L'intérêt qu'elle paroiſſoit prendre à ſon ſort n'étoit qu'un prétexte pour ſatisfaire ſon am-

bition. Elle aſpiroit au gouvernement, & ſentoit qu'elle n'y auroit aucune part, ſi Pierre regnoit ſeul, parce que ſa mere Natalie Nariskin ne manqueroit pas de gagner ſa confiance & de s'emparer du gouvernement pendant ſa minorité. Elle commença par mettre dans ſon parti les plus hardis & les plus entrepenans des Strélits, & les engagea à la révolte, eſpérant que les eſprits étant une fois échauffés, elle les conduiroit au point où elle les attendoit. Ces ſoldats, qui joignoient à la férocité de leur état celle de la nation, prirent les armes, & coururent au kremelin, commencerent par ſe plaindre de neuf de leurs colonels qui ne les avoient pas aſſez exactement payés. On caſſe les colonels, & on donne aux Strélits l'argent qu'ils demandent: ces ſoldats ne ſont pas ſatisfaits, ils exigent qu'on leur livre les colonels, & les condamnent, à la pluralité des voix, aux Battoks, & les leur font ſubir dans le moment.

PIERRE & IVAN. 1682.

Sédition des Strélits. M. de Voltaire, hiſtoire de l'Empire de Ruſſie.

Pendant ce temps la Princeſſe Sophie convoqua chez elle une aſſemblée compoſée des Princeſſes du ſang, des généraux d'armée, des Boïares, du

PIERRE & IVAN. 1682.

patriarche, des évêques & des principaux marchands. Elle leur dit que le Prince Ivan avoit droit à l'Empire par ſon droit d'aîneſſe, & c'étoit une injuſtice criante de l'en exclure, & d'y nommer Pierre. En ſortant de l'aſſemblée, elle fait promettre aux Strélits une augmentation de paye, & leur envoie des préſens. Ses émiſſaires ſont chargés de leur dire en même temps qu'un des freres de la Czarine Douairiere a pris la robe du Czar, qu'il s'eſt aſſis ſur le trône, & qu'il a voulu étouffer le jeune Ivan : on ajoute qu'un médecin Hollandois, nommé Daniel Vangad a empoiſonné le Czar Théodore. Enfin cette cruelle & ambitieuſe Princeſſe leur fait remettre la liſte de quarante ſeigneurs qu'on dit être leurs ennemis & ceux de l'Etat. Les Strélits retournent au palais tout en fureur : les premiers qu'ils rencontrent ſont les Princes Dolgorouki & Mathoff ; ils les jettent par les fenêtres : ceux qui ſont reſtés dans la cour les reçoivent ſur la pointe de leurs piques, & les traînent ſur la grande place. Ils cherchent les oncles du Czar, trouvent Athanaſe Nariskin, le maſſacrent, for-

cent les portes d'une égliſe voiſine, où trois proſcrits ſe ſont réfugiés, les aſſaſſinent à coups de couteau. PIERRE & IVAN. 1682.

La fureur de ces ſoldats étoit pouſſée au point qu'elle leur avoit ôté toute eſpèce de jugement. Voyant paſſer un jeune ſeigneur de la maiſon de Solticoff qu'ils aimoient, & qui n'étoit point ſur la liſte des proſcrits, quelqu'un d'entr'eux le prit pour Jean Nariskin qu'ils cherchoient; ils le maſſacrerent ſur le champ. Pour comble d'horreur, lorſqu'ils eurent connu leur mépriſe, ils porterent le corps de ce jeune homme à ſon pere pour le faire enterrer. Ce pere infortuné n'oſa ſe plaindre, il leur donna même des récompenſes pour lui avoir rapporté le corps tout ſanglant de ſon fils. Sa femme, ſes filles & l'épouſe du mort verſent des larmes ſur le cadavre qu'on vient de leur apporter, & reprochent au pere ſa foibleſſe. Le vieillard leur répond: Attendons le temps de la vengeance. Quelques Strélits entendirent ces paroles; ils rentrerent dans la chambre, le prirent par les cheveux, le traînerent hors de ſa maiſon, & le maſſacrerent. Ils cherchent le médecin

PIERRE & IVAN. 1682.

Hollandois, rencontrent ſon fils, lui demandent où eſt ſon pere, & l'aſſaſſinent parce qu'il l'ignore. Ils trouvent un autre médecin Allemand, lui diſent : » Si tu n'as pas empoiſonné le » Czar Théodore, tu en as empoiſonné » d'autres : tu mérites la mort », & le tuent ſur le champ.

Enfin, ils trouvent le malheureux Vangad déguiſé en mendiant, le traînent devant le palais : les princeſſes qui l'aimoient & qui avoient confiance en lui demandent ſa grace aux Strélits, diſent que c'eſt un très-bon médecin, qu'il a bien traité leur frere Théodore. Les ſoldats répondent qu'il mérite la mort comme médecin & comme ſorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapeau ſéché & une peau de ſerpent, & le maſſacrent ſur le champ. Ils demandent Jean Nariskin, diſent qu'ils mettront le feu au couvent ſi l'on continue à le cacher. La Czarine douairiere, les princeſſes épouvantées vont dans le lieu où ce jeune ſeigneur eſt caché. Le patriarche les accompagne, confeſſe Nariskin, lui donne l'abſolution, prend une image de la Vierge qui paſſoit pour miraculeuſe, mene

le jeune homme par la main, préſente aux Strélits l'image de la Vierge, les Princeſſes qui l'accompagnent, entourent Nariskin, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent, au nom de la mere du Sauveur, d'accorder la vie à leur parent. Pour réponſe, les ſoldats l'arrachent des mains des Princeſſes, le traînent au bas de l'eſcalier, forment entr'eux une eſpèce de tribunal, appliquent Nariskin à la queſtion, un d'entr'eux qui ſavoit écrire, dreſſe un procès-verbal, ils condamnent l'infortuné Nariskin à être hâché en piéces, ſupplice uſité à la Chine & en Tartarie contre les parricides; on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Envain le Patriarche, les Princeſſes implorent leur humanité: elle eſt éteinte chez eux; ils déchirent Nariskin par morceaux, & expoſent ſa tête, ſes pieds & ſes mains ſur une baluſtrade.

PIERRE & IVAN. 1682.

Ibid.

Pendant que ces ſoldats furieux rempliſſoient le palais de ſang & de carnage, d'autres maſſacroient ceux qui leur étoient odieux & ſuſpects à Sophie. Cette cruelle Princeſſe pouſſoit la perfidie juſqu'à paroître affligée de la mort des freres de la Czarine, & c'étoit elle

qui l'avoit ordonnée. Les Strélits proclamerent enſuite ſouverains les deux Princes Ivan & Pierre, & leur aſſocierent Sophie en qualité de Régente.

PIERRE & IVAN. 1682.

Le premier acte d'autorité que fit cette Princeſſe, fut d'approuver tous les crimes que les Strélits avoient commis : elle confiſqua les biens de ceux qui avoient été maſſacrés, & les diſtribua à leurs meurtriers : elle fit même élever un monument ſur lequel on grava le nom de tous les malheureux qui avoient péri, & on les déclara traîtres à la patrie : elle donna aux aſſaſſins des lettres patentes, par leſquelles elle approuvoit tout ce qu'ils avoient fait, & les remercioit de leur zèle & de leur fidélité.

ARTICLE II.

GOUVERNEMENT DE SOPHIE.

LES Boïares, craignant que la ſédition ne ſe renouvellât, engagerent la Régente à conduire les deux Princes au couvent de la Trinité qui eſt à douze lieues de Moſcou. C'étoit à la fois un

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1682.

couvent, un palais, une forteresse. Il subsiste encore, & appartient aux moines de Saint Basile. Il est entourré de larges fossés & de remparts de brique, garnis d'une nombreuse artillerie. Le peuple ne vit point sans chagrin les précautions que l'on prenoit contre lui: marqua son mécontentement; mais ce fut par des plaintes remplies de soumission & par des protestations d'attachement & de zèle pour la famille impériale: Sophie étoit arrivée à son but, personne ne résistoit à ses volontés; elle n'avoit plus de motifs pour irriter les Strélits. Voulant gagner l'amitié du peuple, elle lui marqua de la confiance; ramena les Czars à Moscou.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1682.

Elle envoya des ambassadeurs dans les Cours étrangeres pour instruire les différens monarques de la mort de Théodore & de la proclamation de ses freres, & signa les lettres decréance conjointement avec eux: elle ne manquoit jamais de mettre son nom sur les édits qui émanoient du trône, assistoit assidûment au sénat, & gouvernoit l'Etat en souveraine. Elle fit frapper de nouvelle monnoie, & y fit mettre son portrait au milieu de celui des

1683.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1683.

Czars. Enfin, il ne lui manquoit que le titre de ſouveraine, elle en avoit toute la puiſſance; mais elle gouvernoit avec beaucoup d'adreſſe & de politique, employant tantôt la voie de la douceur, tantôt celle de la ſévérité; elle contenoit les ſénateurs dans le devoir; le peuple l'aimoit & la craignoit en même temps; dans toutes ſes actions elle paroiſſoit avoir pour objet le bien de l'Etat : les loix & les ordonnances qu'on a d'elle, les intrigues qu'elle mena avec la plus grande adreſſe, prouvent qu'elle avoit un génie ſupérieur. Cette Princeſſe écrivoit & parloit fort bien; une figure agréable, une taille majeſtueuſe relevoient ſes talens; mais la vivacité de ſes paſſions les ternit. L'envie de regner la rendit cruelle, & lui fit concevoir une haine implacable contre Pierre qu'elle voulut même faire périr, comme nous le verrons bientôt. Son attachement pour le Prince Galitzin, & enſuite pour Scheglowitow, ſecrétaire d'Etat, prouve qu'elle avoit des paſſions de toute eſpèce. Je ne rapporte point ces derniers traits pour faire un reproche à Sophie : les génies les plus élevés deſcendent

toujours aux foibleſſes de l'humanité : je veux faire connoître dans tout ſon jour le caractère d'une Princeſſe qui a joué un ſi grand rôle au commencement du regne de Pierre le Grand.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1683.

Pour appuyer ſa puiſſance, elle éleva le Prince Baſile Galitzin au plus haut dégré d'honneur auquel un particulier puiſſe parvenir. Elle le fit généraliſſime des troupes de l'Empire, adminiſtrateur de l'Etat & garde des ſceaux. Les qualités perſonnelles rendoient cet homme ſupérieur à tous ceux qui étoient alors dans cette cour. Poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun Ruſſe, poſſédant la langue Latine, preſque totalement ignorée alors en Ruſſie : homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiécle, & capable de polir les Ruſſes, s'il avoit été leur maître. C'eſt, dit M. de Voltaire, l'éloge que fait de lui la Neuville, envoyé pour lors de Pologne en Ruſſie, & les éloges des étrangers ſont les moins ſuſpects. Il n'eſt point étonnant que la Princeſſe Sophie ait aimé un homme ſi aimable. Eliſabeth aima le comte d'Eſſex dont les hiſtoriens ne

font pas, à beaucoup près, un si beau portrait.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente.

Le Ministre de Russie commença par mettre la réforme dans la Milice.

1683. Il envoya une partie des Strélits dans des régimens en Ukranie, à Casan, en Sibérie; l'Etat fut tranquille pendant quelque temps. Sophie abandonnoit Ivan à son indolence naturelle, & ne donnoit à Pierre, pour compagnie, que ceux qu'elle savoit le plus capables de l'entraîner dans la débauche, & de lui ôter l'idée du gouvernement.

1684. Sophie, aimant autant son frere Ivan qu'elle haïssoit Pierre qui étoit d'un autre lit, résolut de marier le premier, espérant que, s'il donnoit des Princes à l'Etat, elle pourroit parvenir à faire déposer Pierre. Elle ordonna aux Boïares de chercher, suivant la coutume en pareille occasion, les plus belles filles qu'ils pourroient rencontrer. Elle se souvint de la fille d'Alexandre Soltikof qu'elle avoit vue à Moscou, & dont elle avoit elle-même admiré la beauté. Cette jeune fille avoit quelque temps auparavant plu à Théodore III, au point qu'il en auroit fait sa femme, si Jasicou, son ministre & son favori,

n'eût détourné le Czar de cette alliance, & ne l'eût engagé à épouſer Marthe Matheouna Apraxin, comme on l'a vu plus haut. Pour rompre ce mariage, il avoit éloigné Soltikof de la Cour, & l'avoit envoyé, en qualité de commandant, à Jeniskoi en Sibérie.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Soltikof eut ordre d'envoyer ſa fille à Moſcou le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible. Il la confia à une de ſes amies & à un de ſes parens qui la firent traverſer la Sibérie, & entrer dans Moſcou ſi ſecrettement que perſonne ne s'en apperçut. Elle parut dans l'aſſemblée que compoſoient toutes ces jeunes filles qu'on avoit été chercher dans les différentes provinces de l'Empire. Sitôt qu'Ivan la vit, il fut frappé de l'éclat de ſa beauté, & la déſigna pour être Czarine : elle fut couronnée trois jours après.

Pendant que la cour ſe livroit aux divertiſſemens qu'occaſionne le mariage des ſouverains, les Strélits exciterent un nouveau ſoulevement : ce fut la religion qui le fit naître. On avoit déjà vu s'élever en Ruſſie pluſieurs diſputes ſur la religion ; mais ceux qui les occaſionnoient étoient ignorans & groſ-

M. de Voltaire. *Ibid.*

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

siers, les motifs en étoient ridicules. Un certain Abakum, archiprêtre, avoit dogmatisé à Moscou sur le Saint-Esprit, sur l'égalité des premiers Chrétiens, sur ces paroles de Jésus-Christ : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Plusieurs citoyens, plusieurs Strélits même embrassèrent les opinions d'Abakum : le parti se fortifia ; un certain Raspop en fut le chef. Le zèle des sectaires s'alluma de plus en plus ; ils entrerent dans la cathédrale, où le patriarche & son clergé officioient ; ils les chasserent à coups de pierres, & se mirent à leur place pour recevoir le Saint-Esprit. On alla promptement avertir la Régente & les deux Czars de ces désordres ; on fit annoncer à ceux des Strélits qui n'étoient point entrés dans la dispute, que les Czars étoient en danger : ils s'armerent sur le champ, attaquerent ceux de la faction : on parla d'assembler un concile, & le carnage fut suspendu. Le concile s'assemble dans une des cours du palais : le patriarche & un évêque disputerent contre Raspop, & au second syllogisme on se jette des pierres. Avant qu'on se séparât, Sophie & les

deux Czars firent trancher la tête à Raſpop & à ſes diſciples. Chovanski, capitaine général des Strélits, profita de la conjoncture pour ſe venger de Sophie. C'étoit lui qui avoit ſoulevé en ſa faveur les Strélits dans la premiere émotion ; par ce moyen il l'avoit élevée au degré de grandeur auquel elle étoit parvenue, & eſpéroit partager avec elle ſa puiſſance : mais lorſqu'il la vit ſe tourner du côté du Prince Galitzin, il ſe livra à tous les tranſports de la fureur, & réſolut d'attaquer cette Princeſſe. Pluſieurs écrivains pretendent que l'ambition l'excitoit moins que la jalouſie. Ses premiers mouvemens de colère étant calmés, il réſolut de rendre ſa vengeance plus certaine, en attendant une occaſion favorable, & ſous une tranquillité ſimulée, il cacha les ſentimens de ſon cœur.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Lorſqu'il vit les Strélits armés contre les Strélits, il ſe mêla de la querelle, prit le parti de ceux qu'on perſécutoit, y fit entrer pluſieurs ſoldats & pluſieurs citoyens. Se voyant à la tête d'un puiſſant parti que le fanatiſme animoit, il forma le projet de faire périr les Czars, la Régente, & de monter ſur le trône.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Sophie, voyant que cette émeute prenoit toutes les formes d'une conſpiration, emmena les Czars & les Princeſſes au couvent de la Trinité. De-là Sophie négocia avec le rebelle Chovanski, l'engagea à venir la trouver avec ſon fils : les traîtres ſont ordinairement méfians ; mais ils ſont rarement amoureux ; Chovanski aimoit : l'invitation de Sophie fut une loi pour lui ; mais elle avoit donné ordre qu'on l'arrêtât à moitié chemin, & qu'on lui tranchât la tête auſſi-bien qu'à ſon fils & à trente Stréſits qui l'accompagnoient.

A cette nouvelle, tout le corps des Strélits prend les armes, s'apprête à marcher au couvent de la Trinité, & menace de mettre tout à feu & à ſang. Sophie fait fortifier le couvent, avertit les Boïares du danger auquel la famille Czarienne eſt expoſée : ils arment leurs vaſſaux, les gentilshommes ſe joignent à eux, la guerre civile commence. Le Patriarche ſe jette au milieu des Strélits, les avertit de ſe ſouvenir de ce qu'ils doivent à Dieu, à leur patrie & à leur ſouverain : ils s'appaiſent. Des troupes qu'ils voient arriver de tous

côtés les intimident ; ils paſſent tout-à-coup de la fureur à la crainte, & la crainte les conduit au repentir. On leur ordonna de livrer les auteurs de la ſédition, & les plus opiniâtres dans la révolte ; enfin de décimer tous les régimens & de conduire les criminels & ceux auxquels le ſort aura tombé au couvent de la Trinité : ils obéiſſent avec une aveugle ſoumiſſion, déclarent les plus mutins, dont le nombre, avec celui des ſoldats décimés, ſe monte à deux mille ſept cens.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Ceux-ci prennent congé de leur famille, communient avant de partir, ſe préparent à la mort, diſent qu'ils aiment mieux la ſouffrir que de porter le nom odieux de rebelles. Ils portoient un billot deux à deux, un troiſieme marchoit devant avec une hâche. Les chefs de la révolte s'étoient mis eux-mêmes une corde au cou pour marquer qu'ils s'avouoient coupables. En arrivant ſur la place du couvent, ils ſe rangerent ſous les fenêtres où étoient les Czars & Sophie, ſe proſternerent, dirent, tous d'une voix unanime : » Nous préſentons nos têtes, les Czars » ſont maîtres de notre vie ». Ils reſ-

terent fort longtemps dans cette ſituation avant qu'on eût pris un parti. Après une longue délibération, on leur pardonna, & on les renvoya à Moſcou.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1685.

Après ces convulſions l'Etat rentra dans la tranquillité, & Sophie continua de regner en ſouveraine ſous le titre de Régente. Le miniſtre Galitzin, jugeant de ce que les Strélits pouvoient faire, par ce qu'ils avoient fait, crut devoir diminuer leur nombre, & en écarter une grande partie de la capitale : il les diſperſa dans différentes provinces : il donna les emplois vacans à des perſonnes qui lui étoient entiérement dévouées, éleva à la dignité de chef des Strélits, un écrivain nommé Tekelavitau, que les Czars firent Ocolnitz. Les parens de Pierre furent éloignés des dignités. Cette conduite à leur égard fit connoître quels étoient les projets de Sophie & du miniſtre.

La Régente ne voyoit qu'avec un ſecret dépit les talens de Pierre vaincre l'ignorance dans laquelle on le faiſoit élever. En effet ce prince quittoit ſouvent la débauche, pour aller converſer avec les officiers étrangers : les queſtions qu'il leur faiſoit, regardoient

toujours l'art militaire : il vouloit qu'ils lui appriſſent l'exercice, & le faiſoit ſouvent faire aux ſoldats. Ce Prince, dont le génie ſe développoit déjà, ſentit qu'il devoit vaincre une foibloiſſe qui lui étoit naturelle, & qui pourroit par la ſuite lui être fort préjudiciable. Il étoit ſaiſi d'un effroi machinal, & qui alloit juſqu'à la ſueur froide & à des convulſions quand il voyoit l'eau. Cette extrême frayeur venoit de cette aventure-ci. Sa mere le mena un jour promener (il n'avoit alors que cinq ans) : le caroſſe paſſa ſur une digue, à côté de laquelle il y avoit une chûte d'eau qui faiſoit un bruit terrible. Ce bruit réveilla le jeune Prince qui s'étoit endormi ſur les genoux de ſa mere, & lui cauſa une telle frayeur, qu'il fut pris d'une fiévre violente. On parvint à le guérir ; mais il conſerva pour l'eau, principalement quand elle couloit, l'averſion dont nous venons de parler. Il n'oſoit mettre le pied dans les jardins du palais, d'où l'on voyoit la riviere de Muſco paſſer ſur un pont, ni traverſer le moindre ruiſſeau, à moins que ſon carroſſe ne fût fermé de tous côtés. Il ſe reprochoit à lui-même cette

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Strahlenberg.

*P*ierre eſt guéri de la peur qu'il a de l'eau.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

foibleſſe ; mais elle étoit invincible : Sa mere, ſon frere Jean qui l'aimoit beaucoup & ne participoit point aux complots que Sophie tramoit contre lui & ſon gouverneur Boris Galitzin, parent du miniſtre, cherchoient tous les moyens poſſibles de l'en guérir. Galitzin en imagina à la fin un qui lui réuſſit. Il propoſa au Czar d'aſſiſter à une chaſſe qu'il avoit préparée : Pierre y conſentit, ſans ſavoir qu'il y eût un ruiſſeau.

Après avoir chaſſé quelque temps, Galitzin dit à Pierre : Je voudrois trouver un ruiſſeau pour me baigner ; car je ſens une chaleur inſupportable. Pierre, ne conſultant que la frayeur qu'il avoit pour l'eau, lui répondit : » Vous » êtes donc las de vivre » ? Galitzin lui repliqua : » Je me ſuis ſouvent baigné » avec feu votre pere, & nous n'en » ſommes pas morts : le bain eſt au » contraire très-bon pour la ſanté ». Le Czar l'écoutant avec étonnement, reprit » qu'il avoit entendu dire que » pluſieurs perſonnes avoient péri dans » l'eau. Mais ſi l'eau ne va qu'aux ge» noux, repartit Galitzin, on ne peut » s'y noyer. Si votre Majeſté veut le

» permettre, je ferai chercher un ruiſ-
» ſeau, & je vous prouverai qu'on peut
» ſe baigner ſans périr ». Auſſi-tôt il dépêcha un des Chambellans qui revint peu de temps après annoncer qu'il avoit découvert un ruiſſeau à quelques pas de là.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Le Czar y alla par complaiſance pour ſon gouverneur ; mais ſitôt qu'il apperçut l'eau, il frémit à ſon ordinaire, & arrêta ſon cheval à quelque diſtance du ruiſſeau. Galitzin ordonna à pluſieurs de la troupe de le paſſer & de le repaſſer, afin de prouver au Prince qu'il n'y avoit point de danger. Sa frayeur diminua ; il approcha plus près du ruiſſeau ; Galitzin le paſſa & le repaſſa lui-même : il ordonna à quelques-uns de leur ſuite de ſe déchauſſer & de le paſſer à pied. Pierre les regarda avec étonnement : tout-à-coup il fit avancer ſon cheval, & le paſſa lui-même, ſans marquer la moindre frayeur.

Sitôt qu'il fut arrivé à la cour, il alla raconter ce qui lui étoit arrivé à ſa mere & à ſon frere qui ſentirent à cette nouvelle toute la joie que l'amitié qu'ils lui portoient pouvoit leur cauſer. Quelques

jours après, les deux Czars allerent au château d'Iſmælowa, où il y a quantité de beaux étangs. Après quelques heures de promenade & de divertiſſemens, Ivan dit aux officiers qui les accompagnoient, de ſe baigner dans un des étangs, & qu'il iroit les voir. Pierre s'y oppoſa d'abord; mais il céda à la fin aux inſtances de ſon frere, & alla même avec lui ſur le bord de l'étang. Voyant que les jeunes officiers ſe tenoient dans l'eau, qu'ils y badinoient même avec ſécurité, il ſentit alors combien ſa crainte étoit ridicule: il s'encouragea lui-même, ſe deshabilla, & ſe mit dans l'eau.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

La crainte qu'il avoit eue auparavant de cet élément, ſe changea en témérité: il alloit ſouvent ſe promener à Iſmælova pour ſe baigner. Se promenant un jour dans la cour du château, il y vit une vieille chaloupe, à moitié pourie. Son grand pere Alexis l'avoit fait conſtruire par un Hollandois pour ſe promener ſur les étangs. Frappé de ſa conſtruction ſinguliere, il demanda à un Allemand, nommé Timmerman, qui étoit ſon maître de mathématiques, pourquoi cette chaloupe étoit autre-

ment conſtruite que celles qu'il avoit vues : l'Allemand lui répondit qu'elle étoit faite pour aller à voiles & à rames, & qu'elle avoit été conſtruite par un étranger. Il voulut en faire l'épreuve ſur le champ ; mais elle étoit en trop mauvais ordre pour qu'on pût s'en ſervir. Après de longues recherches, on trouva un Hollandois qui étoit établi à Moſcou, & qui la remit dans ſon ancien état. Pierre voulut l'eſſayer le premier, & fut charmé de l'effet qu'elle fit. Ce fut cette chaloupe qui donna naiſſance à la marine en Ruſſie : il fit conſtruire par le même Hollandois deux frégates & trois yachts ſur un grand lac qui eſt dans le voiſinage de la Trinité, en fut lui-même le pilote, & devint par la ſuite un des plus habiles hommes de mer de ſon temps. Les hommes ordinaires reſtent avec leurs foibleſſes, les hommes extraordinaires ſavent les vaincre.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Ceux qu'il avoit employés à conſtruire ces vaiſſeaux, lui dirent qu'il y avoit une grande différence entre le plaiſir qu'il goûtoit ſur ce lac, & celui dont il jouiroit à voguer en pleine mer ſur de gros vaiſſeaux. Ce diſcours lui

donna envie d'aller à Archangel. Il y trouva plus de trois cens vaiſſeaux marchands & quelques gros vaiſſeaux de convoi, tant Hollandois qu'Anglois. Les capitaines des derniers, voyant le plaiſir que ce Prince prenoit à les voir manœuvrer, l'inviterent à venir à leur bord, & le promenerent en mer. Sa mere & ſon frere qui avoient été affligés de la frayeur que lui cauſoit l'eau, furent alors allarmés de la paſſion qu'il venoit de concevoir pour cet élément, & de la témérité avec laquelle il s'y expoſoit.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Sophie l'étoit auſſi, mais par un motif tout différent. Les talens naiſſans qu'elle remarquoit dans ce jeune Prince, l'élévation de ſon génie, la force de ſon tempérament, tout en lui annonçoit un monarque qui voudroit regner par lui-même, & incapable de ſe laiſſer gouverner. Elle communiqua ſes craintes à ſon miniſtre, & voulut l'engager à le faire périr; mais Baſile Galitzin eut horreur ce jour-là de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ſouverain, il lui dit que les ſuites pourroient en être fâcheuſes, parce que ſes partiſans ne manqueroient certainement

tainement pas de venger ſa mort. Il lui dit qu'il falloit augmenter le nombre des jeunes débauchés qui étoient auprès de lui, & tâcher par la force des liqueurs d'uſer ſon tempérament, & d'affoiblir ſon eſprit. La mere & le gouverneur de Pierre appercevoient le but que Sophie & ſon favori ſe propoſoient ; mais il n'y mettoient point d'obſtacle, parce que le jeune Prince, par ce moyen, ſe familiariſoit avec les officiers, les ſoldats & le peuple même, gagnoit leur amitié, & les mettoit dans le cas de veiller à ſa conſervation, & d'arrêter tous les complots que la Régente pourroit tramer contre lui. Cette politique eſt ſinguliere ; mais on ne doit pas juger d'une nation qui n'eſt pas encore ſortie de la barbarie, par des nations qui ſont policées.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

La Ruſſie étoit en paix avec tous ſes voiſins ; la Régente & le Miniſtre faiſoient tous leurs efforts pour l'entretenir ; mais ils ſe trouverent forcés d'entrer dans la ligue que l'Empereur Léopold forma contre les Turcs & les mécontens de Hongrie. La Régente refuſa d'abord de prendre part à cette

guerre, disant que la Russie n'ayant aucun intérêt particulier à démêler avec les Turcs, elle ne devoit pas s'exposer à dépenser des sommes immenses, & à perdre une multitude incroyable d'hommes. Sobieski la mit dans le cas d'agir contre ses intentions. Il proposa aux Czars d'abandonner toutes ses prétentions sur l'Ukranie & sur le duché de Smolensko. La Régente sentit combien elle seroit désagréable à sa nation, si elle n'acceptoit pas des propositions si avantageuses. Elle fit donc un traité d'alliance avec la Pologne, & s'engagea à porter la guerre en Crimée qui étoit alliée des Turcs. Boris Galitzin, gouverneur de Pierre, profita de cette occasion pour éloigner de la Cour le Ministre Basile Galitzin, son parent, dont il étoit l'ennemi déclaré, comme nous l'avons dit plus haut: il le fit nommer général des troupes qui devoient combattre les Tatars. Basile n'osa refuser cet emploi : il craignoit d'un côté qu'on ne le ragardât comme un lâche, indigne de la place qu'il occupoit; de l'autre qu'on ne pénétrât ses desseins qui étoient de captiver toujours le cœur de Sophie, & d'arriver

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

au point de l'épouſer. Il partit donc à la tête de trois cens mille hommes : le Can avoit fait enlever tous les vivres & tous les fourrages qui ſe trouvoient ſur la route que devoient ſuivre les Ruſſes. Galitzin n'avoit pas pris la précaution de faire des magaſins : il ſe trouva dans des déſerts à la tête d'une nombreuſe armée, & fut obligé de rentrer en Ruſſie : Pierre ſe plaignit de la conduite de ce général ; mais Sophie l'aimoit ; elle le mit à couvert des effets de ſa juſte colere du jeune Czar.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

On paſſa l'hiver à faire des préparatifs pour la campagne ſuivante. Galitzin rejetta la faute de ſes mauvais ſuccès ſur Samuelovitz, l'Hetman des Coſaques : il l'accuſa d'intelligence avec les Tatars, le fit dépoſer & exiler en Sibérie. Sa place fut donnée à un gentilhomme originaire du Palatinat de Podolie : Mazeppa parvint aux honneurs par les moyens les plus capables de l'en éloigner. Dans ſa jeuneſſe il fut page du Roi de Pologne. Les agrémens de ſa figure, la beauté de ſa taille, la vivacité de ſon eſprit le firent remarquer à la cour. Il devint bientôt l'amant d'une femme de la plus haute qualité. Le mari

1687.

en fut informé, s'irrita contre lui au point qu'il le fit attacher ſur un cheval indompté, & le laiſſa errer à l'abandon. Le cheval étoit de l'Ukranie; il y porta Mazeppa tout ſanglant & tout défiguré. Les Coſaques furent ſenſibles au malheur de ce jeune homme, ils le panſerent & le guérirent. Il s'attacha à ſes bienfaiteurs, & ſe diſtingua en pluſieurs occaſions dans les guerres qu'ils eurent à ſoutenir contre les Polonois & les Turcs. Ce fut lui qu'on nomma chef des Coſaques, après la dépoſition de Samuelovitz. Galitzin le mena avec lui en Crimée; mais cette ſeconde expédition ne fut pas plus heureuſe que la premiere. Le Can, informé que les Ruſſes avoient formé le projet d'aſſiéger Précop, y mit une nombreuſe garniſon & toutes les munitions dont elle avoit beſoin pour une vigoureuſe réſiſtance, en confia la garde à ſon fils, & ſe tint en embuſcade avec un corps de trente mille hommes. Il attaqua les Ruſſes au paſſage, en tua une grande quantité: mais le nombre de ceux-ci ſuppléa au défaut de courage & d'expérience: les deux armées ſe ſéparerent ſans que la victoire fût décidée.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente.

1687.

1688.

Le Can amuſa le général Ruſſe par de fauſſes propoſitions de paix ; il vouloit le forcer à évacuer la Crimée faute de vivres. Il prévoyoit qu'un ſi grand nombre de ſoldats ne pourroit ſubſiſter long-temps dans un pays ſec & aride. Ses conjectures s'effectuerent bientôt : il rompit les conférences, & Galitzin, voyant que ſon armée périſſoit de miſere, repaſſa en Ruſſie. Il envoya à Moſcou des relations de ſon expédition : mais il y déguiſoit la vérité, & l'on fit des réjouiſſances dans cette ville comme s'il eût conquis toute la Crimée.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1688.

Pendant l'abſence de ce miniſtre, les partiſans du Czar Pierre lui conſeillerent de ſe marier : pour l'y engager, ils lui dirent que c'étoit un moyen d'augmenter le nombre de ſes amis & l'affection que les peuples avoient pour lui. Sophie, qui voyoit que par ce mariage tous ſes projets alloient être déconcertés, mit tout en uſage pour l'en détourner : ce fut envain ; Pierre, à l'âge de dix-ſept ans, ſavoit juger le prix des conſeils qu'on lui donnoit. Sophie, voyant qu'elle ne pouvoit apporter d'obſtacle à ſon mariage, voulut lui donner une femme de ſa main. Le Prin-

1689.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

ce étoit trop ſage pour prendre, dans une affaire auſſi importante, un guide tel que ſa ſœur qui, dans toutes les occaſions, lui avoit donné des preuves d'une haine implacable. Il n'écouta que ceux dont il connoiſſoit la ſincere amitié pour lui.

Pierre I. crut ne pas devoir violer, dans la conjoncture où il ſe trouvoit, l'uſage établi par ſes prédéceſſeurs, de prendre une femme parmi les filles de leurs ſujets. Il envoya des Boïares parcourir les provinces de l'Empire, pour avertir que le Czar vouloit ſe marier, & qu'il ordonnoit à toutes les filles qui pouvoient prétendre à l'honneur d'être ſa femme, de ſe rendre à Moſcou. La jeuneſſe, la beauté & la nobleſſe étoient les trois titres néceſſaires pour y parvenir : la vertu étoit toujours ſuppoſée.

Chaque pere ſe hâta de conduire ſa fille à Moſcou. Le jour marqué, elles s'aſſemblerent dans la grande ſalle du palais. Pierre ordonna que la nature y parût toute ſimple, dénuée des ſecours de l'art, & riche ſeulement de ſes propres biens. Ce Prince, après avoir parcouru les rangs d'une infinité de jeunes beautés qui faiſoient affaut d'attraits,

donna ſa voix & ſa main à Eudocie Federouna Lapucin. L'éclat de ſa beauté la fit préférer à toutes celles qui étoient venues pour lui diſputer le cœur du Czar. Leur multitude rendit ſon triomphe plus éclatant. PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

La cérémonie de ce mariage ſe fit avec les plus grandes ſolemnités, & avec toutes les formalités requiſes par les loix civiles & eccléſiaſtiques, le 29 Juin 1689. Je crois pouvoir faire ici une digreſſion, & raconter de ſuite les malheurs auxquels cette infortunée Princeſſe fut expoſée pendant le reſte de ſa vie. Elle ne tarda pas à donner des Princes à la Ruſſie : dans moins de deux ans elle eut deux fils, Alexandre qui mourut en bas âge, & le malheureux Alexis dont nous verrons par la ſuite l'infortune. Anecdotes du regne de Pierre I.

On peut regarder la naiſſance d'Alexis comme l'époque des brouilleries qui s'éleverent entre le Czar & la Czarine. Ils avoient juſques-là vécu dans une parfaite intelligence, qui n'avoit été troublée que par quelques légeres altercations. On aſſure que cette Princeſſe fut elle-même cauſe de ſes malheurs. Fiere de ſa dignité, elle oublioit

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

ſouvent à qui elle en étoit redevable, & qui lui avoit mis la couronne ſur la tête. Par l'effet de ſon caractere impérieux & de ſa jalouſie naturelle, elle étoit toujours mêlée dans quelqu'intrigue d'Etat. Un peu plus de complaiſance auroit ſans doute ramené le Czar à elle. Il aimoit les femmes; mais il étoit peu fidèle dans ſes amours, ſoupçonneux, prompt à prendre en averſion, violent dans ſes réſolutions & implacable dans ſes vengeances.

Après deux ans de mariage, il devint éperdument amoureux d'Anne de Moens. Elle étoit née à Moſcou, de parens Allemands qui s'y étoient établis depuis quelques années. Cette jeune demoiſelle avoit autant d'eſprit que de beauté: elle captiva le cœur du Czar. La jalouſie d'Eudocie fut bientôt éveillée; elle fit l'impoſſible pour détruire ſa rivale dans le cœur de ſon mari.

Voyant que ſes artifices ne lui ramenoient pas le cœur de Pierre auſſi promptement qu'elle l'auroit deſiré, elle oublia qu'il étoit ſon maître, & qu'il avoit le caractère violent, laiſſa éclater ſa jalouſie, & perſécuta ouvertement ſa maîtreſſe. Elle pouſſa l'im-

prudence jusqu'à refuser son lit au Czar & à se brouiller avec la Czarine douairiere sa belle-mere.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

La mauvaise humeur d'Eudocie ne tarda pas à amener Pierre au dégoût, & chaque jour l'augmenta. Il forma le projet de la répudier, & les conseils de M. le Fort l'entretinrent dans cette résolution. Ce Genevois, dont nous parlerons plus amplement par la suite, étoit le premier ministre & l'ami du Czar. Eudocie avoit eu l'imprudence de l'humilier toutes les fois que l'occasion s'en étoit présentée. Le Czar le chargea de consulter secrettement les plus habiles théologiens de son Empire. Il espéroit qu'ils trouveroient quelque nullité dans son mariage, & qu'ils lui fourniroient les moyens de rompre des nœuds qui lui étoient à charge ; mais ils eurent la louable fermeté de répondre que la religion ne permettoit pas ce divorce.

Le Fort enhardit Pierre, & le détermina à exécuter le projet qui flattoit son amour. Ce Prince, par un coup d'autorité absolue, prononça lui-même l'arrêt de répudiation. Ce traitement ne lui parut pas suffisant pour sa tranquillité : il connoissoit trop l'humeur

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

inquiette & remuante d'Eudocie pour lui laiſſer la liberté : il la fit enfermer dans un couvent, la força de prendre l'habit de religieuſe, & de faire des vœux. Elle y paſſa pluſieurs années preſqu'ignorée ; mais ſon malheur ne la corrigea pas : elle conſerva toujours ſon eſprit inquiet & intrigant.

Pierre avoit formé le deſſein d'épouſer Mademoiſelle Moens, & il l'auroit certainement exécuté, ſi elle avoit été aſſez ambitieuſe pour pouvoir ſe contraindre. Elle étoit auſſi à plaindre que la Czarine. L'Envoyé de Pruſſe à la Cour de Ruſſie lui plaiſoit ; elle en étoit amoureuſe, & regardoit comme le plus grands de ſes malheurs d'avoir plu au ſouverain. Elle n'avoit ceſſé d'exhorter le Czar à bien vivre avec la Czarine dans le temps même que celle-ci la perſécutoit ; elle lui en vantoit le mérite, lui reprochoit tous les torts qu'il avoit avec elle. Ce qui mettoit le comble au malheur de la jeune Allemande, c'eſt qu'elle avoit pour le Czar une averſion invincible : elle n'étoit pas même la maîtreſſe de la lui cacher entierement : mais connoiſſant la vivacité de ſon caractère & la violence

de ſon amour, elle alloit avec lui juſqu'à la derniere complaiſance. Elle lui marquoit cependant toujours de la froideur, même dans ces momens où il ſemble qu'on n'en peut avoir : il s'en plaignoit ; mais ſes plaintes étoient inutiles.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Le cœur de ce Prince s'enflammoit de plus en plus dans la réſiſtance. Enfin ſon amour-propre offenſé révolta ſon cœur, qui chercha à ſe débarraſſer de ſes chaînes. Il n'y parvint pas auſſi facilement qu'il l'auroit ſouhaité : ce ne fut qu'après les plus violens combats & même avec les plus grands regrets. Elle de ſon côté regarda ſa diſgrace comme le comble du bonheur ; elle crut ſortir du plus affreux eſclavage ; & devenue maîtreſſe de ſuivre le penchant de ſon cœur, elle ſe hâta de donner ſa main au Pruſſien qu'elle aimoit.

Le Czar, voulant oublier ſon ingrate maîtreſſe, voloit de beauté en beauté ; mais aucune n'avoit ce qu'il falloit pour le fixer. Enfin il devint amoureux d'une jeune Livonienne qu'il épouſa quelques années après, qu'il déclara Impératrice de toutes les Ruſſies, & dont nous donnerons l'hiſtoire dans la ſuite de cet ouvrage.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

La maiſon de Lapucin avoit goûté toute la ſatisfaction que pouvoit lui cauſer l'honneur de faire alliance avec ſon ſouverain ; mais plus la ſatisfaction étoit grande, plus cette maiſon fut affligée de la répudiation d'Eudocie.

Je reviens à mon ſujet. Le Prince Galitzin entra dans Moſcou avec la fierté d'un vainqueur. Sophie eut l'adreſſe, ou plutôt la hardieſſe de lui donner des louanges en public ; Ivan, qui étoit toujours prêt à approuver ou à blâmer, ſelon ce qu'on lui inſpiroit, imita ſa ſœur. Galitzin crut que Pierre ſuivroit l'exemple de la Régente & d'Ivan : en conſéquence il ſe préſenta à la porte de ſon appartement : mais quelle ſurpriſe & qu'elle mortification pour lui ! Pierre lui fit dire de ſe retirer, & de ne pas s'expoſer aux juſtes reproches qu'il avoit à lui faire. Galitzin fut d'autant plus humilié de ce mauvais accueil, qu'il ſentoit le mériter : il alla trouver Sophie, & la pria d'être médiatrice entre Pierre & lui. Elle aimoit trop Galitzin, pour ne pas employer tout ſon crédit en ſa faveur. Elle parvint à engager Pierre à lui donner audience ; mais celui-ci le reçut en ſouverain ir-

rité ; il lui fit connoître qu'il étoit inſtruit de la conduite qu'il avoit tenue en Crimée, & lui dit qu'il l'enverroit en Sibérie, s'il commettoit par la ſuite les mêmes fautes.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Galitzin ne manqua pas d'aller rendre compte à Sophie de la réception que Pierre lui avoit faite. L'amour étouffa dans le cœur de cette Princeſſe les ſentimens que la nature auroit dû lui inſpirer pour ſon frere. Elle jura ſa perte, envoya chercher le chef des Strélits, lui ordonna de faire aſſaſſiner Pierre, & lui promit des récompenſes proportionnées au ſervice qu'elle exigeoit de lui. Cet officier eut la lâcheté de lui promettre de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ſouverain. Il chercha des complices, & en trouva ſix cens parmi les Strélits. Dès la nuit même il ſe mit à leur tête, leur diſtribua des liqueurs fortes, & acheva de les échauffer par les diſcours les plus injurieux contre Pierre, & les plus ſéduiſans en faveur de Sophie. La perte de Pierre paroît certaine : il eſt retiré au château d'Obrokensko, où il ſe livre avec ſécurité aux douceurs du ſommeil. Les conjurés partent ; leur victime eſt

Sophie veut faire aſſaſſiner Pierre.

toute prête. L'honneur avertit deux Strélits du crime qu'ils vont commettre; ils en sentent toute l'horreur, se détachent du reste de la troupe : le zèle qui les anime les fait voler par des chemins détournés au lieu où le jeune Czar repose : ils l'éveillent, & l'avertissent du danger qui le menace. Boris Galitzin le prend entre ses bras & l'emporte au couvent de la Trinité : l'amour qu'il a pour son Prince & son élève lui donne des forces & de la vîtesse.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Ils venoient de partir, lorsque les conjurés arrivèrent. L'officier sentit tout le danger auquel il étoit exposé lorsqu'il vit que sa proie lui avoit échappé : il crut cacher son crime, en disant qu'il étoit venu pour relever la garde qu'on avoit coutume de mettre dans ce château, lorsqu'un des Czars y faisoit sa résidence. Sophie, à cette nouvelle, entra en fureur contre le chef des Strélits : elle envoya chercher Basile Galitzin, son amant, pour concerter avec lui sur ce qu'ils avoient à faire dans une conjoncture si délicate. Galitzin étoit trop épouvanté pour lui donner des conseils ; il sentoit que la suite de cette aventure lui seroit funeste, quelque pré-

caution qu'il prît. Sophie réſolut de proteſter qu'elle n'avoit eu aucune connoiſſance de ce complot.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Cependant Pierre invitoit les Boïares, les gentilshommes & les étrangers à venir le défendre contre les attentats de ſa ſœur. Il donna même ordre aux Strélits qui n'avoient pas eu de part à la conjuration, de ſe rendre au couvent de la Trinité. Le Fort fut un des premiers à ſe rendre auprès du Czar Pierre, à la tête d'un détachement de troupes Allemandes. Ce zèle lui attira l'amitié du Czar dont il devint le favori, comme on le verra par la ſuite.

Pierre ſe vit bientôt environné d'une troupe aſſez nombreuſe, pour n'avoir rien à craindre de ceux qui en vouloient à ſa vie. Il envoya ordre au Prince Galitzin & au chef des Strélits de ſe rendre au couvent de la Trinité : mais ils refuſerent ſous différens prétextes. Sophie, allarmée pour elle & pour ſon amant, alla trouver Ivan, & le pria d'interpoſer ſon autorité pour faire mettre les armes bas aux ſoldats qui s'étoient rangés autour de Pierre ; elle engagea même la Czarine, femme du premier, à joindre ſes prieres aux

siennes ; mais Ivan répondit à sa femme : « Je ne dois ni ne veux me mê-
» ler de cette affaire. Sophie a si mal
» agi à l'égard de Pierre, qu'elle ne
» mérite pas notre estime. S'il vous ar-
» rivoit de vous déclarer contre mon
» frere, même de parler mal de lui, je
» vous regarderois comme mon enne-
» mie. Tout le bien de l'Etat dépend
» de lui, & il me sera toujours plus
» cher que ma femme & que ma sœur ».
Voyant qu'elle n'avoit aucun secours à espérer d'Ivan, elle s'adressa à ses tantes & à sa sœur, & les pria d'être les médiatrices entre Pierre & elle. Ces Princesses se rendirent au couvent de la Trinité, & entreprirent de justifier Sophie ; mais Pierre leur prouva si clairement la conjuration qu'elle avoit formée contre lui, sa mère & ses oncles, que les Princesses, loin de parler en sa faveur, se déclarerent contre elle, & resterent au couvent de la Trinité. Sophie s'adressa au Patriarche comme sa derniere ressource ; mais il suivit l'exemple des autres Princesses, lorsqu'il apprit que le projet de celle pour laquelle il s'intéressoit étoit de le déposer, sitôt que Pierre seroit assassiné. Il resta

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

aussi auprès du Czar. Enfin Sophie, se voyant abandonnée de tout le monde, résolut d'aller elle-même se jetter aux pieds de son frere, & d'implorer sa clémence. A peine étoit-elle à moitié chemin, qu'elle reçut ordre de retourner sur ses pas. Le Prince Galitzin, qui l'accompagnoit, eut la témérité de continuer sa route; mais le Czar lui fit défendre de paroître devant lui; il fut obligé de rendre ses armes, & on lui donna des gardes.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Pierre envoya un corps de troupes à Moscou pour enlever le chef des Strélits & ses complices. On les mit à la question, & l'on sut d'eux tous les détails de la conjuration. Ils furent condamnés à être rompus vifs. On exila en Sibérie ceux qui parurent le moins coupables. On déposa Sophie de la Régence, & elle fut enfermée dans un monastère qu'elle avoit fait bâtir aux environs de Moscou. Boris Galitzin obtint la grace de son cousin: il pria le Czar de ne pas souiller son nom par le supplice de son cousin Basile. Pierre, qui aimoit le premier, se contenta de l'exiler à Karga avec tous ses partisans. On lui assigna trois sous par jour pour sa subsistance, &

Sophie est déposée & enfermée dans un couvent.

Une hardieſſe & une fermeté incroyables lui faiſoient former & exécuter des projets dont la ſeule idée eût même effrayé les ames communes. La nature l'avoit formé ſans doute pour être un Roi, mais un Roi légiſlateur & réformateur. Il falloit à la Ruſſie de nouvelles loix, de nouvelles mœurs : Pierre premier parut ; la Ruſſie fut réformée & policée. Ce qui annonce que Pierre Romanou n'étoit pas d'une trempe commune, c'eſt qu'il fit lui-même ſon éducation. Né dans un pays barbare, il n'avoit ſous les yeux aucun exemple qui développât le germe de ſes talens : ſon ambitieuſe ſœur faiſoit même tous ſes efforts pour les étouffer. Elle écartoit de lui tous ceux qui auroient pu le guider dans ſa jeuneſſe, l'abandonnoit à tous les excès que ſon âge, ſon rang, l'oiſiveté ſembloient rendre tolérables.

PIERRE. I, dit le Grand. 1689.

Ce Prince avoit des vertus qui l'élevoient au-deſſus du commun des hommes : mais ſes vices l'en rapprochoient. Il conſerva toute ſa vie une dureté dans le caractère qui alla même juſqu'à la cruauté. Il ſe permettoit ſouvent à lui-même ce qu'il auroit blâmé même dans un ſoldat.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Pierre ſentit quel eſt le devoir d'un ſouverain, ſitôt qu'il le fut. De ſon trône il examina la Ruſſie, la vit enveloppée des ténébres de la barbarie, & gémit de voir que ſes peuples étoient ſeuls privés des ſciences, des arts qui éclairoient le reſte de l'Europe. Il avoit remarqué le zèle avec lequel le Fort étoit accouru à ſon ſecours au couvent de la Trinité. Il s'en ſouvint, l'admit au nombre de ſes amis, & lui donna par la ſuite toute ſa confiance.

Le Fort étoit d'une famille noble & ancienne de Piémont, établie depuis près de deux ſiécles à Genève, où elle occupa les premiers emplois. On voulut élever le Fort dans le négoce; mais ſon génie, qui le portoit à de plus grandes choſes, lui fit abandonner la maiſon paternelle dès l'âge de quatorze ans : il ſervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marſeille. De-là il paſſa en Hollande, ſervit quelque temps volontaire, & fut bleſſé au ſiége de Grave ſur la Meuſe, ville aſſez forte que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, reprit ſur Louis XIV en 1674. Il s'embarqua enſuite avec un colonel Allemand nommé Ureſtin,

qui avoit reçu du Czar Alexis, pere de Pierre, une commiſſion de lever des ſoldats dans les Pays-bas, & de les amener au port d'Archangel. Lorſqu'ils y arriverent, Alexis étoit mort, le gouvernement étoit changé. Ureſtin, le Fort & toute leur troupe reſterent dans la plus grande misère: le gouverneur les menaça même de les envoyer au fond de la Siberie; chacun ſe ſauva comme il put. Le Fort, manquant de tout, alla à Moſcou, implora le ſecours du réſident de Danemarck, nommé de Horn qui le fit ſon ſecrétaire. Il y apprit la langue Ruſſe. Quelque temps après il fut préſenté au Czar Pierre qui lui donna une compagnie d'infanterie. Le Czar lui ſut gré, comme nous l'avons dit, du zèle qu'il avoit marqué à ſa défenſe; il en fit ſon ami, lui confia le deſir qu'il avoit de réformer ſon peuple. La reconnoiſſance commença la faveur, & les talens de le Fort la confirmerent.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Ils ſentirent tous deux qu'il falloit, avant d'entreprendre aucune nouveauté, caſſer la ſéditieuſe milice des Strélits. Ce projet étoit d'autant plus hardi, qu'il étoit dangereux. Un Sultan avoit voulu réformer les Janiſſaires: il lui en

avoit coûté la vie. Pierre, tout jeune qu'il étoit, ſe comporta plus ſagement que le Sultan, & réuſſit. Il forma dans ſa maiſon de campagne, nommée Préobazinski, une compagnie de cinquante de ſes plus jeunes domeſtiques, prit pour officiers quelques enfans de Boïares, donna aux ſoldats & aux officiers un uniforme, ce qui avoit été juſqu'alors inconnu en Ruſſie. Pour apprendre à ces jeunes gens une ſubordination qui leur étoit inconnue, il les fit paſſer par tous les grades, & en donna lui-même l'exemple. Il ſervit d'abord dans cette compagnie comme tambour, enſuite comme ſoldat, ſergent, lieutenant. Cette conduite extraordinaire empêchoit les jeunes Boïares de murmurer, & leur apprenoit à commander, en leur apprenant à obéir. Ils mirent même bientôt de la rivalité à être les compagnons de guerre du ſouverain. Le Czar fit propoſer des récompenſes conſidérables en Hollande, en Angleterre, à Genève, à ceux qui voudroient paſſer à ſon ſervice. L'eſpoir des récompenſes, joint à la ſingularité du ſpectacle que donnoit un monarque par ſa docilité & ſon zèle,

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

attira à Moſcou une multitude d'étrangers dans la compagnie que commandoit le Fort, & dont le Czar étoit ſoldat. Cette compagnie devint un régiment compoſé de pluſieurs bataillons, & fut l'école de la diſcipline des Ruſſes. On leva pluſieurs compagnies de troupes Ruſſiennes qui furent habillées & exercées comme les troupes Allemandes. Les marches, les évolutions, les ſiéges, les combats, devinrent les amuſemens du Czar, & ces amuſemens apprirent l'art de la guerre à ſes ſujets, formerent des ſoldats & des officiers. Le régiment de le Fort devint bientôt une armée de douze mille hommes. Cinq colonels furent établis ſous lui, & il fut élevé à la dignité de général. Un Ecoſſois nommé Gordon, forma un autre régiment, compoſé d'étrangers qu'il exerçoit avec autant de zèle que d'habileté. Pierre, voyant ces troupes ainſi diſciplinées, voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps, dont l'uſage commençoit à s'introduire dans l'Europe en temps de paix. On conſtruiſit un fort; on chargea une partie des nouvelles troupes de le défendre, & on le fit at-

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

taquer par l'autre. La différence entre ce camp & ceux qu'on voyoit ailleurs, c'eſt qu'au lieu de l'image du combat, on donna un combat réel, dans lequel il y eut beaucoup de ſoldats de tués & beaucoup de bleſſés. Le Fort, qui commandoit l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Le Czar logea ſon ami & ſon général dans un palais plus beau & plus majeſtueux que celui des Czars mêmes. Ce palais fut conſtruit dans un goût moderne. Pierre donnoit par-là un témoignage de l'eſtime qu'il avoit pour le Fort, & en même temps un modèle d'architecture aux Ruſſes. Ce Prince partageoit ſes ſoins entre les troupes de terre & la marine : il avoit fait le Fort général, ſans qu'il eût commandé ; il le fit Amiral, ſans qu'il eût jamais conduit un vaiſſeau ; mais il connoiſſoit la vaſte étendue de ſon génie ; & le croyoit capable de remplir ces deux importantes dignités.

On arrivoit peu à peu à réformer cet abus militaire qui ſubſiſta longtemps en Europe ſous le gouvernement féodal, où l'on voyoit des armées tumultuairement amaſſées, mal équipées, mal

mal armées, & jamais disciplinées.

Les Tatars de Crimée renouvelloient sans cesse les hostilités contre la Russie : pour les tenir en bride, l'Amiral le Fort fit construire par des Hollandois & des Vénitiens des barques longues, même deux vaisseaux d'environ trente pièces de canon, à l'embouchure de la Veronise qui se jette dans le Tanaïs. Ces vaisseaux pouvoient descendre ce fleuve, & arrêter les Tatars. PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Pendant que le Czar s'occupoit à former des soldats, & à établir une marine, il reçut l'agréable nouvelle d'un traité que l'Empereur de la Chine avoit conclu avec lui au sujet des limites des deux Empires. Il faut d'abord faire connoître quelles étoient ces limites : lorsqu'on est sorti de la Sibérie, en laissant assez loin au midi les Kalmoucs & les Mongous, on avance vers le treizieme degré de longitude & le cinquantieme de latitude sur le fleuve Amur. Au nord de ce fleuve, est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par de-là le cercle polaire. Le fleuve Amur, qui coule l'espace de cinq cens lieues dans

la Sibérie & la Tartarie Chinoiſe va ſe perdre dans la mer du Kamchatka. C'étoit dans ces climats eloignés, & ſi longtemps inconnus que la Chine & la Ruſſie ſe diſputoient les limites de leurs empires. La Ruſſie poſſédoit quelques forts vers le fleuve, à trois cens lieues de la grande muraille. Les deux nations commirent beaucoup d'hoſtilités l'une contre l'autre au ſujet de ces forts. L'Empereur de la Chine, que les Jéſuites Pereira & Gerbillon nomment Camhi, préféra la paix & le commerce à la guerre. Il envoya des ambaſſadeurs à Niptchon, l'un des établiſſemens des Ruſſes. Ces ambaſſadeurs menerent environ dix mille hommes avec eux. Il étoit difficile aux ambaſſadeurs d'une nation qui n'avoit jamais eu de commerce avec les autres, d'entendre le langage des Ruſſes, & de faire un traité avec eux. Les deux Jéſuites qu'on vient de citer, l'un Portugais, l'autre François, accompagnerent les ambaſſadeurs Chinois, & furent les véritables médiateurs. Les ambaſſadeurs Ruſſes amenerent un Allemand qui ſavoit le latin. Ce fut dans cette langue que les deux Jéſuites lui

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

firent connoître les intentions des Chinois ; ce fut encore dans cette langue qu'il leur fit connoître celle des Russes. On peut remarquer que Golovin, gouverneur de Sibérie, & chef de l'ambassade Russe, étala une plus grande magnificence que celui de l'ambassade des Chinois, & donna une grande idée de l'Empire Russe à ceux qui s'étoient cru les seuls puissans sur la terre. PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Les Jésuites réglerent les limites des deux nations ; elles furent posées à la riviere de Kerbechi près de l'endroit même où se faisoit la négociation. Le midi resta aux Chinois, & le nord aux Russes. Ces derniers démolirent une petite fortereſſe qu'ils avoient construite au-delà de ces limites, & l'on jura une paix éternelle. Le serment, exprimé dans chaque langue, signifioit : » Si quelqu'un a jamais la pensée se- » crette de rallumer le feu de la guerre, » nous prions le Seigneur souverain de » toutes choses, qui connoît les cœurs, » de punir ces traîtres par une mort » précipitée ». Cette formule, commune à des Chinois & à des Chrétiens, peut, dit M. de Voltaire, faire connoître que le gouvernement Chi-

nois n'eſt ni athée ni idolâtre, comme
PIERRE I, on l'en a ſi ſouvent accuſé par des im-
dit le Grand. putations contradictoires, & que tous
1689. les peuples qui cultivent leur raiſon, reconnoiſſent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raiſon mal inſtruite.

Le traité de paix fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambaſſadeurs Ruſſes ſignerent les premiers la copie qu'ils devoient garder; les Chinois ſignerent auſſi les premiers celle qui devoit leur reſter. On obſerva dans cette conjoncture l'uſage des nations Aſiatiques & des premiers âges du monde connu. Le traité fut gravé ſur deux tables de marbre qui furent placées dans le lieu qui faiſoit les bornes des deux empires. Il eſt aiſé de ſe faire une idée de la joie que goûta le Czar Pierre, lorſqu'il apprit la concluſion du traité de paix avec les Chinois: il ſentoit que la guerre mettoit obſtacle au projet qu'il avoit de policer ſes peuples.

1690 Ce prince donnoit toute ſa confiance
1691. à Boris Galitzin, ſon gouverneur, qui ne s'en ſervoit que pour le bien de l'Etat. Son mérite & ſon crédit lui ar-

tirerent des envieux : on vint à bout de perſuader au Czar qu'il entretenoit des correſpondances avec la Princeſſe Sophie. Le Prince, trop crédule dans cette occaſion, étoit ſur le point de bannir ſon miniſtre de la cour, lorſque celui-ci s'en exila lui-même. Pierre ne tarda pas à ſentir le vuide que Boris Galitzin laiſſoit à la cour. Il le rappella, & lui rendit toute ſa confiance. Boris voulut ſe venger de ſes ennemis ; mais ils étoient proches parens de la Czarine douairiere ; le Czar aimoit trop ſa mere pour la ſacrifier à ſon miniſtre. Celui-ci éprouva au contraire que la faveur ſuccombe toujours ſous le pouvoir que donnent les liens du ſang : Boris fut enfin exilé, & ſa place fut donnée à Léon Kiritovits Nariskin, proche parent de la Czarine mere. C'eſt une maxime preſque toujours adoptée par les nouveaux miniſtres, de s'écarter des principes de leurs prédéceſſeurs : Nariskin voulut changer la face du gouvernement : il commença par abolir les colléges que Boris avoit établis : il vouloit détruire les bibliothéques fondées par ſon prédéceſſeur, & brûler les livres qu'il y avoit fait mettre.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

Le Czar, qui avoit les yeux par-tout, ſentit que ce miniſtre alloit perpétuer l'ignorance parmi ſes peuples, & gâter l'ouvrage que Sa Majeſté commençoit; il lui défendit expreſſément d'établir aucune nouveauté dans ſes Etats, ſans l'en avoir averti, & ſans avoir reçu ſon conſentement.

Le Prince Menzikof.

Anecdotes du regne de Pierre I, dit le Grand.

Ce fut à peu près dans ce temps que parut à la cour de Ruſſie le prince Menzikof. Son hiſtoire eſt ſi ſinguliere que nous croyons devoir en dire un mot: elle prouve que la nature peut produire de grands hommes ſans le ſecours de la naiſſance, de l'éducation & de l'étude. Sorti d'un état abject, il monta ſur les degrés du trône. Son véritable nom étoit Alexandre. On ne peut dire en quelle année il naquit: il l'ignoroit lui-même. Dans ces temps qu'on peut appeller l'enfance de la Ruſſie, tout le peuple vivoit dans une ſemblable ignorance. Les grands ſeuls, curieux de perpétuer leur nom, avoient, chacun dans ſa maiſon, un regiſtre où l'on écrivoit les naiſſances, les morts & les autres événemens qui intéreſſoient la famille. Ce fut pour remédier à ce défaut que Pierre I fit un réglement

qui enjoignoit à tous les Curés des villes & des campagnes, de tenir des regiſtres publics des baptêmes, mariages & enterremens de leurs paroiſſiens, de quelque qualité qu'ils fuſſent, & il ordonna qu'à l'avenir ces ſeuls regiſtres feroient foi dans ſon Empire. Revenons à Menzikof. PIERRE I, dit le Grand. 1691.

La cour de Kremelin fait à-peu-près à Moſcou, ce que faiſoit il y a quelques années celle du Louvre à Paris. C'eſt un vaſte terrein dans lequel ſe trouvent pluſieurs grands bâtimens deſtinés pour les bureaux. Dans le coin d'une très-grande place qui eſt en face du palais impérial, le pere de Menzikof avoit conſtruit une eſpèce d'échoppe, où il étaloit des petits pâtés, & c'étoit le ſimple produit de ce commerce qui fourniſſoit à ſa ſubſiſtance & à celle de ſa famille. Il deſtina Alexandre à ſa profeſſion. Dès qu'il fut en état, il l'envoya vendre des pâtés dans les rues de Moſcou. L'humeur enjouée de ce jeune homme, le ton plaiſant avec lequel il annonçoit ſa marchandiſe, les réponſes vives & ſingulieres qu'il faiſoit à ceux qui l'interrogeoient, lui procuroient un débit aſſez conſidérable.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

La cour du palais étoit le lieu où il débitoit le plus de marchandiſes, ce qui l'engageoit à y être ſouvent. Les ſoldats de la garde s'amuſoient avec lui : de ſon côté il employoit tous ſes talens à les divertir, parce qu'il y trouvoit ſon compte. Ce fut là que la fortune le prit pour en faire le favori du Czar, avant même que cet enfant ſe doutât de ce que c'étoit que faveur. Pierre I étoit encore dans cet âge heureux où l'on n'a pas honte de s'amuſer à des bagatelles. Des fenêtres de ſon appartement, il voyoit tous les jours le petit pâtiſſier : la gaieté, les plaiſanteries de cet enfant l'amuſoient. Celui-ci ſe livroit à ſon caractère : trop jeune pour ſavoir qu'une heureuſe folie, un rien conduit plus ſouvent à la faveur des grands, que des ſervices & des talens réels, il n'avoit aucun projet, il ne ſe propoſoit aucun but. Un jour les cris d'Alexandre percerent juſqu'au Czar : un ſoldat de la garde, badinant avec cet enfant, lui tiroit les oreilles, pour ſe venger ſans doute de quelque plaiſanterie piquante qu'Alexandre avoit lâchée contre lui. Pierre s'intéreſſa à la ſituation de l'enfant ; il or-

donna à un de ſes officiers d'aller promptement le tirer des mains du ſoldat, avec ordre de le lui amener. Alexandre parut devant Sa Majeſté Czarienne, ſans ſe déconcerter: le Czar lui fit des queſtions; le jeune pâtiſſier répondit avec cette hardieſſe qui accompagne ordinairement le défaut d'éducation: il lâcha des plaiſanteries ingénieuſes, ou qui parurent telles. Le Czar, charmé des ſaillies de cet enfant, réſolut de le prendre à ſon ſervice en qualité de page, & ordonna qu'on lui en donnât inceſſamment l'habit. Pluſieurs écrivains racontent l'hiſtoire de Menzikof d'une maniere tout-à-fait différente; mais j'ai préféré la narration que je préſente au lecteur: elle eſt d'une autorité plus reconnue.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

Pierre, en le voyant, deſcendit à ſon égard juſqu'aux careſſes. Avec ſon nouvel ajuſtement, Alexandre lui parut d'une beauté raviſante: pluſieurs perſonnes aſſurent que Menzikof, dans ſa premiere jeuneſſe étoit d'une beauté éclatante; mais qu'il n'en avoit plus aucun reſte vers le milieu de l'âge. Il devint bientôt le page favori du Czar qui l'attacha à ſa chambre. Il ſuivoit le Sou-

verain par-tout, même jusque dans le conseil d'Etat; & lorsqu'on y agitoit les affaires les plus importantes, il lui arrivoit souvent de mêler son avis à celui des Ministres : mais il le faisoit d'une maniere si naïve & si plaisante, qu'il ne manquoit jamais d'être agréable à son maître : il ne portoit même aucun ombrage aux Ministres. Ils voyoient au contraire avec plaisir l'ascendant qu'il prenoit sur l'esprit de Pierre, & s'en servoient souvent pour l'amener à leur but. Le Czar Pierre étoit naturellement méfiant & opiniâtre dans ses sentimens. Bientôt le jeune Menzikof acquit cette maniere si ingénieuse de présenter des projets aux grands, qu'ils les saisissent d'autant plus avidement, qu'ils s'en croient eux-mêmes les auteurs. Nous verrons dans la suite les grandes actions que Menzikof fit en qualité de général des armées, & en qualité de premier ministre, & les malheurs qu'il essuya après la mort de son protecteur.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

1692. 1693. Le génie de Pierre lui faisoit envisager toutes les parties de l'administration, & son jugement naturel les régloit toutes. Il apperçut le mauvais ordre qui s'étoit perpétué dans les fi-

nances pendant le regne de ſes prédéceſſeurs, & le corrigea. Il régla la capitation, établit les douanes, abolit pluſieurs privilèges que le clergé avoit uſurpés, & diminua ceux qu'il avoit trop étendus. Il exigea qu'on lui payât en argent beaucoup d'impôts qu'on payoit à ſes prédéceſſeurs en denrées. Ce Prince vouloit entretenir une armée formidable en paix comme en guerre. Il ſentoit que, pour y établir la diſcipline, & contenir les ſoldats dans le devoir, il falloit les payer exactement, & qu'il falloit rendre l'état de ſoldat agréable, pour que ſes ſujets l'embraſſaſſent ſans répugnance. L'hiſtoire nous apprend que tous les héros ont eu un ſoin particulier des ſoldats : ils ſentoient qu'ils leur devoient la gloire dont ils jouiſſoient, & que l'Etat leur devoit ſa conſervation.

PIERRE I, dit le Grand. 1693.

Pierre I, qui avoit l'ame d'un héros avant d'avoir commandé, prévit que, pour remplir ces vaſtes projets, il falloit des ſoldats, mais des ſoldats diſciplinés, des ſoldats attachés à leur devoir, à leur monarque & à la nation. Il prévit encore que, pour les entretenir dans ces diſpoſitions, & ex-

citer leur zèle, il devoit rendre leur état agréable. Des gens toujours tout prêts à sacrifier leur vie pour l'Etat, à l'ombre du bras desquels le commerce, les sciences & les arts fleurissent, ne devoient pas, selon lui, se trouver dans la misère.

PIERRE I, dit le Grand. 1693.

Expédition du Czar contre les Tatars de Crimée. 1694.

Pierre avoit été trop occupé à établir le calme dans ses Etats, pour faire, en faveur de Léopold, une diversion du côté de la Crimée. Les Turcs profiterent de l'inaction du Czar pour agir avec plus de vigueur contre les Allemands: ils employerent même la ruse pour éloigner de lui ses alliés, persuaderent au Roi de Pologne qu'ils ménageoient un traité secret avec la Russie; ils firent tenir le même langage au Czar qui crut que la Cour de Pologne étoit en négociation avec celle de Constantinople, & entretinrent par là son indifférence pour cette guerre. L'Empereur Léopold, ayant découvert les intrigues de la cour de Constantinople, envoya des ambassadeurs au Roi de Pologne & au Czar, pour les avertir de ce qui se passoit, & pour les prier d'agir contre son ennemi. Il trouva Pierre tout

disposé à lui prêter les secours qu'il lui demandoit. Ce Prince desiroit avec beaucoup d'ardeur d'avoir une place qui couvrît ses frontieres du côté du Turc, & avoit formé depuis quelque temps le projet de se rendre maître d'Asoph, ville de la petite Tatarie, située sur une hauteur, à l'embouchure du Don sur le bord des Palus Méotides ou mer Zabache. Le Czar, par la prise de cette place, se trouvoit maître des Palus Méotides, d'où il pouvoit pénétrer jusqu'aux Dardanelles par le Pont-Euxin. Une nombreuse armée ne suffisoit pas pour faire la conquête d'Asoph, il falloit encore une flotte, mais les Russes n'en avoient que l'image : toute leur marine consistoit en barques qui n'étoient propres qu'à passer des rivieres. Pierre, dont le vaste génie, secondé de la hardiesse, embrassoit les choses les plus difficiles, songea au moyen de construire une flotte, & choisit la ville de Veronitz pour y établir un chantier qui étoit le premier qu'on eût vu en Russie. Comme cette ville étoit ruinée, il fallut en rétablir les fortifications, & cet ouvrage retarda la construction de la flotte.

PIERRE I, dit le Grand. 1694.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

L'impatience de Pierre ne lui permit pas d'attendre que la flotte fût en état : dès le printemps, il se mit en campagne. Le général Gordon marcha le long du Tanaïs avec son régiment de cinq mille hommes; le général le Fort avec le sien qui étoit composé de douze mille; un corps de Strélits, commandé par Szeremetof, prit la même route, avec un corps de Cosaques & un grand train d'artillerie sous les ordres de Shein, originaire de Prusse. Le Czar étoit dans l'armée en qualité de volontaire : il vouloit, comme nous l'avons dit, longtemps apprendre avant que de commander. Lorsque toute l'armée fut arrivée au rendez-vous, Szeremetof prit le commandement général. Pendant sa marche, il prit deux tours que les Turcs avoient bâties sur les bords du fleuve.

Le Can de Crimée, informé des préparatifs que le Czar faisoit contre lui, abandonna l'armée du Turc pour secourir ses Etats. Il jetta dans Asoph un secours considérable d'hommes & de munitions. Lorsque les Russes se présenterent devant, ils la trouverent tellement fortifiée, que leurs efforts

furent inutiles; d'ailleurs n'ayant point de vaiſſeaux, ils ne purent empêcher les Tatars de jetter des rafraîchiſſemens dans la place toutes les fois qu'elle en eut beſoin. La longueur du ſiége & le peu de progrès que les Ruſſes y faiſoient, rebutoient les ſoldats: un nouvel accident les découragea. Un nommmé Jacob, natif de Dantzig, lieutenant d'artillerie, fut condamné aux Battoks par le général Shein : ces mauvais traitemens étoient encore en uſage dans les armées Ruſſes; après ce honteux châtiment, ils ſervoient comme auparavant. Les étrangers, élevés d'une maniere plus honnête, ſavoient que l'homme doit être reſpecté dans quelqu'état qu'il ſe trouve, & que celui qui l'avilit fait retomber le mépris ſur lui-même.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Jacob, indigné du traitement qu'il avoit reçu, réſolut de ſe venger à quelque prix que ce fût; il encloua le canon, & paſſa du côté des ennemis, embraſſa le Mahométiſme, & défendit la place avec ſuccès. Le Czar, voyant qu'il ne pouvoit plus faire uſage de ſon artillerie, ſentit toute la douleur dont un homme ambitieux &

bouillant eſt accablé, lorſqu'il voit que ſes projets ſont déconcertés : il voulut tenter un aſſaut général ; mais il fut obligé de lever le ſiège, après avoir perdu une multitude incroyable de monde.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Ce fut au retour de cette campagne qu'Eudocie Federouna Lapucin fut répudiée & enfermée dans un couvent. Nous avons fait connoître plus haut ce qui avoit éloigné le cœur du Czar de la Princeſſe Eudocie. Pluſieurs écrivains aſſurent que le Fort fut un de ceux qui déterminerent le Czar à commettre cette action d'éclat. Cette femme joignit à une jalouſie naturelle, une fierté & une hauteur démeſurées : elle ne voyoit qu'avec un ſecret dépit les honneurs que Pierre prodiguoit à ce favori, & ſaiſiſſoit toutes les occaſions qu'elle pouvoit trouver de l'humilier : on aſſure qu'elle pouſſoit la jalouſie juſqu'à haïr tous ceux que ſon mari aimoit ; elle n'appelloit jamais autrement le jeune Menzikof qui étoit encore page, que le petit pâtiſſier.

La haine du Czar pour elle s'étendit juſque ſur ſon fils ; il forma dès ce moment le projet de l'envelopper dans

sa disgrace de sa mere, & de l'éloigner du trône. Les parens de la Czarine, indignés de la conduite que le Czar tenoit à son égard, résolurent de la venger : ils trouverent des complices dans la famille même de Pierre qui, mécontens des changemens qu'il vouloit établir dans l'Etat, & de la maniere dure & severe avec laquelle il traitoit ses sujets, ne firent pas de difficulté de consentir à sa perte, espérant que son fils lui succédant, on pourroit, pendant sa minorité, rétablir les choses dans leur ancien état. La crainte qu'inspiroit un monarque absolu, chez qui les plus légers soupçons passoient pour des convictions, empêcha les uns & les autres de se déclarer. On se promit seulement de le faire dès que l'occasion paroîtroit favorable.

PIERRE I, dit le Grand, 1695.

Pierre, en levant le siége d'Asoph, avoit mis ses troupes dans des quartiers tellement disposés, qu'il pouvoit les rassembler en très-peu de temps. Il employa l'hiver à équiper la flotte qu'il faisoit construire à Veronitz. Il écrivit à l'Empereur, à l'Electeur de Brandebourg & aux Etats généraux des Provinces-Unies, pour les prier de lui

envoyer les officiers néceſſaires pour faire un ſiége. Ces puiſſances lui envoyerent ce qu'ils avoient de plus expérimenté dans cette partie de la guerre.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Au commencement du printemps ſuivant, on fut en état de mettre à flot pluſieurs vaiſſeaux de guerre, trente-trois galères, deux galeaſſes & quatre brûlots. C'eſt la premiere marine des Ruſſes. Le Czar monta lui-même un de ces vaiſſeaux en qualité de volontaire, & donna le commandement de la flotte au général le Fort qu'il fit Amiral. Sur l'avis qu'on reçut qu'une eſcadre Turque eſcortoit un convoi pour Aſoph, & que les vaiſſeaux de tranſport étoient déjà entrés dans les Palus Méotides, on fit monter les Coſaques au ſervice de la Ruſſie ſur de petites barques. Ces Coſaques s'emparerent en peu de temps de quatorze trombraſſes, eſpèce de navires à voiles & à rames, qui portoient des troupes & des munitions. La priſe de ces vaiſſeaux jetta l'épouvante parmi les Turcs, ils ſe retirerent, & laiſſerent la flotte Ruſſienne maîtreſſe des bouches du Don. Dès ce moment toute communication avec la ville fut ôtée à l'en-

nemi du côté de l'eau. L'armée Ruſſe, alors commandée par Shein, commença le ſiége d'Aſoph. Le Can vint au ſecours de la ville avec une armée aſſez conſidérable; mais il fut repouſſé avec beaucoup de perte. La garniſon ne pouvant réſiſter aux efforts des Ruſſes, ſe voyant ſans eſpoir de ſecours, demanda à capituler, & propoſa de livrer la ville, à condition que la garniſon ſortiroit avec les femmes, les enfans, pour être conduite à Caffa, & que chaque ſoldat conſerveroit ce qu'il pourroit emporter avec lui de bagage. Le Czar ſigna la capitulation; mais il exigea qu'on lui livrât Jacob, cet officier d'artillerie, qui l'avoit trahi la campagne précédente. PIERRE. I, dit le Grand. 1695.

Pierre, voulant faire de cette place une barriere de ſes Etats contre les Tatars de Crimée, la fit fortifier ſur le plan des fortifications Allemandes: il la couvrit par des forts, y fit creuſer un port capable de contenir les plus gros vaiſſeaux, ſe rendit maître du détroit de Caffa & du Boſphore Criméen qui donne entrée dans le Pont-Euxin. Il laiſſa trente-deux ſaïques armées devant Aſoph, & prépara tout pour for-

mer une flotte de neuf vaiſſeaux de
PIERRE I, dit le Grand. ſoixante piéces de canon chaque, & de quarante & un, portant depuis
1695. trente juſqu'à cinquante piéces d'artillerie. Il exigea que les plus grands ſeigneurs, les plus riches négocians contribuaſſent à cet armement; & convaincus que les biens du clergé, faiſant partie des biens de l'Etat, devoient participer à la cauſe commune, il obligea le patriarche, les évêques & les archimandrites de payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faiſoit pour l'honneur de ſa patrie & pour l'avantage de la religion chrétienne. Il fit faire par les Coſaques des bateaux légers, auxquels ils ſont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aiſément les rivages de la Crimée. Son projet étoit de chaſſer pour jamais les Tatars de la Crimée, & d'établir un commerce libre entre les Ruſſes & les Perſans par la Georgie.

Ce monarque, n'ignorant pas que l'émulation & l'amour de la gloire ſont les ſeuls éguillons de la vertu, voulut donner à ſes ſujets le ſpectacle pompeux d'un triomphe dans le goût de celui des Romains. Il fit entrer ſon ar-

mée dans Moſcou ſous des arcs de triomphe. Tous ceux qui s'étoient diſtingués au ſiége d'Aſoph, généraux, officiers, ſoldats, avoient la tête ornée d'une couronne : on célébroit leurs louanges au bruit d'une multitude de voix & d'inſtrumens. Les ſoldats, qui avoient combattu ſur les Saïques contre les Turcs, & qui formoient une troupe ſéparée, marchoient les premiers. Le maréchal Szeremetof, les généraux Gordon & Shein marchoient à la tête. Le Czar ſe trouvoit, ſans diſtinction, à ſon rang d'officier. Il ſembloit n'être là que pour orner le triomphe des généraux ; mais c'étoit lui-même qui triomphoit. Son humilité lui donnoit plus de gloire que ſa victoire même. Que Pierre parut grand ce jour-là à ceux qui ſavent apprécier les vertus ! on le cherchoit à la tête de l'armée, & on ne le trouvoit que dans la foule. Il ſeroit difficile de peindre la joie que ſentoit alors ce grand homme : il voyoit & goûtoit le fruit de ſes travaux. La ſatisfaction étoit peinte ſur le viſage de ſes ſujets que la nouveauté du ſpectacle avoit attirés en foule. Ce qui étonna le plus les Ruſſes,

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

fut l'habillement du général. Il étoit à cheval, l'épée nue à la main, couvert d'un habit de velours noir fait à l'Allemande, portoit ſur ſa tête un chapeau avec un plumet blanc. Le monarque vouloit accoutumer ſes ſujets à porter des habits faits ſur le modèle des nations de l'Europe.

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Pendant que Pierre cherchoit à élever l'ame & le courage de ſon peuple par le ſpectacle des honneurs, il leur faiſoit en même temps connoître ce que les traîtres avoient à redouter de ſa juſtice. Jacob, cet officier d'artillerie, qui avoit encloué le canon des Ruſſes devant Aſoph, fermoit la marche du triomphe : il étoit dans un chariot entre deux bourreaux qui le frappoient de verges. On avoit élevé devant lui une potence à laquelle il fut attaché, après avoir ſouffert le ſupplice de la roue.

On frappa alors la premiere médaille en Ruſſie. La légende eſt aſſez remarquable : PIERRE PREMIER, EMPEREUR DE MOSCOVIE, TOUJOURS AUGUSTE. Sur le revers eſt la ville d'Aſoph avec ſes mots : VAINQUEUR PAR LES FLAMMES ET LES EAUX.

La satisfaction que Pierre goûtoit au milieu de ces triomphes, fut troublée par la mort de son frere Ivan qui arriva le 9 Juin 1696 de la maladie de langueur, qu'il avoit eue en naissant. Ce prince, né foible, n'avoit ni vices ni vertus. Le repos étoit l'unique objet de ses vœux. Il vit, sans jalousie, Pierre se charger du soin du gouvernement. Le Czar Ivan aimoit sa patrie, & desiroit son bonheur; mais il étoit borné au simple desir. Il aimoit son frere Pierre, & ne voulut jamais seconder Sophie dans ses complots: il disoit souvent qu'il ne partageoit le gouvernement que pendant la minorité de Pierre, & qu'à sa majorité, il le lui céderoit tout entier, ce qu'il effectua. Lorsque Pierre alla au siége d'Asoph, Ivan ordonna des prieres publiques par toute la Russie, & fit vœu, si son frere en revenoit sain & sauf, d'aller à pied au couvent de la Trinité, qui est, comme nous l'avons dit, situé à dix lieues de Moscou. Pendant l'absence de son frere, il visitoit souvent les monastères, & distribuoit beaucoup d'aumônes. Il étoit proche de sa fin, lorsque Pierre revint de son expédition

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Mort du Czar Ivan, frere de Pierre.

d'Asoph. Celui-ci se hâta d'aller lui rendre les devoirs de l'amitié. Ivan l'embrassa avec une tendresse qui annonçoit la sincérité de ses sentimens, & lui dit : Je rends grace au Ciel de » m'avoir laissé vivre assez long-temps » pour vous revoir, mon cher frere. Il » peut à présent m'appeller quand il » le jugera à propos, je suis tout prêt». En effet il mourut au bout de quelques jours. Pierre l'aimoit sincérement. Il versa sur son tombeau des larmes que la tendresse faisoit répandre. Les ames véritablement élevées sont sensibles ; ce n'est pas la premiere fois qu'on a vu verser des larmes à un héros.

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Ivan n'eut point d'enfans mâles : il laissa trois Princesses, dont l'aînée Catherine Ivanouna, épousa dans la suite Charles Léopold, duc de Meckelbourg ; Anne Ivanouna, la seconde, fut duchesse de Curlande, & ensuite Impératrice de Russie ; la troisieme mourut dans le célibat.

Pierre satisfait de voir le succès de ses armes sur mer & sur terre, aspiroit encore au bonheur de mettre ses sujets en état de construire eux-mêmes des vaisseaux, & voyoit avec une sorte de dépit

dépit qu'il ne devoit ceux qu'il avoit qu'à des mains étrangeres. Il prit la réſolution d'envoyer pluſieurs jeunes Ruſſes voyager dans les différentes villes de l'Europe, afin d'y apprendre les arts & les ſciences qu'il croyoit néceſſaires à l'exécution de ſes grands projets. Soixante paſſerent en Italie: les uns allerent à Livourne, pour connoître la marine & la conſtruction des galères; quarante autres allerent en Hollande pour y apprendre la fabrique & la manœuvre des grands vaiſſeaux; d'autres furent envoyés en Allemagne pour ſervir dans les armées de terre, & pour ſe former à la diſcipline allemande. PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Cependant la guerre continuoit entre les Tatars & les Ruſſes aux environs d'Aſoph. L'armée Ruſſe, forte de ſoixante & dix-ſept mille hommes, couvroit la place que l'on continuoit de fortifier: les Tatars ſe préſenterent au nombre de quatre-vingt mille hommes pour interrompre les travaux. Les Ruſſes s'élancerent ſur eux, en taillerent une partie en piéces, & les forcerent de prendre la fuite. L'année ſuivante les Tatars, ayant reçu du ſecours des 1697.

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

Turcs, se présenterent une seconde fois devant Asoph : les Russes, qu'on avoit eu soin de tenir dans une discipline exacte, qui étoient tous enrégimentés & en uniforme, prouverent aux ennemis que la discipline, soutenue du courage, conduit presque toujours à une victoire certaine. Ceux-ci furent enfoncés dès le commencement du combat, & le Prince Dolgorouki, lequel avoit pris le commandement de l'armée, à la place du général Shein, poursuivant sa victoire, s'empara de Précops, ville de la Crimée.

Pendant que Pierre triomphoit de ses ennemis, & faisoit des efforts incroyables pour bannir de son pays la grossiereté & la barbarie, l'implacable Sophie soulevoit les esprits de ses sujets contre lui, & préparoit les moyens de le faire assassiner. La haine de cette ambitieuse Princesse contre son frere, prenoit toujours de nouveaux accroissemens : elle entretenoit des liaisons secrettes avec plusieurs officiers des Strélits, & avec des Boïares : une vieille femme, qui couvroit, sous l'apparence de l'imbécillité & de la misère, ses ruses & ses méchancetés, étoit l'inf-

trument de leurs complots, sans exciter le moindre soupçon. Par son moyen Sophie fut informée des innovations que le Czar établissoit en Russie, & des murmures que ces changemens excitoient parmi le peuple, les Strélits & la noblesse. Sophie résolut de profiter de ces mécontentemens pour faire périr son frere, & pour monter sur le trône. Elle commença par gagner les Prêtres, qui insinuerent au peuple qu'en envoyant les enfans dans les pays étrangers, on leur fourniſſoit occaſion de s'éloigner de la religion Grecque : ils ajoutoient que le Czar s'écartoit en cela de la loi de Dieu, qui, ſelon l'Ecriture-Sainte, défend aux enfans d'Iſraël d'avoir aucune communication avec les nations voiſines, afin qu'ils ne participent point à leur idolâtrie. Les eſprits s'échaufferent : les uns s'irritoient de ce qu'on vouloit abolir les habits longs, les autres de ce qu'on vouloit couper la barbe qu'ils regardoient comme le plus bel ornement du viſage ; les Strélits s'offenſoient de ce qu'on donnoit la préférence aux ſoldats étrangers ſur eux : leurs officiers applaudiſſent à leurs murmures ;

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

plusieurs Boïares se mêlent parmi eux ; Sophie promet des récompenses : on s'assemble, on délibere, & on décide qu'il faut faire assassiner le Czar. Pour en venir à bout, on prend l'affreuse résolution de mettre le feu à quelques maisons voisines du Palais Impérial : on espéroit qu'il viendroit lui-même à son ordinaire travailler à l'éteindre, & l'on se proposoit de profiter de l'occasion pour l'assassiner. On vouloit faire servir son zèle même à sa perte. On avoit résolu de tirer Sophie de prison, & de lui mettre la couronne sur la tête, pour qu'elle fût dans le cas d'effectuer ses promesses. Tous les étrangers devoient être massacrés, & la Russie alloit retomber dans l'ignorance & dans la barbarie. Deux Strélits sont chargés de commettre le crime : la veille de l'exécution, ils réfléchissent : les remords les tourmentent, ils vont avertir le Czar de la conjuration. Une ame foible eût été troublée : Pierre ne le fut point : il étoit alors à table, se leva sur le champ, prit avec lui quelques soldats & quelques officiers, se saisit des auteurs de la conjuration, parmi lesquels il se trouva un Boïare

de son conseil privé, les fit tous mettre à la question, & confesser leur crime. Il les fit tous exécuter dans la grande place du Palais. On leur coupa les membres les uns après les autres, on leur trancha la tête, on les mit sur des pointes de fer placées au haut d'une colonne de pierre qu'on avoit élevée pour cet effet au milieu de la place : leurs membres furent attachés autour de la colonne. On laissa leurs cadavres jusqu'à ce que la corruption forçât de les enlever ; on les jetta dans la fosse aux voleurs. Le Czar, ne voulant pas tremper ses mains dans son propre sang, se contenta de faire garder Sophie plus étroitement.

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

Fin du Tome XVI.

Cap 009

Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES

Contenus dans ce volume, & qui indiquent les principales matieres.

CHAPITRE SIXIEME.

ARTICLE I. *Boris Godunou*, pag. 1
ART. II. *Théodore II*, 63
ART. III. *Griſcza*, 73
ART. IV. *Baſile Suiski*, 116
ART. V. *Uladislas*, 185

CHAPITRE SEPTIEME.

ART. I. *Michel Romanou*, 253
ART. II. *Alexis*, 316
ART. III. *Théodore III*, 413

CHAPITRE HUITIEME.

ART. I. *Pierre & Ivan.* 414

Fin de la Table du ſeizieme volume.